


Biblioteca Nazionale - Napoli
FONDO
PALATINO



Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum
Et meditabar in mandatis tuis

Jouvenet Pinx.

SERMONS
DU PERE
BOURDALOUE,

de la Compagnie de JESUS.

POUR L'AVENT.

NOUVELLE EDITION.

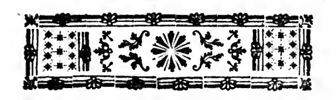


A LYON,

Chez JEAN-MARIE BRUYSET, Libraire, rue Merciere, au Soleil d'or.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



AU ROI.

SIRE,

C'eſt ſous les plus grands Princes que le Ciel a communément formé les plus grands hommes ; & ſuivant cette Providence particuliere, jamais la France ne fut plus féconde en hommes illuſtres que ſous le regne de Votre Majeſté.

Ne puis-je pas, SIRE, compter dans ce nombre le Prédicateur dont je vous offre les Ouvrages qu'il m'a confiés ? & dois-je craindre d'ajoûter qu'il a tenu même entre les premiers hommes de son siécle un rang d'autant plus distingué, que Votre Majesté l'a fait paroître dans un plus grand jour ? C'est Elle qui l'a appellé à la plus florissante Cour du monde pour y prêcher l'Evangile ; & il y soûtint la dignité de son ministere avec un éclat qui lui attira les applaudissements de toute la France.

Sur-tout, SIRE, il eut le bonheur de vous plaire, & vous le jugeâtes digne de votre estime : vous l'avez honoré de vos bienfaits pendant sa vie, & de vos regrets après sa mort ; c'étoit assez pour le mettre dans une haute distinction, & cela seul feroit son éloge.

Il dut sans doute être sensible à un honneur où tant d'autres bornent toute leur ambition. Mais ce qui le toucha beaucoup plus sensiblement, ce fut de voir Votre Majesté entrer elle-même dans les saintes vérités qu'il lui annonçoit, rendre hommage, par une attention si religieuse, au souverain Maître dont il étoit l'interpréte, & en honorant le Ministre, honorer le ministere, & accréditer la divine parole.

La gloire de Dieu, SIRE, votre intérêt le plus solide, qui est le salut, voilà ce qui allumoit tout son zéle, & qui lui inspiroit des sentiments si vifs & si animés, qu'il

sçavoit exprimer avec tant d'éloquence & tant de force. Il voyoit Votre Majesté au comble de la grandeur humaine, & tant de fois dans la Chaire de vérité, il l'en a lui-même félicitée. Mais d'ailleurs éclairé des lumieres de l'Evangile, il sçavoit qu'il y a pour les Rois, comme pour le reste des hommes, une grandeur plus durable à desirer ; & c'étoit là qu'il portoit pour votre personne sacrée les souhaits les plus sinceres & les plus ardents.

D'autres destinés à exécuter ces glorieux desseins dont votre présence assuroit toujours le succès, s'employoient, en suivant vos pas, à étendre les limites de votre Empire. Lui, selon l'esprit de sa vocation, chargé de vous annoncer le Royaume de Dieu, vous le proposoit comme une conquête plus digne encore de votre grande ame & réservée à votre foi & à votre piété.

Telles sont, SIRE, les vûes de la sagesse évangélique ; & ne sont-ce pas ces vûes éternelles qui dirigent vos conseils, qui sanctifient vos entreprises, & qui du reste vous rendent, par une magnanimité royale & chrétienne, supérieur à tous les événements.

Je puis donc me promettre que Votre Majesté agréera ce recueil de Sermons, où sont contenues les hautes maximes de la religion, & qui ont servi à vous les imprimer si profondément dans le cœur. J'ose même espérer, SIRE, que Vous agréerez le zèle d'une Compagnie qui, comblée de vos graces &

ſoutenue de votre protection, voudroit vous donner quelque témoignage de ſa parfaite reconnoiſſance, & de ſon reſpectueux & entier dévouement. Je me ſers en particulier de cette occaſion, pour publier le très-profond reſpect avec lequel je ſuis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble, très-obéïſſant, & très-fidéle ſerviteur & ſujet, FRANÇOIS BRETONNEAU, de la Compagnie de JESUS.

PREFACE.

IL eſt bien juſte que votre Compagnie rende en quelque ſorte au Pere Bourdaloue ce qu'elle en a reçu, & qu'après l'honneur qu'il lui a fait, elle s'intéreſſe à conſerver la mémoire d'un homme qu'elle a regardé comme un de ſes premiers ornements tandis qu'elle a eu le bonheur de le poſſéder, & qu'elle pleure encore depuis qu'elle l'a perdu. Mais ce n'eſt point tant après tout dans cette vûe qu'on publie les ouvrages de ce célébre Prédicateur, que pour le bien des ames & pour perpétuer les fruits de ſon zéle. Il y a lieu de croire que ſes Sermons mis ſous les yeux, ſans être ſoutenus ni de l'action ni de la voix, ſe ſoutiendront par eux-mêmes; ou plutôt il y a lieu d'eſpérer, qu'avec les bénédictions que Dieu y a déja données & qu'il y donnera, ils auront toujours de quoi opérer les mêmes effets de grace, & de quoi inſpirer les mêmes ſentiments de religion. Ce ne ſera pas ſeulement pour les Prédicateurs un modéle de l'éloquence chrétienne : toutes les perſonnes qui cherchent à s'édifier, & qui aiment à ſe nourrir de bonnes lectures, trouveront peu de livres de piété où les grandes vérités du chriſtianiſme ſoient traitées d'une maniere plus propre à convaincre les eſprits & à toucher les cœurs.

Le Pere Louis Bourdaloue nâquit à Bourges d'une des familles les plus conſidérables de la ville, le 20. Août de l'année 1632. & dès l'âge de quinze ans il entra dans la Compagnie de Jeſus. Il ſemble que Dieu en l'appellant à cet état,

eut une vûe toute particuliere sur lui. Etienne Bourdaloue son pere, homme lui-même très-recommandable, sur-tout par son exacte probité & par une grace singuliere à parler en public, avoit dans sa jeunesse la même vocation, & ne l'avoit pas suivie. Le ciel voulut que le fils remplaçât le pere, & le pere adorant la conduite de la Providence, & craignant de s'opposer une seconde fois à ses desseins, se crut obligé, après quelques difficultés, de condescendre aux instances de son fils, & d'en faire le sacrifice.

Il le fit. Le Pere Bourdaloue passa par tous les exercices de la Compagnie, & les dix-huit premieres années qu'il y vécut furent employées, soit à ses propres études, soit à enseigner les Lettres humaines & à professer la Philosophie & la Théologie. Il se distingua par-tout, & donna des preuves de la supériorité & de l'étendue de son esprit.

Ce n'étoient là néanmoins encore que des dispositions. Comme il n'avoit pas moins d'ouverture pour les sciences que de talent pour la chaire, il fut d'abord assez incertain du choix qu'il devoit faire, & de l'emploi où le ciel le destinoit; mais divers Sermons qu'il prêcha pendant qu'il enseignoit la Théologie morale, furent si bien reçus & tellement applaudis, que ses Supérieurs se déterminerent à l'appliquer uniquement au ministere de la prédication.

Il eut l'avantage en entrant dans cette carriere qu'il a si heureusement fournie, d'être connu de feu son Altesse Royale Mademoiselle. Cette Princesse dont la pénétration & le discernement, aussi bien que la grandeur d'ame, égaloient la grandeur de la naissance, l'entendit à la ville d'Eu, le goûta, l'honora non seulement de sa bienveillan-

ce, mais de sa confiance, & lui en a donné le plus sensible témoignage, en le faisant appeller pour la soutenir dans les derniers moments de sa vie & pour l'aider à mourir chrétiennement.

Le Pere Bourdaloue continua quelques années à prêcher en Province, mais on ne tarda pas à l'en retirer, dès qu'on le crut en état de paroître dans Paris. Il y vint, & ce fut là que la Providence ouvrit à son zele le plus vaste & le plus beau champ. Quoique l'on attendît beaucoup de lui, il est vrai qu'il surpassa encore toutes les espérances qu'on en avoit conçues. Il y a des succès si extraordinaires & des mérites si universellement reconnus, qu'il est permis à quiconque d'en parler, sans craindre ni d'aller au-delà de l'idée commune, ni de blesser certaines bienséances. A peine eut-il paru dans l'Eglise de la Maison Professe des Jesuites, que de tout Paris & de la Cour même une foule prodigieuse d'auditeurs y accourut. Une réputation si prompte est quelquefois sujette à dégénérer; celle du Pere Bourdaloue crut toujours d'un Sermon à l'autre, & plus on l'entendit, plus on eut de goût pour l'entendre.

Aussi avoit-il dans un éminent degré tout ce qui peut former un parfait Prédicateur. Il reçut de la nature un fonds de raison, qui joint à une imagination vive & pénétrante, lui faisoit trouver d'abord dans chaque chose le solide & le vrai. C'étoit là proprement son caractere, & ce fut, avec les lumieres de la foi, cette raison droite qui le dirigea dans tous les sujets de la morale chrétienne & dans les mysteres de la religion qu'il eut à traiter. C'est aussi ce qui donne à ses Sermons une force toujours égale. Leur beauté ne consiste point précisément en quelques endroits bien amenés, où l'orateur épuise tout son art &

tout ſon feu, mais dans un corps de diſcours où tout ſe ſoutient, parce que tout eſt lié & bien aſſorti. Ses diviſions juſtes, ſes raiſonnements ſuivis & convaincans, ſes mouvements pathétiques, ſes réflexions judicieuſes & d'un ſens exquis, tout va à ſon but ; & malgré l'abondance des choſes que lui fourniſſoit une admirable fécondité, & qu'il ſçavoit ſi bien enfermer dans un même deſſein, il ne s'écarte pas un moment de ſa propoſition. Qu'une penſée ſoit commune, il ne la rejette point ; c'eſt aſſez qu'elle ſoit vraie, & qu'elle lui ſerve de preuve. Il l'approfondit & il la creuſe, & par là même la met dans un tel jour, que de commune qu'elle étoit, elle lui devient particuliere ; de ſorte qu'en penſant ce que les autres ont penſé avant lui, il penſe néanmoins tout autrement que les autres. Qu'il s'oppoſe une difficulté, il y fait une réponſe à laquelle il n'y a point de replique, & quelquefois il tire de l'objection même de quoi la réſoudre, & il convainc l'auditeur par ſes propres ſentiments. S'il cite l'Ecriture ou les Peres, il les cite en maître, juſqu'à faire le précis de tout un traité, pour l'appliquer à la vérité qu'il prêche. Du reſte, ce ne ſont point tant les paroles des Peres qu'il rapporte, que leur doctrine & leurs raiſons. Il les développe, & ſurtout il les place ſi à propos & les fait tellement entrer dans ſon ſujet, qu'on diroit que les Peres n'ont parlé que pour lui. Des Auteurs ſacrés, il eut, à ce qu'il paroît, plus aſſidument devant les yeux Iſaïe & ſaint Paul ; & des Peres, Tertullien, Saint Auguſtin, & Saint Jean Chryſoſtôme, parce qu'il y trouvoit plus d'énergie & plus de grandeur.

Son expreſſion répond parfaitement à ſes penſées ; elle eſt noble & naturelle tout enſemble :



il parle bien, & ne fait point voir qu'il veut bien parler. Quand il s'éleve, ce n'est point avec emphase ; c'est, pour user d'un terme consacré par le Saint-Esprit, avec une certaine magnificence, où sans qu'il y ait rien d'outré, tout est majestueux & grand ; & quand il se communique, c'est toujours avec la même dignité, & dans les plus petits détails il n'a rien de petit ni de rampant. On trouvera peut-être quelques expressions moins usitées & un peu hardies ; mais l'image qu'elles font à l'esprit les justifie assez, & il faut dire alors, que si ce n'est pas communément ainsi qu'on s'exprime, c'est ainsi qu'il a dû & qu'on devroit, ce semble, s'exprimer.

Magnificè sapientiam tractabat. 2. Mach. c. 2.

Ce qu'il y eut encore de plus singulier dans le Pere Bourdaloue, c'est la maniere dont il traite la morale ; nul autre Prédicateur ne lui avoit en cela servi de modéle, & l'on peut dire qu'il en a servi lui-même à tous ceux qui sont venus après lui. Persuadé que le Prédicateur ne touche qu'autant qu'il intéresse & qu'il applique, & que rien n'intéresse davantage & n'attire plus l'attention, qu'une peinture sensible des mœurs, où chacun se voit lui-même & se reconnoît, il tournoit là tout son discours ; non qu'il négligeât d'expliquer les plus hauts mysteres & les plus difficiles questions de la foi : il en parloit avec habileté, & même avec d'autant plus d'autorité qu'il possédoit parfaitement ces sortes de matieres, & qu'il croyoit devoir prendre alors plus d'ascendant sur les esprits, pour confondre le libertinage & pour faire respecter la Religion. Mais après avoir donné aux points les plus obscurs tout l'éclaircissement nécessaire, il passoit à ce qu'ils ont d'instructif & de moral ; & c'est là que lui servoit infiniment la connoissance qu'il avoit du monde

& du cœur de l'homme ; car il ne disoit rien qu'il n'eût connût, ni qui portât à faux ; c'est de là même que ses expositions sont si vraies, & ses portraits si ressemblants. Pour peu qu'on ait d'usage du monde, & qu'on sçache comment vivent les hommes, on les y voit peints sous les traits les plus marqués. Aussi avec quelle attention se faisoit-il écouter ? & combien de fois s'est-on écrié dans l'auditoire qu'il avoit raison, & que c'étoit là en effet l'homme & le monde ? Certains sentiments, certains tours élevés, touchants & nouveaux, le feu dont il animoit son action, sa rapidité en prononçant, sa voix pleine, résonnante, douce & harmonieuse, tout étoit orateur en lui, & tout servoit à son talent.

Voilà par où cet excellent Prédicateur s'acquit une si haute réputation : il l'a conservée jusqu'à sa mort ; & comme il n'y en eut peut-être jamais de plus juste, ni de plus universelle, il n'y en a point eu de plus constante. Il a prêché durant trente-quatre ans, soit à la Cour ou dans Paris, & pendant ces trente-quatre années il a eu l'avantage assez peu commun, d'être toujours également goûté des Grands, des Sçavans & du Peuple. On n'en doit point être surpris, dès qu'on fait réflexion au caractere de son éloquence. Ce qui est naturel est fondé sur la raison, plaît par-tout, & est de tous les goûts & de tous les tems.

Quoique le Pere Bourdaloue eût abondamment de quoi s'occuper & de quoi glorifier Dieu dans le saint ministere qu'il exerçoit, il n'y renferma pas tout son zele. Tant de personnes touchées de ses prédications s'adresserent à lui & lui confierent leur ame, qu'il ne crut pas pouvoir leur refuser son secours ; & même il com-

prit que rien ne convenoit mieux à un Prédicateur que de cultiver, selon le langage de l'Ecriture, ce qu'il avoit planté, & de perfectionner dans le tribunal de la pénitence ce qu'il n'avoit proprement encore qu'ébauché dans la chaire. C'est pour cela que le Pere Bourdaloue se chargea d'une fonction aussi importante & aussi pénible que la direction des consciences. Plein de l'Evangile, & jugeant de tout par les grands principes de la foi, solide dans ses conseils, juste dans ses décisions, droit & desintéressé dans ses vûes, il n'étoit ni rigoureux à l'excès, ni trop indulgent ; mais il étoit sage, & d'une sagesse chrétienne ; c'est-à-dire, qu'il sçavoit distinguer les conditions, & prescrire à chaque condition ses devoirs ; qu'il étoit ferme, sans égards ni à la qualité ni au rang, quand il falloit l'être ; mais qu'il l'étoit aussi comme il falloit l'être, & toujours selon les regles de la discrétion ; qu'ennemi des singularités, il vouloit qu'on allât à Dieu avec simplicité & de bonne foi, par les voies communes & sans affectation ; mais du reste avec une régularité exemplaire & une fidélité parfaite à remplir toutes ses obligations.

Son zele ne fut pas moins ardent ni moins agissant que sage. On sçait quelle étoit son assiduité à entendre les confessions : il y passoit les cinq & les six heures de suite ; & quiconque l'a connu jugera aisément que la vûe seule de Dieu & du salut des ames pouvoit accorder une telle patience avec s[illegible]ité naturelle. Soit qu'on l'appellât dans les [illegible]sons religieuses, soit qu'on le vînt consulter & prendre ses avis, soit qu'il y eût des malades à visiter, il ne s'épargnoit en rien, également prêt pour qui que ce fût, & se faisant tout à tous. Dans ce grand nombre de personnes

de la premiere diſtinction dont il avoit la conduite, bien loin de négliger les pauvres & les petits, il les recevoit avec bonté, il deſcendoit avec eux dans le compte qu'ils lui rendoient de leur vie, juſqu'aux moindres particularités ; il entroit dans leurs beſoins, & plus ſa réputation & ſon nom leur inſpiroit de timidité en l'approchant, plus il s'étudioit à gagner leur confiance & à leur faciliter l'accès auprès de lui. Il ne ſe contentoit pas de ce bon accueil ; il les alloit trouver s'ils étoient hors d'état de venir eux-mêmes ; il adouciſſoit leurs maux par ſa préſence, & les laiſſoit remplis de conſolation, & charmés tout enſemble de ſon humilité & de ſa charité.

Mais où il redoubloit ſa vigilance & ſes ſoins, c'étoit auprès des mourans. On avoit ſouvent recours à lui pour leur annoncer leur derniere heure & pour les y diſpoſer ; & ſe croyant alors reſponſable de leur ſalut, il leur parloit en homme vraiment apoſtolique. Ce n'étoit pas ſans réflexion & ſans étude ; il ſçavoit trop de quelle conſéquence il eſt de ménager des momens ſi précieux, & de ne les pas perdre en des diſcours vagues & peu utiles. Outre le long uſage qui l'avoit formé à ce ſaint exercice, outre la méthode particuliere qu'il s'en étoit lui-même tracée, il prévoyoit ce qu'il avoit à dire, & s'abandonnant enſuite à l'eſprit de Dieu, il diſoit tout ce qui peut porter une ame à la pénitence & à la confiance. C'eſt ainſi qu'il s'eſt acquitté des derniers devoirs d'une amitié ſolide & chrétienne envers tant d'amis, que leur naiſſance, leur nom, leur mérite perſonnel & une liaiſon de pluſieurs années lui rendoient également reſpectables & chers, & à qui il a été fidéle juſqu'à la mort.

Cependant le Pere Bourdaloue en penſant aux

autres, ne s'oublioit pas lui-même ; au contraire, ce fut par de fréquens retours sur lui-même qu'il se mit en état de servir si utilement les autres. Cette attention lui étoit nécessaire parmi de continuelles occupations au dehors & de grands succès. Ses succès ne l'éblouirent point, & ses occupations ne l'empêcherent point de veiller rigoureusement sur sa conduite. D'autant plus en garde qu'il étoit plus connu & dans une plus haute considération, il ne compta jamais sur le crédit où il étoit, pour agir avec moins de réserve : Etroitement resserré dans les bornes de sa profession, il joignit aux talens de la prédication & de la direction des ames, le véritable esprit d'un Religieux & les vertus que demandoit de lui sa Compagnie, sur-tout un parfait mépris du monde & de ses grandeurs, sans manquer à rien néanmoins de ce qu'il devoit aux Grands ; un dévouement inviolable au service de l'Eglise, & une soumission entiere aux Puissances ecclésiastiques ; une estime de sa vocation, dont il se déclaroit par-tout, & un attachement à son état, capable de l'affermir contre les offres les plus avantageuses ; un zele sincere & vif pour le bon ordre, & un soin exact de s'y conformer lui-même & de le suivre.

Entre ses devoirs il s'en fit un particulier de la priere. C'est en présence des Autels qu'il rappelloit ces grandes idées de religion dont il étoit rempli ; & pénétré de la majesté de Dieu & de la sainteté de son culte, il ne se permettoit pas la moindre négligence en célébrant les sacrés mysteres ou en récitant l'office divin.

Avec cette piété qui fait l'homme chrétien & l'homme religieux, que lui manquoit-il d'ailleurs de ce qui fait, même selon le monde, l'honnête

homme ? Il en avoit toutes les qualités : la probité, la droiture, la franchise, la bonne foi ; ne disant jamais les choses autrement qu'il les pensoit, ou si par sagesse il ne les pouvoit dire telles qu'il les pensoit, ne disant rien. Beaucoup de prudence & de pénétration dans les affaires ; mais au même tems beaucoup de retenue, pour ne s'y point ingérer de son mouvement propre, n'y entrant qu'autant qu'on l'y faisoit entrer ; proposant ses vûes comme un ami, sans entreprendre de décider en maître, cherchant à se rendre utile & à servir, & non à se faire valoir & à dominer. Bien de l'agrément dans la conversation, un air engageant, des manieres aisées, quoique respectueuses & graves, une douceur qui lui devoit coûter, du tempérament dont il étoit ; mais pardessus tout, une modestie qui lui attiroit d'autant plus d'éloges qu'il avoit plus de peine à les entendre, les fuyant, bien loin de les rechercher, élevant volontiers les autres, & ne parlant jamais de lui-même.

Ce caractere dans un homme aussi distingué que le Pere Bourdaloue, ne le faisoit pas moins honorer & respecter que tous ses talents. Après l'avoir admiré dans la chaire, on l'admiroit dans l'usage de la vie. Où n'étoit-il pas reçu avec plaisir ? & depuis les premiers rangs jusqu'aux conditions les plus communes, qui ne se faisoit pas, non seulement un plaisir de le recevoir, mais comme un mérite de le connoître & d'être en commerce avec lui ?

Il falloit un cœur aussi détaché que le sien pour former, au milieu des applaudissements du monde, le dessein qu'il prit dans les dernieres années de sa vie. Touché d'un saint desir de la retraite & voulant se préparer à la mort, il résolut

de quitter Paris & de finir ses jours en quelque maison de la Province où il pût se recueillir davantage & vaquer uniquement à sa perfection. Il jugea bien qu'il auroit sur cela des obstacles à surmonter de la part de ses Supérieurs en France; & pour lever toutes les difficultés, il s'adressa au Général de la Compagnie. Mais cette premiere tentative ne réussit pas; on le remit à une autre année, & on le pria de faire encore de nouvelles réflexions sur le parti qu'il vouloit prendre. Il y pensa, & sans se rebuter, dès l'année suivante il redoubla ses instances auprès du Pere Général. La lettre qu'il lui écrivit est si remplie de l'esprit de Dieu, que le public sera bien aise d'en voir un extrait; le voici traduit du Latin.

Mon très-Révérend Pere, Dieu m'inspire & me presse même d'avoir recours à votre Paternité, pour la supplier très-humblement, mais très-instamment, de m'accorder ce que je n'ai pû, malgré tous mes efforts, obtenir du Révérend Pere Provincial. Il y a cinquante-deux ans que je vis dans la Compagnie, non pour moi, mais pour les autres, du moins plus pour les autres que pour moi. Mille affaires me détournent & m'empêchent de travailler autant que je le voudrois à ma perfection, qui néanmoins est la seule chose nécessaire. Je souhaite de me retirer, & de mener désormais une vie plus tranquille; je dis plus tranquille, afin qu'elle soit plus réguliere & plus sainte. Je sens que mon corps s'affoiblit & tend vers sa fin. J'ai achevé ma course; & plût à Dieu que je pusse ajoûter, j'ai été fidéle! Je suis dans un âge où je ne me trouve plus guere en état de prêcher. Qu'il me soit permis, je vous en conjure, d'employer uniquement pour Dieu & pour moi-même ce qui me reste de vie, & de

me disposer par là à mourir en Religieux. La Fléche, ou quelqu'autre maison qu'il plaira aux Supérieurs, (car je n'en demande aucune en particulier, pourvû que je sois éloigné de Paris) sera le lieu de mon repos. Là, oubliant les choses du monde, je repasserai devant Dieu toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon ame. Voilà le sujet de tous mes vœux, &c.

Cette lettre eut tout l'effet que desiroit le Pere Bourdaloue ; il lui fut libre de faire ce qu'il jugeroit à propos, & dès qu'il eut reçu la réponse de Rome, il prit jour pour partir. Mais les mêmes Supérieurs qui l'avoient arrêté la premiere fois, se crurent encore en droit de retarder son départ de quelques semaines, & de suspendre la permission jusqu'à ce qu'ils eussent pu faire à Rome de nouvelles remontrances. Elles toucherent le Pere Général, & la derniere conclusion fut que le Pere Bourdaloue demeureroit à Paris, & continueroit à s'acquiter de ses fonctions ordinaires. Dieu voulut ainsi qu'il eût tout le mérite d'un sacrifice si religieux sans en venir à l'exécution, & qu'il achevât de se sanctifier lui-même en travaillant à la sanctification du prochain. Voilà ce que le public n'a sçu qu'après sa mort. Comme ses vûes avoient été droites, & qu'en prenant une telle résolution il n'avoit cherché que Dieu, il ne chercha point dans la suite à s'en faire honneur. Il a toujours tenu la chose secrette, il n'en a fait confidence qu'à quelques-uns de ses amis les plus intimes.

Le Pere Bourdaloue n'insista pas. Il crut obéir à l'ordre du ciel en se soumettant à la volonté de ses Supérieurs ; il n'en eut même encore dans son travail que plus d'activité & plus d'ardeur : mais il approchoit de son terme, & son travail

déformais ne fut pas long ; Dieu le retira au moment qu'on s'y attendoit le moins.

Il tomba malade le 11. de Mai, & dès le premier jour de sa maladie, il se sentit frappé à mort. Il ne perdit rien dans un péril si pressant de la présence de son esprit, & il est difficile de marquer plus de fermeté & de constance qu'il en fit paroître. Son mal fut une fiévre interne & très-maligne, précédée d'un gros rhume qui le tenoit depuis plusieurs semaines, & où son zele l'empêcha de se ménager autant qu'il eût été nécessaire : car tout incommodé qu'il étoit, il ne laissa pas de prêcher & d'entendre, selon sa coûtume, les confessions ; mais il fallut enfin se rendre. Le Dimanche, Fête de la Pentecôte, après avoir dit la Messe avec beaucoup de peine, il fut obligé de se mettre au lit. Quoiqu'il connût assez son état, il voulut néanmoins encore s'en faire instruire, & il pria qu'on ne lui déguisât rien. On lui parla comme il le souhaitoit, & sans attendre que la personne qui lui portoit la parole eût achevé : *C'est assez*, répondit-il, *je vous entends ; il faut maintenant que je fasse ce que j'ai tant de fois prêché & conseillé aux autres.*

Dès le lendemain matin il se prépara par une confession de toute sa vie à recevoir les derniers Sacrements. Ce fut après cette confession qu'il épancha son cœur & qu'il s'expliqua dans les termes les plus chrétiens & les plus humbles. Il entra lui même dans tous les sentiments qu'il avoit inspirés à tant de moribonds ; il se regarda comme un criminel condamné à la mort par l'arrêt du ciel. Dans cet état il se présenta à la justice divine : il accepta l'arrêt qu'elle avoit prononcé contre lui, & qu'elle alloit exécuter. *J'ai abusé de la vie,*

dit-il, en s'adreſſant à Dieu; *je mérite que vous me l'ôtiez, & c'eſt de tout mon cœur que je me ſoumets à un ſi juſte châtiment.* Il unit ſa mort à celle de Jeſus-Chriſt, & prenant les mêmes intentions que ce Sauveur mourant ſur la croix, il s'offrit comme une victime, pour honorer par la deſtruction de ſon corps la ſuprême majeſté de Dieu, & pour appaiſer ſa colere. Non content de ce ſacrifice, il conſentit à ſouffrir toutes les peines du Purgatoire : *Car il eſt bien raiſonnable*, reprit-il, *que Dieu ſoit pleinement ſatisfait ; & du moins dans le Purgatoire je ſouffrirai avec patience & avec amour.*

En de ſi ſaintes diſpoſitions il reçut les Sacrements, & s'étant tout de nouveau entretenu quelque tems avec Dieu, il mit ordre à divers papiers dont il étoit dépoſitaire ; il le fit avec un ſens auſſi raſſis que s'il eût été dans une parfaite ſanté ; il ſe ſentit même un peu ſoulagé tout le reſte de la journée, & il donna quelque eſpérance de guériſon. Mais ce ne fut qu'une lueur, & ſans ſe flater de cette eſpérance, il s'occupa toujours de la mort, voyant bien, diſoit-il, qu'il ne pouvoit guérir ſans un miracle, & ſe croyant très-indigne que Dieu fit un miracle pour lui.

En effet, ſur le ſoir il lui reprit un redoublement auquel il n'eut pas la force de réſiſter ; l'accès fut ſi violent qu'il lui cauſa un délire dont il ne revint point, & le Mardi 13. de Mai de l'année 1704. il expira vers cinq heures du matin. Ainſi mourut dans la ſoixante-douzieme année de ſon âge un des plus grands hommes qu'ait eu notre Compagnie, & ſi je l'oſe dire, qu'ait eu la France. Il avoit reçu du ciel beaucoup de talens ; il ne les a point aſſurément enfouis, mais il les a conſtamment employés pour

la gloire de Dieu & pour l'utilité du prochain. Il eut l'avantage de mourir presque dans l'exercice actuel de son ministere, & sans autre intervalle que celui de deux jours de maladie. Tout le public ressentit cette perte, le regret fut universel, & ce regret est encore aussi vif que jamais dans le cœur de bien des personnes qui trouvoient en lui ce qu'on ne trouve pas aisément ailleurs. Il ne les oublia point en mourant, & l'on peut pareillement compter que la mémoire du Pere Bourdaloue leur sera toujours précieuse. Ses ouvrages suppléeront au défaut de sa personne : on l'y retrouvera lui-même, du moins on y trouvera tous ses sentiments & tout son esprit.

Car ce sont ici ses vrais sermons, & non point des copies imparfaites, telles qu'il en parut il y a plusieurs années : il les desavoua hautement, & avec raison. Il y est si défiguré, qu'il ne devoit plus se reconnoître.

Les deux Avents & le Carême qu'on donne dans cette premiere édition, seront suivis des Sermons sur les Mysteres, sur les Saints, sur la vocation religieuse, & sur divers sujets de morale. Quoique dans plusieurs Sermons du Carême, il n'adresse pas la parole au Roi, il les a néanmoins presque tous prêchés à la Cour, mais à d'autres jours & sous d'autres Evangiles.

On trouvera à la fin du quatrieme volume deux lettres qui parurent après sa mort, l'une manuscrite & l'autre imprimée. La première est d'un illustre Magistrat dont le Pere Bourdaloue honoroit infiniment la Maison, & singulierement la personne : on voit dans cette lettre des traits de maître, & l'esprit n'y a pas moins de part que le cœur. La seconde est une de ces lettres circulaires qu'on envoie dans les Maisons de la Com-

pagnie pour donner avis de la mort de chaque Jesuite. Le Pere Martineau, Confesseur de Monseigneur le Duc de Bourgogne & Supérieur de la Maison Professe, lorsque le Pere Bourdaloue y mourut, écrivit celle-ci, qu'on ne peut refuser au public, & qu'on réimprima plusieurs fois, tant elle fut goûtée & recherchée.

Comme on n'a tiré le Pere Bourdaloue qu'après sa mort, on a été obligé de lui laisser les yeux fermés dans le portrait qui est à la tête de ce volume, & l'on n'a pas cru pouvoir mieux le mettre que dans la posture d'un homme qui médite.

Il reste à dire un mot touchant les Extraits qui sont à la fin de chaque volume. Plusieurs personnes les ont démandés, & après avoir délibéré quelque tems, on a cru qu'il étoit bon de les faire, & qu'ils pourroient être utiles à quelques Prédicateurs. C'est par cette raison-là même, qu'au lieu de les supprimer dans cette nouvelle édition, comme on se l'étoit proposé, si l'on remarquoit qu'ils ne fussent pas au gré du public, on s'est contenté de les abréger encore, afin de satisfaire tout à la fois, & ceux qui les souhaitent, & ceux à qui ils auroient paru un peu longs: du reste, tout abrégés qu'ils sont, ils contiennent toute la substance & tout l'ordre de chaque Sermon. On ne dit rien de quelques fautes qui sont échappées dans les premieres éditions; on les a exactement corrigées dans celle-ci.

Approbation de M. de Precelles, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, & Lecteur des Livres.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, les Sermons du P. Bourdaloue, & je n'y ai rien trouvé qui ne soit conforme à la foi & aux bonnes mœurs. Le public perd beaucoup de ne pouvoir plus entendre la voix de ce célébre Prédicateur, en qui la science & la piété, le zele & la modestie se joignoient si parfaitement, & dont les discours pleins de feu, & prononcés avec tant de dignité, inspiroient à toute sorte de personnes du respect pour les vérités de l'Evangile, soit dans cette Ville capitale du Royaume, où il les a long-tems enseignées, soit à la Cour, où il a souvent eu l'honneur de porter la parole de Dieu devant notre grand Monarque. Mais ces mêmes discours que cet Orateur vraiment chrétien a laissés par écrit, sont si pleins de religion, si pleins d'esprit, de bon sens, d'érudition sainte dans l'intelligence de l'Ecriture & des Peres, & de cette véritable éloquence dont la sagesse est la source, & qui suit en tout la sagesse, comme dit saint Augustin, que je ne doute pas qu'ils ne plaisent encore extrêmement, & qu'ils n'édifient par-tout lorsqu'ils seront imprimés, & qu'ainsi ils ne produisent d'aussi grands fruits dans l'Eglise après sa mort, qu'ils en ont produit pendant sa vie. Fait en Sorbonne le 12. de Mars 1705.

C. DE PRECELLES.

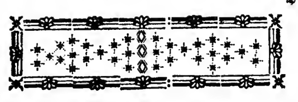
Permission du R. P. Provincial.

JE soussigné, Provincial de la Compagnie de Jesus, dans la Province de France, permets au Pere François Bretonneau de la même Compagnie, de faire imprimer un livre qu'il a revu, & qui a pour titre: Sermons du Pere Bourdaloue, de la Compagnie de Jesus, pour l'Avent & pour le Carême, lequel livre a été vu & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai signé la présente permission. A Paris ce 3. Janvier 1707.

CHARLES DELAISTRE.

SERMONS
CONTENUS
DANS CET AVENT.

SERMON



SERMON

POUR LA FESTE DE TOUS LES SAINTS.

Sur la Récompense des Saints.

Gaudete, & exultate : ecce enim merces vestra copiosa est in cœlis.

Réjouissez-vous, & faites éclater votre joie; car une grande récompense vous est réservée dans le Ciel. En saint Matthieu, chap. 5.

SIRE,

C'est le Fils de Dieu qui parle, & qui dans l'Evangile de ce jour nous propose la gloire céleste, non pas comme un simple héritage qui nous est acquis, mais comme une récompense

qui nous doit coûter. Il ſçavoit, dit St. Jean Chryſoſtome, combien nous ſommes intéreſſés; & voilà pourquoi uſant avec nous d'une condeſcendance digne de lui pour nous attirer à ſon ſervice, il nous prend par notre intérêt. Sans rien relâcher de ſes droits, ni rien rabbatre du commandement qu'il nous fait de l'aimer comme notre Dieu, pour lui-même & plus que nous-mêmes, il veut bien que notre amour pour lui ait encore un retour ſur nous: & pourvû que notre intérêt ne ſoit point un intérêt ſervile, il conſent que nous l'aimions par intérêt, ou plutôt que nous nous faſſions un intérêt de l'aimer. Car c'eſt pour celà qu'il nous promet une récompenſe, dont la vue eſt infiniment capable de nous élever à ce pur & parfait amour qui, comme ajoûte ſaint Chryſoſtome, réunit ſaintement & divinement notre intérêt à l'intéret de Dieu.

Entrons donc, mes chers Auditeurs, dans la penſée de Jeſus-Chriſt: & ſans nous piquer aujourd'hui d'une ſpiritualité plus ſublime que celle qui nous eſt enſeignée par ce Maître adorable, attachons-nous à la récompenſe où il nous appelle, & qu'il veut que nous enviſagions, quand il nous dit: Une grande récompenſe vous eſt réſervée dans le ciel; *Ecce merces veſtra copioſa eſt in cœlis.* Il eſt de la foi que nous la pouvons, & que nous la devons mériter cette récompenſe; & c'eſt ce que je ſuppoſe ici comme un principe dont il ne nous eſt pas permis de douter: mais ce principe ſuppoſé, je veux vous montrer combien cette récompenſe eſt digne de nos deſirs & de nos ſoins. Pour vous engager à la mériter, je veux vous en découvrir l'excellence & les avantages. Par

la comparaiſon que j'en ferai avec les récompenſes du monde, je veux vous la faire goûter, & par là même, ſi je puis, exciter en vous un ſaint zele de l'acquérir.

Or pour vous en donner une idée juſte, je m'arrête aux paroles de mon texte, dont l'expoſition littérale va développer d'abord tout mon deſſein. Concevez-en bien l'ordre & le partage. *Ecce merces veſtra copioſa eſt in cœlis.* Cette récompenſe que Dieu prépare à ſes élus, eſt une récompenſe ſûre. *Ecce*, la voilà: c'eſt un Dieu qui vous la promet, & ſi vous la voulez de bonne foi, elle eſt à vous: *Ecce merces veſtra.* C'eſt une récompenſe abondante, qui n'aura point d'autre meſure que la magnificence d'un Dieu, & qui mettra ſeule le comble à tous vos deſirs: *Ecce merces veſtra copioſa.* Enfin, c'eſt une récompenſe éternelle, que vous ne perdrez jamais, parce qu'elle vous eſt réſervée dans le ciel, où il n'y aura plus de changement, ni de révolutions: *Ecce merces veſtra copioſa eſt in cœlis.* Qualités bien propres, Chrétiens, à faire, & ſur vos eſprits & ſur vos cœurs, les plus fortes impreſſions, ſur-tout ſi vous en jugez par oppoſition aux récompenſes du monde, c'eſt-à-dire, par les trois eſſentielles différences, que je vous prie de remarquer entre les récompenſes du monde & cette récompenſe des élus de Dieu: car c'eſt là ce qui m'a paru devoir plus vous intéreſſer, & réveiller votre foi. La récompenſe des élus de Dieu eſt une récompenſe ſûre, au lieu que les récompenſes du monde ſont douteuſes & incertaines: ce ſera le premier point. La récompenſe des élus de Dieu eſt une récompenſe abondante, au lieu que les récompenſes du

monde sont vuides & défectueuses : ce sera le second point. La récompense des élus de Dieu est une récompense éternelle ; au lieu que les récompenses du monde sont caduques & périssables : ce sera le dernier point.

Trois sujets de consolation & de joie que l'Eglise nous propose, en nous mettant devant les yeux la gloire des Saints, & en nous animant par ce motif à être les imitateurs de leur sainteté : *Gaudete & exultate.* Si vous vous conformez à leurs exemples, réjouissez-vous, & de quoi ? de ce que vous serez sûrement, de ce que vous serez pleinement, de ce que vous serez éternellement récompensés. Au contraire, pleurez & affligez-vous, si malgré tous ces avantages, possédés de l'amonr du monde, vous vous sentez peu de goût & peu d'attrait pour cette récompense des justes. Non-seulement pleurez, mais tremblez, si la dureté de vos cœurs vous rend insensibles à des vérités si touchantes. Donnez-moi grace, Seigneur, pour traiter dignement & utilement un si grand sujet, & faites que ceux qui m'écoutent, pénétrès de la vertu de votre divine parole, conçoivent un desir ardent, une espérance vive, un saint avant-gout des biens que vous leur préparez : qu'en vue de ces biens ineffables, ils se détachent de la terre, ils n'ayent plus de pensées que pour le ciel, ils renoncent à la vanité, ils cherchent solidement la vérité, ils soient aussi bien que vos Saints, & comme devant être un jour les compagnons de leur gloire, déterminés à combattre le monde & à le vaincre. C'est ce que je vous demande pour eux & pour moi, par l'intercession de la plus sainte des Vierges. *Ave Maria.*

I. PART.

SE fatiguer, s'épuiser, souvent s'immoler pour des récompenses incertaines ausquelles on parvient difficilement, & dont tous les jours, après de vaines espérances, on a le chagrin de se voir ou malheureusement frustré, ou même injustement exclus, c'est la triste & fatale destinée de ceux qui s'attachent au monde. Au contraire, travailler pour une récompense sûre, & servir un Maître auprès duquel on peut compter qu'il n'y eut & qu'il n'y aura jamais de mérites perdus, c'est ce qui a fait sur la terre le bonheur des élus de Dieu, & de ces saints prédestinés dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mémoire. Ils servoient un Dieu fidele dans ses promesses, & ils avoient en vue une récompense qui ne leur pouvoit manquer. Voilà, dit saint Chrysostôme, ce qui les a rendus capables de tout entreprendre & de tout souffrir. *Patior*, disoit un d'entre eux, plein de cette force héroïque que la foi d'une vérité si consolante lui inspiroit, c'étoit S. Paul, *patior, sed non confundor.* Je souffre, mais, bien loin de m'en affliger, je m'en glorifie: & pourquoi: *Scio enim cui credidi, & certus sum quia potens est, depositum meum servare in illum diem.* Parce que je sçai, ajoutoit-il, quel est celui à qui j'ai confié mon dépôt, & que je suis assuré qu'il n'est que trop puissant pour me le garder jusqu'à ce grand jour où chacun recevra selon ses œuvres. Qu'entendoit-il par son dépôt? le fonds des mérites qu'il s'étoit acquis devant Dieu; c'est-à-dire, ce qu'il avoit fait pour Dieu, ce qu'il avoit enduré pour Dieu & dans l'espérance de la

2. Tim. c. 2.

Ibidem.

gloire dont il sçavoit que ses travaux apostoliques devoient être récompensés. C'est le sens littéral de ce passage. J'ai combattu, disoit-il encore dans la même Epitre à Timothée, j'ai achevé ma course, j'ai été constant dans la foi : il ne me reste que d'attendre la couronne de justice, qui m'est réservée, & que le Seigneur, en ce jour-là, me donnera comme juste juge. *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illâ die justus Judex.* Ainsi parloit l'Apôtre de Jesus-Christ, & ainsi a droit de parler après lui tout homme Chrétien, puisqu'il reconnoissoit lui-même que cette couronne de justice n'étoit pas seulement réservée pour lui, mais généralement & sans exception, pour tous les serviteurs de Dieu. *Non solùm autem mihi, sed & iis qui diligunt adventum ejus.*

2. Tim. c. 4.

Ibidem.

Car voici, mes chers Auditeurs, comment chacun de nous doit raisonner, en s'appliquant personnellement ces paroles : *Scio cui credidi* ; & c'est l'important mystere de religion sur quoi doit être fondée toute notre conduite selon Dieu. Je ne sçai pas si je serai jamais assez heureux pour mériter la récompense que Dieu prépare à ceux qui l'aiment : mais je sçai que si je la mérite, je l'obtiendrai ; je sçai qu'autant que je l'aurai méritée, je la posséderai ; je sçai que tout ce que je fais & tout ce que je souffre pour Dieu, est un dépôt sacré que Dieu me garde, dont il veut bien lui-même me répondre, & qui ne dépérira point entre ses mains. *Scio cui credidi.* C'est-à-dire, je ne suis pas sûr de moi, mais je suis sûr du Dieu pour qui je travaille : je suis sûr de sa bonté, je suis sûr de sa fidélité, je suis

ſur de ſa puiſſance : *Et certus ſum, quia potens eſt.* Or l'aſſurance que la foi me donne de tous ces attributs de Dieu, & de Dieu même, eſt ce qui m'encourage & qui m'anime. C'eſt ce qui a ſoutenu la ferveur & le zele de ces bienheureux qui regnent maintenant dans le ciel, & qui ont ſanctifié la terre par leurs vertus. Ils étoient ſûrs du Dieu qu'ils ſervoient, & des biens qu'ils en attendoient ; non ſeulement ils eſpéroient en lui, mais ils ſçavoient & ils ſçavoient infailliblement, qu'eſpérant en lui, ils ne ſeroient point confondus : *Scio cui credidi.*

Un mondain eſt bien éloigné de pouvoir tenir ce langage à l'égard du monde & des récompenſes du monde ; car fondé ſur le témoignage qu'il ſe rend de ſa propre conduite, il peut ſouvent dire tout au contraire, en gémiſſant & en déplorant ſon ſort : Je ſçai que par rapport au monde, j'ai fait mon devoir ; mais je ne ſçai pas pour cela ſi le monde m'en tiendra compte ; je ne ſçai pas ſi le monde reconnoîtra mes ſervices ; je ne ſçai pas même ſi mes ſervices lui ont été agréables. Pour ce qui regarde les récompenſes du monde, il peut dire ſans préſomption : Je ſuis ſûr de moi ; mais je ne ſuis pas ſûr de ceux qui ſont les maîtres & les diſtributeurs des graces ; je ne ſuis pas ſûr qu'ils ayent pour moi de favorables diſpoſitions ; je ne ſuis pas ſûr qu'ils en ayent même d'équitables. Il peut dans un ſens contradictoirement oppoſé au ſens de ſaint Paul, dire en parlant du monde : *Scio cui credidi* : Je ſçai, & je ne ſçai que trop, quel eſt ce monde à qui je me ſuis malheureuſement attaché, & opiniâtrément confié ; mais c'eſt

justement pour cela, qu'après l'avoir longtems servi, je ne suis encore sûr de rien ; parce qu'une expérience funeste m'a appris malgré moi, & m'a convaincu que le monde étant ce qu'il est, je n'ai pu ni n'ai dû faire aucun fonds sur moi. Or n'avoir rien en vue dont on soit sûr, ni sur quoi l'on puisse compter, c'est ce qui afflige le mondain, ce qui le désole, & pour peu que son ambition ait d'empressement & de vivacité, ce qui lui tient lieu de supplice. Telle est, dis-je, la premiere différence que j'ai dû vous faire observer entre les récompenses de Dieu & celles du monde. Mais approfondissons cette pensée, & venons au détail des choses, puisqu'il est certain qu'il n'y en eut jamais un plus propre pour nous faire adorer les miséricordes de notre Dieu, & pour nous exciter nous-mêmes à l'amour & au zele de la sainteté.

Il y a dans le monde des mérites stériles ; c'est-à-dire, des mérites sans récompense : pourquoi cela ? c'est qu'il y a, dit saint Chrysostôme, des mérites que les hommes ne connoissent pas ; c'est qu'il y a des mérites, quoique connu des hommes, qui ne leur plaisent pas ; c'est qu'il y a des mérites que les hommes estiment, & dont ils sont même touchés, mais qu'ils ne récompensent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas. Trois causes de l'incertitude des récompenses du siecle, mais qui nous font comprendre en même tems la sureté & l'infaillibilité de la récompense des élus de Dieu. Appliquez-vous, & ne perdez rien de cette excellente morale.

Des mérites que les autres ne connoissent pas. En effet, par ce seul principe, combien

dans le monde de mérites perdus ? combien d'ignorés ? combien d'oubliés ? combien d'effacés par le tems ? combien de détruits par les mauvais offices ? combien d'étouffés dans la foule & dans la multitude ? Je ferois infini, si je voulois pouffer cette induction. Avec Dieu nous n'avons rien de pareil à craindre : de quelque nature que soient les mérites que nous acquérons devant lui, il les connoît, il les distingue, il en fait le discernement, il les pese dans la balance du sanctuaire, il en conserve le souvenir, il ne les perd jamais de vue.

Eclairé des vives lumieres de son entendement divin, il connoît les mérites obscurs, aussi-bien que les éclatants, les vertus intérieures & cachées, aussi-bien que celles qu'on admire & qu'on préconise. Combien de Saints dans le ciel, qu'ils n'ont jamais paru ce qu'ils étoient, & dont la sainteté, quoique parfaite, n'a jamais brillé pendant qu'ils vivoient sur la terre ? Voilà pour la consolation des humbles.

Comme Dieu, scrutateur des cœurs, il pénétre le fond du mérite, qui est le cœur. Ce mérite du cœur, inconnu aux hommes, lui est connu, & entierement connu, & de là vient qu'il nous tient compte, non seulement de nos actions & de nos œuvres, mais de nos intentions & de nos desirs, non seulement de ce que nous faisons pour lui, de ce que nous souffrons pour lui, de ce que nous quittons pour lui ; mais de ce que nous voudrions faire, de ce que nous voudrions souffrir, de ce que nous voudrions quitter, par la raison seule que si nous l'avions, nous serions prêts en effet pour lui à le quitter. Ainsi, selon l'ex-

preſſion de l'Ecriture, il entend, & par la même regle il récompenſe juſqu'à la préparation
Pſal. 9. de nos cœurs: *Præparationem cordis eorum audivit auris tua.* C'eſt-à-dire, qu'il ſuffit pour lui plaire, de lui vouloir plaire, & qu'il ſuffit de lui avoir plû, pour être comblés de ſes biens. Combien de prédeſtinés qui n'ont eu devant Dieu que le mérite de la bonne volonté? Voilà pour la conſolation des foibles.

Parce que c'eſt un Dieu, dont la pénétration eſt infinie, & que rien n'échappe à ſa connoiſſance, nos actions les plus viles & les plus baſſes, pourvu qu'il en ſoit le motif, ont devant lui leur prix & leur valeur. Un verre d'eau donné en ſon nom mérite une gloire ſpéciale dont lui-même il nous aſſure. Les deux deniers de la veuve reçoivent un éloge de ſa bouche, auſſi bien que les magnifiques offrandes qui ſe faiſoient dans le Temple. Voilà pour la conſolation des pauvres.

Parce qu'il eſt ſouverainement & exactement juſte, pour chaque degré de mérite & de ſainteté que nous acquérons, il a un degré de béatitude & de gloire, qu'il nous deſtine; & c'eſt la proportion de ces degrés qui fait pour les Saints bienheureux, auſſi-bien que pour les Anges, l'ordre admirable des Hiérarchies céleſtes. Sur la terre le plus grand mérite n'eſt pas toujours le mieux placé. Souvent un mérite médiocre, pour le faux jugement des hommes, l'emporte & prévaut. Là, le mérite & la gloire, le mérite & la récompenſe vont toujours de pair. C'eſt un Dieu qui meſure & qui régle l'un pour l'autre; mais Dieu incapable de ſe tromper, incapable d'être prévenu, incapable de rien eſtimer que ce qui eſt eſſentiellement

estimable, sçavoir, les œuvres saintes & la piété. Voilà pour la consolation des ames droites & fidelles à leurs devoirs.

Par rapport au monde, il n'y a point de mérite que le tems n'efface. Tout ce que nous faisons pour Dieu, du moment que nous l'avons fait, est écrit dans le livre de vie, mais avec des caracteres qui ne s'effaceront jamais. Les hommes non-seulement oublient, mais souvent sont bien aises d'oublier les services qu'on leur rend; & Dieu nous déclare lui-même que tous nos services sont comme scellés dans les trésors de sa miséricorde: *Nonne hæc condita sunt apud me, & signata in thesauris meis?* Deuter. c. 32. Il nous dit en termes exprès, que nos sacrifices sont toujours devant ses yeux; *Holocausta autem tua in conspectu meo sunt semper*; Ps. 49. que nos prieres & nos aumônes montent jusqu'à lui, & qu'elles sont toujours présentes à sa mémoire; *Orationes tuæ & eleemosynæ ascenderunt in memoriam in conspectu Dei.* Act. c. 10. Il se fait même comme un honneur de s'en souvenir, & il ne peut non plus les oublier, qu'il peut oublier qu'il est notre Dieu, & que nous sommes ses créatures. Tout cela, Chrétiens, le croyons-nous? Mais, si nous ne le croyons pas, nous ne connoissons pas le Maître que nous servons: ou si nous le croyons, comment sommes-nous si tiédes & si négligents dans son service?

Ajoûtez, pour goûter encore davantage le bonheur des justes, ce que j'ai marqué comme le second principe de la disgrace des mondains, & de l'incertitude de leurs récompenses; des mérites, quoique connus, qui ne plaisent pas. Qu'y-a-t-il dans le monde de plus ordinaire? & combien par là ne voit-on pas par-

mi les hommes de mérites malheureux, de mérites rebutés, &, si j'ose ainsi dire, réprouvés; de mérites, qui par l'aliénation des cœurs ou par la contrariété des intérêts, bien loin d'attirer la bienveillance & l'amour, excitent plutôt la jalousie & la haine? C'est à quoi ne sont point sujets ceux qui travaillent à acquérir des mérites auprès de Dieu. Comme Dieu hait nécessairement le péché, & que, tout Dieu qu'il est, il ne peut pas ne le point haïr, & en le haïssant ne le point réprouver; aussi, tout Dieu qu'il est, ne peut-il pas ne point aimer le mérite des œuvres chrétiennes, & en l'aimant ne le point couronner & ne le point glorifier. Il y a dans les élus de Dieu différentes especes de sainteté ; mais il n'y en a pas une ; dit saint Chrysostôme, qui ne soit du goût de Dieu, qui ne soit l'objet des complaisances de Dien ; parce qu'il n'y en a pas une qui ne soit une émanation de cette sainteté originale & exemplaire, qui est Dieu; parce qu'il n'y en a pas une qui ne soit l'ouvrage de Dieu & le don de Dieu. Avoir du mérite. ou en avoir trop, c'est souvent dans le monde une exclusion pour les emplois & pour les places qui tiennent lieu de récompenses. Devant Dieu plus on a de mérite, plus on est aimé. Or être aimé d'un Dieu, dont l'amour fait les bienheureux, les prédestinés, les Saints, c'est être déja récompensé.

Enfin, quelque justes & quelque reconnoissants que soient les hommes, je dis plus, quelque libéraux & quelque magnifiques qu'ils puissent être, il y a des mérites qu'ils ne récompensent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas, des mérites dont ils conviennent &

dont ils sont même touchés, mais qui excédant, ou par leur qualité ou par leur nombre, le nombre des graces dont ils sont les dispensateurs, leur deviennent malgré eux des mérites onéreux, des mérites incommodes, & même des mérites importuns. Il n'y en a point de tels auprès de vous, mon Dieu, & l'on ne court point avec vous de semblable risque. Comme la magnificence de Dieu n'a point de bornes, parce qu'elle est inséparable de sa toute-puissance, nos mérites ont beau croître & se multiplier, elle ne s'épuise jamais. Plus nous en avons, plus il a, dit saint Chrysostôme, des trèsors de graces & de gloire à rependre sur nous. Plus il nous doit dans le sens catholique & orthodoxe qu'il nous peut devoir, plus il est riche pour s'acquitter envers nous : riche, dit le texte sacré, pour tous ceux qui l'invoquent & qui le prient, *Dives in omnes qui invocant illum* : *Rom.*
mais encore bien plus riche, reprend S. Bernard, pour tous ceux qui le servent fidelement. *c. 10.*
Comme jamais il ne se tient importuné de nos prieres, aussi nos mérites, acquis par sa grace, ne lui sont-ils jamais à charge.

Nous sommes donc sûrs de lui ; & quand vous travaillons pour lui, dans l'espérance de la gloire dont jouissent les Saints, tout pécheurs que nous sommes, nous avons la consolation de pouvoir dire comme Saint Paul : *Spes autem non confundit* : cette espérance ne *Rom.*
me confond point ; toute antre espérance est *c. 5.*
trompeuse, mais celle-là ne me trompera jamais. Cent fois j'ai pu me repentir d'avoir trop compté sur les hommes, & d'avoir trop espéré d'eux ; mais je n'oserois dire ni me plaindre que jamais Dieu m'ait manqué ; & si

j'étois assez ingrat pour le penser, non-seulement sa justice, mais sa miséricorde même s'éléveroit pour lui contre moi.

Je suis sûr de mon Dieu : principe adorable, d'où David tiroit ces saintes & édifiantes conclusions, qu'un chrétien, sur tout à la Cour, devroit méditer tous les jours de sa vie.

Ps. 117 *Bonum est confidere in Domino, quàm confidere in homine.* Il vaut bien mieux se confier dans le Seigneur, que de se confier dans l'homme.

Ibidem. *Bonum est sperare in Domino, quàm sperare in Principibus.* Il vaut bien mieux mettre son espérance dans le Seigneur, que de la mettre dans les Princes de la terre. C'est un Roi qui l'a dit; & celui devant qui je parle a trop de religion pour ne pas souscrire lui-même à un témoignage si divin. Je suis sûr du Dieu que je sers : principe touchant, seul capable de sanctifier ma vie. Mon espérance du côté de Dieu ne me peut confondre. Je puis bien de mon côté abuser de cette espérance pour ma présomption; je puis bien par ma lâcheté me rendre cette espérance vaine & inutile; mais au moins cette espérance est-elle infaillible pour moi de la part de Dieu, & pourvû que je m'assûre de moi, j'ai droit de me promettre tout de lui.

Après cela, Chrétiens, sommes-nous excusables ? que dis-je ? ne sommes-nous pas bien indignes de notre Dieu, si nous usons de réserve avec lui, si nous craignons d'en trop faire pour lui, si nous ne le servons pas en Dieu ? Je ne blâme point, à Dieu ne plaise ! au contraire, je ne puis assez exalter, assez exciter le zele que vous pouvez avoir & que vous avez de mériter des graces du glorieux Mo-

narque à qui le Ciel nous a soumis, & que Dieu nous a donné pour maître. Ce que je souhaiterois, c'est qu'en le servant, vos services fussent plus saints & plus dignes de l'esprit chrétien. C'est de lui que dépend votre destinée & votre fortune selon le monde : je veux bien que votre intérêt, joint à votre devoir, vous attache à lui. Il est l'image de Dieu ; votre confiance après Dieu ne peut être mieux placée. Mais si vous avez tant d'empressement & d'ardeur pour des récompenses, qui par tant de raisons peuvent vous manquer, comment pouvez-vous soutenir le profond & affreux oubli dans lequel vous vivez à l'égard de cette récompense souveraine qu'un Dieu vous assure ? Et que répondrez-vous à Dieu, quand il vous reprochera dans son jugement un oubli si monstrueux & si criminel ? C'est là toutefois votre desordre ; & si vous n'en gémissez pas, j'aurois droit d'ajouter ici le terrible anathême de Jéremie : *Maledictus qui confidit in homine, & ponit carnem brachium suum.* Maudit celui qui met sa confiance dans l'homme, & qui s'appuye sur un bras de chair ; mais plus maudit celui qui pour avoir mis sa confiance dans l'homme, ne peut se résoudre à la mettre en Dieu. Vous l'allez voir encore bien mieux par la seconde qualité de la récompense des Saints, qui n'est pas seulement sûre & immanquable, mais pleine & abondante : *Ecce merces vestra copiosa est.* C'est le sujet du second Point.

Jerem. c. 17.

II. PART.

POUR vous faire entendre ma pensée, j'appelle récompense abondante, une récompense qui surpasse, du moins qui égale les

ſervices par où l'on s'en eſt rendu ou l'on a taché à s'en rendre digne. C'eſt la premiere notion que nous en donne Saint Jerôme, quand il applique aux bienheureux ce que le Fils de Dieu dans l'Evangile promettoit aux juſtes, pour les exciter à la ferveur, par le motif de l'eſpérance chrétienne. *Menſuram bonam, & confertam & coagitatam, & ſupereffluentem dabunt in ſinum veſtrum.* On verſera dans votre ſein une bonne meſure, qui ſera preſſée, entaſſée, comblée. En effet c'eſt dans la perſonne, ou pour mieux dire, dans l'état des Saints glorifiés, que cette promeſſe du Sauveur trouve à la lettre ſon accompliſſement. Mais prenant la choſe dans un ſens encore plus moral, & par conſéquent plus propre à vous faire ſentir la vérité que je vous prêche, j'appelle récompenſe pleine & abondante, une récompenſe capable par elle-même de ſatisfaire le cœur de l'homme; capable de remplir le vuide, ou plutôt la vaſte étendue des deſirs de l'homme; capable de rendre l'homme heureux, & dont il peut enfin être content: c'eſt aiuſi que Saint Auguſtin l'a conçue dans l'expoſition qu'il a faite des béatitudes évangéliques. Or dans l'un & dans l'autre ſens, le Fils de Dieu ſeul a eu droit de nous dire abſolument ce qu'il nous dit aujourd'hui: *Ecce merces veſtra copioſa eſt.* Pourquoi? Parce qu'il n'appartenoit qu'à lui de pouvoir donner aux hommes une récompenſe qui eût ces deux propriétés que je viens de marquer, ou, ſi vous voulez, parce qu'il n'y a que la récompenſe des élus de Dieu, qui par rapport à ces deux propriétés, puiſſe être juſtement regardée comme une récompenſe abondante & pleine.

Car n'eſt-il pas vrai, (je commence par le premier de ces deux caracteres, & ſans autre preuve j'en appelle à vos connoiſſances, écoutez-moi & conſultez-vous ;) n'eſt-il pas vrai que quiconque s'attache à ſervir le monde, s'il ne veut pas y être trompé, doit ſe réſoudre à travailler beaucoup pour gagner peu ? Et n'eſt-il pas tout au contraire évident & inconteſtable que, quand on travaille pour Dieu, pour peu qu'on faſſe, on gagne infiniment ? Profitons de ce parallele, & ſervons-nous-en pour goûter notre religion.

Que ne faiſons-nous pas tous les jours dans le monde, pour y obtenir des graces que le monde eſt en poſſeſſion de vendre bien cherement, des graces ardemment deſirées, & impatiemment attendues, mais que l'on s'apperçoit enfin, dès qu'on les a, ne valoir pas à beaucoup près ce qu'il en a coûté pour les avoir ? Quelles peines, quelles fatigues ne ſupporte-t-on pas pour parvenir dans le monde à des établiſſemens où l'on s'étoit figuré des avantages conſidérables, mais dont on commence à ſe déſabuſer & à ſe dégoûter, du moment qu'on y eſt parvenu ? A quoi ne s'expoſe-t-on pas, & ſans y épargner ſa vie, que ne riſque-t-on pas pour s'acquérir dans le monde une gloire qui n'eſt qu'un phantôme, & dont on ne jouit pas plutôt, qu'on en reconnoît la vanité & le néant ? Quels empreſſemens n'a-t-on pas, & quels mouvemens ne ſe donne-t-on pas pour ſe procurer auprès des puiſſances du monde un degré de faveur, qui ſouvent ne conduit à rien, & pour lequel on ſacrifie ſon repos & ſa liberté ? A combien de mondains dans le Chriſtianiſme ne pourroit-on pas dire

avec raison ce que Dieu par un Prophéte disoit aux Israëlites, en leur faisant considérer les funestes suites de leur infidélité : *Seminastis multùm, & intulistis parùm.* Vous avez beaucoup semé, & vous avez peu recueilli : c'est-à-dire, vous vous êtes bien tourmentés, vous avez bien fait des efforts, il vous en a coûté bien des bassesses ; & tout cela s'est terminé à une vaine & misérable fortune, qui n'a pas répondu à votre attente, & qui s'est trouvée bien au-dessous de vos prétentions. Pourquoi ? parce qu'en travaillant pour le monde, vous avez semé dans une terre ingrate, dont vous n'avez dû vous promettre, & qui n'a pu vous rapporter que très-peu de fruits: *Seminastis multùm, & intulistis parùm.* Il faudroit un discours entier, si je voulois m'étendre sur cette morale, dont peut-être vous ne seriez que trop persuadés ; & qui, par l'abus que vous en pourriez faire, vous serviroit de prétexte pour autoriser vos chagrins contre le monde, & vos plaintes souvent très-injustes. Je reviens à ma comparaison.

Aggée c. 1.

Les Saints, les élus de Dieu ont eu un sort bien différent. En travaillant pour Dieu, ils ont souffert, je le sçai ; & je suis obligé de convenir que leur vie sur la terre a été une vie austere, pénitente, mortifiée : mais au milieu de leurs austérités, de leurs pénitences, de leurs mortifications, ils ont eu l'avantage de pouvoir dire, aussi-bien que le grand Apôtre : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.* Nous souffrons, il est vrai ; mais outre que nous souffrons pour la justice, ce qui pourroit dès maintenant nous tenir lieu de récompense ;

Rom. c. 8.

outre que nous souffrons pour Dieu, & que cela seul est déja pour nous une béatitude anticipée, ce que nous souffrons n'a rien qui soit comparable à cette gloire que Dieu nous prépare; & notre grande ressource est que le moindre degré de cette gloire que nous attendons nous dédommagera pleinement & avec usure, de tout ce qu'il y a de plus laborieux & de plus pénible dans la voie du ciel.

Voilà en quoi a consisté le bonheur des Saints. Ils marchoient, dit l'Ecriture, & dans l'esprit d'une componction salutaire, ils versoient des larmes, jettant sur la terre les précieuses semences de leurs mérites. *Euntes ibant, & flebant, mittentes semina sua.* Mais ils se consoloient par cette pensée, qu'ils reviendroient bientôt triomphant & comblés de joie, portant avec eux l'abondante moisson qu'ils auroient cueillie; c'est-à-dire, portant avec eux des trésors immenses de gloire, qui devoient être le prix des légers sacrifices qu'ils faisoient à Dieu: *Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos.* Ils possédoient leurs ames dans la patience, fondés sur l'espérance qu'ils avoient d'entendre bientôt ces délicieuses paroles: *Quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.* Parce que vous avez été fidele en de petites choses, j'en ferai de grandes pour vous, je n'épargnerai rien pour votre bonheur. *Intra in gaudium Domini tui.* Entrez dans la joie de votre Dieu, parce que la joie de votre Dieu est trop grande pour entrer dans vous. Car tel est, mes chers Auditeurs, le fond du mystere que nous célébrons, & c'est ce que la vue des Saints & de leur gloire nous doit inspirer. Je sers un

Ps. 125.
Ibidem.
Matth. c. 25.
Ibidem.

Dieu, non seulement fidele dans ses promesses, mais magnifique dans ses récompenses; un Dieu qui récompense en Dieu, & qui sans attendre cette vie éternelle qu'il me promet, m'accorde déja le centuple de ce que je fais pour lui, par la consolation que j'ai de le faire & de l'avoir fait. Or c'est encore de là que je tire la seconde notion d'une récompense abondante.

Car j'ai dit, après Saint Augustin, que c'est celle qui par elle-même suffit pour contenter l'homme, & j'ai ajoûté qne ce caractere ne pouvoit convenir, & ne convenoit qu'à la récompense des Saints. Cette vérité a-t-elle besoin de preuve, & en fut-il jamais une plus capable de nous forcer en quelque sorte malgré nous-mêmes à chercher le Royaume de Dieu? Il est vrai; on voit dans le monde des hommes, qui selon le monde paroissent amplement récompensés; on en voit dont les récompenses vont même bien au-delà de leurs services & de leurs mérites; mais en voit-on de contents? en voyez-vous? en avez-vous vu, espérez-vous jamais d'en voir? & s'ils ne sont pas contents, à quoi leur servent leurs prétendues récompenses? Ils regorgent de biens & d'honneurs, je le veux, & il semble que le monde se soit épuisé pour les élever à une prospérité complette; mais cependant leur cœur est-il satisfait? ne desirent-ils plus rien? se croient-ils heureux? & dans leur prospérité même, dans ce bonheur apparent trouvent-ils en effet la félicité? N'est-ce pas au contraire, dit Saint Chrysostôme, dans ces sortes d'états qu'il est plus rare, ou plutôt moins possible de la trouver? n'est-ce pas dans les grandes

fortunes que se trouvent les grands chagrins ; & qui pourroit dire le nombre de ceux qui n'y sont parvenus que pour être plus malheureux & pour les sentir plus vivement ? Le monde n'avoit pourtant rien épargné pour contenter leur ambition, & pour les combler de ses faveurs. Mais en même tems le monde n'avoit pas manqué de mêler parmi ses faveurs des semences d'amertume qui en étoient inséparables, & qui devoient bientôt après produire des fruits de douleur, Le monde en les rendant puissants & opulents, leur avoit donné tout ce qui étoit de son ressort : mais il n'avoit pu leur donner ce rassasiement, cette paix du cœur, sans quoi ni la puissance ni l'opulence n'empêchoient pas que leur état ne fût un état affligeant. Quelque heureux qu'ils parussent, combien leur manquoit-il de choses pour l'être ? Vous me direz qu'ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, puisqu'ils n'étoient malheureux que parce qu'ils étoient insatiables. Et moi je réponds : mais pourquoi, malgré les faveurs dont le monde les combloit, étoient-ils encore insatiables, sinon, ajoûte Saint Chrysostôme, parce que c'est une vérité reconnue, constante, éternelle, que jamais les faveurs du monde, quelqu'abondantes que nous les concevions, ne pourront rassasier le cœur humain.

Quoi qu'il en soit, Chrétiens, de là je conclus l'excellence & la perfection de la récompense des élus de Dieu. Car il est encore de la foi que cette récompense seule remplira toute la capacité & même toute l'immensité de notre cœur. Il est de la foi que nous trouverons en elle l'accomplissement de tous nos

desirs. Il est de la foi qu'elle sera pour nous une béatitude consommée, à laquelle il ne manquera rien, & qui nous tiendra lieu de tout. En un mot, il est de la foi qu'avec cette récompense, tout insatiables que nous sommes, nous serons contents. *Satiabor, cùm apparuerit gloria tua*, disoit à Dieu cet homme selon le cœur de Dieu : Je serai rassasié, quand vous me découvrirez votre gloire. Comme s'il eût dit : Jusques-là, Seigneur, quoi que le monde fasse pour moi, je serai toujours affamé & altéré ; jusques-là ennuyé de ce que je suis, je voudrai toujours être ce que je ne suis pas ; jusques-là mon cœur, plein de vains desirs, & vuide des biens solides, sera toujours dans l'agitation & dans le trouble. Mais quand vous m'aurez fait part de votre gloire, mon cœur rassasié commencera à être tranquille ; je ne sentirai plus cette soif ardente de la cupidité qui me brûloit ; je n'aurai plus cette faim avide d'une ambition secrette qui me dévoroit. Tous mes desirs cesseront, parce que je trouverai dans votre gloire la plénitude du bonheur, la plénitude du repos, la plénitude de la joie ; parce que cette gloire, quand je la posséderai, sera pour moi l'affranchissement de tout mal, & la jouissance de tout bien : *Satiabor cùm apparuerit gloria tua.*

Ps. 16.

C'est ainsi que parloit David. Etoit-ce par exagération, ou dans le transport d'une extase ? Non, Chrétiens ; il parloit selon le premier sentiment qui naissoit dans son ame ; & il ne faut pas s'étonner si, touché de la vérité que je vous annonce, il se servoit d'une expression aussi forte que celle-ci, *Satiabor*, parce qu'il sçavoit que cette gloire & cette

récompense des élus, après laquelle il soupiroit, n'étoit rien autre chose que moi-même. Car la foi nous apprend encore, que c'est Dieu lui-même qui doit être notre récompense: *Ego merces tua magna nimis.* Oui, moi-même, dit Dieu à son serviteur Abraham, moi-même qui suis ton Seigneur & ton Maître, je serai ta récompense & ta béatitude. Hors de moi, rien ne pouvoit l'être, & toute ma gloire sans moi ne seroit pas assez pour toi. Il me falloit moi-même pour te rendre heureux; & c'est pourquoi je ne te promets point d'autre récompense que moi-même: c'est moi que tu posséderas; *Ego merces tua.* Or il est aisé de concevoir comment la possession d'un Dieu peut opérer dans l'homme l'effet divin que David s'efforçoit d'exprimer par cette parole, *Satiabor.* Car c'est là, mes chers Auditeurs, tout le secret de cette félicité incompréhensible dont jouiront les Saints dans le ciel. Ils posséderont Dieu; ils seront pleins de Dieu. *Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ*: ils seront enyvrés, ô mon Dieu, de l'abondance qui remplit votre maison. *Et torrente voluptatis tuæ potabis eos*: ils boiront à longs traits dans le torrent de vos délices, dont ils seront inondés. Pourquoi? il en apporte la raison, qui est convaincante: *Quoniam apud te est fons vitæ*, parce que c'est en vous qu'est la source de la vie. Voilà, dis-je, Chrétiens, quelle sera votre récompense; voilà au milieu des miseres qui nous accablent dans cette vallée de larmes, ce que nous croyons & ce que nous espérons. Mais peut-être, charnels que nous sommes, ne le comprenons-nous qu'à demi; & peut-être vous, à qui je parle, auriez-vous

Genes. c. 15.

Ps. 35.

Ibidem.

Ibidem.

besoins que votre foi sur cela fût soutenue & fortifiée par quelque effet présent & sensible. Hé bien, comme Prédicateur de l'Evangile, je veux en ceci m'accommoder à vos foibles dispositions.

Vous me demandez un préjugé sensible de ce que la foi vous enseigne sur tout ce que je viens de vous dire, le voici : c'est que tout ce que j'ai dit non seulement s'accomplira, mais s'accomplit en quelque maniere dès maintenant dans la personne des justes; *Ecce merces vestra copiosa.* Je m'explique. Ce qui nous fait sensiblement connoître que les élus de Dieu seront rassasiés de la possession de Dieu, c'est qu'en effet dès cette vie nous voyons des hommes, qui par un esprit de religion renonçant à tout le reste, se tiennent heureux de ne posséder que Dieu, & de ne s'attacher qu'à Dieu. Sans parler des Saints glorifiés, nous voyons des Saints sur la terre qui jouissent déja en
Ps. 15. quelque sorte de ce bonheur, *Sanctis qui in terra sunt ejus.* Il y en a peu, si vous voulez, dans ce degré de perfection ; mais il y en a, & peut-être en connoissez-vous qui y sont parvenus. Des hommes détachés du monde qui ont tout quitté pour Dieu, & qui trouvent tout en Dieu; des hommes, qui contents de
Ps. 72. Dieu, disent aussi-bien que David : *Quid mihi est in cœlo, & à te quid volui super terram?* qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, & que desirai-je sur la terre, hors vous, Seigneur? ou plutôt, qui enchérissant même sur David, pourroient dire, non-plus comme lui, *Satiabor,* je serai rassasié, mais je le suis du seul avant-goût que vous me donnez de votre gloire. Oui, nous en voyons des exemples; & Dieu,

ou pour nous édifier, ou pour nous confondre, nous en met devant les yeux.

C'eſt, malgré l'iniquité du ſiécle, ce que la grace de Jeſus-Chriſt opére dans ces fervents chrétiens, qui ſanctifient la terre par leurs vertus : *Sanctis qui in terra ſunt.* Nous ne voyons point de mondains contents du monde, & nous voyons des ſerviteurs & des ſervantes de Dieu contents du Dieu auquel ils ſe ſont dévoués. En faudroit-il davantage pour réveiller tout notre zéle ? Nous ne voyons point de riches contents de leurs richeſſes ; & nous voyons des pauvres évangéliques contents de leur pauvreté. Nous ne voyons point d'ambitieux contents de leur fortune ; & nous voyons des hommes ſolidement humbles contents de leur abbaiſſement. Nous ne voyons point de ſenſuels contents de leurs plaiſirs ; & nous voyons des hommes, non ſeulement morts, mais crucifiés pour le monde, contents de leurs auſtérités & de leurs croix. En un mot, nous voyons ces béatitudes de Jeſus-Chriſt, en apparence ſi parodoxes & ſi incroyables, authentiquement & ſenſiblement vérifiées ; je veux dire des hommes dans la vue de Dieu, & par un zéle ardent de plaire à Dieu, heureux de ſouffrir, heureux de pleurer, heureux de ne poſſéder rien, parce qu'au milieu de tout cela ils poſſédent Dieu ; pendant que le monde, avec toutes ſes proſpérités & toutes ſes fauſſes joies, ne peut être heureux ni content. Peut-on rien oppoſer à l'évidence de cette démonſtration ?

Avoir Dieu pour partage & pour récompenſe, voilà le ſort avantageux de ceux qui cherchent Dieu de bonne foi & avec une intention pure. Le dirai-je, & me permettez-

vous de m'en rendre à moi-même le témoignage? Tout pécheur & tout indigne que je ſuis, voilà ce que Dieu par ſa grace m'a fait plus d'une fois ſentir. Combien de fois, Seigneur, m'eſt-il arrivé de goûter avec ſuavité l'abondance de ces conſolations céleſtes dont vous êtes la ſource, & qui ſont déja ſur la terre un paradis anticipé? Combien de fois, rempli de vous, ai-je mépriſé tout le reſte, & compté le monde pour rien? Vous banniſſiez de mon cœur les vains plaiſirs; mais pour empêcher que mon cœur ne les regrettât, vous y entriez à leur place, *Et intrabas pro eis;* & dès-là, Seigneur, la privation de ces plaiſirs étoit pour moi plus délicieuſe que n'en auroit jamais été, ni n'en auroit pû être la poſſeſſion. Or ſi dans ce lieu de banniſſement & d'exil, où je ne vous vois qu'à travers le ſombre voile de la foi, vous rempliſſez déja mon cœur, que ſera-ce dans cette bienheureuſe partie où je vous verrai face à face? *Quid erit in patriâ, ſi tanta eſt copia delectationis in viâ?* Si en vertu de la profeſſion qne j'ai faite quand j'ai quitté le monde pour vous ſuivre, je me tiens déja ſi riche de votre pauvreté, que ſera-ce, & que dois-je eſpérer des richeſſes de votre ſainte demeure? *Qualem me facturus es de divitiis tuis, quem divitem jam facis de paupertate tuâ?* Si de ſouffrir pour vous eſt un ſi grand bien, que ſera-ce de regner avec vous? & que ſerai-je dans la participation de votre gloire, puiſqu'il m'eſt déja ſi glorieux & ſi doux d'avoir part à vos abbaiſſements? *Et quid ero tuæ participatione gloriæ, cujus jam ſum opprobrio glorioſus?* Récompenſe abondante auſſi bien que ſûre: vous l'avez vu. Je dis

Auguſt. Confeſſ. l. 9. c. 2.

enfin, récompense éternelle qui nous est réservée dans le ciel : *Ecce merces vestra copiosa est in cœlis.* C'est par où je vais finir.

COmbattre comme les Athlétes & à l'exemple des Athlétes; courir dans la carrière du salut qui nous est ouverte, ensorte que nous remportions le prix, c'est dans la pensée de saint Paul, à quoi nous sommes appellés, & ce qu'ont pratiqué les Saints : *Sic currite ut comprehendatis.* Or les Athlétes, disoit ce grand Apôtre, pour être plus libres dans la course & moins embarrassés dans le combat, se dépouillent de tout, & ils nous apprennent par là que nous devons, comme chrétiens, être détachés de toutes les choses du monde : *Omnis autem qui in agone contendit, ab omnibus se abstinet.* La différence entre eux & nous, ajoûtoit-il, c'est que les Athlétes n'en usent ainsi & n'observent les régles sévères qui leur sont prescrites, que pour gagner une couronne corruptible. Différence bien essentielle, & bien capable de nous confondre si nous ne les imitons pas; *Et illi quidem, ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.* Voilà, mes chers Auditeurs, le troisiéme & le dernier motif qui a inspiré aux Saints, non seulement tant de force & tant de courage, mais un détachement du monde si parfait dans les combats qu'ils ont eu à soûtenir : cette immortalité, cette éternité, &, si je puis user de ce terme, cette incorruptibilité de la couronne qui leur étoit réservée dans le ciel, comparée à la caducité, à la fragilité, à la courte durée des récompenses de la terre.

III. PART.

1. *Cor. c.* 9.

Ibidem.

Ibidem.

En effet, pour ne point sortir d'un parallele aussi fécond que celui-là, & dont l'Apôtre s'est

ſervi avec tant d'avantage, toutes les récompenſes de la terre ſont périſſables, & comme telles, non ſeulement elles périront, mais elles périſſent & diſparoiſſent continuellement à nos yeux. Combien vous & moi en avons-nous vû périr ? de combien de fortunes érigées & bâties ſur ces prétendues récompenſes, ne voyons-nous pas aujourd'hui les triſtes ruines & les pitoyables débris ? & combien de fois depuis que vous êtes ſpectateurs & témoins des révolutions du monde & de ce qui s'appelle la ſcene du monde, n'avez-vous pas pu dire avec le Prophete : J'ai vu cet homme élevé comme les cédres du Liban : J'ai paſſé, & il n'étoit plus :
Pſ. 36. *Tranſivi, & ecce non erat.* Je l'ai cherché, & un
Ibid. autre occupoit ſa place : *Quæſivi, & non eſt inventus locus ejus.* Combien en avons-nous encore tous les jours d'exemples ? De ceux qui nous paroiſſent maintenant les mieux établis, & qui ſont les élus du ſiécle, où eſt celui qui oſe ou qui puiſſe ſe promettre un ſort plus heureux, & une plus durable proſpérité ? & qui ſçait ſi tel qui ſemble être ſur le pinnacle, du degré de bonheur & d'élévation où il eſt aujourd'hui, n'eſt pas tout prêt à tomber, & à confirmer par ſa chûte, que le monde n'a rien de ſtable, beaucoup moins d'éternel pour ceux qui le ſervent ? Sans donc attendre la mort, où tout aboutit, à combien de revers & de diſgraces ces faveurs du monde ne ſont-elles pas ſujettes ?

Or cela ſeul, Chréttens, me ſuffiroit pour vous en détacher malgré vous-mêmes ; & s'il vous reſte un d. gré de foi, pour vous obliger à chercher efficacement la récompenſe des élus de Dieu. L'inſtabilité des fortunes du monde, la

peine de les conserver, le danger & la crainte de les perdre, le desespoir & la douleur de s'en voir déchu, les troubles, les révolutions inévitables ausquels sont exposés ceux qui en jouissent; ce seroit, dis-je, assez pour persuader à un mondain, tout mondain qu'il est, de chercher des biens plus solides.

En effet, si les hommes faisoient souvent ces réflexions, il n'auroient plus besoin de remontrances, ni absolument même du reméde de la parole de Dieu pour se guérir du besoin de l'ambition mondaine qui les tue; eux-mêmes convaincus sur ce point, de leur erreur & de leur conduite insensée, s'en diroient bien plns que je ne leur en dirai jamais. Si ceux que nous avons connu les plus avides des récompenses du siécle, avoient pû prévoir ce qui devoit leur arriver, & dans combien peu de tems ces établissements de fortune, qu'ils regardoient comme le fruit de leurs travaux, devoient être renversés; si l'on avoit pû leur en marquer distinctement le terme, en leur disant: vous ne jouirez de tout cela, & tout cela ne durera qu'un très-petit nombre d'années qui vous reste encore; non, mes chers Auditeurs, jamais le desir de s'élever dans le monde n'auroit été pour eux une passion ni une tentation si dangereuse s je dis plus, ils n'auroient j'amais pû gagner sur eux de faire tout ce qu'ils ont fait, ni de se donner tant de peines pour si peu de chose. Déplorons leur aveuglement, & profitons en: ils ne se sont livrés à l'ambition, que parce qu'ils n'ont jamais envisagé avec une attention sérieuse les bornes étroites de ces prétendues fortunes, & ils n'ont recherché avec tant d'ardeur ces récompenses de la terre, que parce qu'ils

n'ont pas voulu se souvenir que la durée en étoit courte, que parce qu'ils ont tâché de l'oublier, que parce qu'ils se sont étourdis pour n'y pas penser. S'ils en avoient toujours considéré l'issue & la fin, insensibles à ces récompenses, au moins n'en auroient-ils usé que selon la maxime de saint Paul, c'est-à-dire, comme n'en usant pas, parce qu'ils auroient toujours été frappés de cette pensée que le monde passe, & que les récompenses du monde passent avec lui:
1. *Joan. c. 2.* *Mundus transit, & concupiscentia ejus.*

Il n'y a que la récompense des justes qui ne passe point, parce que les justes, dit l'Ecriture, vivront éternellement, & que leur récompense
Cap. 5. est en Dieu, qui ne peut changer: *Justi autem in perpetuum vivent, & apud Dominum est merces eorum.* Il n'y a que cette récompense des élûs qui soit immuable, invariable, inaltérable, parce qu'elle consiste, dit Jesus-Christ, dans le bonheur qu'ils ont de voir Dieu, d'aimer Dieu, de posséder Dieu. Or éternellement ils le verront, éternellement ils l'aimeront, éternellement ils le posséderont. Comme le tourment des damnés sera d'être à jamais privés de Dieu, & d'avoir éternellement à sentir la perte de Dieu, la béatitude des Saints sera de ne pouvoir plus
Offic. Divin. Antiph. 3. Oct. 3. plur. Mart. perdre Dieu, de ne pouvoir plus être séparés de Dieu, d'être unis pour jamais à Dieu. *Ecce merces Sanctorum*: Voilà, & c'est l'Eglise elle-même qui le chante, voilà la récompense de ceux qui s'attachent à Dieu, & qui le servent. Un royaume leur est préparé, mais un royaume éternel, où il n'y aura ni succession ni révolution; une couronne les attend, mais une couronne dont le privilége incommunicable à toutes les couronnes du monde doit être la perpétuité; ils

regneront, mais leur regne, auſſi-bien que celui de Dieu, ſera le regne de tous les ſiécles : éternité de puiſſance. *Ecce merces Sanctorum :* voilà la récompenſe de ceux qui ſouffrent, & qui ſe mortifient pour Dieu ; ils ſeront comblés de joie, mais d'une joie qui n'aura jamais de fin, d'une joje qui ne ſera ni troublée ni interrompue, d'une joie qui durera autant que Dieu, & que perſonne ne leur ôtera, ni n'aura le pouvoir de leur ôter : éternité de bonheur. *Ecce merces Sanctorum :* voilà la récompenſe de ceux qui ſont humbles, & qui renonçant à eux-mêmes, deviennent par leur humilité grands devant Dieu ; ils auront la gloire en partage, mais une gloire qui ne diminuera point, qui ne s'obſcurcira point, qui ſera toujours nouvelle, & dont la longueur des temps ne ſera qu'augmenter l'éclat & le luſtre : éternité de gloire.

En voulez-vous voir un rayon ? *Ecce merces ſanctorum :* ſans parler de cette gloire eſſentielle dont jouiſſent les Saints dans le ciel, voyez les honneurs qu'ils reçoivent dès maintenant ſur la terre ; voyez le culte que leur rend l'Egliſe, & que l'on peut dans un ſens & avec raiſon nommer un culte éternel. Juſqu'à la fin des ſiécles on célébrera dans l'Egliſe de Dieu les victoires & les triomphes de ces glorieux prédeſtinés ; juſqu'à la fin des ſiécles l'Egliſe militante les canoniſera, en publiant leurs mérites, leurs converſions, leurs vertus, leurs ferveurs, leurs auſtérités. C'eſt pour cela que ſont inſtituées leurs fêtes, & que chaque année le ſouvenir de ce qu'ils ont fait pour Dieu eſt ſolemnellement renouvellé, afin qu'on ne le perde jamais, & que de ſiécle en ſiécle, de génération en génération, ces Saints, ces élûs de Dieu ſoient révérés,

Tandis que l'Eglise de Jesus-Christ subsistera, (or elle subsistera toujours, puisque les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contr'elle,) ce culte, cet honneur des Saints subsistera. C'est ce que j'appelle un rayon de l'éternité de leur gloire, & comme une anticipation de l'éternité de leur récompense. La gloire des mondains meurt peu à peu, & s'ensevelit avec eux : ils font pendant leur tems un peu de bruit ; mais parce que leur tems est borné, leur mémoire, dit l'Ecriture, périt enfin avec ce bruit : *Periit memoria eorum cum sonitu.* Combien de grands, autrefois les héros du monde, de qui l'on ne parle plus & à qui l'on ne pense plus ? Leur gloire qui n'étoit que pour le temps, s'est évanouie comme une fumée ; celle des Saints ne périra jamais. Tandis que Dieu sera Dieu, leur mémoire sera en bénédiction & en vénération : *In memoria æterna erit justus.* Eternellement, ô mon Dieu, vos amis seront honorés, parce qu'ayant été vos amis, & ne pouvant jamais cesser de l'être, ils ne cesseront jamais d'être dignes des honneurs que nous leur rendons, & d'en mériter infiniment plus que nous ne leur en pouvons rendre : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus.*

Ps. 9. *Ps. 111.* *Ps. 138.*

Précieuse récompense ! La pouvons-nous assez estimer ? *Ecce merces sanctorum.* Ce qui doit nous remplir de consolation, si nous sommes chrétiens d'esprit & de cœur, n'est-ce pas de penser que cette récompense nous est réservée dans le ciel ? *Ecce merces vestra copiosa est in cœlis.* Car malheur à nous si notre récompense étoit seulement pour ce monde, & si nous étions du nombre de ceux dont Jesus-Christ disoit dans l'Evangile : ils ont reçu leur récompense ; *Receperunt mercedem suam.* Malheur à

Matt. c. 6.

nous si nos noms, au lieu d'être écrits dans le ciel, n'étoient écrits que sur la terre; puisque selon l'oracle du Saint-Esprit, être écrit sur la terre, c'est un caractere de malédiction. *Domine, omnes qui te derelinquunt, confundentur, recedentes à te in terrâ scribentur :* Seigneur, ceux qui vous abandonnent, seront confondus, & on écrira sur la terre ceux qui se retirent de vous. Au contraire, quand nous serions dans le monde les plus malheureux & les plus disgraciés des hommes, si nous sommes en grace avec Dieu, réjouissons-nous de ce que nos noms sont écrits dans le ciel, & souvenons-nous qu'une des marques les plus certaines que nous en puissions avoir, c'est d'être éprouvés sur la terre par les afflictions & les tribulations : *In hoc gaudete, quòd nomina vestra scripta sint in cælis.* Dans quelque accablement que nous soyons de souffrances & de peines, consolons-nous par ce qui consoloit saint Paul, & appliquons-nous le sentiment dont il étoit pénétré, quand il disoit : *Momentaneum hoc & leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* Ce moment si court des adversités présentes de cette vie, qui sont si légeres; c'est-à-dire, cette maladie que Dieu m'envoie, cette injustice que l'on me fait, ce mauvais office que l'on me rend, cette persécution que l'on me suscite, cette perte de biens que le malheur des tems m'attire, cette humiliation qu'il me faut essuyer, (car quelque suite qu'ait tout cela, tout cela dans l'idée de l'Apôtre n'est censé qu'un moment court & facile à passer, *Momentaneum hoc & leve*) toutes ces afflictions temporelles produiront dans moi le poids éternel d'une souveraine gloire, *Æternum gloriæ*

Jerem. c. 17.

c. 12.

2. Cor. c. 4.

pondus operatur in nobis. Vous voulez un motif pressant, touchant, convaincant, pour vous animer à la patience chrétienne : ai-je pû vous en donner un qui eût toutes ces qualités dans un plus éminent degré que celui-ci ? je veux dire, l'éternité de cette gloire, qui doit être la récompense des élûs.

C'est par là que les Saints ont triomphé du monde, c'est par là qu'ils sont devenus inébranlables & invincibles dans les combats, c'est par là, dit le Maître des Gentils, qu'ils ont surmonté les tourments, le feu, le fer, tout ce que la mort a de plus effrayant & de plus cruel ; c'est ce qui les soûtient encore tous les jours dans les rigoureuses épreuves que Dieu fait de leur constance & de leur fidélité. Ils souffrent tout, dit l'Ecriture, non seulement avec patience, mais avec joie, parce que leur espérance est pleine de l'immortalité qui leur est promise : *Spes illorum immortalitate plena est.* (Sap. c. 3.) Pourquoi ne les imitons-nous pas ? Avons-nous d'aussi rudes combats qu'eux à soûtenir ? Avons-nous résisté comme eux, jusqu'à répandre du sang ? Pourquoi donc sommes-nous si lâches ? pourquoi dégénérant de la vertu de ces glorieux prédestinés, qui sont aujourd'hui nos modéles, faisons-nous paroître tant de foiblesse dans des occasions où à leur exemple nous devrions remporter sur nous-mêmes de saintes victoires ? C'est que nous n'envisageons pas comme eux cette immortalité où ils aspiroient, & dont l'espérance les piquoit, les encourageoit, les emportoit au travers de tous les obstacles.

Triste & malheureuse différence qui se rencontre entr'eux & nous ! Faisons-la cesser ; & pour cela joignant au motif qui les a tou-

chés, leur exemple que Dieu nous propose, fortifions-nous comme eux, & sanctifions-nous par l'espérance des biens éternels. Autrement, mes chers Auditeurs, en vain célébrons-nous avec l'Eglise les fêtes des Saints, en vain présumant du crédit qu'ils ont auprès de Dieu, les invoquons-nous; l'abrégé de la religion, dit S. Augustin, est de pratiquer ce que nous solemnisons, & de faire l'objet de notre culte la régle de notre vie: *Summa religionis est imitari quod colimus.* *August.* La vue de la gloire du ciel les a détachés de la terre; il faut qu'elle opere dans nous le même effet: la foi de l'immortalité les a conduits à la sainteté; il faut que nous y parvenions par la même voie. Et c'est, ô bienheureux prédestinés, vous tous dont nous honorons en ce jour la glorieuse mémoire, ce que nous vous demandons, ou ce que nous vous conjurons de demander à Dieu pour nous. Vous avez été ce que nous sommes, & nous espérons être un jour ce que vous êtes; vous avez senti nos miseres, nous soupirons après votre béatitude: quoique pécheurs, nous sommes vos freres; quoique séparés de vous, nous sommes unis à vous par le lien de la plus étroite & de la plus intime société, qui est la communion des Saints; quoique habitants de la terre, nous ne laissons pas d'être en qualité de fidéles, vos concitoyens & les domestiques de Dieu: *Cives sanctorum, & domestici Dei.* *Ephes. c. 2.* Quoique pauvres & gémissants dans cette vallée de larmes, nons ne prétendons pas moins que d'être, comme enfants de Dieu, vos cohéritiers & les cohéritiers de Jesus-Christ: *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.* *Rom. c. 8.* Regardez-nous donc comme revêtus de ces titres, & par là

comme des sujets dignes de votre charité : regardez-nous comme ceux qui doivent remplir avec vous le nombre des élus, & dont la sanctification est désormais la seule chose que vous puissiez desirer : écoutez favorablement nos prieres, & présentez-les à celui dont vous environnez le trône, puisqu'il se plaît même a vous exaucer : recevez nos hommages & nos vœux, & étendez sur nous votre protection & votre zéle : soyez nos patrons & intercesseurs, comme nous voulons être vos imitateurs : jouissez de votre félicité, mais souvenez-vous de nos besoins & de notre indigence. Ils s'en souviennent, Chrétiens, & ils y pensent. Autant qu'ils sont tranquilles pour eux-mêmes, autant sont-ils zélés pour nous : autant qu'ils sont sûrs de leur propre bonheur, autant, dit S. Cyprien, paroissent-ils & témoignent-ils être en peine de notre salut : *Frequens nos & copiosa turba desiderat, jam de suâ immortalitate secura, & adhuc de nostrâ salute sollicita.* Comptons donc sur leur protection & sur leur intercession, & ne pensons qu'à suivre les exemples, qui sans cela deviendront pour nous le sujet de notre condamnation. Imaginons-nous que chacun d'eux nous dit aujourd'hui du haut de la gloire ce que S. Paul disoit aux Corinthiens : *Imitatores mei estote, sicut & ego Christi* : Soyez mes imitateurs, comme j'ai été l'imitateur de Jesus-Christ. En un mot vivons comme eux, combattons comme eux, souffrons comme eux, si nous voulons regner avec eux & participer à leur gloire.

Cypr. de mortalit. sub finem.

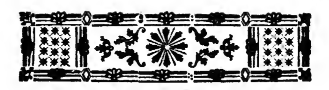
1. *Cor. c.* 11.

Voilà, Sire, la gloire qui vous est réservée ; qui doit mettre le comble à votre bonheur. Tout le reste, quoique grand, quoique surprenant, quoique au-dessus de toute louange, ne remplit

pas encore la destinée de votre Majesté ; il faut que la sainteté, & une sainteté glorifiée dans le ciel, en soit le couronnement. On ne me peut soupçonner de flatterie, quand je dirai que jamais Monarque n'a sçu si parfaitement que votre Majesté ce qui s'appelle l'art de regner. Mais il vous seroit, Sire, bien inutile d'être aussi sçavant que vous l'êtes dans l'art de regner sur les hommes, & d'ignorer celui qui rend les hommes capables de regner un jour avec Dieu. Si le bonheur d'un Prince pouvoit consister dans le nombre des conquêtes, s'il étoit attaché à ces vertus royales & éclatantes qui font les héros, & que le monde canonise, Votre Majesté contente d'elle-même, n'auroit plus rien à desirer, elle n'auroit qu'à jouir tranquillement du fruit de ses glorieux travaux. Mais tout cela, Sire, est encore trop peu pour vous. Il n'en falloit pas tant pour faire un Roi accompli selon le monde ; mais votre Majesté est trop éclairée, pour croire que ce qui fait la perfection d'un Roi selon le monde, suffise pour faire le bonheur & la solide félicité d'un Roi chrétien. Regner dans le ciel sans avoir jamais regné sur la terre, c'est le sort d'un million de Saints, & cela suffit pour être heureux. Regner sur la terre pour ne jamais regner dans le ciel, c'est le sort d'un million de Princes, mais de Princes réprouvés & par conséquent malheureux. Ma confiance, écrivoit S. Bernard, (& ce qu'il disoit à une tête couronnée je le dis aujourd'hui moi-même à votre Majesté) ma confiance est que vous regnerez sur la terre & dans le ciel : *Sed & confidò quod hîc & in æternum regnabitis* : Que malgré tous les dangers, malgré tous les obstacles du Bern. Epist.

ſalut, auxquels la condition des Rois eſt expoſée, votre Majeſté ſanctifiée par la vérité, je dis par la vérité des maximes de ſa religion, en gouvernant un Royaume temporel, méritera un Royaume éternel. C'eſt dans cette vûe, Sire, que j'offre tous les jours à Dieu le ſacrifice des Autels : trop heureux ſi pendant que tout le monde applaudit à votre Majeſté, éloigné que je ſuis du monde, je pouvois attirer ſur elle une de ces graces qui font les Rois grands devant Dieu & ſelon le cœur de Dieu ! Car c'eſt à vous, ô mon Dieu, & à votre grace, de réformer des Rois de ce caractère, de ſaints Rois ; & ma conſolation eſt, que celui à qui j'ai l'honneur de porter votre parole, par la ſolidité & par la grandeur de ſon ame, a de quoi accomplir vos plus grands deſſeins. La ſainteté d'un chrétien eſt comme l'effet ordinaire de la grace, la ſainteté d'un grand en eſt le chef-d'œuvre, la ſainteté d'un Roi en eſt le miracle, celle du plus grand & du plus abſolu des Rois en ſera le prodige, & vous en ſerez, Seigneur, la récompenſe. Puiſſions-nous tous y parvenir, à cette récompenſe immortelle ! je vous la ſouhaite, &c.





SERMON

POUR LE I. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Jugement dernier.

Tunc videbunt Filium Hominis venientem in nube, cum poteſtate magnâ & majeſtate.

Alors ils verront le Fils de l'Homme venir ſur une nuée, avec une grande puiſſance & une grande majeſté. En Saint Luc, chap. 21.

SIRE,

C'EST une réflexion bien judicieuſe de S. Gregoire de Nazianze, que jamais le terme de majeſté n'eſt attribué à Jeſus-Chriſt dans l'Evangile que lorſqu'il s'agit du jugement univerſel, où la foi nous enſeigne qu'il doit préſider ; &

il eſt bien remarquable, dit Saint Jerôme, que cet Homme-Dieu qui par tant de titres étoit Roi, n'a pris néanmoins cette qualité qu'en deux occaſions. Premierement, devant Pilate, c'eſt-à-dire, dans le tems de ſa paſſion, parce que c'étoit là que le jugement du monde commençoit, ainſi qu'il l'avoit déclaré à ſes Diſciples: *Nunc judicium eſt mundi.* Secondement, dans la deſcription qu'il nous a faite du jugement même, au chapitre vingt-cinquieme de Saint Matthieu, où il ne ſe déſigne point autrement que ſous le nom de Roi, parce que c'eſt alors qu'il exercera pleinement la juriſdiction que ſon Pere lui a donnée ſur tous les hommes : *Tunc dicet Rex his qui à dextris erunt.*

Joan. c. 12.

Matth. c. 25.

Auſſi eſt-ce proprement aux Monarques & aux Souverains qu'il appartient de juger; & jamais la majeſté d'un Roi n'eſt plus auguſte que quand il tient ſon lit de juſtice, & qu'il paroît ſur le tribunal. Encore plus vénérable, quand c'eſt un Roi qui ajoûte à l'éclat de la couronne les lumieres d'une ſageſſe toute royale; un Roi qui ſçait faire le diſcernement de ſes Sujets, & peſer le mérite dans une juſte balance; qui n'a pour le crime que des châtiments, tandis que toutes ſes récompenſes ſont pour la vertu; qui non ſeulement fait état de venger les injuſtices & les violences, mais qui s'applique à réformer la juſtice même, qui en corrige les abus, qui rétablit le bon ordre, qui ſans éloigner perſonne de ſon trône, prête l'oreille aux humbles ſupplications des petits, écoute les plaintes des particuliers, & par là tient les juges & les magiſtrats dans le devoir; enfin qui ſe voyant au deſſus de tous, n'a rien plus à cœur que d'être équitable envers tous.

Car qu'y a-t-il qui nous répresente mieux sur la terre le Jugement de Dieu, & qui en soit une image plus sensible & une preuve plus authentique?

Mais, Sire, si c'est le propre des Rois de juger les peuples, il n'est pas moins vrai que c'est le propre de Dieu de juger les Rois; & comme le grand privilége de la souveraineté est de ne pouvoir être jugé que de Dieu seul, on peut dire que la grande marque de l'autorité suprême de Dieu est d'être lui seul le juge de tous les souverains. Il nous l'a lui-même marqué en cent endroits de l'Ecriture; & si son jugement doit être terrible pour toutes les conditions des hommes, il semble néanmoins qu'il affecte de le faire paroître plus redoutable pour les Grands & pour les Rois de la terre: *Terribili apud Reges terræ.*

C'est de ce Jugement, Sire, où les Rois seront appellés aussi-bien que les peuples, que j'ai à parler aujourd'hui. Autrefois S. Paul prêchant cette matiere en présence même des infidéles & des payens, la traitoit avec tant de force & tant d'énergie qu'ils en étoient émus, saisis, effrayés: *Disputante autem illo de justitiâ & castitate, & de judicio futuro, tremefactus Felix.* Je n'ai ni le zéle ni l'éloquence de Saint Paul, mais aussi j'ai l'avantage de parler devant un Roi chrétien & très-chrétien, devant un Roi docile aux vérités de la religion, & disposé non seulement à les écouter, mais à en profiter: ainsi j'ai droit d'espérer de mon ministere, tout indigne que j'en suis, un succès beaucoup plus heureux. J'ai besoin pour cela des lumieres du Saint-Esprit, & je les demande par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

Ps. 75.

Act. c. 24.

DE toutes les expreſſions dont les Peres de l'Egliſe ſe ſont ſervis pour nous donner quelque idée de la juſtice de Dieu, je n'en trouve point qui me paroiſſe plus belle, plus ſolide, & remplie d'un plus grand ſens que celle de Tertullien que vous avez ſouvent entendue, & qui ne peut être aſſez méditée; ſçavoir, que Dieu eſt miſéricordieux de ſon propre fonds, & qu'il eſt juſte du nôtre: *Deus de ſuo optimus, de noſtro juſtus.* C'eſt à cette parole que je veux m'attacher dans ce diſcours; & quoique le ſujet que j'ai à traiter ſoit d'une étendue preſque infinie, je me borne à cette penſée, parce qu'elle ſuffira pour vous faire entrer dans le myſtere adorable, mais redoutable, du jugement de Dieu. Je veux vous montrer que le fonds de la juſtice de Dieu eſt en effet dans nous-mêmes; que ſi Dieu eſt ſévere & rigoureux dans ſes jugements, comme l'Ecriture nous le dit, c'eſt de nous-mêmes que procéde cette ſévérité; que c'eſt nous-mêmes qui le faiſons tel pour nous; en un mot, que, quand il nous jugera, il ne nous jugera que par nous-mêmes: *Deus de ſuo optimus, de noſtro juſtus.*

Tertull. de Reſurrect. c. 14.

Pour établir ma propoſition & pour y obſerver quelque ordre, je remarque qu'il y a dans nous deux choſes qui ont un rapport néceſſaire au jugement de Dieu; l'une eſt notre foi, & l'autre eſt notre raiſon. En qualité de chrétiens, nous avons la foi, & en qualité d'hommes, nous avons la raiſon. La foi eſt une lumière ſurnaturelle que nous avons reçue de Dieu depuis notre naiſſance, & la raiſon eſt une lumière naturelle que nous avons apportée avec nous en naiſſant. Or c'eſt par ces

deux grandes régles, qui doivent nous diriger dans toute la conduite de notre vie ; c'eſt par ces deux lumières, par ces deux connoiſſances que Dieu nous jugera. Comme chrétiens, il nous jugera par notre foi ; & comme hommes, il nous jugera par notre raiſon. Si donc dans le jugement qu'il fera de nous, il uſe de ſévérité, c'eſt uniquement ſur ces deux principes qu'elle ſera fondée. Comprenez, s'il vous plaît, mon deſſein & le partage de ce diſcours. Sévérité du jugement de Dieu fondée ſur la foi du chrétien, ce ſera la première Partie. Sévérité du jugement de Dieu fondée ſur la raiſon de l'homme criminel & libertin, ce ſera la ſeconde Partie. Deux points de religion & de morale, que toute l'éloquence des prédicateurs de l'Évangile ne peut épuiſer. N'en meſurez pas l'importance par ce que je vous en dirai ; mais de ce que je vous en dirai, vous pourrez toujours apprendre ce que vous en devez craindre. Voilà tout le ſujet de votre attention.

TErtullien admirant autrefois le zéle que les payens faiſoient paroître pour leur fauſſe religion, & le comparant avec la froideur & l'indifférence des chrétiens dans le ſervice & le culte du vrai Dieu, a fait une remarque bien ſolide, & dont nous n'éprouverons que trop la vérité au jugement dernier : Voyez, diſoit ce grand homme, le caractere du démon ; il n'y a point de marque de divinité qu'il n'affecte ; on lui rend dans le monde les mêmes honneurs que l'on rend à Dieu, on lui fait des ſacrifices comme à Dieu, il a ſes martyrs auſſi-bien que Dieu, ſes loix ſont reçues I. PART.

& obſervées plus exactement que celles de Dieu; & il s'eſt mis en poſſeſſion de tout cela pour nous confondre un jour devant Dieu, quand il nous oppoſera la conduite de ces malheureux qui, aveuglés des erreurs du monde, s'aſſujettiſſent à lui, & lui obéiſſent comme au Dieu du ſiécle: *Agnoſcamus ingenia diaboli, idcircò quædam de divinis affectantis, ut nos de ſuorum fide confundat & judicet.* C'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, & cette penſée a quelque choſe de bien ſurprenant, c'eſt ainſi que la foi des payens doit entrer dans le jugement que Dieu fera des chrétiens, & que les vrais fidéles ſe verront alors condamnés par l'infidélité même.

Tertull. de coron. in fine.

Mais ſi cela eſt de la ſorte, & ſi la foi des payens, toute ſuperſtitieuſe qu'elle eſt, doit être pour nous ſi redoutable au tribunal de la juſtice de Dieu, jugez ce que nous devons craindre de notre propre foi: car c'eſt par notre propre foi que commencera le jugement de Dieu. Celle des payens & des idolâtres ne ſera tout au plus qu'un ſurcroît de conviction que Dieu y ajoûtera; mais la nôtre, c'eſt-à-dire, celle que nous profeſſons, en ſera l'eſſentiel & le capital. Et ce qui vous étonnera peut-être, mais ce que je vous prie de bien concevoir, comme le point important que j'ai à vous expliquer, c'eſt que Dieu nous jugera par notre religion, ſoit que nous l'ayons conſervée, ſoit que dans le cœur nous l'ayons renoncée & abandonnée, ſoit que nous ayons cru conſtamment & ſincerement les vérités qu'elle nous propoſoit, ſoit que nous ayons ceſſé de les croire. Il ſemble qu'il y ait en ceci de la contradiction: car ſi nous ne croyons plus les vérités

que la foi nous propose, comment peut-on dire que c'est notre foi ? & si ce n'est plus notre foi, comment Dieu nous jugera-t-il par elle ? Ce sera à moi de répondre à cette difficulté, & je l'éclaircirai en telle sorte que bien loin qu'elle affoiblisse la proposition que j'ai avancée, elle en sera une des plus solides preuves.

Prenons donc d'abord le parti le plus favorable & à votre piété & à mon ministere. Nous faisons tous profession d'être chrétiens ; & puisque nous portons cette qualité, mon devoir même m'oblige à supposer que nous avons dans le cœur la foi dont nous donnons extérieurement des témoignages, & que nous confessons au dehors. Or supposant que nous l'avons, je dis que Dieu se servira d'elle pour nous juger : aurons-nous droit de refuser cette condition ? mais comment Dieu y procédera-t-il ? c'est, mes chers Auditeurs, ce qui demande une réflexion particuliere. Dieu nous jugera par notre foi, parce que c'est notre foi qui nous accusera devant lui, parce que c'est notre foi qui servira de témoin contre nous, parce que c'est notre foi, si jamais nous avons le malheur d'être réprouvés, qui dictera elle-même l'arrêt de notre réprobation. Peut-on contribuer en des manieres plus différentes & plus directes à un jugement ?

Oui, c'est notre foi qui nous accusera devant Dieu. Jesus-Christ l'a dit, & sa parole y est expresse : *Nolite putare quia ego accusaturus sum vos apud Patrem ; est qui accusat vos Moyses :* *Joan. c. 5.* Ne pensez paz, disoit-il aux Juifs, que ce soit moi qui doive vous accuser devant mon Pere ; vous avez un accusateur, qui est Moyse. Or

par Moyse, comme remarque S. Augustin, il n'entendoit pas la personne de Moyse, mais il entendoit la loi de Moyse, les Ecritures qu'ils avoient par tradition reçues de Moyse, en un mot, la religion qu'ils suivoient, & qui leur avoit été enseignée par Moyse ; comme s'il leur eût dit: c'est cette loi, c'est cette religion, ce sont ces Ecritures qui s'éleveront contre vous au jugement de Dieu. Mais ce qu'il leur disoit, Chrétiens, doit être encore tout autrement vrai par rapport à nous ; car outre ces livres de Moyse qui nous sont communs avec les Juifs, nous avons un Evangile qui nous est propre ; & cet Evangile, si nous y prenons garde, n'est rien autre chose qu'une continuelle accusation de notre vie, en je ne sçai combien de chefs, dont Moyse ni les Prophétes n'ont point parlé. Nous devons donc nous attendre à soutenir devant Dieu des accusations bien plus pressantes & bien plus fortes que les Juifs : pourquoi ? parce que notre religion, en ajoûtant à celle des Juifs toutes les vérités évangéliques, se trouve bien plus ample, bien plus développée, bien plus sainte & plus parfaite que celle des Juifs, & qu'elle aura par conséquent bien plus de reproches à nous faire.

C'est ce que Saint Paul a voulu nous exprimer dans cet admirable passage de l'Epître aux Romains, où parlant du jugement dernier, & voulant nous en donner une idée, il dit qu'il s'y fera comme un conflict entre les pensées des hommes, & que les pensées des hommes s'y accuseront mutuellement & s'y défendront, tandis que Dieu, scrutateur des cœurs, en relevera tous les secrets : *Inter se invicem cogitationibus accusantibus, aut etiam defendentibus,*

Rom. c. 2

in die, cùm judicabit Deus occulta hominum. Or ces penſées qui s'entr'accuſeront, qui s'entrechoqueront, ſelon le terme & dans le ſentiment même de l'Apôtre, ce ſont celles qui partageront alors un réprouvé entre ſa conſcience & ſa foi. Car ſa foi lui dira : tu as cru ceci ; & ſa conſcience lui dira, tu as fait cela : ces deux penſées, tu as cru ceci, & tu as fait cela, ſe trouvant oppoſées l'une à l'autre, formeront contre lui la plus juridique de toutes les accuſations. La foi ſe déclarera contre la conſcience criminelle, & la conſcience criminelle tâchera à ſe défendre contre la foi ; juſqu'à ce qu'enfin la loi triomphant des vains efforts de la conſcience, la convaincra, la conſternera, l'accablera : *Inter ſe cogitationibus accuſantibus, aut etiam defendentibus ;* c'eſt la paraphraſe que fait Saint Chryſoſtôme de ces paroles de l'Apotre.

De là, Chrétiens, j'ai dit que le premier témoin qui parlera contre nous dans notre jugement, c'eſt notre foi, & je l'ai dit après S. Auguſtin, qui pour donner plus de jour à ſa penſée, mèt là-deſſus une différence bien remarquable entre les pécheurs & les juſtes. Car la foi, dit cet incomparable Docteur, rendra aux juſtes témoignage pour témoignage ; & aux pécheurs témoignage contre témoignage : appliquez-vous, s'il vous plaît. Il dit que la foi rendra aux juſtes témoignage pour témoignage, parce qu'il eſt certain que les juſtes recevront devant Dieu un témoignage honorable de leur foi ; & ce ſera la récompenſe de celui qu'ils auront eux-mêmes rendu à la foi devant les hommes. Comme ils auront glorifié leur foi devant les hommes par leur bonne

vie & par leurs vertus ; leur foi à son tour les glorifiera devant Dieu, par la justification de leurs personnes & de leurs œuvres. Au contraire, poursuit Saint Augustin, cette même foi rendra aux pécheurs témoignage contre témoignage, parce qu'au lieu que les pécheurs auront démenti leur foi par une vie déréglée & corrompue, leur foi se faisant malgré eux reconnoître à eux, les confondra d'une maniere sensible : & cela comment ? Tertullien l'explique dans l'excellent traité qu'il a composé du témoignage de l'ame, où il représente une ame réprouvée, aux prises, si j'ose me servir de cette expression, avec Dieu & avec elle-même. Car au même tems que Dieu d'une part pressera le réprouvé, sa foi, comme un témoin incorruptible, lui dira de l'autre : il est vrai, tu croyois un Dieu, mais tu ne t'es pas mis en peine de le chercher & de lui plaire ; tu avois renoncé au monde en qualité de chrétien, & tu n'as pas laissé d'en être esclave ; tu détestois les idoles de la Gentilité, qui n'étoient que des idoles de bois & de pierre, mais tu t'es fait dans le christianisme des idoles de chair : *Deum prædicabas, & non requirebas : dæmonia abominabaris, & illa colebas.* Voilà, dit ce Pere, le témoignage que la foi portera contre les pécheurs.

Tertull. de testimon. anim.

Mais s'en tiendra-t-elle là ? Non. Car après avoir porté contr'eux ce témoignage, elle prononcera elle-même l'arrêt de leur réprobation ; & en quels termes ? observez ceci : dans les mêmes termes qu'il est déja conçu en tant d'endroits de l'Evangile. En effet qu'y a-t-il dans l'Evangile de plus souvent répété que ces malédictions & ces anathêmes fulminés par Jesus-

Jesus-Christ contre les mauvais chrétiens ! Et qu'est-ce que ces anathêmes, sinon autant d'arrêts de la réprobation future des pécheurs, dressés par avance, & qu'il ne reste plus qu'à leur signifier ? Quand nous lisons, dans S. Matthieu, *Væ mundo à scandalis, væ vobis hypocritæ, væ vobis divitibus, væ vobis qui habetis consolationem vestram ;* malheur à vous, sensuels & voluptueux, qui ne respirez sur la terre que le plaisir ; malheur à vous, riches superbes & insensibles aux misères des pauvres ; malheur à vous, hypocrites, c'est-à-dire, politiques du siécle, qui n'avez qu'une vaine montre & une fausse apparence de probité ; malheur à vous qui par vos scandales & vos pernicieux exemples faites périr les ames de vos freres : quand Jesus-Christ nous parle de la sorte, ne recevons-nous pas tout cela comme autant d'oracles de notre religion ? Or, je l'ai dit & je le redis, ces oracles de notre religion se changeront en autant d'arrêts, & d'arrêts définitifs, dans le jugement de Dieu. Le Fils de Dieu n'aura qu'à les remasser tous, & qu'à en faire l'application. Cette seule parole, *Væ vobis divitibus*, malheur à vous, riches, aura pour damner un avare le même effet que cette autre, *Discedite maledicti*, retirez-vous, maudits. C'est donc ainsi que toute la procédure du jugement des chrétiens se réduira à leur religion.

Matth. c. 18. Matth. c. 23. Luc. c. 6. Ibid.

Matth. c. 25.

Et voilà, mes chers Auditeurs, l'éclaircissement & même le sens littéral de cette proposition de S. Jean si étonnante, & qui semble d'abord si paradoxe, quand il dit que celui qui croit ne sera pas jugé : *Qui credit in eum, non judicetur.* Car il ne prétend pas que

Joan. 5.

celui qui croit ait une exemption & un privilége pour ne point comparoître au dernier jour devant le tribunal de Jesus-Christ, ce n'est point de cette maniere qu'il l'entend; mais il dit que celui qui croit, en conséquence de ce qu'il aura cru, ne sera point jugé, parce que dès-là qu'il aura cru, il se jugera lui-même, sans qu'il soit nécessaire qu'un autre le juge. Car, ou il aura vécu conformément à sa créance & à sa religion, & alors sa religion seule le justifiera, ou sa vie n'aura eu nul rapport à sa foi, & alors sa foi seule le condamnera. Tellement que Jesus-Christ, s'il m'est permis de parler de la sorte, n'aura plus à le juger, parce qu'il le trouvera déja tout jugé, & que toute la jurisdiction qu'il exercera comme souverain Juge, sera de confirmer par une ratification authentique le jugement secret que notre foi aura fait de nous, & de le rendre, de particulier qu'il étoit, commun & public. Voilà, mes chers Auditeurs, la premiere pensée qui s'est présentée à moi sur le sujet que je traite.

Pensée touchante, mais sur-tout pensée terrible ! c'est ma religion qui me jugera. Ah, Chrétiens, la grande parole ! comprenons-en toute l'étendue & toute la force. C'est ma religion qui me jugera ; cette religion si sainte, si pure, si irrépréhensible; cette religion si ennemie de mon amour propre, si contraire à mes inclinations, si opposée à l'esprit du monde dont je suis rempli ; cette religion aussi exacte & aussi sévere dans ses maximes que Dieu l'est dans ses jugements, ou plutôt dont les maximes ne sont rien autre chose que le jugement de Dieu même. C'est par elle que Dieu décidera de mon sort éternel ; c'est sur elle que roulera tout

l'examen de ma vie ; & il ne sera point en mon pouvoir de la récuser, & je n'aurai point droit de demander que mes actions soient pesées dans une autre balance que la sienne, & je ne serai point reçu à me justifier sur d'autres principes que les siens. Quelque excuse que j'allégue à Dieu, il me rappellera toujours à cette foi, & il m'obligera à répondre sur autant d'articles qu'elle m'aura enseigné de vérités ; il n'y en aura pas une qui ne soit pour moi la matiere d'une discussion rigoureuse : & parce que la croix de Jesus-Christ aura été l'abrégé de toutes les vérités de la foi, cette croix, ce signe auguste & vénérable du Fils de l'homme paroîtra tout éclatant de lumiere, pour être la régle de mon jugement & celui du monde entier, comme il commença à l'être quand il fut élevé sur le Calvaire : *Et tunc parebit signum Filii hominis.* Matth. c. 24. Cette croix me sera présentée, & tout ce qui n'en portera pas dans moi le caractere & le sceau sera réprouvé de Dieu. Ah ! mon Dieu, est-il donc vrai que vous emploierez pour ma perte jusqu'à l'instrument de mon salut, & que ce qu'il y a en moi de plus saint, je veux dire ma religion, prendra parti contre moi-même ?

Oui, Chrétiens, c'est ce que nous devons craindre, & de quoi nous ne pouvons avec trop de soin nous préserver ; c'est ce qui doit nous faire frémir dans l'attente de ce jugement redoutable. Pendant cette vie nous n'y pensons pas, ou nous n'en sommes qu'à demi touchés : comme nous ne considérons les vérités de la foi que superficiellement, à peine en appréhendons-nous les conséquences : ces maximes évangéliques que l'on nous prêche, cette voie

étroite du ſalut, cette néceſſité de la pénitence, cette obligation indiſpenſable de mortifier ſa chair & de la crucifier avec ſes vices, tout cela ſont termes ſpécieux que nous écoutons avec reſpect, que nous débitons quelquefois magnifiquement aux autres, & que nous n'entendons plus dès qu'il eſt queſtion de les réduire à la pratique. Mais quand Jeſus-Chriſt avec tout l'éclat de ſa majeſté & tout le poids de ſa puiſſance, viendra nous imprimer une idée vive de ces grandes vérités, & qu'en les appliquant à notre vie, il nous fera voir dans toute notre conduite une monſtrueuſe contradiction de mœurs & de créance, quand il comparera tous ces principes de détachement de ſoi-même, de renoncement à ſoi-même, avec nos injuſtices, avec nos vengeances, avec nos ſenſualités, avec nos délicateſſes & ces recherches continuelles de nous-mêmes; ah! c'eſt alors que nous apprendrons combien il eſt affreux de tomber entre les mains de ce Dieu vivant; de ce Dieu, non plus ſeulement l'auteur ni le conſommateur, mais le défenſeur, mais le vengeur de notre foi.

Maintenant cette foi eſt comme languiſſante, ou preſque morte dans nos cœurs; & quand le Fils de l'homme paroîtra à la fin des ſiécles, il doute, ce ſemble, s'il en trouvera encore quelques reſtes ſur la terre. Oui, Chrétiens, il en trouvera, & il en trouvera du moins autant qu'il lui en faudra pour nous juger & pour nous condamner. Car cette foi qui étoit preſque morte, & comme enſevelie dans nous, reſſuſcitera avec nous; & un des miracles que doit opérer Jeſus-Chriſt, lui qui eſt notre réſurrection & notre vie, ſera de faire revivre

intérieurement la foi dans nos ames, au même tems qu'il fera revivre nos corps. Or cette foi, écoutez un beau ſentiment de S. Auguſtin, cette foi ainſi ranimée, ainſi reſſuſcitée par la préſence de Jeſus-Chriſt, lui demandera juſtice; & contre qui? non pas contre les tyrans qui l'auront perſécutée, elle ſe fera honneur de leurs perſécutions; non pas contre les payens qui l'auront méconnue, leur infidélité les rendra en quelque ſorte moins criminels; mais contre nous; & de quoi? de tous les outrages que nous lui aurons faits. Juſtice, de l'avoir laiſſé languir dans l'inutilité & l'oiſiveté d'une vie mondaine, ſans la mettre en œuvre, & ſans jamais la faire agir pour Dieu. Juſtice, de l'avoir retenue captive dans l'état du péché, où notre endurciſſement nous aura fait paſſer ſans trouble des années entieres. Juſtice, de l'avoir deshonorée par des actions indignes du nom que nous portions & du caractere dont nous étions revêtus. Juſtice, de l'avoir décriée & ſcandaliſée devant les hérétiques ſes mortels ennemis, qui n'auront pas manqué de s'en prévaloir contr'elle & contre nous. Enfin juſtice, de ce qu'étant capable par elle-même de nous faire des ſaints, elle n'aura pas été par notre faute aſſez puiſſante pour nous empêcher d'être des impies & des réprouvés. C'eſt de quoi elle demandera juſtice à Dieu, & c'eſt à nos dépens que cette juſtice lui ſera accordée.

Mais après tout, ſi cette religion ſe trouvoit entierement détruite en nous, & s'il arrivoit que par le déréglement de nos mœurs nous fuſſions tombés dans une irréligion ſecrette, état où le péché enfin conduit; ſi cela étoit,

Dieu nous jugera-t-il encore par la foi ? Ne perdez pas ceci, je vous prie : voici le nœud de la difficulté que je me suis moi-même proposée. Oui, mes chers Auditeurs, Dieu nous jugera encore par notre foi, & bien loin que cette irréligion secrette adoucisse en aucune sorte notre jugement, c'est ce qui en doublera la rigueur.

Car il faut, Chrétiens, & cette pensée n'est pas de moi, mais de S. Jerôme, il faut bien établir dans nos esprits une vérité à quoi peut-être nous n'avons jamais fait toute la réflexion nécessaire, que dans le jugement de Dieu il y aura une différence infinie entre un payen qui n'aura pas connu la loi chrétienne, & un chrétien qui l'ayant connue, y aura intérieurement renoncé ; & que Dieu, suivant les ordres même de sa justice, traitera l'un bien autrement que l'autre. On sçait assez qu'un payen à qui la loi de Jesus-Christ n'aura point été annoncée, ne sera pas jugé par cette loi, & que Dieu, tout absolu qu'il est, gardera avec lui cette équité naturelle de ne le pas condamner par une loi qu'il ne lui aura pas fait connoître ; & c'est ce que saint Paul enseigne en
Rom. c. 2. termes formels : *Quicumque sine lege peccaverunt, sine lege peribunt.* Mais je prétends qu'il n'en est pas de même d'un chrétien qui a professé la loi de Jesus-Christ, & qui après l'avoir embrassée, en a dans la suite secoué le joug. Je prétends qu'ayant péché après avoir reçu cette loi, il doit périr par cette loi, & que sa désertion est justement le premier chef que Dieu produira contre lui. Car il ne lui étoit pas permis, dit saint Chrysostôme, de s'émanciper de l'obéïssance dûe à cette loi, après s'être

engagé à elle par le baptême : il ne pouvoit plus sans apostasie, après avoir ratifié cet engagement par divers exercices du christianisme, y renoncer de ce renoncement même intérieur dont je parle. Qu'arrivera-t-il donc ? remarquez la fin malheureuse de l'impiété : cette loi de Jesus-Christ abandonnée & renoncée, poursuivra l'impie au jugement de Dieu, comme un déserteur : & de même qu'un déserteur de la milice séculiere est traité, s'il a le malheur d'être repris, selon les loix les plus rigoureuses de la milice qu'il a quitté, ce qui n'est point censé injuste, parce que tout homme, dit-on, doit subir la sévérité des loix ausquelles il s'est lui-même obligé ; ainsi, mais à bien plus forte raison, un libertin présenté devant Dieu, comme un déserteur de sa religion, doit être jugé suivant les maximes de cette religion même, sans qu'il puisse prétexter que ce n'étoit plus sa religion, & qu'il ne la connoissoit plus, puisque bien loin de le justifier, c'est ce qui fera son crime de ne l'avoir plus reconnue. Pensée que saint Cyprien exprimoit si noblement, quand il disoit en parlant du baptême : *Baptismus ornat Christi militem, convincit desertorem.* Car j'appelle toujours déserteur de la milice de Jesus-Christ, celui qui n'a plus le christianisme dans le cœur, quoiqu'il en conserve encore les dehors. *Cypr.*

Je sçais néanmoins, & il est bon d'aller au devant de tout, je sçais ce que l'infidélité pourroit opposer ; je sçais que jusques dans la profession de notre foi, Dieu nous a fait libres ; je sçais que la religion est une vertu qui demande le consentement de notre volonté, & que pour être chrétien, il faut vouloir l'être ;

Mais Dieu par là n'entend pas que nous ayons droit de l'être, ou de ne le pas être, selon nos caprices, & qu'après nous être une fois soumis à son Evangile, il nous soit libre d'en laisser & d'en prendre ce qu'il nous plaira. Ce sera donc à nous, si nous avons été assez perdus, assez obstinés pour étouffer dans notre cœur une foi si sainte, de lui en rendre raison, & de lui dire pourquoi. Or quelle raison lui en rendrons-nous? Dirons-nous que cette religion ne nous a pas paru assez bien fondée? Il sera bien étrange que ce qui a suffi pour convaincre un monde entier ne nous ait pas convaincus nous-mêmes, & qu'une religion à laquelle les plus grands hommes de la terre se sont rendus, contre laquelle un S. Augustin, avec toute la force de son génie & toute la curiosité de son esprit, n'a pu se défendre, qui par l'évidence de ses miracles a triomphé de toutes les erreurs du paganisme, & qui dans ses preuves, dans ses principes, dans ses régles, dans sa morale, dans ses mysteres, dans son établissement, portoit toutes les marques de la divinité; qu'une telle religion n'ait pas eu de quoi nous satisfaire; c'est, dis-je, ce qui sera bien étonnant. Mais sans que Dieu entre avec nous dans une pareille recherche, il n'aura qu'à nous demander si c'est en effet par raison que nous nous serons départis de notre premiere soumission à la foi; si pour nous engager dans un pas aussi dangereux & aussi hardi que celui-là, nous avons bien consulté, bien examiné, bien cherché à nous instruire; & supposé que nous l'ayons cherché, que nous ayons examiné, consulté, si nous l'avons fait avec humilité, si nous l'avons fait avec docilité, si nous l'avons fait sans

préjugé ; si nous l'avons fait par un desir sincere de découvrir la vérité, sur-tout si nous l'avons fait avec cette pureté de vie qui devoit servir de disposition aux lumieres de la grace ; car dans une affaire de cette conséquence, il ne falloit rien omettre ni rien négliger.

Or dans tous ces chefs Dieu trouvera de quoi nous confondre, & de quoi nous condamner ; car il nous fera voir, mais évidemment, que tout ce desordre de notre infidélité n'aura point eu d'autre principe qu'une ignorance criminelle où nous aurons vécu, sans nous être jamais appliqués à une étude sérieuse de notre religion : & certes, rien pour l'ordinaire de plus ignorant en matiere de religion, que ce qu'on appelle les libertins du siécle. Il nous fera voir que dans l'examen que nous aurons fait des vérités de la foi, nous aurons presque toujours apporté un esprit d'orgueil, un esprit présomptueux & opiniâtre, un esprit plein du lui-même, plein de sa propre suffisance, & abondant en son sens. Il nous fera voir, & il nous reprochera que tandis que nous étions si rebelles à sa parole, nous avons été, sur mille articles, les plus dociles à la parole des hommes. Il nous fera voir que nous n'aurons communément raisonné, philosophé sur notre créance qu'avec malignité, & dans le dessein d'y trouver du foible pour la contredire ; prévention seule capable d'éloigner Dieu de nous, quand d'ailleurs il auroit voulu se communiquer à nous. Voilà sur quoi il nous confondra.

Mais ce qui mettra le comble à notre confusion, c'est lorsque remontant à la source & nous y faisant remonter avec lui, il nous forcera à reconnoître les deux vraies causes de

notre infidélité, sçavoir, le libertinage de notre esprit, & le libertinage de notre cœur. Libertinage de notre esprit, qui se sera fait juge de tout, pour ne s'assujettir à rien; qui se sera détaché de la foi, non pas pour suivre un meilleur parti, mais pour ne sçavoir plus lui-même, ni ce qu'il suivoit, ni ce qu'il ne suivoit pas; pour abandonner toutes choses au hazard, pour se réduire à une malheureuse indifférence en matiere de religion; disons mieux, pour n'avoir plus absolument de religion. Libertinage de notre cœur, qui se trouvant gêné par la foi, nous aura peu à peu sollicité, & enfin déterminé à sortir de cette contrainte & à nous affranchir de la servitude: ce que Dieu n'aura pas de peine à justifier, & ce qu'il justifiera par une comparaison sensible & convaincante, en nous montrant que tandis que nos mœurs ont été réglées, notre foi a été saine, & que notre foi n'a commencé à se démentir que quand nos mœurs ont commencé à se corrompre.

Or encore une fois, que répondrons-nous à tout cela? En appellerons-nous de notre foi à notre raison? & espérons-nous que cette raison qui, dans les principes de la Théologie, est un des fondemens essentiels & nécessaires de notre foi, nous serve de défense contre la foi même? Non, non, mes freres, dit S. Chrysostôme, ne nous promettons rien de ce côté-là; si notre foi nous condamne, ce sera du consentement & de l'aveu de notre raison: car cette raison nous disoit elle-même que nous ne devions pas trop déférer à nos vûes naturelles & à ses connoissances; que dans les choses de Dieu il falloit avoir recours à des lumieres supérieures & moins trompeuses, & que quel-

qu'éclairée qu'elle pût être, la foi & l'autorité de Dieu devoient l'emporter sur elle. C'est ce que la raison nous dictoit; de sorte que quand nous lui avons permis de critiquer & de censurer les points de notre foi, nous lui avons donné, non seulement plus qu'elle ne demandoit, mais ce qu'elle ne demandoit pas : elle nous condamnera donc jusques dans la perte de notre foi. Cependant n'y trouverons-nous point d'ailleurs quelque appui ? Ah ! Chrétiens, le foible appui que celui de notre raison contre le jugement de Dieu ! quand un Sujet veut entrer en raisonnement avec son Prince & disputer de ses droits avec son Souverain, il faut qu'il se sente bien fort; & pour peu que sa cause soit douteuse, on ne peut pas l'excuser d'une extrême folie, d'en vouloir sortir par raison. Que sera-ce d'une créature qui veut contester avec son créateur ? Hé ! qui suis-je, Seigneur, pour me mesurer avec vous ? Ne sçais-je pas que pour une raison que je pourrai peut-être alléguer en ma faveur, vous m'en opposerez cent autres ausquelles je n'aurai rien à repliquer ? ainsi parloit le saint homme Job. Quel doit donc être le sentiment d'un pécheur ? C'est là néanmoins la ressource de l'homme criminel & libertin; il veut traiter avec Dieu par voie de raison, & par conséquent il veut être jugé par la raison; c'est l'autre tribunal où je le vais présenter dans la seconde Partie.

C'Est une doctrine aussi pernicieuse qu'elle paroît religieuse dans son principe, de croire que depuis le péché de notre premier pere tout est corrompu dans notre raison, & c'est rendre l'homme libertin, sous prétexte de II. PART.

l'humilier, de dire qu'au défaut de la foi il n'a plus d'autre régle de sa conduite que la passion & l'erreur. Indépendamment de la foi, nous avons une raison qui nous gouverne, & qui subsiste même après le péché; une raison qui nous fait connoître Dieu, qui nous prescrit des devoirs, qui nous impose des loix, qui nous assujettit à l'ordre: or ce qui fait tout cela dans nous, ne peut pas être absolument ni entierement dépravé. Je sçais que cette raison seule, sans la grace & sans la foi, ne suffit pas pour nous sauver, & en cela je renonce au Pélagianisme. Mais du reste, quoiqu'elle n'ait pas la vertu de nous sauver, je prétends qu'elle est plus que suffisante pour nous condamner, & j'ai S. Paul pour garant & pour auteur même de ma proposition. J'avouë que cette raison, sur-tout depuis la chûte du premier homme, est souvent offusquée des nuages de nos passions; mais je soutiens qu'elle a des lumieres que toutes les passions ne peuvent éteindre, & qui nous éclairent parmi les plus épaisses ténébres du péché. Soit donc que nous considérions cette raison dans sa pureté & dans son intégrité, c'est-à-dire, dans l'état où nous l'avons reçuë de Dieu en naissant, soit que nous la considérions dans sa corruption, c'est-à-dire, dans l'état où nous-mêmes nous l'avons réduite par nos desordres, je dis, Chrétiens, que Dieu s'en servira également pour nous juger: pourquoi? parce qu'il nous jugera, non-seulement par les connoissances naturelles que nous aurons eu du bien & du mal, mais même par nos propres erreurs; & c'est ce que j'ai présentement à développer.

Dieu nous jugera par la droite raison qu'il

nous a donnée. Rien de plus vrai, mes chers Auditeurs, & voici l'ordre qu'il y gardera. Nous choquons ouvertement cette raison, & nous nous révoltons contr'elle; il la suscitera contre nous: nous ne voulons pas écouter cette raison quand elle nous parle ; il nous la fera entendre malgré nous : nous nous formons des prétextes pour engager cette raison dans le parti de notre passion ; il dissipera tous ces prétextes, en nous découvrant à nous-mêmes ce qu'il y avoit en nous de plus caché & ce que nous n'y voulions pas appercevoir. Ces trois articles, qui sont, suivant la doctrine de Saint Bernard, les trois principaux degrés de l'orgueil de l'homme, fourniront à Dieu contre les réprouvés une matiere infinie, & les plus justes titres de condamnation. Suivez ceci.

Nous péchons contre toutes les vûes de notre raison; & c'est par où Dieu d'abord nous jugera. Car enfin, pourra-t-il dire à tant de libertins & à tant d'impies, puisque votre raison étoit le plus fort retranchement de votre libertinage, il falloit donc exactement vous attacher à elle, & pour ne donner aucune prise à ma justice, plus vous vous êtes licentiés du côté de la foi, plus deviez-vous être réguliers, séveres, irrépréhensibles du côté de la raison. Or voyons si c'est ainsi que vous vous êtes comportés ; voyons si votre vie a été une vie raisonnable, une vie d'homme. Et c'est alors, Chrétiens, que Dieu nous produira cette suite affreuse de péchés dont Saint Paul fait aux Romains le dénombrement, & qu'il reprochoit à ces Philosophes qui par la raison avoient connu Dieu, mais ne l'avoient pas glorifié comme Dieu : des impudicités abominables,

& dont la nature même a horreur; des artifices diaboliques à inventer sans cesse de nouveaux moyens de contenter les plus sales desirs, & une scandaleuse effronterie à en faire gloire; des injustices criantes à l'égard du prochain, des violences, des usurpations, des oppressions soutenues du crédit & de la force, des perfidies noires & des trahisons, communément appellées intrigues du monde; des jalousies enragées, qu'il me soit permis d'user de ce terme, fomentées du levain d'une détestable ambition; des animosités & des haines portées jusqu'à la fureur, des médisances jusqu'à la calomnie la plus atroce, des avarices jusqu'à la cruauté la plus impitoyable, des dépenses jusqu'à la prodigalité la plus insensée, des excès de table jusqu'à la ruine totale du corps, des emportemens de colere jusqu'au trouble de l'esprit. Mais que dis-je, & où m'emporte mon zele? tout cela se trouve-t-il donc dans la conduite d'un homme abandonné à sa raison & déserteur de sa foi? Oui, mes freres, tout cela s'y trouve communément, & l'expérience le vérifie.

Je sçais qu'en spéculation l'un n'est pas une conséquence nécessaire de l'autre; mais il l'est en pratique, & l'a toujours été. Soit que Dieu par un juste châtiment livre alors ces ames profanes à leurs brutales passions, comme l'a estimé l'Apôtre; soit que le naturel & le penchant, malgré les foibles vûes de la raison, les entraîne là, quoi qu'il en soit, ces monstres de péchés se trouveront tous rassemblés dans le
Deut. c. 32. trésors de la colere de Dieu: *Nonne hæc condita sunt apud me, & signata in thesauris meis?* Dieu les représentera tous à la fois à un réprouvé;

& par une eſpéce d'inſulte, (ne vous ſcandaliſez pas de cette expreſſion, c'eſt Dieu lui-même qui parle ainſi, & qui enfin prétend à ce dernier jour être en droit d'inſulter à l'impie, ou du moins à ſon impiété : *Ego quoque ridebo, & ſubſannabo.*) Dieu, dis-je, par une eſpéce d'inſulte, lui demandera ſi ſa raiſon lui ſuggéroit toutes ces abominations, ſi ſa raiſon les approuvoit, ſi ſa raiſon étoit là-deſſus d'intelligence avec lui. *Prov. c. 1.*

Ah ! Seigneur, s'écrioit S. Auguſtin, preſſé des remords intérieurs qu'une vérité ſi terrible lui faiſoit ſentir, je le confeſſe ; voilà la penſée qui a conſommé l'ouvrage de ma converſion, voilà le coup de mon ſalut, & ce qui m'a retiré du profond abyme de mon iniquité ; la crainte de votre jugement, fondée ſur le jugement de ma raiſon, c'eſt ce qui m'a rappellé à vous. Je tâchois, Seigneur, à me défaire de vous, & à vivre comme n'ayant plus de Dieu ; mais j'avois une raiſon dont je ne me pouvois défaire, & cette raiſon me ſuivoit par-tout. Quelque ſecte que j'euſſe embraſſée, & dans quelque opinion que je me fuſſe jeté, le péché où je vivois me paroiſſoit toujours péché. Soit que je fuſſe Manichéen, ſoit que je fuſſe Catholique, ſoit que je ne fuſſe rien du tout, ma raiſon me diſoit que je n'étois pas ce que je devois être, & qu'il ne m'étoit pas permis d'être ce que j'étois. Et quand me le diſoit-elle ? au milieu de mes plaiſirs, parmi les divertiſſemens & les joies du ſiécle, dans les momens les plus doux & les plus agréables : c'eſt alors que cette raiſon venoit me troubler, & je la trouvois en tous lieux & en tout tems, comme un adverſaire formidable qui s'oppoſoit à moi. Or de

là, Seigneur, je concluois ce que je devois craindre de votre justice; car si je ne puis pas, disois-je, éviter la censure de ma raison, qui est une raison foible & imparfaite, comment pourrai-je éviter celle de mon Dieu, c'est-à-dire, la rigueur de son jugement? Voilà, Chrétiens, ce qui se passoit dans S. Augustin, & ce qui se passe tous les jours dans nous quand nous commettons le péché avec la vûe actuelle de la malice qu'il renferme. Or ces combats de notre raison contre nous-mêmes, de notre raison contre nos passions, de notre raison contre notre libertinage, c'est déja le commencement, ou comme une ébauche du jugement de Dieu.

Ce n'est pas assez : en mille autres choses où notre raison ne nous parle pas si fortement, ni si clairement, quoiqu'elle nous parle toujours, nous fermons l'oreille; & parce que si nous la consultions, ou si nous nous rendions attentifs à ce qu'elle nous dit, elle traverseroit souvent nos desseins & nos entreprises, & par là nous deviendroit importune, bien loin de nous appliquer à l'entendre, nous étouffons sa voix, ou nous l'affoiblissons, de sorte qu'elle ne peut presque plus pénétrer jusqu'à notre cœur. C'est le second desordre qui regne aujourd'hui, mais desordre qui cessera dans le jugement de Dieu. Car il est certain, comme l'a fort bien remarqué S. Ambroise, que Dieu en nous jugeant nous forcera malgré nous à écouter notre raison; & il lui sera bien aisé, dit ce saint Docteur, ou plutôt l'état même où nous serons réduits ne nous y forcera que trop. Car ce qui nous empêche maintenant d'entendre la raison qui nous parle, c'est au dedans

de nous le tumulte de nos passions ; ce sont au dehors les objets que nous font voir nos sens, je veux dire, le mensonge & l'imposture, l'adulation & la flatterie qui nous séduit ; la confusion, le bruit, le grand air du monde qui nous dissipe. Or quand Dieu viendra nous juger, tout cela ne sera plus. Il n'y aura plus de monde pour nous, parce que la figure de ce monde sera passée, comme dit l'Apôtre : *Præterit enim figura hujus mundi.* Il n'y aura plus de passions dans nous, parce que la mort les aura éteintes, parce qu'il n'y aura plus personne qui ait intérêt à nous plaire. Abandonnés de toutes les créatures, nous resterons seuls avec nous-mêmes, & c'est alors que notre raison parlera, & qu'elle parlera hautement. C'est alors qu'au lieu de ces mensonges agréables & avantageux qui nous aurons flattés, & dont nous n'aurons pas voulu nous desabuser, elle nous dira des vérités fâcheuses & humiliantes que nous n'aurons jamais sçues, parce que nous aurons affecté de ne les pas sçavoir. C'est alors qu'elle nous fera remarquer des défauts réels, des défauts grossiers, là où notre esprit se figuroit des perfections imaginaires. Et quelle sera notre surprise, de nous voir peut-être condamnés par les choses mêmes dont on nous aura tant félicités & tant applaudis ?

1. Cor. c. 7.

Enfin, parce qu'en certains points où les déguisemens & les artifices, pour ne pas dire les hypocrisies de l'amour propre, sont si ordinaires, nous aurons cherché des raisons pour engager notre raison même dans les intérêts de notre passion, que fera Dieu ? Lui qui, dans la pensée de S. Paul, est le plus subtil & le plus pénétrant anatomiste de notre cœur ; lui qui en sçait

ſi bien faire toutes les diſſections, & qui entre juſques dans toutes les jointures, c'eſt-à-dire, dans les plis & replis de l'ame, pour en diſcerner les mouvemens les plus cachés; car c'eſt l'image ſous laquelle l'Apôtre nous le repréſente : *Pertingens uſque ad diviſionem animæ, compagum quoque ac medullarum, & diſcretor cogitationum cordis :* Il débrouillera tout ce mêlange de paſſion & de raiſon, ſéparera l'une d'avec l'autre; il mettra d'une part la raiſon, & d'autre part la paſſion; il diſtinguera les intentions & les prétextes, les apparences & les effets, l'illuſion & la vérité; & de ce diſcernement il nous fera conclure à nous-mêmes, à nous deſormais malgré nous raiſonnables, qu'il n'y a eu dans nous que malice & qu'iniquité. Voyez, nous dira-t-il, en nous appliquant un rayon de ſa lumiere, & ſelon la doctrine des Théologiens, il nous l'appliquera par les remords de notre propre raiſon; voyez, & connoiſſez le motif qui vous a fait agir en telle & en telle affaire, en telle & en telle occaſion. Ici c'eſt une maligne envie, à laquelle vous ſçaviez donner toute la couleur d'un véritable zele : là c'eſt une vengeance que vous déguiſiez ſous un faux dehors de juſtice : vous étiez officieux & charitable, mais vous ne l'étiez que pour mieux parvenir à vos fins : vos actions étoient édifiantes, mais en édifiant la prochain, vous vous cherchiez vous-mêmes, & ne cherchiez que vous-mêmes. Ah! chrétiens, que d'hypocrites à qui Dieu tout à coup lévera le maſque! Que de vertus chimériques & plâtrées, dont nous recevrons plus de confuſion que de nos vices même reconnus de bonne foi & confeſſés! Que de mérites prétendus, qui auront eu dans ce monde toute leur récom-

Hebr. 4.

penſe, & qui ne ſeront payés dans l'autre que d'une éternelle réprobation !

Mais après tout, ſi notre raiſon a été en effet dans l'erreur, & que ce ſoient les erreurs de notre raiſon qui nous ayent fait pécher, comment Dieu nous condamnera-t-il par elle ? c'eſt à quoi je vais répondre, & je ne veux pas qu'il vous reſte rien à deſirer ſur une ſi importante matiere. Je dis donc que Dieu alors même aura toujours droit de nous juger par notre raiſon, non pas, ſi vous le voulez, non pas précisément par notre raiſon trompée, mais par notre raiſon trompée ſur certains articles, tandis qu'elle aura été ſi éclairée ſur d'autres; mais par notre raiſon trompée à certains tems de la vie, après avoir été ſi éclairée en d'autres tems. Diſtinguez ces deux choſes, & ſentez-en bien toute la force.

Raiſon ſi éclairée ſur d'autres affaires, & raiſon ſi éclairée en d'autres tems ſur l'affaire même du ſalut. Car ſur mille points où il ne s'agit, ni de votre intérêt, ni de votre ambition, ni de votre plaiſir, quelle eſt la pénétration de vos lumieres ? quelle eſt la droiture de vos jugemens ? Vous voyez d'abord ce qui convient & ce qui ne convient pas, ce qui eſt raiſonnable & ce qui ne l'eſt pas, ce qu'il faut prendre & ce qu'il faut rejetter, ce qu'il faut approuver & ce qu'il faut condamner; vous donnez là-deſſus des conſeils ſi ſages, vous prenez des meſures ſi juſtes, & c'eſt cela même auſſi que Dieu vous oppoſera. La belle excuſe pour vous juſtifier auprès de lui ! J'étois dans l'erreur. Mais vous y étiez parce que vous le vouliez, & vous le vouliez parce que votre intérêt vous le faiſoit vouloir; vous

le vouliez, parce que votre ambition vous le faiſoit vouloir; vous le vouliez, parce que votre plaiſir vous le faiſoit vouloir. Par-tout où l'intérêt, je dis votre intérêt propre, n'avoit point de part, vous étiez ſi clair-voyant pour démêler la vérité de l'artifice & du menſonge; vous vous piquiez tant d'habileté, & vous en aviez tant pour découvrir le fond de chaque choſe, & pour en connoître l'équité ou l'injuſtice. Par-tout où l'ambition ne prétendoit rien & n'avoit rien à prétendre, vous ſçaviez ſi bien diſtinguer le bon droit, & une probité naturelle vous donnoit même tant d'horreur de certaines pratiques & de certaines menées ſecrettes, où tous les principes, je ne dis pas ſeulement de la religion, mais de la ſociété, mais de l'humanité, étoient renverſés. Dès que la paſſion ne parloit plus, qu'il ne s'agiſſoit plus de vos plaiſirs infâmes, vous étiez contre le crime ſi ſévere dans vos déciſions, & ſi rigide dans vos arrêts. Or cette diverſité, cette contrariété de ſentimens, d'où eſt-elle venuë? ce que vous penſiez en telle & telle conjoncture, pourquoi en telle autre ne le penſiez vous plus? ce que vous étiez à tel & tel tems, pourquoi à tel autre ne l'étiez vous plus?

Car enfin, Chrétiens, malgré le prodigieux changement qui s'eſt fait en nous & dans toutes les puiſſances de notre ame, il y a eu un tems, un heureux tems où l'innocence du baptême nous rendoit comme des enfans raiſonnables, c'eſt-à-dire, purs & exemts des faux préjugés du monde; point de déguiſements alors, point de préventions & de maximes corrompuës: *Sicut modò geniti infantes, ratio-*

1. Petr. c. 2.

nabiles sine dolo. Ce qui étoit vertu nous paroissoit vertu, & ce qui étoit injustice nous paroissoit injustice. Sentiments, dit Tertullien, d'autant plus épurés & plus divins, qu'ils étoient plus simples & plus naturels. Or venez, dira Dieu, venez, ame chrétienne : *Consiste in medio, anima.* Produisez-vous dans la simplicité de votre être : *Te simplicem compello.* Je ne veux que vous-même dénuée de tous les dons de grace dont vous avez été revêtuë ; je n'ai que faire de votre foi, votre raison me suffit. Où est-elle cette raison que je vous avois d'abord donnée ? Que vous dictoit-elle ? quelles routes vous montroit-elle avant que la passion l'eût aveuglée ? Quelle sorte de ténébres où vous l'avez ensevelie ? & puisqu'elle ne vous a pas servi de guide lorsque vous deviez la suivre, qu'elle serve maintenant contre vous & de témoin & de juge : *Consiste in medio anima ; te simplicem compello.*

Tertull. de testimon. anim. c. 1.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui m'a paru plus terrible dans le jugement de Dieu, & plus digne de vous être représenté. Tous ces signes qui le précéderont, & dont nous parle l'Evangile de ce jour, ne font pas sur moi une si grande impression. Mais un Dieu qui me juge par ma raison même & par ma religion, c'est ce qui cause toutes mes frayeurs ; sur quoi je n'ai plus rien à vous dire que ce que disoit S. Bernard, écrivant à un Pape, & lui faisant des remontrances que son zele l'engageoit à lui faire ; car voici comment il lui parloit : s'il y avoit un Juge dans le monde qui fût au-dessus de vous, je pourrois recourir à lui contre vous. Je sçais qu'il y a un tribunal pour vous & pour moi, qui est celui de Jesus-Christ, mais à Dieu

ne plaiſe que je vous y appelle jamais, moi qui n'y voudrois paroître que pour votre défenſe. Que me reſte-t-il donc, ſinon que j'en appelle à vous-même, & que je vous faſſe vous-même le juge de votre propre cauſe ? C'eſt ce que je vous dis aujourd'hui, Chrétiens. Si je ſuivois l'ardeur de ce zele dont je me ſens animé pour les intérêts de Dieu, comme ſon miniſtre, je vous citerois devant ce tribunal redoutable, où quelque grands que vous ſoyez, toute votre grandeur ſera anéantie : mais que le ciel pour jamais me préſerve d'y devenir votre accuſateur, moi qui dois joindre au zele de la gloire de Dieu le zele de votre ſalut. Ce n'eſt donc point à Dieu que j'en appelle, mais à vous-mêmes, à votre religion, à votre raiſon. Faites-vous juſtice de vous-mêmes à vous-mêmes, ou faites-la plutôt à Dieu ; c'eſt par où il faut que vous commenciez. Quand vous vous ſerez jugés vous-mêmes, je pourrai vous dire que tout n'eſt pas encore décidé ; & quelque avantageux que vous puiſſe être le jugement que vous aurez fait de vous-mêmes, il faut toujours craindre celui de Dieu, puiſque S. Paul, tout grand Apôtre qu'il étoit, & quoique ſa conſcience ne lui reprochât rien, ne ſe croyoit pas pour cela juſtifié. Mais aujourd'hui je ne vais pas juſques-là. Aſſurez-vous de vous-mêmes, répondez-vous de vous-mêmes, & il ne m'en faut pas davantage. Or je dis, Chrétiens, que vous n'aurez jamais cette aſſurance de votre part tandis que vous vivrez dans le deſordre du péché, & je n'en veux point d'autre témoin que vous-mêmes & votre conſcience. Vous vous cachez à vous-mêmes pour quelque tems, & vous cherchez à vous y cacher ; mais la mort

viendra, & le jugement de Dieu, où il faudra soutenir malgré vous cette vûe de vous-mêmes. Car c'est cette vûe de vous-mêmes qui vous tourmentera à la mort & après la mort : la vûe d'un Dieu courroucé aura quelque chose de bien terrible ; mais l'objet qui vous fera plus d'horreur, c'est vous-mêmes. Et voilà pourquoi Dieu fait cette menace au pécheur dans l'Ecriture, de présenter & de s'opposer lui-même à lui-même : *Arguam te, & statuam contra faciem tuam.* Ps. 49.

Dès maintenant cela n'est-il pas ainsi, & cette vûe de vous-mêmes n'est-elle pas la chose du monde que vous fuyez le plus ? Vous parlez de rentrer dans vous-mêmes, c'est un langage qui vous importune ; & s'il m'arrivoit de vous faire ici un portrait de vous-mêmes un peu trop fidéle, vous vous tourneriez contre moi ; marque évidente que vous ne pouvez déja supporter la vûe de vous-mêmes. Et puisque vous ne pouvez vous souffrir vous-mêmes, vous n'êtes donc pas dans l'ordre, & il y a quelque chose de déréglé & de corrompu dans vous qui vous fait peine. Mais c'est pour cela, dit S. Augustin, qu'il faut aimer cette vue de nous-mêmes, parce qu'elle nous choque & qu'elle nous déplaît. Car pour plaire à Dieu, ajoûte ce Pere, il faut nous déplaire à nous-mêmes, & pour nous déplaire à nous-mêmes, il faut nous voir. Si nous nous voyions, continue ce saint Docteur, nous nous haïrions, & Dieu commenceroit à nous aimer : parce que nous ne nous voyons pas, nous nous aimons, & nous sommes insupportables à Dieu. Mais dans le jugement dernier nous nous verrons, avec cette triste circonstance,

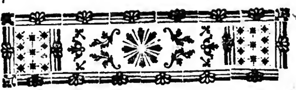
que nous nous verrons trop tard, & que nous ſerons tout à la fois un objet de haine, & pour nous-mêmes, & pour Dieu : pour nous-mêmes, qui nous verrons tels que nous ſommes ; pour Dieu, qui nous frappera d'un éternel anathême.

Voilà ce qui a fait trembler les Saints, & des Saints qui n'avoient aſſurément pas moins de force d'eſprit que nous, ni des lumieres moins pénétrantes que les nôtres. Voilà ce qui a perſuadé S. Jerôme de quitter le monde, & d'embraſſer les rigueurs de la pénitence. Si nous n'en ſommes pas touchés, malheur à nous & à notre endurciſſement ! mais quelque inſenſibles que nous ſoyons, voilà ce que nous craindrons un jour, & ce que nous regretterons peut-être éternellement de n'avoir pas craint plutôt. Craignons-le donc dès maintenant, mes chers Auditeurs ; & pour nous rendre cette crainte utile, jugeons-nous avant que Dieu nous juge ; ſoumettous-nous à notre foi, afin qu'elle ne s'éleve pas contre nous. Accordons-nous avec notre raiſon, écoutons-la, & laiſſons-nous y conduire, afin que cet adverſaire domeſtique, avec qui nous ſommes encore dans le chemin, ne nous livre pas aux miniſtres de cette juſtice rigoureuſe dont il n'y aura plus de grace à eſpérer. Prévenons cette vûë forcée que nous aurons de nous-mêmes, par une vûë libre & volontaire. Ah ! Seigneur, permettez-moi de vous faire ici une priere, qui peut paroître téméraire & préſomptueuſe, mais qui ne procéde que des connoiſſances que vous me donnez du redoutable myſtere de votre Jugement. Toute la grace que je vous demande à ce grand jour, c'eſt

que

que vous me défendiez de moi-même. Car pour vous, mon Dieu, j'ose dire que je ne vous crains que parce que je me crains moi-même. Dans vous je ne vois que des sujets de confiance, parce que je ne vois dans vous que bonté & que miséricorde. Mais comme cette bonté est essentiellement opposée au péché, & que sans changer de nature, toute bonté qu'elle est, elle est justice, elle est colere, elle est vengeance à l'égard du péché ; voyant ce péché dans moi, il faut que je craigne jusqu'à votre bonté, jusqu'à votre miséricorde même. Peut-être, mon Dieu, y a-t-il ici des ames sur qui ces grandes vérités n'ont encore fait nulle impression. Mais vous êtes le maître des cœurs, puisque c'est vous qui les avez formés ; & vous avez des graces pour les réveiller de leur assoupissement, pour les troubler, pour les convertir par ce trouble salutaire, & les ramener dans la voie de l'éternité bienheureuse, où nous conduise, &c.





SERMON

POUR

LE II. DIMANCHE

DE L'AVENT.

Sur le Scandale.

Respondens Jesus, ait illis : Euntes renunciate Joanni quæ audistis & vidistis. Cæci vident, claudi ambulant, surdi audiunt, mortui resurgunt, & beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.

Jesus-Christ leur répoondit : Allez dire à Jean ce que vous avez vû & entendu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent les morts ressuscitent, & heureux celui qui ne sera point scandalisé de moi. En saint Matthieu, chapitre 11.

SIRE,

APrès des miracles si éclatants, le Sauveur du monde avoit droit de se promettre, non

ſeulement que les hommes ne ſe ſcandaliſeroient point de ſon Evangile, mais qu'ils feroient gloire de l'embraſſer & de le ſuivre. Tant de malades guéris, ſourds, muets, aveugles, boiteux, des morts reſſuſcités : mille autres prodiges qui marquoient ſi viſiblemenr la force & la vertu d'un Dieu, devoient ſans doute lui attirer le reſpect & la vénération, que dis-je ? l'adoration même & le culte de toute la terre. Cependant, ô profondeur & abyme des conſeils de Dieu ! malgré ces miracles, Jeſus-Chriſt eſt un ſujet de ſcandale pour le monde, & ce ſcandale eſt devenu ſi général, que lui-même dans l'Evangile il déclare bienheureux quiconque ſçaura s'en préſerver : *Et beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me.*

En effet, de quoi le monde, je dis le monde profane & impie, ne s'eſt-il pas ſcandaliſé dans ce Dieu-Homme ? Il s'eſt ſcandaliſé de ſa perſonne, il s'eſt ſcandaliſé de ſa doctrine, il s'eſt ſcandaliſé de ſa loi, il s'eſt ſcandaliſé de ſes ſouffrances, il s'eſt ſcandaliſé de ſa mort; juſques-là que S. Paul, lorſqu'il parloit aux fidéles du myſtère de la croix, ne l'appelloit plus le myſtère de la croix, mais le ſcandale de la croix. *Ergo evacuatum eſt ſcandalum crucis:* Et quoi donc, mes Frères, écrivoit-il aux Galates, le ſcandale de la croix eſt-il anéanti ? ce que les fidéles entendoient, & ce qui leur faiſoit comprendre que la croix qui devoit être pour les prédeſtinés un myſtère de rédemption, ſeroit pour les réprouvés un ſigne de contradiction, & que le grand ſcandale des hommes ſeroit le Dieu même qui s'étoit fait homme pour les ſauver.

Tel étoit alors le langage des Apôtres; mais

rendons aujourd'hui gloire à Dieu, ce ſcandale enfin a ceſſé ; Jeſus-Chriſt a triomphé du monde, ſa doctrine a été reçue, ſa religion a prévalu, ſa croix, comme dit S. Auguſtin, eſt ſur le front des Souverains & des Monarques. Mais à ce ſcandale. dont Jeſus-Chriſt étoit l'objet, il en a ſuccédé un autre dont nous ſommes les auteurs ; un autre non moins funeſte, & peut-être encore plus criminel. Je m'explique. Jeſus-Chriſt n'eſt plus pour nous un ſujet de ſcandale, mais nous ſommes des ſujets de ſcandale pour Jeſus-Chriſt. Nous ne ſommes plus ſcandaliſés de lui, mais nous le ſcandaliſons lui-même dans la perſonne de nos freres, comme il eſt écrit que S. Paul le perſécutoit en perſé-
Act. 20. cutant l'Egliſe : *Saule, Saule, quid me perſequeris?* Saul, Saul, diſoit le Sauveur du monde pourquoi me perſécutez-vous ? N'eſt-cepas ainſi qu'il pourroit nous dire, pourquoi me ſcandaliſez-vous en ſcandaliſant ceux qui m'appartiennent, & qui ſont les membres de mon corps myſtique ? Or c'eſt de ce ſcandale cauſé au prochain, que j'ai aujourd'hui à vous entretenir, après que nous aurons demandé le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

J'Entre d'abord dans mon ſujet, & m'arrêtant à la penſée du Fils de Dieu ſur laquelle roule toute la morale de notre Evangile, & qui doit ſervir à notre inſtruction : au lieu que le Sauveur du monde déclare heureux quiconque ne ſera point ſcandaliſé de lui, *Et beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me ;* par une conſéquence toute oppoſée, je conclus que malheureux eſt celui qui ſcandaliſe Jeſus-Chriſt même, en ſcandaliſant le prochain. Voilà le point

important que j'entreprends d'établir. Péché de ſcandale que Dieu déteſte, & qu'il condamne ſi hautement en mille endroits de l'Ecriture: Péché qu'il reprochoit ſi fortement à une ame infidelle, par ces paroles du Pſeaume: *Adverſus filium matris tuæ ponebas ſcandalum;* vous dreſſiez un piege à votre frere, pour le faire tomber, & inſenſible à la douleur que l'Egliſe, votre commune mere, reſſentiroit de ſa perte, vous ne craigniez point d'être pour lui une occaſion de ſcandale: Péché, dit Tertullien, qui forme les ames au crime, comme le bon exemple les forme à la vertu; *Scandalum exemplum rei malæ, ædificans ad delictum.* Je veux aujourd'hui, Chrétiens, vous donner l'idée & la juſte notion de ce péché, je veux vous en inſpirer l'horreur, je veux avec le ſecours de la parole de Dieu; vous apprendre à le craindre & à l'éviter.

Pſ. 79.

Tertull.

Or pour cela j'avance deux propoſitions; écoutez-les, parce qu'elles vont faire le partage de ce diſcours. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale, c'eſt la premiere; mais doublement malheureux celui qui le cauſe quand il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple, c'eſt la ſeconde. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale; voilà le genre du péché que je combats, & qui regardé abſolument, ne ſe trouve que trop répandu dans toutes les conditions. Mais doublement malheureux celui qui cauſe le ſcandale, quand il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple; voilà l'eſpece particuliere de ce péché, qui pour être bornée à certains états, n'eſt encore néanmoins, comme vous le verrez, que d'une trop grande étendue. Malheureux l'homme, quel qu'il ſoit, qui devient à

ses frères un sujet de scandale & de chute; la seule qualité de chrétien doit faire sa condamnation. Mais plus malheureux l'homme qui scandalise ses frères, lorsqu'outre la qualité commune de chrétien il a encore un titre propre & personnel qui l'engage à les édifier. Dans la première Partie, je vous donnerai sur cette importante matière des régles & des maximes générales qui conviendront à tous: dans la seconde, je tirerai de la différence de vos conditions des motifs particuliers, mais motifs pressans, pour vous inspirer à chacun sur ce même sujet, & selon votre état, tout le zéle & toute la vigilance nécessaire. L'un & l'autre comprennent tout mon dessein. Commençons.

I. PART. IL est nécessaire qu'il arrive des scandales; c'est Jesus-Christ qui l'a dit, & c'est un de ces profonds mystères où les jugemens de Dieu nous doivent paroître plus impénétrables. Car sur quoi peut être fondée cette nécessité? N'en cherchons point d'autres raisons que l'iniquité du monde, dont Dieu sçait bien tirer sa gloire quand il lui plaît, mais dont il ne lui plaît pas toujours d'arrêter le cours par les voies extraordinaires de son absolue puissance. Le monde, remarque fort bien S. Chrysostome expliquant ce passage, le monde étant aussi perverti qu'il est, & Dieu par des raisons supérieures de sa providence, le laissant dans la corruption où nous le voyons, & ne voulant point faire de miracle pour l'en tirer, il est d'une conséquence nécessaire qu'il y ait des scandales: *Necesse est ut veniant scandala.* Mais quelque nécessaire & quelque infaillible que soit

Matth. c. 18.

cette conséquence, malheur à l'homme par qui le ſcandale arrive : c'eſt ce qu'ajoute le Fils de Dieu, & c'eſt le terrible anathême qu'il a prononcé contre les pécheurs ſcandaleux : *Verumtamen væ homini illi per quem ſcandalum venit.* *Ibidem.* Anathême, dit S. Chryſoſtome, que les prédicateurs de l'Evangile ne ſçauroient ni trop ſouvent répéter à leurs auditeurs, ni trop vivement leur faire appréhender. Appliquez-vous donc, Chrétiens, & ſouvenez-vous que voici peut-être le point de notre religion ſur quoi il nous importe le plus d'être ſolidement inſtruits. *Væ homini illi* : malheur à celui qui cauſe le ſcandale ; pourquoi ? parce qu'il eſt homicide devant Dieu de toutes les ames qu'il ſcandaliſe. & parce qu'il doit répondre à Dieu de tous les crimes de ceux qu'il ſcandaliſe. Deux raiſons qu'en apporte S. Chryſoſtome, & qui ſont capables de toucher les cœurs les plus endurcis, s'il leur reſte encore une étincelle de foi. Donnez aujourd'hui, Seigneur, à mes paroles une force toute nouvelle ; & vous, Chrétiens, rendez-vous plus attentifs que jamais, & ne perdez plus rien de tout ce qu'il plaira à Dieu de m'inſpirer pour votre inſtruction.

Quiconque eſt auteur du ſcandale, ſelon tous les principes de la religion, devient homicide des ames qu'il ſcandaliſe. Péché monſtrueux, péché diabolique, péché contre le Saint-Eſprit, péché eſſentiellement oppoſé à la rédemption de Jeſus-Chriſt, péché dont nous aurons ſingulièrement à rendre compte devant le tribunal de Dieu ; mais ce qui mérite encore plus vos réflexions, péché d'autant plus dangereux qu'il eſt plus ordinaire dans le monde ; que tous les jours on le commet, ſans avoir même inten-

tion de le commettre ; que souvent il est attaché à des choses qui paroissent en elles-mêmes très-légéres, & dont on ne se fait nul scrupule ; mais qui, selon Dieu, sont d'une malice énorme, parce qu'elles servent de matiere au scandale. Comprenez bien tout ceci, & voyons s'il n'y a rien en quoi je passe les bornes de la plus étroite vérité.

Péchés monstrueux ; car quelle horreur de causer la mort à une ame qui, juste & innocente, étoit agréable & précieuse à Dieu, de lui ôter une vie surnaturelle & divine, & de lui faire perdre son droit au Royaume de Dieu ? Or voilà, mes chers Auditeurs, le péché que vous commettez quand vous scandalisez votre prochain. Fût-ce le dernier des hommes pour qui vous êtes un sujet de chûte, ou en le détournant du bien, ou en le portant au mal, ou en lui communiquant vos sentimens dépravés, ou en l'entrainant par vos exemples contagieux; fût-ce encore une fois le dernier des hommes & le plus méprisable d'ailleurs, vous êtes toujours coupable, & c'est ce que le Fils de Dieu a voulu nous marquer clairement & distinctément dans l'Evangile par ces paroles, dont le sens est si étendu : *Qui autem scandalizaverit unum de pusillis istis qui in me credunt :* (*Matth. c. 18.*) que si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi. Prenez garde, reprend S. Chrysostome, que Jesus-Christ ne dit pas, si quelqu'un scandalise un grand de la terre. C'est encore un autre desordre plus criminel & plus à déplorer dans le monde chrétien. Desordre toutefois si commun ; car combien de tout tems n'a-t-on pas vû, & combien tous les jours ne voit-on pas de ces esprits pernicieux, qui par

un secret jugement de Dieu, semblent n'approcher les grands & n'avoir part à leur faveur que pour les corrompre par les détestables maximes qu'ils leur inspirent, & par les damnables conseils qu'ils sont en possession de leur donner? quoi qu'il en soit la morale de Jesus-Christ dans les paroles que j'ai rapportées, ne se borne pas à la condition des grands : il dit, si quelqu'un scandalise un de ces petits ; & par là, Chrétiens, il confond l'erreur où vous pourriez être, que la bassesse de la personne dût jamais vous tenir lieu d'excuse & autoriser votre péché. Il est vrai, c'est une indigne créature, une créature de néant que vous pervertissez, c'est une ame vile selon le monde, que vous faites servir à votre incontinence ; mais cette ame, selon le monde, si vile & si abjecte, ne laisse pas, dans l'idée de Dieu, d'être d'un prix infini, & voilà pourquoi le Dieu même qui la créée, qui la rachetée, & qui sçait la priser ce qu'elle vaut, vous déclare qu'autant de fois que vous la scandalisez, il vaudroit mieux, non seulement pour elle, mais pour vous, qu'on vous précipitât au fond de la mer : *Expedit ei ut demergatur in profundum maris.* *Ibidem.*

Péché diabolique ; & la raison qu'en donne S. Chrysostome est bien évidente. Car, selon l'Evangile, le caractere particulier du démon est d'avoir été homicide dès le commencement du monde : *Ille homicida erat ab initio* : & il n'a été homicide, poursuit ce saint Docteur, que parce que, dès le commencement du monde, il a fait périr des ames, en les séduisant, en les attirant dans le piège, en les faisant succomber à la tentation, en mettant des obstacles à leur conversion. Or que fait autre chose un *Joann. c. 18.*

libertin, un homme vicieux, un homme dominé par l'esprit impur, qui, dans l'emportement de ses débauches, cherche par-tout, si j'ose m'exprimer ainsi, une proie à sa sensualité; que fait-il autre chose, & à quoi sa vie scandaleuse est-elle occupée? A tromper les ames & à les damner; je veux dire, à se prévaloir de leur foiblesse, à abuser de leur simplicité, à profiter de leur imprudence, à tirer avantage de leur vanité, à ébranler leur religion, à triompher de leur pudeur, à dissiper leurs justes craintes, à arrêter leurs bons desirs, à les confirmer dans le péché après les y avoir fait honteusement tomber en les subornant, à les éloigner des voies de Dieu, lorsque touchées de la grace, elles commencent à se reconnoître & qu'elles voudroient sincerement se relever. Ne sont-ce pas là, mondain voluptueux & impudique, les œuvres de ténébres à quoi se passe toute votre vie? C'est donc l'office du démon que vous exercez, & vous l'exercez d'autant plus dangereusement qu'étant vous-même sur la terre un démon visible & revêtu de chair, ces ames que vous scandalisez, accoûtumées à se conduire par le sens, & charnelles comme vous, sont plus exposées à vos traits & en reçoivent de plus mortelles impressions. Le démon dès le commencement du monde a été homicide par lui-même, mais il l'est maintenant par vous, c'est vous qui lui servez de suppôt, vous qui lui prêtez des armes, vous qui poursuivez son entreprise, vous qui devenez à sa place le tentateur, ou pour user toujours de la même expression, le meurtrier des ames, en sacrifiant ces malheureuses victimes à vos passions & à vos plaisirs: *Ille homicida erat ab initio.*

Péché contre le Saint-Esprit, parce qu'il attaque directement la charité, & que le S. Esprit est personnellement la charité même : je n'en dis point encore assez, & j'ajoute, parce qu'il blesse la charité dans le point le plus essentiel, & qu'à l'égard de cette vertu si nécessaire & dont le S. Esprit est la source, il rend l'homme criminel, pour ainsi parler, au premier chef. Car pour raisonner avec S. Chrysostome, si le larcin qui dépouille le prochain d'un bien passager, si la calomnie qui lui ôta une vaine réputation, si un mauvais office qui lui fait perdre son crédit, & qui ne va pour lui qu'à la destruction d'une fortune périssable, si ce sont là dans toutes les regles de la religion autant d'attentats contre la charité qui lui est due, qu'est-ce que le scandale qui tend à la ruine de son salut éternel ? Non, non, concluoit le Disciple bienaimé, un mal aussi grand que celui-là ne peut point être dans celui qui aime son frère : *Qui diligit fratrem suum, scandalum in eo non est.* *1. Joan. c. 2.* En effet, il ne faut avoir envers son frère qu'une médiocre charité, pour prendre garde à ne lui pas causer un dommage infini en le scandalisant. Vengez-vous sur ses biens & sur sa personne; mais épargnez sa vie, dit Dieu à Satan, lorsqu'il lui permit de tenter Job : *Verumtamen animam illius serva.* *Job c. 2.* Dieu par cet ordre défendoit seulement à Satan d'enlever au saint homme Job une vie naturelle & mortelle, Mais ne puis-je pas bien dire encore avec plus de sujet à un pécheur scandaleux : si votre frère a eu le malheur d'encourir votre indignation & de devenir l'objet de votre haine, faites-lui toute autre injustice qu'il vous plaira, mais ne portez pas la vengeance jusqu'à lui ravir une vie

ſpirituelle & immortelle. Donnez-lui mille chagrins, ſuſcitez-lui mille affaires, troublez ſon repos, ſoyez ſon perſécuteur, mais reſpectez au moins ſon ame, n'attentez point à ſa conſcience & à ſon ſalut : *Verumtamen animam illius ſerva.* Il s'enſuit donc que celui qui compte pour rien de ſcandaliſer ſon frere, n'a pour lui nulle charité. & par conſéquent qu'il eſt devant Dieu, non ſeulement homicide de ſon frere. mais de la charité même : *Qui odit fratrem ſuum, homicida eſt.* Or combien d'hommes de ce caractere dans le ſiecle où nous vivons? c'eſt-à-dire, combien d'hommes emportés dans leur libertinage, inſenſibles à la damnation de leurs freres, & qui bien loin d'être touchés de la perte d'une ame, affectent d'y contribuer poſitivement, y travaillent de deſſein formé, en cherchent les voies & les occaſions, & ſe glorifient comme d'un ſuccès d'y avoir réuſſi? Eſt-il un meurtre plus cruel? Parlons plus ſimplement : eſt-il un crime plus outrageux au Saint Eſprit & à ſa grace?

1. Joan. c. 5.

Je vais plus avant, & je dis : péché eſſentiellement oppoſé à la Rédemption de Jeſus-Chriſt; car au lieu que Jeſus-Chriſt qui s'appelle & qui eſt par excellence le Fils de l'homme, eſt venu en qualité de Rédempteur pour chercher & pour ſauver ce qui avoit péri; *Venit enim Filius hominis quærere & ſalvum facere quod perierat*; le fils de perdition & d'iniquité, qui eſt dans la penſée de Tertullien, l'homme ſcandaleux, vient par un deſſein tout contraire, pour damner & pour perdre ce qui a été racheté. Et c'eſt en cela que le grand Apôtre a fait particulierement conſiſter la griéveté du ſcandale. C'eſt ſur quoi étoit fondée cette remontrance ſi pathétique & ſi

Luc c. 10.

vive qu'il faisoit aux Corinthiens, quand il les conjuroit de renoncer à certains usages auxquels ils étoient attachés, mais dont quelques-uns de leurs freres, moins confirmés dans la foi, se scandalisoient. Il y a des foibles parmi vous, leur disoit-il, & les libertés que vous vous donnez leur sont des occasions de chûte: mais sçavez-vous que ces foibles, à qui votre conduite est un scandale, sont des hommes & des hommes fideles pour lesquels Jesus-Christ est mort? Sçavez-vous qu'en les scandalisant, en les perdant par votre exemple, vous détruisez, au moins dans leurs personnes, tout le mérite & tout le fruit de la mort d'un Dieu? Il faudra donc, poursuivoit l'Apôtre, que Jesus-Christ ait souffert inutilement pour eux? il faudra que votre frere, encore foible, périsse & se damne, parce qu'il ne vous aura pas plû de ménager sa foiblesse, ni d'avoir pour lui les égards que la charité & la prudence chrétienne exigeoient de vous? Il faudra que vous arrachiez, comme par violence, à Jesus-Christ ce qui lui a coûté tout son sang? *Et peribit infirmus in tua scientia frater, propter quem Christus mortuus est.* 1. Cor. c. 8.

C'est ainsi que leur parloit Saint Paul, & cette raison seule les persuadoit. Le zele dont ils étoient animés pour Jesus-Christ, les engageoit à se contraindre & à ne s'attirer pas le juste reproche d'avoir été les ennemis de sa croix, en servant à la perte de ceux pour qui ce Dieu-homme a voulu être crucifié: *Propter quem Christus mortuus est.* Touchés de ce motif, ils renonçoient, sans hésiter, à des pratiques qu'ils se croyoient d'ailleurs permises. Or quel droit n'aurois-je pas, mes chers Auditeurs, de vous reprocher aujourd'hui, je ne

dirai pas de ſemblables libertés, mais des libertés bien plus dangereuſes, bien plus condamnables ? Car combien de fois & en combien de rencontres n'avez-vous pas dû vous appliquer ces paroles : *Et peribit infirmus in tua ſcientia, frater, propter quem Chriſtus mortuus eſt?* Combien de fois par des libertés criminelles qu'il vous étoit aiſé de retrancher, n'avez-vous pas bleſſé des conſciences & donné la mort à des ames foibles pour qui votre Dieu a donné ſa vie ? Et ſi ce qu'a dit S. Jean dans ſa premiere Epitre canonique eſt vrai, comme il l'eſt en effet, qu'il y a déja dans le monde pluſieurs an-
1. Joan. c. 2. techriſts : *Et nunc antichriſti multi facti ſunt ;* pourquoi ? parce que le monde eſt plein d'indignes chrétiens, qui par leurs ſcandaleux exemples ruinent l'ouvrage de Jeſus-Chriſt & anéantiſſent le prix de ſa rédemption adorable : à combien de ceux qui m'écoutent, cette malédiction, dans le ſens même littéral de l'Apôtre, ne peut-elle pas convenir ? *Et nunc antichriſti multi facti ſunt.* Combien d'antechriſts au milieu du Chriſtianiſme, d'autant plus à craindre, qu'ils ſont moins déclarés & moins connus ?

De là péché dont Dieu nous fera rendre un compte plus rigoureux à ſon jugement. Car une des menaces de Dieu les plus terribles que je trouve dans l'Ecriture, c'eſt celle-ci : qu'il nous demandera compte, non ſeulement de
Ezech. c. 3. nous-mêmes, mais de notre prochain : *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* Mais dois-je répondre d'un autre que de moi, diſoit Caïn en parlant à Dieu, & voulant ſe juſtifier devant lui ? m'avez-vous établi le tuteur & le
Geneſ. c. 4. gardien de mon frere ? *Num cuſtos fratris mei ſum ego ?* Langage que tiennent encore tous les

jours tant de mondains, suis-je chargé du salut d'autrui? en suis-je responsable? Oui, reprend le Seigneur par son Prophéte, vous m'en répondrez, & quand je viendrai, comme juge souverain, pour rendre à chacun ce qui lui sera dû & pour porter mes derniers arrêts, j'aurai droit, selon toutes les loix de l'équité, de me venger sur vous de bien des crimes dont vous aurez été le premier principe. Car c'est par vos sollicitations que votre frére s'est perdu; c'est par vos discours licentieux que la pureté de son ame a été souillée; c'est vous qui par vos erreurs & par les détestables maximes de votre libertinage raffiné, lui avez gâté l'esprit; c'est vous qui, par l'attrait & le charme de votre vie dissolue, lui avez empoisonné le cœur; c'est vous qui l'avez dégoûté de ses devoirs; vous qui par vos railleries pleines d'irréligion, lui avez fait secouer le joug & abandonnér toutes les pratiques du Christianisme; s'il s'est engagé dans vos voies corrompues, c'est par la liaison qu'il a eu avec vous; s'il s'est livré à toutes ses passions, c'est par la fausse gloire qu'il s'est faite de vous imiter; s'il a contracté tous vos vices, c'est par le desir de vous plaire. Voilà, dit Dieu dans son courroux, ce qui vous sera imputé, & ce que je punirai par les plus séveres châtimens. Vous avez fait de cet homme un impie, & entraîné par votre exemple, il a vécu & il est mort dans son iniquité; mais son sang criera à mon tribunal bien plus haut que celui d'Abel; il me demandera justice contre vous, & quelle sera votre défense: *Ipse impius in iniquitate sua morietur; sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* Le texte Hébraïque porte: *Animam autem ejus de manu* *Ezech. c. 3.*

tua requiram: je prendrai, pécheur, mais à tes dépens, la cause de cette ame réprouvée dont tu auras été l'homicide; & toute réprouvée qu'elle sera, m'intéressant encore pour elle, je ferai retomber sur toi le malheur de sa réprobation.

J'en ai dit assez, Chrétiens, pour vous faire connoitre la griéveté de ce péché, mais sans insister là-dessus davantage, voici ce qui doit sur-tout exciter notre vigilance & nous servir de regle pour apprendre à nous en préserver.

Péché dont souvent on se rend coupable, sans avoir même intention de le commettre. Serai-je assez heureux pour vous faire bien sentir cette vérité, & pour obtenir de vous que chacun s'applique à lui-même cette importante leçon? Car il n'est pas nécessaire pour scandaliser les ames, de se proposer par un dessein formé leur damnation, ni d'avoir une volonté déterminée d'être au prochain un sujet de chûte; le démon seul est capable d'une telle malice, & lui seul, dit Saint Chrysostome, aime le scandale pour le scandale même. Il n'est pas, dis-je, besoin que je veuille expressément faire périr l'ame de mon frere; c'est assez que je m'apperçoive qu'en effet je la fais périr, c'est assez que je tienne une conduite qui tend d'elle même à la faire périr, c'est assez que je fasse une action en conséquence de laquelle il est indubitable qu'elle périra. Mais je voudrois qu'elle ne pérît pas. Il est vrai, vous le voudriez; mais vouloir qu'elle ne pérît pas, & en même tems vouloir ce qui l'a fait périr, ce sont, répond S. Chrysostome, deux volontés contradictoires; & votre desordre est que, de ces deux volontés, l'une bonne & l'autre mauvaise, la premiere

qui vous fait souhaiter que votre frere ne périsse pas, & qui est bonne, n'est qu'une demi-volonté, qu'une volonté imparfaite, qu'une de ces velléités dont l'enfer est plein & qui ne servent qu'à notre damnation; au lieu que la seconde, par où vous voulez ce qui le fait périr & qui est mauvaise, est une volonté efficace, une volonté absolue, une volonté consommée & réduite à son entier accomplissement.

Ainsi une femme remplie des idées du monde, & vuide de l'esprit de Dieu, se trouve engagée dans des visites, dans des conversations dangereuses & qu'elle ne veut pas interrompre, se portant à elle-même témoignage qu'elle ne s'y propose aucune intention criminelle; toutéfois elle voit bien que par ce commerce elle entretient la passion d'un homme sensuel, qu'elle excite dans son cœur des desirs déréglés, qu'elle le détourne des voies de son salut, qu'elle donne lieu à ses folles cajolleries; elle voit bien qu'en souffrant ses assiduités, sans qu'elle le veuille perdre, elle le perd néanmoins; en est-elle moins homicide de son ame? non, Chrétiens; le scandale qu'elle donne, est un péché pour elle, & un péché grief. Son intention dans ce commerce, n'est que de satisfaire sa vanité; mais indépendamment de son intention, sa vanité ne laisse pas d'allumer dans ce jeune homme & d'y nourrir une impudicité secrette. Elle ne répond à l'attachement qu'on a pour elle que par des complaisances, qu'elle appelle de pures honnêtetés, & elle est bien résolue d'en demeurer là; mais sa résolution n'empêche pas que l'effet de ses complaisances n'aille plus loin, & que malgré elle, elle ne fasse périr celui qu'elle

voudroit ſeulement ſe conſerver, & à qui elle n'a pas le courage de renoncer.

C'eſt de-là même que j'ai dit, & plût au ciel que vous ſçuſſiez profiter des malheureuſes épreuves que vous en faites tous les jours, & de l'expérience que vous en avez ou que vous en devez avoir! c'eſt de-là que j'ai dit & je le dis encore, que cet homicide des ames eſt ſouvent attaché à des choſes très-légéres dans l'opinion du monde, mais qui, peſées dans la balance du ſanctuaire, ſont des abominations devant Dieu; à des immodeſties dans les habits, à un certain luxe dans les parures, à des nudités indécentes, à des modes que le Dieu du ſiécle, c'eſt-à-dire que le démon de la chair a inventées; à des légéretés & des privautés où lon ne fait point difficulté de ſe relâcher d'une certaine bienſéance; à des entretiens particuliers, dont le ſecret, la familiarité, la douceur affoiblit les forts & infatue les ſages; à des airs d'enjouement peu réguliers & trop libres, à des affectations de plaire & de paſſer pour agréable. Tout cela, dites-vous, eſt innocent. Hé quoi, répond Saint Jerôme, vous appellez innocent ce qui fait à l'ame de votre prochain les plus profondes & les plus mortelles bleſſures! Et quand, ſelon vos vues que Dieu ſçaura bien confondre, tout cela en ſoi-même ſeroit innocent, du moment que les ſuites en ſont ſi funeſtes, devez-vous vous le permettre, ou plutôt ne le devez-vous pas avoir en horreur?

Eſt-ce ainſi qu'a raiſonné Saint Paul? & ſont-ce là les principes de morale qu'il nous a donnés? Non, non, diſoit cet homme apoſtolique, je ne me croirai jamais permis ce

que j'aurai prévû & ce que je sçaurai devoir être nuisible au salut de mon frère. Il parloit des viandes immolées aux idoles, qui, par elles-mêmes n'ayant rien d'impur, pouvoient, dans le sentiment des Apôtres, être mangées indifféremment par ceux des fidéles qui avoient la conscience droite, c'est-à-dire, qui ne se sentoient nul penchant à l'idolâtrie, & qui faisoient une profession sincère de croire en Dieu seul. Il n'importe, disoit ce vaisseau d'élection, cet homme suscité de Dieu pour nous instruire & pour former nos mœurs, si la viande que je mange scandalise mon frère, quoique l'usage de cette viande ne me soit défendu par nulle autre loi, je me condamnerai, par la loi de la charité, à n'en point manger : *Si esca scandalizat fratrem meum, escam non manducabo in æternum.* 1. Cor. c. 8. Etes-vous, Chrétiens, plus privilégiés que Saint Paul ? cette loi de la charité vous oblige-t-elle moins que lui ? vous est-il plus libre qu'à lui de vous en dispenser ? & si l'Apôtre renonçant à ses droits; a cru qu'il devoit s'abstenir d'une viande quoique permise, mais dont il craignoit qu'on ne se scandalisât, avec quel front pouvez-vous soûtenir devant Dieu cent choses que vous traitez d'indifférentes, mais dont vous sçavez mieux que moi les pernicieux effets ? Avec quel front les pouvez-vous traiter d'indifférentes, ayant tant de fois reconnu combien elles sont préjudiciables à ceux qui vous approchent ? Non, doit dire avec l'Apôtre de Jesus-Christ une ame vraiment chrétienne, si ces pratiques, si ces coûtumes qu'autorise le monde & qui flatent mon amour propre, sont en moi des sujets de scandale, quoi

qu'allégue ma raison pour me les justifier ; je veux me les interdire ; quelque innocentes qu'elles me paroissent, je les abhorre, je les déteste, j'y renonce pour jamais : *Si esca scandalizat fratrem meum, non manducabo carnem in æternum.*

Voilà comment vous devez parler & raisonner, si vous raisonnez & si vous parlez selon les principes de votre religion. Autrement, &c, c'est comme je l'ai d'abord marqué, le second malheur de celui qui donne le scandale, autrement, mon cher Auditeur, vous vous chargez devant Dieu & devant les hommes, non seulement du crime particulier que vous commettez en scandalisant votre frere, mais généralement de tous les crimes que commettra celui que vous scandalisez. Oh ! qui peut creuser & mesurer la profondeur de cet abyme ! &, pour me servir de l'expression du Saint-Esprit, quelle multitude d'abyme ce seul abyme n'attire-t-il
Ps. 57. pas ! *abyssus abyssum invocat.* Qui pourroit en faire le dénombrement ! & quel autre que vous, ô mon Dieu, qui sondez les abymes,
Dan. c. 3. les peut connoître ! *Deus qui intueris abyssos.* De combien de péchés, par exemple, un mauvais conseil n'est-il pas la source ? un conseil violent & injuste, donné à un homme puissant, & qui l'engage à satisfaire ou sa vengeance ou son ambition, quels maux ne cause-t-il pas ? de quels desordres n'est-il pas suivi ? quelle propagation ; si j'ose ainsi dire, & quelle multiplicité de crimes n'entraine-t-il pas après lui ? Vous êtes trop éclairés pour n'en pas voir les conséquences, & trop sensés pour n'en pas frémir. Or, il est de la foi que quiconque est auteur d'un tel conseil, au

même tems qu'il l'a donné, sans y contribuer autre chose que de l'avoir donné, s'est déja rendu, par avance, coupable de tous ces malheurs; qu'il s'est fait malgré lui complice & garant, disons mieux, qu'il se trouve malgré lui solidairement chargé de toutes les injustices de celui qui le suit & qui l'exécute. Que vos jugemens, Seigneur, sont incompréhensibles! & qu'il faut que les enfans des hommes soient livrés à un sens bien réprouvé, quand ils oublient de si grandes & de si terribles vérités.

Mais les péchés, me direz-vous, sont personnels; & Dieu, quoique redoutable dans ses jugemens, semble nous rassurer par ses promesses, lorsqu'il nous dit dans l'Ecriture, que l'ame qui pechera est la seule qui mourra: *Anima quæ peccaverit, ipsa morietur*. C'est-à-dire, que chacun péchera pour soi, que le fils ne répondra point de l'iniquité de son pere, ni le pere de l'iniquité de son fils: *Filius non portabit iniquitatem patris*: que quand il faudra comparoître devant le souverain tribunal, chacun portera son propre fardeau, & non celui d'un autre: *Unusquisque onus suum portabit*. J'en conviens, & je sçais que ce sont là autant d'oracles contenus dans la loi divine, & qui, suivant l'ordre de la justice, se vérifieront à l'égard de tous les autres péchés: mais exceptez-en le scandale: pourquoi? parce que le scandale n'est pas un péché purement personnel, mais comme une espece de péché originel, qui se communiquant & se répandant, infecte l'ame, non seulement de son propre venin & de sa propre malice, mais de la malice encore de tous ceux à qui il s'étend & sur qui il se répand.

Ezech. c. 18.

Ibidem.

Galat. c. 6.

Exceptez, dis-je, de ces régles l'homme ſcandaleux, qui péchant & pour ſoi & pour autrui, doit être jugé auſſi - bien pour autrui que pour ſoi-même. Et la raiſon en eſt bien naturelle; car ſi, ſelon la loi de Dieu, celui qui péché doit mourir, beaucoup plus, dit Saint Chryſoſtome, celui qui fait pécher, celui qui incite au péché, celui qui conſeille le péché, celui qui enſeigne le péché, celui qui donne l'exemple du péché, celui qui fournit les moyens & les occaſions du péché, tout cela en quoi conſiſte le ſcandale, étant ſans contredit plus puniſſable & plus digne de mort que le péché même. Il eſt donc vrai que chacun portera ſon propre fardeau; mais pour vous, pécheur par qui le ſcandale arrive, avec votre propre fardeau vous porterez encore celui des autres; & quoique les autres dont vous porterez l'iniquité, n'en ſoient pas plus déchargés ni plus juſtifiés, c'eſt ce fardeau de l'iniquité d'autrui qui achevera de vous accabler.

Mais ces péchés, ajoûtez-vous, ne m'ont pas même été connus: connus ou non, répond Saint Jerôme; puiſque votre péché en a été l'origine, ces péchés des autres par une fatilité inévitable ſont devenus vos propres péchés: vous n'avez pas ſçu les deſordres de ceux que vous ſcandaliſez; mais pour ne les avoir pas ſçus, vous n'en avez pas moins été le principe: vous ne les avez pas ſçus, mais vous avez dû les ſçavoir, mais vous avez dû les craindre, mais vous avez dû les prévenir, & c'eſt ce que vous avez négligé, il n'en faudra pas davantage pour vous en faire porter toute la peine.

Voilà pourquoi le plus ſaint des Rois, dans la ferveur de la pénitence demandoit à Dieu qu'il lui fît particuliérement grace ſur deux ſortes de péchés dont les conſéquences lui paroiſſoient infinies, les péchés cachés & les péché d'autrui, les péchés qu'il commettoit lui-même ſans le ſçavoir, & les péchés qu'il faiſoit commettre aux autres ſans jamais ſe les imputer. *Delicta quis intelligit? ab occultis meis munda me, & ab alienis parce ſervo tuo.* Ps. 18. Ah, Seigneur, s'écrioit-il, quel eſt l'homme qui connoiſſe toutes ſes fautes? quel eſt l'homme qui s'applique à les connoître? quel eſt l'homme qui pour les pleurer & pour les expier, ait le don de les diſcerner: *Delicta quis intelligit?* Purifiez-moi donc, mon Dieu, ajoûtoit-il, purifiez-moi des péchés que mon orgueil me cache, de ceux que la diſſipation du monde m'empêche d'obſerver, de ceux dont le nuage de mes paſſions ou le voile de mon ignorance me dérobent la vûe: *Ab occultis meis munda me.* Mais en même tems pardonnez-moi les péchés du Prochain dont je me ſuis rendu reſponſable, les péchés du prochain à quoi j'ai malheureuſement coopéré, les péchés du prochain dont ma ſcandaleuſe conduite a été la ſource empoiſonnée, les péchés du prochain que vous me reprocherez un jour, & qui joint aux miens propres, mettront le comble à ce peſant fardeau que je groſſis tous les jours, & ſous lequel peut-être je dois bientôt ſuccomber: pardonnez-les moi, Seigneur, & accordez-moi que je prévienne par une exacte & une ſévère pénitence le jugement rigoureux que vous en ferez: *Et ab alienis parce ſervo tuo.*

Sainte priere que l'esprit de Dieu suggéroit à David, & dont je suis persuadé que l'usage ne seroit pas moins nécessaire à la plûpart de ceux qui m'écoutent : Priere qu'une femme mondaine devroit faire tous les jours de sa vie dans l'esprit d'une humble componction. Et quand je dis une femme mondaine, je ne dis pas une femme sans religion, ni même une femme sans regle, qui vit dans le libertinage & dans le desordre ; mais je dis une femme du monde, qui contente d'une spécieuse régularité dont le monde se laisse ébloüir, est toutefois bien éloignée de vouloir se gêner en rien, ni s'assujettir à marcher dans la voie étroite de la loi de Dieu. Je dis une femme du monde, qui se piquant d'être irrepréhensible dans l'essentiel, ne laisse pas par mille agrémens qu'elle se donne & qu'elle veut se donner, d'être un scandale pour les ames. Je dis une femme du monde, qui sans être passionnée ni attachée, n'est pas souvent moins criminelle que celles qui le sont ; & qui avec la fausse gloire dont elle est si jalouse, & dont elle sçait tant se prévaloir, d'être à couvert de la censure & au-dessus des foiblesses de son sexe, n'en est pas moins, par les péchés qu'elle entretient, ennemie de Dieu. Priere qui seroit déja le commencement de sa conversion, si, à l'exemple de David, elle disoit chaque jour à Dieu : *Ab alienis parce* : Pardonnez-moi, Seigneur, tant de péchés dont je me croyois en vain justifiée devant vous, & que l'aveuglement de mon amour propre m'a fait jusqu'à présent envisager comme des péchés étrangers, mais dont je commence aujourd'hui à sentir le poids. Pardonnez-moi toutes les pensées, pardonnez-moi

tous

tous ces desirs, pardonnez-moi tous ces sentiments que j'ai fait naître par mes ajustemens étudiés, par mes discours insinuans, par mes manières engageantes, quoiqu'accompagnées d'ailleurs d'une modestie que m'inspiroit plus tôt une fierté profane qu'une retenuë chrétienne : *Ab alienis parce.* Mais, Seigneur, si vous me les pardonnez, puis-je me les pardonner à moi-même ? & quelles bornes dois-je mettre à ma pénitence, lorsque je n'ai pas seulement à satisfaire pour moi-même, mais pour tant de pécheurs qui ne l'ont été & qui ne le sont encore que par moi? *Delicta quis intelligit? ab occultis meis munda me, & ab alienis parce servo tuo.*

Ce langage, il est vrai, femmes mondaines, ne vous est guères ordinaire ; mais Dieu est le maître des cœurs ; quand il lui plaît il donne bénédiction à sa parole. Je sçais que la conversion d'une ame scandaleuse est un grand miracle dans l'ordre du salut ; mais le bras du Seigneur n'est pas raccourci. Espérons tout de la grace de Jesus-Christ, elle est plus forte que le monde ; & quelque abondante que soit l'iniquité du monde, elle n'empêchera pas l'accomplissement des desseins de Dieu. Il y aura dans cet auditoire des ames qui ne m'en croiront pas, & qui persisteront dans leurs scandales ; il y aura des chrétiens lâches qui convaincus de leurs scandales, n'auront pas la force d'y renoncer. Mais Dieu parmi ces ames lâches & ces ames dures, a ses prédestinés & ses élus, & peut-être au moment que je dis ceci, en voit-il quelqu'une qui efficacement persuadée de la vérité que je viens de lui annoncer, est enfin resoluë à retrancher de sa personne,

de sa conduite, de ses manières, de ses divertissemens, de ses entretiens, de ses actions, tout ce qui peut être en quelqne sorte contraire à la pureté de sa religion & à l'édification du prochain. Quand je n'en gagnerois qu'une à Dieu, ne serois-je pas assez heureux? Quoi qu'il en soit, mes chers Auditeurs, voilà ce que l'Evangile nous apprend, & ce qu'il ne nous est pas permis d'ignorer, puisque c'est un des articles les plus formels de la foi que nous professons. Tout scandaleux est homicide des ames qu'il scandalise, & tout scandaleux doit répondre à Dieu des crimes de ceux qu'il scandalise; mais si le scandale absolument & en soi est un si grand mal, que sera-ce du scandale causé par celui dont on doit attendre l'exemple? Malheureux celui qui est auteur du scandale; mais doublement malheureux celui qui le donne, lorsqu'il est spécialement obligé à donner l'exemple. Encore un moment de votre attention; c'est la seconde Partie.

II. PART. IL n'y a point d'homme dans le monde qui par la loi commune de la charité ne doive au prochain le bon exemple: & quand saint Paul établissoit cette grande maxime qu'il donnoit pour régle aux Romains, *Unusquisque proximo suo placeat in bonum ad ædificationem*, que chacun de vous fasse paroître son zéle pour le prochain, en contribuant à son édification; il est évident qu'il parloit en général, & sans nulle exception, ni de conditions, ni de rangs, ni de personnes. Mais il faut néanmoins avouer qu'il y a sur cela même des engagements & des devoirs particiculiers, & que selon les divers rapports par où les hommes peuvent être consi-

Rom. c. 15.

derés dans la société humaine & dans la liaison qu'ils ont entr'eux, les uns sont plus obligés que les autres à l'accomplissement de cette loi. Ainsi dans l'ordre de la nature, un pere, en conséquence de ce qu'il est pere, doit-il donner l'exemple à ses enfans. Ainsi dans l'ordre de la providence, un maître, & quiconque a le pouvoir en main, doit-il par sa conduite & par ses mœurs édifier ceux qui lui doivent obéir. Ainsi dans l'ordre de la grace, les prêtres & les ministres des Autels doivent-ils, comme dit saint Pierre, par la sainteté de leur vie être les modéles & la forme du troupeau de Jesus-Christ: *Forma facti gregis ex animo.* Ainsi dans la doctrine de l'Apôtre S. Paul, les serviteurs de Dieu par profession, en pratiquant les bonnes œuvres, doivent-ils prendre singulièrement garde à être sincères dans leur piété, & même, s'il se peut, exempts de tout reproche, pour fermer la bouche aux impies ou pour les attirer à Dieu, du moins pour ne les pas scandaliser & ne les pas détourner des voies de Dieu: *Sinceri, & sine offensâ.* Ainsi les forts dans la foi, je veux dire les catholiques, doivent-ils vivre parmi les foibles, c'est-à-dire, parmi leurs frères, ou séparés encore ou nouvellement réunis avec plus d'attention sur eux-mêmes, & plus de vigilance & de précaution. Tout cela fondé sur les principes les plus solides & les plus incontestables du christianisme.

1. Petr. c. 5.

Philip. c. 1.

Si donc au préjudice de ses devoirs, le scandale vient de la même source d'où l'édification & le bon exemple auroit dû venir; ou pour m'expliquer plus clairement, si celui qui dans l'ordre de Dieu a une obligation spéciale d'édifier les autres, est le premier à les scan-

dalifer : ah ! Chrétiens, c'eſt ce qui met le comble à la malédiction du Fils de Dieu, & c'eſt alors qu'il faut doublement s'écrier avec lui : *Væ autem homini illi ;* malheur à cet homme ! Pourquoi ? parce que c'eſt alors, dit S. Chryſoſtome, que le ſcandale eſt plus contagieux, & qu'il fait dans les ames de plus promptes & de plus profondes impreſſions ; parce que c'eſt alors qu'il eſt plus difficile de s'en préſerver ; parce que c'eſt alors que l'impiété en tire un plus grand avantage, & que la licence & le relâchement s'en font un titre plus ſpécieux, non ſeulement de poſſeſſion, mais de preſcription. Appliquez-vous à cette ſeconde vérité, & n'en attendez point d'autre preuve que l'induction ſimple, mais vive & touchante, que j'en vais faire en me réduiſant à ces eſpéces de ſcandale que je viens de vous propoſer.

Car quel eſt, mes chers Auditeurs, le crime d'un père, qui deshonorant ſa qualité de chrétien, & non moins indigne du nom de pere qu'il porte, ſcandaliſe lui-même ſes enfans, & les corrompt par ſes exemples ? C'étoit à lui, comme pere, à les former aux exercices de la religion, & c'eſt lui au contraire qui par ſes diſcours impies, par ſes railleries au moins imprudentes ſur nos myſtères, par ſon éloignement des choſes ſaintes, par ſon oppoſition affectée à tout ce qui s'appelle œuvres de piété, en un mot par ſa vie toute payenne, leur communique ſon libertinage & ſon eſprit d'irréligion. C'étoit à lui, par ſon devoir de pere, à corriger les emportemens de leur jeuneſſe, & à réprimer les ſaillies de leurs paſſions, & c'eſt lui-même qui les autoriſe par des emportemens encore plus honteux dans un âge auſſi

avancé que le sien ; & par des passions encore plus folles & plus insensées. C'étoit à lui à régler leurs mœurs ; & c'est lui-même qui par des débauches dont ils ne sont que trop instruits, & qu'il n'a pas même soin de leur cacher, semble avoir entrepris de les entraîner & de les plonger dans les plus infames déréglements. A combien de pères dans le christianisme, & peut-être à combien de ceux qui m'écoutent, ce caractère ne convient-il pas ? On ne se contente pas d'être libertin, on fait de ses enfans, par l'éducation qu'on leur donne, une succession & une génération de libertins ; on n'a sur eux de l'autorité que pour contribuer efficacement à leur perte ; on n'est leur père que pour leur transmettre ses vices, que pour leur inspirer son ambition, que pour leur faire sucer avec le lait le fiel de ses inimitiés, que pour les engager dans ses injustices en leur laissant pour héritage des biens mal acquis. Ne vaudroit-il pas mieux, dit saint Chrysostome, les avoir étouffés dès le berceau ? & si nous avons horreur de ces peuples infidéles, qui par une superstition barbare immoloient leurs enfans à leurs idoles, en devons-nous moins avoir de ceux qui, au mépris du vrai Dieu, & à qui ils sçavent que leurs enfans sont consacrés par la grace du baptême, les sacrifient au démon du siécle dont ils sont eux-mêmes possédés ?

Tel est, par la même raison, le desordre d'une mère mondaine, qui chargée de l'obligation d'élever dans la personne de ses filles des servantes de Dieu & des épouses de Jesus-Christ, est assez aveugle, disons mieux, & souffrez ces expressions, est assez cruelle pour

en faire des victimes de satan & des esclaves de la vanité du monde ; qui sous ombre de leur apprendre la science du monde, leur apprend celle de se damner ; qui leur en montre le chemin, & qui détruit par ses exemples toutes les leçons de vertu qu'elle sçait si bien d'ailleurs leur faire par ses paroles. Car malgré les scandales qu'on leur donne ; on prétend encore avoir droit de leur faire des leçons, à quelque liberté que l'on se porte, & quelque commerce ou suspect ou même déclaré que l'on entretienne, en vertu du titre de mère on ne laisse pas de prêcher à une fille la régularité, & d'exiger d'elle la modestie & la retenuë ; on veut qu'elle soit souple & docile, tandis que l'on s'émancipe & que l'on secouë le joug de ses devoirs les plus essentiels. Mais c'est en cela même que consiste l'espèce du scandale que je combats : car quelle force peut avoir ce zéle, quoique maternel, quand l'exemple ne le soûtient pas, ou plutôt quand l'exemple l'anéantit ? & de quel effet peuvent être les instructions & les remontrances d'une mère dont la réputation est ou décriée ou douteuse, à une fille qui n'a plus la simplicité de la colombe, & qui à force d'ouvrir les yeux, est peut-être devenue aussi clairvoyante & aussi pénétrante que le serpent ?

Quel est le crime d'un maître, d'un chef de famille, qui, sans se souvenir de ce qu'il est & s'oubliant lui-même, ou qui, abusant de son pouvoir & renversant tout l'ordre de la Providence divine, devient le corrupteur de ceux dont il devoit être le guide & le sauveur ? Saint Paul ne croyoit point outrer les choses, & en effet il ne les outroit pas, quand il disoit que

quiconque n'a pas soin du salut des siens, & particulièrement de ses domestiques, a renoncé la foi, & est pire qu'un infidéle. Parole courte, mais énergique, dont je me promettrois bien plus pour la réformation & la sanctification de vos mœurs, que de tous les discours, si vous vouliez, mon cher Auditeur, vous appliquer sérieusement à la méditer : *Si quis suorum, & maximè domesticorum curam non habet, fidem negavit, & est infideli deterior.* Mais si S. Paul parloit ainsi des maîtres peu soigneux & peu vigilans, comment auroit-il parlé des maîtres scandaleux ? & s'il traitoit d'apostasie la simple négligence ou le simple oubli de ce que doit un maître, comme chrétien, à ceux de sa maison, quel nom auroit-il donné à celui qui bien loin de veiller sur eux & de s'intéresser pour leur salut, dont il est, comme maître, responsable à Dieu, les pervertit lui-même & est une des causes les plus prochaines de leur réprobation ? *1. Tim. c. 5.*

C'est néanmoins ce que nous voyons tous les jours, & ce que nous voyons avec douleur & avec gémissement. Car il faut, homme du siécle qui m'écoutez, (supportez-moi, parce que j'ai pour vous un zéle de Dieu qui me presse, & qui m'oblige à m'expliquer,) il faut que ce domestique qui vous est attaché, & qui craint peu de se damner pourvû qu'il vous plaise, & que par là il fasse avec vous une misérable fortune, il faut qu'il soit l'instrument & le complice de votre iniquité, quand vous l'employez à des ministères que le respect dû à cet auditoire & cette chaire où je parle, m'empêche de vous représenter dans toute leur indignité. Scandale abominable, & pour lequel

j'aurois droit cent fois de me récrier sur vous : *Væ autem homini illi*, malheur à ce grand, malheur à ce maître ! Il faut, femme chrétienne, si toutefois dans la vie que vous menez vous vous piquez encore de l'être ; il faut que cette fille qui vous sert, que cette fille sans vice & sans reproche lorsqu'elle s'est donnée à vous, apprenne de vous à connoître ce qu'elle devroit éternellement ignorer ; il faut qu'elle soit la confidente de vos intrigues, & quelle y participe malgré elle, quand vous exigez d'elle des services où son obéïssance fait son crime : Dieu, en vous la confiant, vous avoit établie la tutrice de son innocence, & c'est avec vous qu'elle la perd : votre maison lui doit être une école de sagesse & d'honneur ; c'est là que vous lui enseignez à déposer toute pudeur : c'étoit une ame vertueuse & bien née ; & bientôt, par le malheureux engagement de sa conscience avec la vôtre, toutes ces bonnes inclinations sont étouffées, & tous ces principes de vertu détruits. Qu'aurez-vous à répondre à Dieu, quand il vous la produira dans son jugement, couverte de vos péchés, & quand vous la verrez dans l'enfer, compagne inséparable de votre peine ? Ne vous offensez pas de la véhémence avec laquelle il vous paroît que j'en parle ; peut-être ne fut-elle jamais plus nécessaire. Mais sans rien dire davantage de ces scandales qui vont jusqu'à rendre ceux qui vous servent les complices de vos desordres, que ne peut point & que ne fait point sur eux votre seul exemple, lors même que vous y pensez le moins & que vous le voulez moins ? Car, de croire que votre conduite leur soit inconnuë, & qu'elle demeure secrette pour eux ;

abus, Chrétiens; cela ne peut être, & ne fut jamais. Autant de domestiques que vous avez, ce sont autant de témoins de votre vie, & non seulement autant de témoins, mais autant de censeurs qui vous éclairent, qui vous observent & qui vous rendent toute la justice que vous méritez.

Quel est le crime de ces Ministres du Seigneur, qui honorés du plus-sacré caractère, & engagés dans les plus saintes fonctions du sacerdoce, les profanent par une vie séculière & mondaine, pour ne pas dire impure & licentieuse, en font rejaillir le scandale jusques sur leur état & sur leur ministère? Ils devoient être, selon Jesus-Christ, le sel de la terre, & c'est par eux, dit S. Gregoire Pape, que la terre se corrompt; ils devoient être la lumiere du monde, & ils ne luisent que pour exposer au monde avec plus d'évidence les taches qu'on remarque en eux, & dont on rougit pour eux; ils devoient être & ils sont en effet cette ville située sur la montagne, & ils semblent n'être élevés que pour faire voir de plus haut des déréglemens, qui jettent les peuples dans la surprise & dans le trouble, & qui les couvrent eux-mêmes d'ignominie & d'opprobre C'est ce qui excitoit contreux l'indignation de Dieu, & ce qui l'obligeoit à leur dire par un de ses Prophétes ce que je n'oserois pas leur appliquer si je ne parlois après Dieu & de la part de Dieu, à qui seul il appartenoit de leur faire des reproches si pressans & en des termes si forts. Mais puisqu'étant ce que je suis, ce langage de Dieu me touche moi-même, & que je dois y prendre part; puisque c'est une leçon que je me fais à moi-même,

& qui me convient, je ne craindrai pas de leur faire entendre aujourd'hui la voix du Seigneur, en leur adressant ces paroles de
Mala- chie c. 2. Malachie: *Et nunc ad vos mandatum hoc, ô Sacerdotes*: maintenant donc, leur disoit le Dieu d'Israël, Prêtres & Ministres de mes Autels, écoutez-moi, & jugez-vous. Je vous avois établi dans mon Église pour l'édifier & pour la sanctifier; je vous avois donné le soin du troupeau, afin que vous en fussiez les pasteurs; comme vos lévres étoient les dépositaires de la science, vos œuvres devoient être la régle des mœurs & de la vraie piété. Cependant, infidéles aux obligations les plus étroites & les plus indispensables que je vous avois imposées, vous vous êtes écartés de la droite voie que vous enseigniez & que vous deviez enseigner aux autres; vous vous êtes volontairement égarés, & en vous égarant, vous en avez éga-
Ibidem. ré plusieurs avec vous: *Vos autem recessistis de via, & scandalizastis plurimos in lege.* De là quelle suite? ah! Chrétiens, c'est ce que j'oserois encore moins penser & leur déclarer, si
Ibidem. Dieu ne l'ajoûtoit pas: *Propter quod & ego dedi vos contemptibiles & humiles omnibus populis.* C'est pourquoi, concluoit le Seigneur, tout pasteurs des ames & tout ministres que vous êtes de mes Autels, je vous ai rendu vils & méprisables aux yeux de tous les peuples. Votre vie, ou plutôt les scandales de votre vie, vous ont dégradé dans leur estime, & vous êtes devenus l'objet de leur censure.

N'est-ce pas ainsi que tant de ministres du Dieu vivant éprouvent à la lettre la malheureuse destinée de ce sel de la terre à quoi Jesus-Christ les a comparés? Car qu'en fait-on de ce

ſel, reprenoit le Sauveur du monde, quand il eſt une fois corrompu ? on le foule aux pieds. *Quod ſi ſal evanuerit, ad nihilum valet, niſi ut conculcetur ab hominibus?* En effet par une juſte punition de Dieu, qui ne veut pas que cette métaphore de l'Evangile ne ſoit qu'une vaine figure, & qui permet que la prédiction de Malachie s'accompliſſe viſiblement, qu'y a-t-il dans le monde de plus mépriſé qu'un Prêtre ſcandaleux? A Dieu ne plaiſe, mes chers Auditeurs, que je prétende par là juſtifier le mépris que vous en faites, ni que je veuille autoriſer les conſéquences que vous avez coutume d'en tirer : quand je parle des ſcandales cauſés par les Miniſtres du Seigneur, je vous en parle pour votre inſtruction, & non pas pour leur confuſion; je vous en parle pour en arrêter les pernicieux effets; je vous en parle afin que ces ſcandales ne ſoient pas pour vous des tentations dangereuſes, que vous n'en ſoyez pas troublés, que le fondement même de votre foi n'en ſoit pas ébranlé, & qne le libertinage ne s'en prévale pas. Car je ſçais juſqu'à quel point il s'en prévaut tous les jours, je ſçais quelle impreſſion la vie des Eccléſiaſtiques ſcandaleux fait ſur vos eſprits, je ſçais combien elle contribue à endurcir vos cœurs, & que leurs mauvais exemples, ou pour mieux dire, que vos raiſonnemens encore plus mauvais ſur leurs mœurs & ſur leurs exemples, ſont un des plus grands obſtacles du ſalut que vous ayez à ſurmonter.

Matth. c. 5.

Mais pour finir cet article important par la morale de notre Evangile, malheur à vous, ſi vous vous faites un ſujet de ſcandale, non plus abſolument de J. C. mais de J. C. dans la per-

ſonne de ſes Miniſtres, tout indignes qu'ils peuvent être de leur miniſtère, puiſqu'en ce ſens il eſt encore vrai qu'heureux eſt l'homme qui ne ſera point ſcandaliſé de lui : *Et beatus qui non fuerit ſcandalizatus in me*. Malheur, ſi vous vous laiſſez entraîner à ce ſcandale, & ſi, tout contagieux qu'il eſt, vous ne ſçavez pas vous garantir de ſa malignité & de ſa contagion : pourquoi ? parce que le Sauveur du monde qui a ſi bien ſçu prévoir tout & pourvoir à tout, vous a donné pour le combattre & pour le vaincre, des préſervatifs qui vous rendront éternellement inexcuſables ſi vous n'en uſez pas. Car premièrement, il vous a avertis que ce ſcandale arriveroit, afin que vous n'en fuſſiez pas ſurpris. Secondement, il vous a lui-même marqué la conduite que vous avez à tenir, quand ces Miniſtres aſſis ſur la chaire de Moïſe manqueroient à vous donner l'édification qu'ils vous doivent. Il vous a dit qu'alors il falloit vous attacher à la pureté de leur doctrine & non pas à la corruption de leurs mœurs, que vous ſeriez jugés ſur les vérités qu'ils vous auroient annoncées, & non pas ſur la vie qu'ils auroient menée ; que vous deviez les écouter, & non pas les imiter ; obéïr à leurs ordres, & non pas faire ſelon leurs œuvres ; & qu'étant au reſte ſes Miniſtres, qu'exerçant en ſon nom une puiſſance & une autorité légitime, malgré leurs deſordres, ou vrais ou prétendus, il ne vous étoit point permis de les mépriſer, parce que vos mépris retomberoient ſur le Maître qui les a envoyés : *Qui vos ſpernit, me ſpernit*.

Luc c. 10.

Que dirai-je maintenant de ceux que j'ai appellés les forts dans la foi, parce qu'ils ſont nés & qu'ils ont été élevés dans le ſein de l'E-

glise Catholique ? Sont-ils excusables lorsqu'au lieu de seconder le zéle de tant de saints ouvriers, & de contribuer à ramener ceux de nos frères qui se trouvent encore malheureusement engagés dans l'erreur, ou à confirmer ceux dont la foi, même après leur conversion, est encore chancelante, ils ne servent au contraire par leurs exemples, qu'à les éloigner davantage de nous, ou qu'à les replonger dans leur premier aveuglement ? Car ce sont, mes chers Auditeurs, avouons-le à notre honte, & profitons enfin une fois de la vûe que Dieu nous en donne; ce sont nos mauvais exemples qui empêchent le parfait retour de tant de personnes que le malheur de leur naissance a séparés de notre communion, ou qui s'y sont nouvellement réunis. S'ils ont tant de peine ou à revenir ou à demeurer parmi nous, n'en cherchons point d'autres raisons que nos relâchemens, que nos desordres, que nos impiétés dans l'exercice même du culte que nous professons. S'il nous voyoient aussi sincères & aussi fervens catholiques que notre devoir & le nom que nous portons nous oblige à l'être, ils le deviendroient eux-mêmes comme nous. Ce qui les fortifie dans leurs préjugés, c'est la monstrueuse opposition que nous leur donnons lieu d'observer entre nos actions & notre créance. Que pensent-ils & que peuvent-ils penser, quand ils sont témoins de la manière dont nous assistons à l'auguste sacrifice du corps de Jesus-Christ ? Cela seul n'est-il pas capable de détruire dans leurs esprits & dans leurs cœurs toutes les bonnes dispositions qu'ils pourroient avoir à en croire la réalité ? Cela seul (car c'est ainsi qu'ils s'en expliquent) ne les

fait-il pas douter si nous la croyons bien nous-mêmes, & s'il ne leur est pas plus avantageux de ne la point croire du tout, que de se rendre coupables de telles profanations ? Quelque zéle que nous fassions paroître pour l'entière extinction du schisme, ils ne sçauroient se persuader que nous soyons bien convaincus de la présence de notre Dieu dans son adorable Sacrement, tandis qu'ils voient eux-mêmes les scandaleuses irrévérences qui se commettent dans nos Eglises & à la face de nos Autels. Ils tirent de là des preuves contre nous, dont ils sont d'autant plus touchés qu'elles sont plus sensibles.

C'est donc à nous de faire cesser ce scandale, comme bien d'autres, que l'hérésie, si vous voulez avec malignité, mais peut-être avec vérité, nous a de tout tems reprochés ; & voilà le grand secret pour achever dans nos frères l'œuvre de Dieu. Voilà l'aimable violence que l'Evangile nous permet de leur faire, pour les forcer, si je l'ose dire, à rentrer promptement dans la maison de Dieu. Edifions-les par nos exemples ; sans tant de discours nous les convertirons : montrons leur par notre conduite qu'il y a entre ce que nous croyons & ce que nous pratiquons une pleine conformité, ils ne nous résisteront pas : honorons notre foi par nos mœurs, honorons par notre modestie & notre piété le grand sacrifice de notre religion ; le seul motif que nous propose David, doit
Ps. 113. nous y engager : *Nequando dicant gentes : Ubi est Deus eorum ?* de peur que les nations ne demandent ou qu'elles n'ayent sujet de demander : Où est leur Dieu ? & s'il est là où ils font profession de le reconnoître, comment ne l'y adorent-ils pas ? ou même comment vont-ils

tous les jours l'y deshonorer, l'y insulter, l'y outrager ?

Enfin que dirai-je de ceux qui déclarés pour la piété, & fidéles à en pratiquer les œuvres, y laissent d'ailleurs glisser & appercevoir des défauts dont les libertins se prévalent contre la piété même ? Car le monde, quoiqu'impie & libertin, veut que les serviteurs de Dieu soient irréprochables ; il veut que leur vie soit à l'épreuve de la censure, & qu'il n'y ait rien dans leur conduite qui démente leur profession. S'ils ne répondent pas là-dessus à l'attente du monde, s'ils deviennent hommes comme les autres, & que leur piété ne soit pas exempte des foiblesses ordinaires ; s'ils mêlent avec la dévotion le déréglement de leurs passions, le raffinement de leurs vengeances, le faux zéle de leurs intérêts, les vûes & les intrigues de leur ambition ; la vivacité de leur humeur, l'intempérance de leur langue ; si l'on voit un devot, délicat sur le point d'honneur, jaloux, avare, injuste, médisant, double & de mauvaise foi, n'est-ce pas un triomphe pour le libertinage, & comme un droit qui l'autorise ? Je sçais que le monde en censurant la dévotion, lui fait souvent injustice ; mais c'est pour cela même, reprend S. Chrysostome, que ceux qui veulent servir Dieu en esprit & en vérité, doivent se rendre plus exacts & plus réguliers, qu'ils doivent se préserver avec plus de soin des moindres fautes, que selon l'avertissement de S. Paul ; ils doivent par là fermer la bouche aux impies ; ensorte, disoit cet Apôtre aux premiers chrétiens, que nos ennemis n'ayent rien à dire de nous ; ensorte que le nom du Seigneur ne soit point blasphêmé, ni son culte avili ; ensorte

que notre religion, ou que Dieu dans notre religion soit glorifié : *Ut is qui ex adverso est, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis.*

Tit. c. 2.

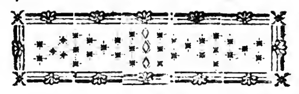
Concluons, mes chers Auditeurs; & pour recueillir en deux mots tout le fruit de ces grandes vérités, mettons-nous en garde contre les scandales qu'on peut nous donner; mais ayons encore plus de soin nous-mêmes de ne scandaliser jamais les autres. Disons tous les jours à Dieu, comme David : *Custodi me à scandalis operantium iniquitatem* : Préservez-moi, Seigneur, des hommes scandaleux, de ces pécheurs qui commettent ouvertement l'iniquité; mais ne soyons pas aussi nous-mêmes de ce nombre. Si notre prochain est pour nous une occasion de chute : observons les saintes régles que Jesus-Christ nous a prescrites, & n'épargnant ni l'œil ni la main qui nous scandalise, arrachons l'un & coupons l'autre; c'est-à dire, quelque violence qu'il nous en coûte, séparons-nous de ce que nous avons de plus cher plutôt que de perdre notre ame; mais gardons-nous aussi d'engager le prochain dans la voie de perdition, parce qu'en le perdant avec nous, nous sommes doublement coupables & doublement enfans de colère. Et vous sur tout que Dieu a distingués, qu'il a élevés dans le monde, appliquez-vous cette morale, & souvenez-vous que votre élévation même vous impose un devoir particulier & une obligation d'autant plus étroite d'édifier le monde, qu'il y a plus à craindre que vos exemples n'entraînent les foibles. Car qui peut y résister ? & où sont les ames solides qui se roidissent & qui tiennent ferme contre ce torrent ? Souvenez-vous de cette parole de

Ps. 140.

Jesus-Christ: *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona.* Faites que votre lumiere brille aux yeux des hommes, afin que les hommes édifiés de votre conduite, & accoûtumés à vous suivre, se trouvent réduits à l'heureuse nécessité de fuir le mal, & à la nécessité encore plus heureuse de faire le bien. N'oubliez jamais que c'est à vous de purger le monde des scandales qui y régnent, & que Dieu pour cela vous a choisis & placés sur la tête des autres. Ah, Seigneur, que ne puis-je faire aujourd'hui dans cet auditoire & dans cette Cour ce que feront les Anges dans le dernier jugement! Une des commissions que vous leur donnerez, sera de ramasser & de jeter hors de votre Royaume tous les scandale, qui s'y trouveront: *Et mittet Angelos suos, & colligent de regno ejus omnia scandala.* Que ne puis-je les prévenir! que ne puis-je par avance exécuter l'ordre qu'ils recevront alors de vous! que ne puis-je dès maintenant, pour bannir tous les scandales, délivrer votre Eglise de tous les scandaleux, non pas comme vos Anges exterminateurs, en les réprouvant de votre part, mais comme Prédicateur de votre Evangile, en les convertissant, en les sanctifiant! Il ne tient qu'à vous, mes chers Auditeurs, que mes vœux ne soient accomplis: il y va de votre intérêt, & de votre plus grand intérêt, puisqu'il y va de votre salut & du bonheur éternel, que je vous souhaite, &c.

Matth. c. 5.

Matth. c. 13.



SERMON

POUR LE III. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur la fausse conscience

Dixerunt ergo ei: Quis es, ut responsum demus his qui miserunt nos? Quid dicis de teipso? Ait: Ego vox clamantis in deserto: Dirigite viam Domini.

Les Juifs députés de la Synagogue dirent donc à Jean-Baptiste : Qui êtes-vous, afin que nous puissions rendre réponse à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites-vous de vous-même ? Je suis, répondit-il, la voix de celui qui crie dans le desert : préparez la voie du Seigneur & la rendez droite. En Saint Jean, chap. 1.

SIRE,

CE n'étoit pas une petite gloire à S. Jean, d'avoir été choisi de Dieu pour préparer dans

les esprits & dans les cœurs des hommes les voies du Messie dont il annonçoit la venuë; & quand ce grand Saint auroit entrepris de ramasser tous les éloges qui convenoient & à sa personne & à son ministère, il n'y auroit jamais mieux réussi qu'en laissant parler son humilité, qui lui rend aujourd'hui malgré lui-même ce témoignage si avantageux : *Ego vox clamantis*; je suis la voix de celui qui crie. Car pour être cette voix du précurseur, il falloit être non seulement Prophéte & plus que Prophéte, mais un Ange sur la terre; puisque c'est de lui, suivant l'explication même du Sauveur du monde, que Dieu par Malachie & en parlant à son Fils, avoit dit autrefois : j'envertai devant vous mon Ange, qui vous préparera les voies: *Hic est enim de quo scriptum est : ecce ego mitto Angelum meum, qui præparabit viam tuam ante te.* *Joan. c. 1.* *Matth. c. 11.*

Quoique je ne sois ni Ange, ni Prophéte, Dieu veut, mes chers Auditeurs, que je rende à Jesus-Christ le même office que St. Jean, & qu'à l'exemple de ce glorieux précurseur, je vous crie, non plus comme lui dans le desert, mais au milieu de la Cour : *Dirigite viam Domini* : Chrétiens, qui m'écoutez, voici votre Dieu qui approche; dispofez-vous à le recevoir, & puisqu'il veut être prévenu, commençez dès maintenant à lui préparer dans vous-mêmes cette voie bienheureuse qui doit le conduire à vous & vous conduire à lui. C'est pour cela que Jean-Baptiste fut envoyé dans la Judée; & c'est pour cela même que je parois ici; c'est, dis-je, pour vous apprendre quelle est cette voie du Seigneur si éloignée des voies du monde. Il est de la foi que c'est une voie sainte; & malheur *Joan. c. 1.*

à moi si je vous en donnois jamais une autre idée. Mais il s'agit de sçavoir quelle est cette voie sainte où nous devons marcher ; il s'agit de connoitre en même tems la voie qui est opposée, afin de nous en détourner. Et voilà ce que j'ai entrepris de vous montrer, après que nous aurons imploré le secours du ciel, en adressant à Marie la prière ordinaire. *Ave Maria.*

NE cherchons point hors de nous-mêmes l'éclaircissement des paroles de notre Evangile. Ces voies du Seigneur que nous devons préparer, ce sont nos consciences. Ces voies droites que nous devons suivre pour nous mettre en état de recevoir Jesus-Christ, ce sont nos consciences réglées selon la loi de Dieu. Ces voies obliques que nous sommes obligés de redresser, ce sont nos consciences perverties & corrompues par les fausses maximes du monde. Cette voie trompeuse, dont les issues aboutissent à la mort, c'est la conscience aveugle & erronnée que se fait le pécheur. Cette voie sûre & infaillible qui conduit à la vie, c'est la conscience exacte & timorée que se fait l'homme chrétien. Tel est, mes chers Auditeurs, tout le mystere de la prédication de Saint Jean : *Dirigite viam Domini.*

Nos consciences sont nos voies, puisque c'est par elles que nous marchons, que nous avançons, ou que nous nous égarons. Ce sont les voies du Seigneur, puisque c'est par elles que nous cherchons le Seigneur, & que nous le trouvons. Ces voies sont en nous, puisque nos consciences sont une partie de nous-mêmes, & ce qu'il y a de plus intime dans nous-

mêmes. C'eſt à nous à les préparer, puiſque c'eſt pour cela, dit l'Ecriture, que Dieu nous a mis dans les mains de notre conſeil. Jugez ſi le précurſeur de Jeſus-Chriſt n'avoit donc pas raiſon de dire aux Juifs : *Dirigite viam Domini* : préparez la voie du Seigneur.

Or pour vous aider à profiter d'une inſtruction ſi importante, mon deſſein eſt de vous découvrir aujourd'hui le deſordre de la fauſſe conſcience, qui eſt cette voie réprouvée & directement oppoſée à la voie du Seigneur. Je veux, s'il m'eſt poſſible, vous en préſerver, en vous montrant combien il eſt aiſé de ſe faire dans le monde une fauſſe conſcience; combien il eſt dangereux, ou pour mieux dire, pernicieux d'agir ſelon les principes d'une fauſſe conſcience; enfin combien devant Dieu il eſt inutile d'apporter pour excuſe de nos égaremens une fauſſe conſcience. Trois propoſitions dont je vous prie de bien comprendre l'ordre & la ſuite, parce qu'elles vont faire tout le partage de ce diſcours. Fauſſe conſcience aiſée à former, c'eſt la premiere Partie. Fauſſe conſcience dangereuſe à ſuivre, c'eſt la ſeconde. Fauſſe conſcience, excuſe frivole pour ſe juſtifier devant Dieu, c'eſt la troiſiéme. Dans le premier point je vous découvrirai la ſource & l'origine de la fauſſe conſcience : dans le ſecond, je vous en ferai remarquer les pernicieux effets; & dans le dernier, je vous détromperai de l'erreur où vous pourriez être, que la fauſſe conſcience dût vous ſervir un jour d'excuſe devant le tribunal de Dieu. Le ſujet mérite toute votre attention.

I. PART. SI la loi de Dieu étoit la seule régle de nos actions, & s'il se pouvoit faire que notre vie roulât uniquement sur le principe de cette premiere & essentielle loi dont Dieu est l'auteur, on pourroit dire, Chrétiens, qu'il n'y auroit plus de pécheurs dans le monde, & que dès là nous serions tous non seulement parfaits, mais impeccables. Nos erreurs, nos desordres, nos égaremens dans la voie du salut viennent de ce qu'outre la loi de Dieu il y a encore une autre régle d'où dépend la droiture de nos actions, & que nous devons suivre; ou plutôt de ce que la loi de Dieu, qui est la regle générale de toutes les actions des hommes, nous doit être appliquée en particulier par une autre regle encore plus prochaine & plus immédiate, qui est la conscience. Car qu'est-ce que la conscience? le Docteur angélique Saint Thomas nous l'apprend en deux mots: c'est l'application que chacun se fait à soi-même de la loi de Dieu. Or, vous le sçavez, & il est impossible que l'expérience ne vous en ait convaincus, chacun se fait l'application de cette loi de Dieu, selon ses vues, selon ses lumieres, selon le caractère de son esprit, je dis plus, selon les mouvemens secrets & la disposition présente de son cœur. D'où il arrive que cette loi divine mal appliquée, bien loin d'être toujours dans la pratique une regle sûre pour nous, soit du bien que nous devons faire, soit du mal que nous devons éviter, contre l'intention de Dieu même, nous sert très-souvent d'une fausse regle, dont nous abusons & dont nous nous autorisons, tantôt pour commettre le mal, tantôt pour manquer aux obligations les plus

inviolables de faire le bien. Entrez, s'il vous plaît, dans ma pensée, & tâchez d'approfondir avec moi ce mystère important.

Il est vrai, Chrétiens, la loi de Dieu absolument considerée, est en elle-même, & par rapport à Dieu qui est son principe, une loi simple & uniforme, une loi invariable & inaltérable, une loi, comme parle le Prophéte Royal, sainte & irrépréhensible : *Lex Domini immaculata.* Ps. 118. Mais la loi de Dieu entendue par l'homme, expliquée par l'homme, tournée selon l'esprit de l'homme, enfin réduite à la conscience de l'homme, y prend autant de formes différentes qu'il y a de differens esprits & de consciences différentes ; s'y trouve aussi sujette au changement que le même homme qui l'observe ou qui se pique de l'observer est lui-même, par son inconstance naturelle, sujet à changer ; le dirai-je ? y devient aussi susceptible, non seulement d'imperfection, mais de corruption, que nous le sommes nous-mêmes dans l'abus que nous en faisons, lors même que nous croyons nous conduire & agir par elle. C'est la loi de Dieu, j'en conviens ; mais celui-ci l'interpréte d'une façon, celui-là de l'autre, & par là elle n'a plus dans nous ce caractère de simplicité & d'uniformité. C'est la loi de Dieu ; mais selon les divers ét ts où nous nous trouvons, nous la resserrons aujourd'hui, & demain nous l'élargissons ; aujourd'hui nous la prenons dans toute sa rigueur, & demain nous y apportons des adoucissemens, & par là elle n'a plus à notre égard de stabilité. C'est la loi de Dieu ; mais par nos vains raisonnemens, nous l'accommodons à nos opinions, à nos inclinations mauvaises & dépravées, & par là

nous faisons qu'elle dégénere de sa pureté & de sa sainteté. En un mot, toute loi de Dieu qu'elle est, par l'intime liaison qu'il y a entr'elle & la conscience des hommes, elle ne laisse pas en ce sens d'être mêlée & confondue avec leur iniquité. Parlons encore plus clairement dans un sujet qui ne peut être assez développé.

De quelque maniere que l'on vive dans le monde, chacun s'y fait une conscience, & j'avoue qu'il est nécessaire de s'en former une. Car, comme dit fort bien le grand Apôtre, tout ce qui ne se fait pas selon la conscience
Rom. c. 14. est péché: *Omne quod non est ex fide, peccatum est.* Or par ce terme *fide*, S. Paul entendoit la conscience, & non pas simplement la foi, ou si vous voulez, il réduisoit la foi pratique à la conscience. Tel est le sentiment des Peres, & la suite même du passage le montre évidemment. C'est-à-dire qu'il faut une conscience pour ne pécher pas, & que quiconque agit sans conscience, ou agit contre sa conscience, quoi qu'il fasse, fît-il même le bien, péche en le faisant. Mais il ne s'ensuit pas de là que par la raison des contraires, tout ce qui est selon la conscience, soit exempt de péché. Car voici, mes chers Auditeurs, le secret que je vous apprends & que vous ne pouvez ignorer sans ignorer votre religion : comme toute conscience n'est pas droite, tout ce qui est selon la conscience, n'est pas toujours droit. Je m'explique, comme il y a des consciences de mauvaise foi, des consciences corrompues, des consciences, pour me servir du terme de l'E-
1. Tim. c. 4. criture, cauterisées, *Cauteriatam habentium conscientiam;* c'est-à-dire, des consciences noircies de crimes, & dont le fond n'est que péché,

ce

ce qui se fait selon ces consciences ne peut pas être meilleur, ni avoir d'autres qualités que ces consciences même. On peut donc agir selon la conscience, & néanmoins pécher; & ce qui est bien plus étonnant, on peut pécher en cela même & pour cela même qu'on agit selon sa conscience, parce qu'il y a certaines consciences selon lesquelles il n'est jamais permis d'agir, & qui infectées du péché, ne peuvent enfanter que le péché. On peut en se formant une conscience se damner & se perdre, parce qu'il y a des espéces de consciences qui, de la maniere dont elles sont formées, ne peuvent aboutir qu'à la perdition, & sont des sources infaillibles de damnation.

Or je prétends, & c'est ici, chrétienne Compagnie, où tous les intérêts de votre salut vous engagent à m'écouter, je prétends qu'il est très-aisé de se faire dans le monde de semblables consciences; je prétends que plus vos conditions sont élevées, plus il est difficile que vos consciences ne soient pas du caractere que je viens de marquer : je prétends que ces sortes de consciences se forment encore plus aisément dans certains états qui composent & qui distinguent le monde particulier où vous vivez. Pourrez-vous être persuadés de ces vérités & ne rentrer pas dans vous-mêmes, pour reconnoître devant Dieu la part que vous avez à ce desordre ?

J'ai dit qu'il étoit aisé de se faire dans le monde une fausse conscience : pourquoi ? en voici les deux grands principes. Parce qu'il n'est rien de plus aisé ni de plus naturel que de se faire une conscience, ou selon ses desirs, ou selon ses intérêts. Or l'un & l'autre est évidemment

ce que j'appelle conſcience déréglée & érronée. Appliquez-vous, & vous en allez convenir. Conſcience déréglée, par la raiſon ſeule qu'on ſe la forme ſelon ſes deſirs. La preuve qu'en apporte S. Auguſtin ne ſouffre pas de réplique : c'eſt que dans l'ordre des choſes, qui eſt l'ordre de Dieu, ce ſont les deſirs qui doivent être ſelon la conſcience, & non pas la conſcience ſelon les deſirs. Cependant, mes Fréres, dit ce S. Docteur, voilà l'illuſion & l'iniqaité à laquelle, ſi nous n'y prenons garde, nous ſommes ſujets : au lieu de régler nos deſirs par nos conſciences, nous nous faiſons des conſciences de nos deſirs, parce que c'eſt ſur nos deſirs que nos conſciences ſont fondées; qu'arrive-t-il ? ſuivez la penſée de S. Auguſtin : tout ce que nous voulons, à meſure que nous le voulons, nous devient & nous parroît bon :
Auguſt. *Quodcumque volumus bonum eſt.* Peut-être ne nous paroiſſoit-il d'abord qu'agréable, qu'utile, que commode; mais parce que nous le voulons, à force de l'enviſager comme agréable, comme utile ou commode, nous nous le figurons permis, nous le prétendons innocent, nous nous perſuadons qu'il eſt honnête, & par un progrès d'erreur, dont on ne voit que trop d'exemples, nous allons juſqu'à croi-
Ibid. re qu'il eſt ſaint : *Et quodcumque placet, ſanctum eſt.* D'où vient cela ? de l'aſcendant malheureux que notre cœur prend inſenſiblement ſur notre eſprit, ponr nous faire juger des choſes, non pas ſelon ce qu'elles ſont, non ſelon ce que nous voulons ou que nous voudrions qu'elles fuſſent; comme s'il dépendoit de nous qu'elles fuſſent à notre gré bonnes ou mauvaiſes, & que notre volonté eût en

effet ce pouvoir de leur donner la forme qu'il lui plaît. Car c'est proprement ce que S. Augustin a voulu nous faire entendre par cette expression : *Quodcumque placet sanctum est.* Ce que nous voulons, quoique faux, quoique injuste, quoique damnable, pour le vouloir trop, & à force de le vouloir, est pour nous vérité, est pour nous justice, est pour nous mérite & vertu. Que chacun s'examine sans se faire grace : entre ceux qui m'écoutent, peut-être y en aura-t-il peu qui osent se porter témoignage que ce reproche ne les regarde pas.

Et voilà pourquoi le Psalmiste parlant des erreurs pernicieuses & des maximes détestables qui se répandent parmi les hommes, & dont se forment peu à peu les consciences des pécheurs & des impies, ne manquoit jamais d'ajoûter que le pécheur & l'impie concevoit ces erreurs dans son cœur, qu'il les établissoit dans son cœur, que son cœur étoit la source d'où elles procédoient, & que c'étoit dans son cœur qu'il avoit coûtume de se dire à soi-même tout ce qui étoit propre à le confirmer dans son péché & dans son impiété : *Dixit in corde suo.* *Ps.* 47.

S'il avoit écouté sa raison, sa raison lui auroit dit tout le contraire : s'il avoit consulté sa foi, sa foi de concert en ceci avec sa raison, lui auroit répondu : tu te trompe ; il y a une loi qui te défend, sous peine de mort, l'action que tu vas faire sans scrupule ; il y a un tribunal suprême où tu seras jugé selon cette loi ; il y a un Dieu, & entre les attributs de Dieu, le plus inséparable de son être est sa providence, & une partie de cette providence est la justice rigoureuse avec laquelle il punira ton

crime : c'eſt ce que la religion, ſoûtenue de la raiſon même, lui auroit fait entendre, tout impie qu'il eſt. Mais parce qu'il n'en a voulu croire que ſon cœur, ſon cœur déterminé à le ſéduire, lui a tenu un langage tout oppoſé ; ſon cœur lui a dit qu'en tel & tel cas ſa raiſon ne lui impoſoit point une ſi étroite ni une ſi dure obligation ; ſon cœur lui a dit que ſa religion ne faiſoit pas dépendre de ſi peu de choſe un mal auſſi grand que la réprobation ; ſon cœur lui a dit que ſa foi ſeroit une foi outrée, ſi elle pouſſoit juſques-là les vengeances de Dieu, & de tout cela il s'eſt fait une conſcience.

Or qu'y a-t-il, encore une fois, de plus aiſé que de ſe la faire ainſi ſelon ſon cœur ? Donnez-moi un homme dont le cœur ſoit dominé par une paſſion ; tandis qu'elle le domine, quel penchant n'a-t-il pas à opiner, à décider, à conclure ſuivant le mouvement de cette paſſion dont il eſt eſclave ? quelle détermination ne ſe ſent-il pas à trouver juſte & raiſonnable tout ce qui la favoriſe, & à rejeter tout ce qui l'en devroit guérir ? Prenons de toutes les paſſions la plus connue & la plus ordinaire. On a dans le monde un attachement criminel, & on veut l'accorder avec la conſcience ; que ne fait-on pas pour cela ? S'il s'agit de régler des commerces, de retrancher des libertés, de quitter & de fuir des occaſions qui entretiennent le deſordre de cette honteuſe paſſion, du moment que le cœur en eſt poſſédé, combien de raiſons fauſſes, mais ſpécieuſes, ne ſuggere-t-elle pas à l'eſprit pour étendre là-deſſus les bornes de la conſcience, pour ſecouer le joug du précepte, pour en adoucir la rigueur, pour conteſter le droit, quoique évident, pour ne

pas convenir des faits, quoique visibles ? Par exemple, pour ne pas convenir du scandale, quoiqu'il soit réel, & peut-être même public ; pour soutenir que l'occasion n'est ni prochaine ni volontaire, quoiqu'elle soit l'un & l'autre ; pour faire valoir de vains prétextes, des impossibilités apparentes de sortir de l'engagement où l'on est ; pour justifier ou pour colorer les délais opiniâtres qu'on y apporte. De la maniere qu'est fait l'homme, quand sa passion est d'un côté & son devoir de l'autre, ou plutôt quand son cœur a pris parti, quel miracle ne seroit-ce pas s'il conservoit dans cet état une conscience pure & saine, je dis pure & saine d'erreurs ?

Mais s'il est aisé de se faire une fausse conscience, en se la formant selon ses desirs, beaucoup plus l'est-il encore en se la formant selon ses intérêts ; & c'est ici où je vous prie de renouveller votre attention. Car, comme raisonne fort bien S. Chrysostôme, c'est particulierement l'intérêt qui excite les desirs & qui leur donne cette vivacité si propre à aveugler l'homme dans les voies du salut. En effet, mes chers Auditeurs, pourquoi se fait-on dans le monde des consciences erronées, sinon parce qu'on a dans le monde des intérêts à sauver & ausquels, quoi qu'il en puisse être, on n'est pas résolu de renoncer ? Et pourquoi tous les jours en mille choses que la loi de Dieu défend, étouffe-t-on les remords de la conscience les plus vifs, sinon parce qu'il n'y en a point de si vifs, que la cupidité encore plus vive, & l'intérêt plus fort que la conscience, n'ait le pouvoir d'étouffer ? On nous l'a dit cent fois, & malgré nous-mêmes peut-être l'avons-nous reconnu ; dès qu'il ne s'agit point de l'intérêt, il

ne nous coûte rien d'avoir une conſcience droite, ni d'être réguliers, & même ſéveres en ce qui regarde les obligations de la conſcience. Notre intérêt ceſſant ou mis à part, ces obligations de conſcience n'ont rien d'onéreux que nous n'approuvions, & même que nous ne goûtions : nous en jugeons ſainement, nous en parlons éloquemment, nous en faiſons aux autres des leçons, nous en pouſſons l'exactitude juſqu'à la plus rigide perfection, & nous témoignons ſur ce point de l'horreur pour tout ce qui n'eſt pas conforme à la pureté de nos principes. Mais eſt-il queſtion de notre intérêt, ſe préſente-t-il une occaſion où par malheur l'intérêt & cette pureté de principes ne ſe trouvent pas d'accord enſemble ? Vous ſçavez, Chrétiens, combien nous ſommes ingénieux à nous tromper : Dès là nos lumieres s'affoibliſſent, dès là notre ſévérité ſe dément, dès là nous ne voyons plus les choſes avec cet œil ſimple, cet œil épuré de la corruption du ſiécle. Parce qu'il y va de notre intérêt, ces opinions, qui juſqu'alors nous avoient paru relâchées, ne nous ſemblent plus ſi larges, & les examinant de plus près, nous y découvrons du bon ſens : ces probabilités dont le ſeul nom nous choquoit & nous ſcandaliſoit, dans le cas de notre intérêt, ne nous paroiſſent plus ſi odieuſes : ce que nous condamnions auparavant comme injuſte & inſoûtenable, à la vûe de notre intérêt change de face, & nous paroît plein d'équité : ce que nous blâmions dans les autres, commence à être légitime & excuſable pour nous. Peut-être ne laiſſons-nous pas de diſputer un peu avec nous-mêmes ; mais enfin nous nous ren-

dons, & cet intérêt dont nous ne voulons pas nous dépouiller, par une vertu bien surprenante, fait prendre à nos consciences tel biais & tel pli qu'il nous plaît de leur donner.

En quoi avons-nous communément la conscience exacte, & sur quoi sommes-nous séveres dans nos maximes? Confessons-le de bonne foi: sur ce qui n'est pas de notre intérêt, sur ce qui touche les devoirs des autres, sur ce qui n'a nul rapport à nous; c'est-à-dire, que chacun pour son prochain est consciencieux jusqu'à la sévérité; pourquoi? parce qu'on n'a jamais d'intérêt à être relâché pour autrui, & qu'on a plutôt intérêt à ne l'être pas; parce qu'on se fait même, aux dépens d'autrui, un honneur & un intérêt de cette sévérité. Mais au même tems, par un aveuglement grossier dont il y a peu d'ames fidelles qui sçachent bien se garantir, chacun n'est consciencieux pour soi qu'autant que la nécessité de ses affaires, qu'autant qne l'avancement de sa fortune, qu'autant que les succès de ses entreprises, en un mot, qu'autant que son intérêt le peut souffrir; & de là vient que l'erreur & l'iniquité sont aujourd'hui si répandues dans les consciences des hommes. Ecoutez un laïque discourir sur les points de conscience qui concernent les Ecclésiastiques; c'est un oracle qui parle, & rien n'approche de ses lumieres: mais voyez comment il raisonne pour lui-même, ou plutôt jugez-en par ses actions; à peine lui trouverez-vous souvent de la conscience, & cet oracle prétendu vous fera pitié.

Voulez-vous, Chrétiens, que je vous fasse sentir cette vérité? elle est trop importante pour ne la pas mettre dans tout son jour. Appliquez-

vous à ma ſuppoſition. Que je ramaſſe dans ce diſcours tout ce qu'enſeignent les théologiens, je dis les théologiens les plus modérés & les plus éloignés de porter les choſes juſqu'à l'excès d'une indiſcrette ſévérité ; je dis même, ſi vous voulez, les plus commodes & les plus ſoupçonnés, ſoit avec ſujet, ſoit ſans ſujet, de pencher vers le relâchement ; que je ramaſſe, dis-je, tout ce qu'ils enſeignent & qu'ils ſoutiennent être d'une étroite obligation de conſcience, & à quoi néanmoins la conſcience ſouvent des plus zélés contr'eux & contre leur morale, n'eſt pas dans la diſpoſition de ſe ſoumettre : tout commodes qu'on les prétend, que je rapporte ici, ſans y rien ajoûter, & dans les termes les plus ſimples, leurs déciſions ſur certains chefs qui touchent les intérêts des hommes, & que j'en faſſe l'application à tel qui ſe pique le plus d'une conſcience timorée, il y en aura peu de cette aſſemblée que je ne confonde, & peut-être intérieurement que je ne révolte. Que je remontre, par exemple, à un bénéficier, juſqu'où va la ſévérité de ces théologiens indulgents, ſur cinq ou ſix articles eſſentiels dont je veux bien lui épargner le détail, pour peu qu'il ait de ſincérité & de droiture, il s'humiliera devant Dieu, & reconnoîtra qu'il eſt encore bien éloigné de cette exactitude dont il ſe flattoit ; mais pour peu que la vérité le bleſſe, il s'offenſera de celui-ci. Si je ne m'adreſſois qu'à lui, tous les autres qui m'écoutent n'y étant point intéreſſés, loueroient mon zele, & s'écrieroient que j'ai raiſon : mais qu'. j'étende l'induction juſqu'à leurs perſonnes & à leur état, que je paſſe du bénéficier au financier, du financier au magiſtrat, du ma-

giſtrat au marchand & à l'artiſan ; qu'avec la ſainte liberté de la chaire je marque à chacun en particulier en quoi devroit conſiſter pour lui la ſévérité de la morale chrétienne, s'il vouloit l'embraſſer de bonne foi, & que je le convainque, comme il me ſeroit aiſé, que c'eſt ſur cela même qu'il donne dans les plus grands relâchements, dont il ne s'apperçoit pas & à quoi il ne penſe pas ; que je les lui faſſe connoître, & que ſans nul ménagement je les lui mette devant les yeux : oui, je le répéte, peu s'en faudra que tout mon auditoire ne s'éleve contre moi ; & pourquoi ? ah ! Chrétiens, c'eſt ici la contradiction : nous voulons une morale étroite en ſpéculation, & non en pratique ; une morale étroite, mais qui ne nous oblige à rien, qui ne nous incommode en rien, qui ne nous contraigne ſur rien ; une morale étroite ſelon notre goût, ſelon nos idées, ſelon notre humeur, ſelon nos intérêts, une morale étroite pour les autres, & non pas pour nous ; une morale étroite qui nous laiſſe la liberté de juger, de parler, de railler, de cenſurer ; en un mot, une morale étroite qui ne le ſoit pas ; & de là vient que ce prétendu zele de morale étroite n'empêche pas que dans le monde, & dans le monde même chrétien, on ne ſe forme tous les jours de fauſſes conſciences.

Mais j'ai dit, & je le redis, que ce ſont ſurtout les grands qui ſe trouvent plus expoſés au malheur de la fauſſe conſcience, & le devoir de mon miniſtere, le zele que Dieu m'inſpire pour leur ſalut ne me permet pas de leur taire une vérité auſſi eſſentielle que celle-là. Plus expoſés, comme grands, au malheur de la fauſſe conſcience ; pourquoi ? par mille raiſons évi-

dentes qu'ils ne ſçauroient trop méditer. C'eſt qu'étant grands & élevés, ils ont des intérêts plus difficiles à accorder avec la loi de Dieu, & par conſéquent plus ſujets à devenir la matiere & le fond d'une conſcience erronée. Car ne ſont-ce pas les intérêts des grands, qui font que dans leurs entrepriſes & dans leurs deſſeins Dieu eſt rarement conſulté ? que chez eux le reſſort de la conſcience eſt ſi ſouvent affoibli par celui de la politique, ou plutôt que la politique eſt preſque toujours la regle de leurs plus importantes actions, pendant que la conſcience n'eſt écoutée ni ne décide que ſur les moindres ? que ce qui s'appelle leur intérêt n'eſt preſque jamais peſé dans la balance de ce jugement redoutable, où eux-mêmes néanmoins ils doivent l'être un jour ? comme ſi leur intérêt étoit quelque choſe pour eux de plus privilégié qu'eux-mêmes, comme ſi la politique des hommes pouvoit preſcrire contre le droit de Dieu, comme ſi la conſcience n'étoit un lien que pour les ames vulgaires. Plus expoſés, comme grands, au malheur de la fauſſe conſcience ; pourquoi ? c'eſt que tout ce qui les environne contribue à la former en eux. Rien, dit S. Bernard, n'eſt plus propre à ſéduire une conſcience que les applaudiſſements, que les louanges, que les complaiſances éternelles, que de n'être jamais contredit, que d'être toujours ſûr de trouver des approbateurs : or tel eſt le funeſte ſort de ceux que Dieu éléve dans le monde. Plus expoſés, comme grands, par la fatalité de leur état, au malheur de la fauſſe conſcience ; pourquoi ? parce que ſouvent ils ſont ſervis par des hommes dont l'intérêt capital eſt de les tromper ; des hommes

dont toutes les vûes sont peut-être fondées sur l'aveuglement de la conscience de leurs maîtres ; des hommes qui seroient désolés si leurs maîtres avoient une conscience plus exacte ; par conséquent des hommes dont tout le soin est de jeter dans l'illusion ces maîtres de qui ils ont la confiance, & de les y entretenir, soit par les conseils qu'ils leur donnent, soit par les sentiments qu'ils leur inspirent.

J'ai dit même plus en particulier, que dans le monde où vous vivez, qui est la Cour, le desordre de la fausse conscience étoit encore bien plus commun & bien plus difficile à éviter, & je suis certain que vous en tomberez vous-mêmes d'accord avec moi. Car c'est à la Cour où les passions dominent, où les desirs sont plus ardents, où les intérêts sont plus vifs, & par une conséquence infaillible, où s'aveuglent plus aisément & se pervertissent les consciences même les plus éclairées & les plus droites. C'est à la Cour où cette divinité du monde, je veux dire la fortune, exerce sur les esprits des hommes, & ensuite sur leurs consciences, un empire plus absolu : c'est là où la vûe de se maintenir, où l'impatience de s'élever, où l'entêtement de se pousser, où la crainte de déplaire, où l'envie de se rendre agréable, forment ces consciences qui passeroient par-tout ailleurs pour monstrueuses, mais qui se trouvant là autorisées par l'usage & la coutume, semblent y avoir acquis un droit de possession & de prescription. A force de vivre à la Cour, sans autre raison que d'y avoir vécu, on se trouve rempli de ses erreurs ; quelque droiture de conscience qu'on y eût apportée, à force d'en respirer l'air & d'en écouter le langage, on

s'accoûtume à l'iniquité, on n'a plus tant d'hor-reur du vice, & après l'avoir long-tems blâmé, mille fois condamné, on le regarde enfin d'un œil plus favorable, on le fouffre, on l'excufe, c'eft-à-dire qu'on fe fait, fans le remarquer, une confcience nouvelle; & que par un progrès infenfible, de chrétien qu'on étoit, on devient peu à peu mondain & prefque payen.

Vous direz, & il femble en effet qu'il y ait pour la Cour d'autres principes de religion que pour le refte du monde, & que le Courtifan ait un titre pour fe faire une confcience différente en efpéce & en qualité de celle des autres hommes : car telle eft l'idée qu'on en a fi bien confirmée, ou plutôt fi malheureufement juftifiée par l'expérience. Voici, dis-je, ce qu'on en penfe & ce qu'on en dit tous les jours : que quand il s'agit de la confcience d'un homme de Cour, on a toujours raifon de s'en défier & de n'y compter pas plus que fur fon defintéreffement. Cependant, mes chers Auditeurs, faint Paul nous affure qu'il n'y a qu'un Dieu & une foi, & malheur à celui qui le divifant, ce feul Dieu, le repréfentera à la Cour moins ennemi des déréglements des hommes, que hors de la Cour ; ou qui partageant cette foi, la fuppofera plus indulgente pour une condition que pour l'autre : Anathême, mes Freres, difoit le grand Apôtre, à quiconque vous prêchera un autre Evangile que celui que je vous ai prêché ; fût-ce un Ange defcendu du ciel qui vous l'annonçât cet Evangile différént du mien, tenez-le pour féducteur & pour impofteur. Ainfi, Chrétiens, anathême à quiconque vous dira jamais, qu'il y ait pour vous d'autres loix de confcience que ces,

mêmes loix ſur leſquelles les derniers des hommes doivent être jugés de Dieu ; & anathême à quiconque ne vous dira pas que ces loix générales ſont pour vous d'autant plus terribles, que vous avez plus de penchant à vous en émanciper, & que vous êtes à la Cour dans un plus évident péril de les violer.

Reprenons, & concluons : deſirs & intérêts des hommes, ſources maudites de toutes les fauſſes conſciences dont le monde eſt plein. Deſirs & intérêts des hommes, qui faiſoient tirer à David cette triſte conſéquence dont il n'exceptoit nulle condition : *Omnes declinaverunt* : tous ſe ſont égarés, tous ont marché dans la voie du menſonge & de l'erreur, tous ont eu des conſciences corrompues, & même des conſciences abominables : *Corrupti ſunt, & abomenabiles facti ſunt* : pourquoi ? parce que tous ont été paſſionnés & intéreſſés. O mon Dieu, faites-nous bien comprendre cette vérité, & qu'elle demeure pour jamais profondément gravée dans nos eſprits : puiſqu'il eſt vrai que ce ſont nos deſirs qui nous aveuglent, ne nous livrez pas aux deſirs de notre cœur ; puiſque ce ſont nos intérêts qui nous pervertiſſent, ne permettez pas que ces intérêts nous dominent : donnez-nous, Seigneur, des cœurs droits qui, ſoumis à la raiſon, tiennent en bride toutes nos paſſions : donnez-nous des ames généreuſes & ſupérieures à tous les intérêts du monde : par là nos conſciences, qui ſont nos voies, ſeront redreſſées, & par là nous accomplirons la parole du précurſeur de Jeſus-Chriſt, *Dirigite viam Domini.* Mais autant qu'il eſt aiſé de ſe faire dans le monde une fauſſe conſcience, autant eſt-il dangereux de s'y livrer & de la ſuivre : c'eſt le ſujet de la ſeconde Partie.

Pſ. 24.

Ibid.

II. PART. Toute erreur est dangereuse, sur-tout en matiere de mœurs : mais il n'y en a point de plus préjudiciable ni de plus pernicieuse dans ses suites que celle qui s'attache au principe & à la regle même des mœurs, qui est la conscience. Votre œil, disoit le Fils de Dieu dans l'Evangile, est la lumiere de votre corps : si votre œil est pur, tout votre corps sera éclairé ; mais s'il ne l'est pas, tout votre corps sera dans les ténébres. Prenez donc bien garde, ajoûtoit le Sauveur du monde, que la lumiere qui est en vous ne soit elle-même qne ténébres : *Vide ergo ne lumen quod in te est tenebræ sint.* (Luc. c. 11.) Or l'œil dont parloit Jesus-Christ dans le sens littéral de ce passage n'est rien autre chose que la conscience qui nous éclaire, qui nous dirige & qui nous fait agir. Si la conscience, selon laquelle nous agissons, est pure & sans mêlange d'erreur, c'est une lumiere qui se répand sur tout le corps de nos actions, ou pour mieux dire, toutes nos actions sont des actions de lumiere; & pour user encore du terme de l'Apôtre, ce sont des fruits de lumiere : *Fructus lucis :* (Ephes. c. 6.) tout ce que nous faisons est saint, louable, digne de Dieu. Au contraire, si la conscience, qui est le flambeau & la lumiere de notre ame, vient à se changer en ténébres par les erreurs grossieres dont nous nous laissons préoccuper, c'est alors que toutes nos actions deviennent des œuvres de ténébres, & qu'on peut bien nous appliquer ce reproche de Jesus-Christ : *Si lumen quod in te est tenebræ sunt, ipsæ tenebræ quantæ erunt?* (Matth. c. 5.) Hé, mon Frere, si ce qui devoit être votre lumiere n'est que ténébres, que sera-ce de vos ténébres même ? c'est-à-dire, si ce que vous

appellez votre conſcience, & que vous croyez une conſcience droite, n'eſt qu'illuſion, que deſordre, qu'iniquité, que ſera-ce de ce que votre conſcience même condamne & réprouve? que ſera-ce de ce que vous reconnoiſſez vous-même pour iniquité & pour deſordre ?

Voilà, mes chers Auditeurs, l'écueil que nous avons à éviter; car de là s'enſuivent des maux d'autant plus affligeants & plus étonnants, qu'à force de s'y accoûtumer on ne s'en étonne plus & l'on ne s'en afflige plus. Ecoutez-en le détail; peut-être en ſerez-vous touchés. Il s'enſuit de là, qu'avec une fauſſe conſcience il n'y a point de mal qu'on ne commette : il s'enſuit de là, qu'avec une fauſſe conſcience on commet le mal hardiment & tranquillement : enfin il s'enſuit de là, qu'avec une fauſſe conſcience on commet le mal ſans reſſource & ſans nulle eſpérance de remède. Malheur dont il faut aujourd'hui nous préſerver, ſi nous ne voulons pas expoſer notre ame à une perte irréparable & à une éternelle damnation.

Non, Chrétiens, avec une fauſſe conſcience il n'y a point de mal qu'on ne faſſe; dites-moi celui qu'on ne fait pas, & par là vous comprendrez mieux la vérité de ma propoſition. Pour vous la faire toucher au doigt, je vous demande juſqu'où ne va pas le déréglement d'une conſcience aveugle & préſomptueuſe? du moment qu'elle s'eſt érigée en conſcience, dites-moi les crimes qu'elle n'excuſe pas & qu'elle ne colore pas? Quand, par exemple, l'ambition s'eſt fait une conſcience de ſes maximes pour parvenir à ſes fins, dites-moi les devoirs qu'elle ne viole pas, les ſentiments d'humanité qu'elle n'étouffe pas, les loix de

probité, d'équité, de fidélité qu'elle ne renverse pas ? Conscience, tant qu'il vous plaira, corrompue qu'elle est par l'ambition, dites-moi les malignes jalousies qu'elle n'inspire pas, les damnables intrigues qu'elle n'entretient pas, les fourberies, les trahisons dont, s'il est nécessaire, elle ne s'aide pas ? Quand la conscience est de concert avec la cupidité & l'envie d'avoir, dites-moi les injustices qu'elle ne permet pas, les usures qu'elle ne favorise pas, les simonies qu'elle ne pallie pas, les vexations, les violences, les mauvais procès, les chicanes qu'elle ne justifie pas ? Quand la conscience est formée par l'animosité & la haine, dites-moi les ressentiments, les aigreurs qu'elle n'autorise pas, les vengeances qu'elle n'appuie pas, les divisions scandaleuses, les inimitiés qu'elle ne fomente pas, les fiertés, les duretés qu'elle n'approuve pas ? Non, encore une fois, rien ne l'arrête : pervertie qu'elle est d'une part, & néanmoins conscience de l'autre, elle ose tout, elle entreprend tout, elle se porte à tout ; elle couvre la multitude des péchés, & des péchés les plus énormes, non pas comme la charité, en les effaçant, mais en les tolérant, en les soutenant, en les défendant.

Avec une fausse conscience, que ne firent pas les Juifs ? ils crucifierent le Saint des Saints, ils mirent à mort Jesus-Christ. Voilà jusqu'où pouvoit aller la fausse conscience des hommes, & voilà jusqu'où s'est portée la fausse conscience d'un peuple, qui d'ailleurs se piquoit & se glorifioit d'avoir de la religion. Du plus horrible de tous les crimes, qui etoit le Déïcide, il s'est fait une religion ; & par le même principe, on commet tous les jours dans le monde,

quoique ſans effuſion de ſang, les plus cruels homicides ; c'eſt-à-dire, avec une fauſſe conſcience on égorge ſon prochain, on lui porte en ſecret des coups mortels, on lui ôte l'honneur, qui lui eſt plus cher que la vie, on détruit ſa réputation, on ruine par de mauvais offices ſa fortune & ſon crédit. Ne vous offenſez pas de la comparaiſon des Juifs, elle n'a que trop de fondement. En effet, avec une fauſſe conſcience les Juifs n'appréhenderent point d'être ſouillés du ſang du Juſte, qu'ils demanderent à Pilate, quoiqu'en même tems ſcrupuleux & ſuperſtitieux, ils refuſaſſent d'entrer chez Pilate même, parce qu'il étoit Gentil & qu'ils craignoient de devenirs impurs & de ſe mettre hors d'état de manger la Pâque. Et par un abus tout ſemblable & ſi commun aujourd'hui dans le monde, avec une fauſſe conſcience on avale le chameau & on le digére, tandis qu'on craint d'avaler le moucheron ; c'eſt-à-dire, avec une fauſſe conſcience on s'abandonne aux plus violentes & aux plus ardentes paſſions ; on ſe ſatisfait, on ſe venge, on s'empare du bien d'autrui, on le retient injuſtement, on dévore la veuve & l'orphelin, on dépouille le pauvre & le foible, tandis qu'à l'exemple des Phariſiens, on ſe fait des crimes de certains points très-peu importants : on eſt exact & régulier comme eux juſqu'au ſcrupule ſur de légéres obſervances qui ne regardent que les dehors de la religion, pendant que l'on ſe moque & que l'on ſe joue de ce qu'il y a dans la religion & dans la loi de Dieu de plus grand & de plus indiſpenſable, ſçavoir, la juſtice, la miſéricorde & la foi.

Qu'eſt-ce que la fauſſe conſcience ? un

abyme, dit S. Bernard, mais un abyme iné-
Bern. puisable de péchés : *Conscientia quasi abyssus multa* : une mer profonde & affreuse, dont on peut bien dire que c'est là où se trouvent des
Ps. 103. reptiles sans nombre : *Mare magnum ac spatiosum ; illic reptilia, quorum non est numerus.*

Pourquoi des reptiles ? parce que de même, dit ce Pere, que le reptile s'insinue & se coule subtilement, aussi le péché se glisse-t-il comme imperceptiblement dans une conscience où la passion & l'erreur lui donnent entrée. Et pourquoi des reptiles sans nombre ? parce que de même que la mer, par une prodigieuse fécondité, est abondante en reptiles dont elle produit des espéces innombrables, & de chaque espéce un nombre infini, aussi la conscience erronée est-elle féconde en toute sorte de péchés, qui naissent d'elle & qui se multiplient en elle.

Car c'est là, poursuit S. Bernard, où s'engendrent les monstres : *illic reptilia.* C'est dans la fausse conscience où se couvent les envies, les aversions noires & pleines de venin : là où se forment les médisances raffinées, les calomnies enveloppées, les intentions de nuire, les perfidies déguisées, & par une maudite politique, artificieusement dissimulées : là où croissent & se nourrissent les desirs charnels, suivis de consentements volontaires que l'on ne discerne pas ; les attachements secrets, mais criminels, dont on ne se défie pas ; les passions naissantes, mais bientôt dominantes, ausquelles on ne résiste pas : là où se cache l'orgueil sous le masque de l'humilité, l'hypocrisie sous le voile de la piété, la sensualité la plus dangereuse sous les apparences de l'honnêteté : là où

les vices s'amaſſent en foule, parce que c'eſt là qu'ils ſont comme dans leur centre & dans leur élément : *Illic reptilia, quorum non eſt numerus.* A quoi n'eſt-on pas expoſé, & de quoi n'eſt-on pas capable en ſuivant une conſcience aveuglée par le péché ?

N'en demeurons pas là : j'ajoute qu'avec une fauſſe conſcience on commet le mal hardiment & tranquillement : hardiment, parce qu'on n'y trouve dans ſoi-même nulle oppoſition ; tranquillement, parce qu'on n'en reſſent aucun trouble, la conſcience, dit S. Auguſtin, étant alors d'intelligence avec le pécheur, & le pécheur dans cet état ayant fait comme un pacte avec ſa conſcience, qui le met enfin dans la funeſte poſſeſſion de pécher & d'avoir la paix. Or la paix dans le péché eſt le plus grand de tous les maux : non, Chrétiens, le péché ſans la paix n'eſt point abſolument le plus grand mal que nous ayons à craindre, & la paix hors du péché ſeroit ſans exception le plus grand bien que nous puiſſions deſirer; mais l'un & l'autre enſemble, c'eſt-à-dire, la paix dans le péché & le péché avec la paix, c'eſt le ſouverain mal de cette vie, & ce qu'il y a pour le pécheur de plus approchant de la réprobation.

Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que produit la fauſſe conſcience. Prenez garde, s'il vous plaît, à la remarque de S. Bernard, qui éclaircira ma penſée. Il diſtingue quatre ſortes de conſciences ; la bonne, tranquille & paiſible ; la bonne, gênée & troublée ; la mauvaiſe, dans l'agitation & dans le trouble ; la mauvaiſe, dans le calme & la paix ; & là-deſſus écoutez comment il raiſonne. Une bonne conſcience tranquille & paiſible, c'eſt, dit-il, ſans con-

testation un paradis anticipé; une bonne conscience gênée & troublée, c'est comme un purgatoire dans cette vie, dont Dieu se sert quelquefois pour éprouver les ames les plus saintes; une mauvaise conscience dans l'agitation & dans le trouble que lui cause la vûe de ses crimes, c'est une espéce d'enfer. Mais il y a encore, ajoûte-t-il, quelque chose de pire que cet enfer : & quoi ? une mauvaise conscience dans la paix & dans le calme, & c'est où la fausse conscience aboutit. Car dans la conscience criminelle, mais troublée de la vûe de son péché, quelque image qu'elle nous retrace de l'enfer, au moins y a-t-il encore des lumieres, & par conséquent au moins y a-t-il encore des principes de componction, de contrition, de conversion. Le pécheur se révolte contre Dieu; mais au moins sçait-il bien qu'il est rebelle, mais au moins ressent-il lui-même le malheur & la peine de sa rebellion : sa passion le domine & le rend esclave de l'iniquité; mais au moins ne l'empêche-t-elle pas de connoître ses devoirs ni d'être soumis à la vérité. Donnez-moi le mondain le plus emporté dans son libertinage; tandis qu'il a une conscience droite, il n'est pas encore tout-à-fait hors de la voie de Dieu : pourquoi ? parce que malgré les emportements, il voit encore le bien & le mal, & que cette vûe peut le ramener à l'un & le retirer de l'autre.

Mais dans une fausse conscience il n'y a que ténébres, & que ténébres intérieures, plus funestes mille fois que ces ténébres extérieures dont nous parle le Fils de Dieu, puisqu'elles sont la source de l'obstination du pécheur & de son endurcissement. Ténébres intérieures de la

conſcience, qui font que le pécheur au milieu de ſes deſordres eſt content de lui-même, ſe tient ſûr de Dieu, ſe rend de ſecrets témoignages d'une vaine innocence dont il ſe flatte, pendant que Dieu le réprouve, & prononce contre lui les plus ſéveres arrêts.

Et c'eſt là, Chrétiens, ce que j'ai prétendu, quand j'ai dit en dernier lieu qu'avec une fauſſe conſcience on commet le mal ſans reſſource : car la grande reſſource du pécheur, c'eſt la conſcience droite & ſaine, qui en commettant même le péché, le condamne & le reconnoît comme péché. C'eſt par là que Dieu nous rappelle, par là que Dieu nous preſſe, par là que Dieu nous force, pour ainſi dire, de rentrer dans l'ordre & dans la ſoumiſſion & l'obéiſſance dûe à ſa loi : ce fut par là que la grace de Jeſus-Chriſt victorieuſe, triompha du cœur d'Auguſtin; cette rectitude, & pour ainſi dire, cette intégrité de conſcience, que S. Auguſtin avoit conſervée juſques dans ſes plus grands déréglements, fut le reméde & la guériſon de ſes déréglements même. Oui, Seigneur, diſoit-il à Dieu, dans cette humble confeſſion de ſa vie, que je puis propoſer aux ames pénitentes comme un parfait modele ; oui, Seigneur, voilà ce qui m'a ſauvé, ce qui m'a retiré du profond abyme de mon iniquité ; ma conſcience déclarée pour vous contre moi, ma conſcience, quoique coupable, juge équitable d'elle-même, voilà ce qui m'a fait revenir à vous. Voyez-vous, Chrétiens, la conduite de la grace dans la converſion d'Auguſtin ? Ce fonds de conſcience qui étoit reſté en lui & que le péché même n'avoit pu détruire, fut le fonds de toutes les miſéricordes que Dieu vou-

loit exercer ſur lui ; le trouble de cette conſcience criminelle, mais malgré ſon péché, conforme à la loi, fut la derniere grace, mais au même temps la plus efficace & la plus invincible de toutes les graces que Dieu s'étoit réſervées pour fléchir & pour amollir la dureté de ce cœur impénitent. Penſée conſolante pour un pécheur intérieurement agité & livré aux remords de ſa conſcience. Tandis que ma conſcience me fait ſouffrir cette gêne cruelle, mais ſalutaire, tandis qu'elle me reproche mon péché, Dieu ne m'a pas encore abandonné, ſa grace agit encore ſur moi, il y a encore pour moi de l'eſpérance, mon ſalut eſt encore entre mes mains, & les miſéricordes du Seigneur enfin ne ſont pas encore épuiſées ; ces remords dont je ſuis combattu m'en ſont une preuve & une conviction ſenſible, puiſque Dieu me marque par là la voie que je dois ſuivre pour retourner à lui.

En effet, avec une conſcience droite, quelque éloigné de Dieu que l'on puiſſe être, on revient de tout ; c'eſt ce que l'expérience nous fait voir tous les jours en mille ſujets, où Dieu, comme dit S. Paul, ſe plaît à manifeſter les richeſſes de ſa grace, & qui après avoir été les ſcandales du monde par leur vie abominable, en deviennent par leur converſion les exemples les plus éclatants & les plus édifiants. Au contraire, avec une fauſſe conſcience mortellement bleſſée, on eſt dans l'impuiſſance de guérir ; engagé dans les plus grands crimes & dans les plus longs égarements, on eſt ſans eſpérance de retour : avec une fauſſe conſcience on eſt incorrigible & inconvertible, on s'opiniâtre, on s'endurcit, on vit & on meurt

dans ſon péché ; d'où il s'enſuit que la fauſſe conſcience, & ſur-tout la paix de la fauſſe conſcience, dans l'ordre des jugements de Dieu, doit être regardée du pécheur, non-ſeulement comme une punition de Dieu, mais comme la plus formidable des vengeances de Dieu, mais comme le commencement de la réprobation de Dieu.

Et voilà pourquoi, dit Saint Chryſoſtôme, (ne perdez pas cette réflexion, qui a quelque choſe de touchant, quoique terrible) quand Iſaïe animé du zele de la gloire & des intérêts de Dieu, ſembloit vouloir porter Dieu à punir les impiétés de ſon peuple, il n'employoit point d'autres expreſſions que celle-ci : *Excæca cor populi hujus ;* aveuglez le cœur de ce peuple, c'eſt-à-dire, la conſcience de ce peuple ; il ne lui diſoit pas : Seigneur, humiliez ce peuple, confondez ce peuple, accablez, opprimez, ruinez ce peuple ; tout cela lui paroiſſoit peu en comparaiſon de l'aveuglement, & c'eſt à cet aveuglement de leurs cœurs qu'il réduiſoit tout : *Excæca cor ;* comme s'il eût dit à Dieu : c'eſt par-là, Seigneur, que vous vous vengerez pleinement ; guerres, peſtes, famines, calamités temporelles ne ſeroient pour ces ames révoltées que des demi-châtiments : mais répandez dans leurs conſciences des ténébres épaiſſes, & la meſure de votre colere, auſſi-bien que de leur iniquité, ſera remplie. Il concevoit donc que l'aveuglement de leur fauſſe conſcience étoit la derniere & la plus affreuſe peine du péché.

Mais c'eſt pour cela même que par un eſprit tout contraire à celui d'Iſaïe, je fais aujourd'hui une priere toute oppoſée, en diſant

à Dieu : ah ! Seigneur, quelque irrité que vous soyez, n'aveuglez point le cœur de ce peuple, n'aveuglez point les consciences de ceux qui m'écoutent, & que je n'aie pas encore le malheur de servir malgré moi, par l'abus qu'ils feroient de votre parole & de mon ministere, à la consommation & aux tristes suites de leur aveuglement. Déchargez votre colere sur tout le reste, mais épargnez leurs consciences ; leurs biens & leurs fortunes sont à vous ; faites-leur en sentir la perte ; mais ne les privez pas de ces lumieres qui doivent les éclairer dans le chemin de la vertu : humiliez-les, mortifiez-les, appauvrissez-les, anéantissez-les selon le monde, mais n'éteignez pas le rayon qui leur reste pour les conduire : à toute autre punition qu'il vous plaira de les condamner, ils s'y soumettront ; mais ne les mettez pas à l'épreuve de celle-ci, en leur ôtant la connoissance & la vûe de leurs obligations ; car ce seroit les perdre, & les perdre sans ressource ; ce seroit dès cette vie les réprouver. J'acheve. Fausse conscience aisée à former, fausse conscience dangereuse & pernicieuse à suivre, c'est ce que je vous ai fait voir. Enfin, fausse conscience, excuse inutile pour nous justifier devant Dieu ; c'est la derniere Partie.

III. PART. IL en faut convenir, Chrétiens : Dieu, qui est miséricordieux aussi-bien que juste, ne nous feroit pas des crimes de nos erreurs, si c'étoient des erreurs involontaires & de bonne foi, & il n'y aura point de pécheur qui n'eût droit de se prévaloir de sa fausse conscience & qui ne pût avec raison l'alléguer à Dieu, comme une légitime excuse de son péché, si la fausse conscience

conſcience avoit ce caractere de ſincérité dont je parle. Mais on demande ſi elle l'a toujours, ou du moins ſi elle l'a ſouvent. Cette queſtion eſt d'une extrême conſéquence, parce qu'elle renferme une des regles, & j'oſe dire des plus importantes regles, d'où dépend dans l'uſage & dans la pratique le diſcernement & le jugement exacts que chacun de nous doit faire des actions de ſa vie. Il s'agit donc de ſçavoir ſi ce caractere de bonne foi convient ordinairement aux conſciences aveugles & erronées des pécheurs du ſiecle, enſorte qu'une conſcience aveugle & erronée, à l'égard des pécheurs du ſiecle, puiſſe communément leur être un titre pour ſe diſculper & ſe juſtifier devant Dieu. Ah! mes chers Auditeurs, plût à Dieu que cela fût ainſi! un million de péchés ceſſeroit aujourd'hui d'être péchés, & le monde, ſans grace & ſans pénitence, ſe trouveroit déchargé d'une infinité de crimes, dont le poids a fait gémir de tout tems & fait encore gémir les ames vertueuſes.

Mais, ſi cela étoit, reprend ſaint Bernard, pourquoi David, ce ſaint Roi, dans la ferveur de ſa contrition, auroit-il demandé à Dieu, comme une grace, qu'il oubliât ſes ignorances paſſées, voulant marquer par là celles qui avoient cauſées le deſordre & la corruption de ſa conſcience? *Delicta juventutis meæ & ignorantias meas ne memineris.* N'auroit-il pas dû dire au contraire : Seigneur, ſouvenez-vous de mes ignorances, & ne les oubliez jamais? car puiſqu'elles me doivent tenir lieu de juſtification auprès de vous, il eſt de mon intérêt que vous en conſerviez le ſouvenir, & que vous les ayiez toujours préſentes. Eſt- *Pſ. 24.*

ce ainsi qu'il parle ? non : il dit à Dieu, oubliez-les, effacez-les de ce livre redoutable que vous produirez contre moi quand vous me jugerez dans toute la rigueur de votre justice : ne vous souvenez point alors du mal que j'ai fait & que je n'ai pas connu, puisque de ne l'avoir pas connu, dans l'obligation où j'étois de le connoître, est déja un crime dont vous seriez en droit de me punir : *Et ignorantias meas ne memineris*. Il n'est donc pas vrai que l'ignorance, & par conséquent la fausse conscience soit toujours une excuse recevable auprès de Dieu.

Il y a plus, & je prétends qu'elle ne l'est presque jamais, & que dans le siecle où nous vivons, c'est un des prétextes les plus frivoles; pourquoi ? par deux raisons invincibles & sans replique. 1. Parce que dans le siecle où nous vivons, il y a trop de lumiere pour pouvoir supposer ensemble une conscience dans l'erreur & une conscience de bonne foi. 2. Parce qu'il n'y a point de fausse conscience que Dieu dès maintenant ne puisse confondre par une autre conscience droite qui reste en nous, ou qui, quoique hors de nous, s'éleve contre nous malgré nous-mêmes. Encore un moment d'attention, & vous en allez être persuadés.

Non, Chrétiens, dans un siecle aussi éclairé que celui où Dieu nous a fait naître, nous ne devons pas présumer qu'il se trouve aisément parmi les hommes des consciences erronées & au même tems innocentes. Il y en a peu dans le monde de ce caractere, & dans le lieu où je parle, je ne craindrois pas d'avancer qu'il n'y en a absolument point. Car sans m'étendre en général sur la proposition, si vous, mon cher Auditeur, à qui je l'adresse en particu-

lier, aviez été fidele aux limieres de la grace que Dieu vous avoit abondamment communiquées, & si vous aviez usé des moyens faciles qu'il vous avoit mis en main pour vous éclaircir du fonds de vos obligations, jamais ces erreurs qui ont été la source de tant de desordres, ne vous auroient aveuglé, ni n'autoient perverti votre conscience. Souffrez que je vienne au détail. Par exemple, si avant que d'agir & de décider sur des choses essentielles, vous vous étiez défié de vous-même; si vous aviez eu & que vous eussiez voulu avoir un ami droit & chrétien qui vous eût parlé sincerement & sans ménagement; si vous aviez donné un libre accès à ceux dont vous pouviez apprendre la vérité; si votre délicatesse, ou votre répugnance à les écouter, ne leur avoit pas fermé la bouche; si par là les adulateurs ne s'étoient pas emparé de votre esprit; si parmi les ministres du Seigneur qui devoient être pour vous les interpretes de la loi, vous aviez eu recours à ceux qu'il avoit plus libéralement pourvus du don de la science & que l'on connoissoit pour tels; si au lieu d'en choisir d'intelligens, vous n'en aviez pas cherché d'indulgens & de complaisans; si jusques dans le tribunal de la pénitence, vous n'aviez pas préféré ce qui vous étoit commode à ce qui vous auroit été salutaire: cette fausse conscience que nous examinons ici, ne se seroit pas formée en vous. Elle n'est donc venue que de vos résistances à la grace & aux vues que Dieu vous donnoit; elle ne s'est formée que parce que vous avez vécu dans une indifférence extrême à l'égard de vos devoirs, que parce que le dernier de vos soins a été de vous en instruire, que parce

qu'emporté par le plaisir, occupé des vains amusemens du siecle, ou accablé volontairement & sans nécessité de mille affaires temporelles, vous vous êtes peu mis en peine d'étudier votre religion; que parce qu'aimant avec excès votre repos, vous avez évité d'approfondir ce qui l'auroit évidemment, mais utilement troublé. Elle ne s'est formée que parce que dans le doute vous vous en êtes rapporté à votre propre sens, que parce que vous vous êtes fait une habitude de votre présomption, jusqu'à croire que vous aviez seul plus de lumieres que tous les autres hommes; parce que vous vous êtes mis en possession d'agir en effet toujours selon vos idées, rejetant de sages conseils, ne pouvant souffrir nul avis, ne voulant jamais être contredit, faisant gloire de votre indocilité, &, comme dit l'Ecriture, ne voulant rien entendre ni rien sçavoir, de peur d'être obligé de faire & de pratiquer:
Ps. 35. *Noluit intelligere ut benè ageret.*

C'est ainsi, dis-je, mon cher Auditeur, que suivant le torrent & le cours du monde, vous vous êtes fait une conscience à votre gré, & vous êtes tombé dans l'aveuglement. Or n'êtes vous pas le plus injuste des hommes, si vous prétendez qu'une conscience fondée sur de tels principes, vous rende excusable devant Dieu? Cela seroit bon pour des ames payennes, enveloppées dans les ténébres de l'infidélité; cela seroit bon peut-être pour de certaines ames abandonnées à la grossiéreté de leur esprit, & par la destinée de leur état, vivant sans éducation & presque sans instruction. Mais pour vous, Chrétiens, qui vous piquez en tout le reste d'intelligence & de discerne-

ment ; pour vous que la lumiere, si je puis ainsi parler, investit de toute part; pour vous à qui il est si facile d'être si instruits de la vérité & de la connoître à fond; quel droit avez-vous de dire que c'est l'erreur de votre conscience qui vous a trompés ? Abus, mon cher Auditeur, excuse vaine, & qui n'a point d'autre effet que de vous rendre encore plus criminel : c'est ce voile de malice dont parle l'Apôtre ; & quand vous vous en servez, vous ne faites qu'augmenter votre crime, en rejetant sur Dieu ce que vous devez avec confusion imputer à vous-même.

D'autant plus condamnables au tribunal de Dieu (remarquez bien ceci, s'il vous plait, Chrétiens ; c'est un second titre dont Dieu se servira contre nous) d'autant plus condamnables, que Dieu dans le jugement qu'il fera de nous, ne nous jugera pas seulement sur les erreurs de nos consciences absolument considérées, mais sur les erreurs de nos consciences comparées à l'intégrité de la conscience des payens, mais sur les erreurs de nos consciences opposées à notre exactitude & à notre sévérité même pour les autres, mais sur les erreurs de nos consciences comparées à la droiture des premieres vues & des premieres notions que nous avons eues du bien & du mal avant que le péché nous eût aveuglés. Car tout cela, dit saint Augustin, ce sont autant de regles pour former en nous une conscience éclairée & pure, ou du moins pour l'y rétablir ; & parce que nous les aurons négligées ces regles, ces regles deviendront contre nous autant de sujets de condamnation. Ne serois-je pas heureux si je vous persuadois aujourd'hui

de vous les rendre utiles & néceſſaires ?

Dieu ſe ſervira de la conſcience des payens pour condamner les erreurs des chrétiens. Ainſi Tertullien inſtruiſant les femmes chrétiennes, les confondoit-il ſur certains ſcandales dont quelques-unes, remplies de l'eſprit du monde, ne ſe faiſoient nulle conſcience, & en particulier ſur cette immodeſtie dans les habits, ſur ces nudités criminelles, ſi contraires à la pudeur. Car n'eſt-il pas indigne, leur diſoit-il, qu'il y ait des payennes dans le monde plus régulieres là-deſſus & plus conſcientieuſes que vous ? N'eſt-il pas indigne que les femmes Arabes, dont nous ſçavons les mœurs & les coutumes, bien loin d'être ſujettes à de tels deſordres, les ayent toujours déteſtés comme une eſpece de proſtitution ; & que vous, élevées dans le chriſtianiſme, vous prétendiez les juſtifier par un uſage corrompu dont le monde en vain s'autoriſe, puiſque Dieu l'a en horreur & le réprouve ? Or ſçachez, ajoûtoit ce Pere, que ces payennes & ces infideles seront vos juges devant Dieu. Et moi, chrétiens Auditeurs, ſuivant la même penſée, je vous dis : n'eſt-il pas bien étrange & bien déplorable que nous nous permettions aujourd'hui impunément & ſans remords, cent choſes dont nous ſçavons que les payens ſe ſont fait des crimes ? que dans la juſtice, par exemple, on ne rougiſſe point de je ne ſçais combien de ruſes, de détours, de chicanes que la probité de l'Aréopage n'auroit pas ſoufferts ? que dans le commerce on veuille ſoûtenir des uſures que toutes les loix Romaines ont condamnées ? que dans le Chriſtianiſme on veuille qualifier de divertiſſements honnêtes, au moins permis, des

ſpectacles qui, ſelon le rapport de S. Auguſtin, rendoient infames dans le Paganiſme ceux qui les repréſentoient ? D'où procédoient ces ſentimens ? d'où procédoit la ſévérité de ces loix, ſinon de la rectitude naturelle de la conſcience ? & c'eſt cette conſcience des payens qui réprouvera la nôtre. Car il eſt de la foi qu'ils s'éléveront contre nous au jugement dernier; & il eſt certain que cette comparaiſon d'eux à nous & de nous à eux, ſera un des plus ſenſibles reproches de notre aveuglement.

N'allons pas ſi loin : nous avons une conſcience éclairée, pour qui ? pour les autres ; & aveugle, pour qui ? pout nous-mêmes ; une conſcience exacte pour les autres juſqu'au ſcrupule, & indulgente pour nous-mêmes juſqu'au relâchement. Que fera Dieu ? il confrontera ces deux conſciences, pour condamner l'une par l'autre ; car il eſt encore de la foi que nous ſerons jugés comme nous aurons jugé les autres, & que Dieu prendra pour nous la même meſure que nous aurons priſe pour eux.

Enfin Dieu nous rappellera à ces premieres vues, à ces notions ſi juſtes & ſi ſaintes que nous avions du péché avant que le péché nous eût aveuglés. Quelque renverſement qui ſe ſoit fait dans notre conſcience, nous n'avons pas oublié ce bienheureux état où l'innocence de notre cœur, joint à l'intégrité de notre raiſon, nous dégageoit des illuſions & des erreurs du ſiecle : nous nous ſouvenons encore de ces idées primitives qui nous faiſoient juger ſi ſainement des choſes par rapport à la loi de Dieu ; ce péché, que nous traitons maintenant de bagatelle, nous paroiſſoit un monſtre, & c'étoit la conſcience

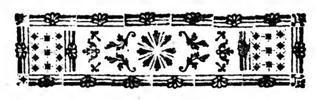
qui nous inſpiroit ce ſentiment. Qu'eſt devenue cette conſcience? comment s'eſt-elle ſi prodigieuſement changée? c'étoit le fruit d'une éducation chrétienne; on l'avoit cultivée, on l'avoit perfectionnée par tant de ſages conſeils. Que nous diſoit-elle autrefois? & pourquoi ne nous dit-elle plus ce qu'elle nous diſoit alors? D'où eſt venue une corruption ſi générale & ſi fatale? on ne nous reconnoît plus, & nous ne nous reconnoiſſons plus nous-mêmes. C'eſt, nous dira Dieu, que vous avez donné entrée à la paſſion, & que la paſſion a étouffé toutes les ſemences de vertu que j'avois jetées dans votre ame. Or vous eſt-il pardonnable de n'avoir pas conſervé tant de bons principes, qui devoient vous ſervir de regles dans tout le cours de vetre vie? Vous eſt-il pardonnable d'avoir éteint tant de lumieres, des lumieres ſi vives, des lumieres ſi pures, & de vous être ſi volontairement plongés dans les ténebres d'une fauſſe conſcience?

C'eſt donc, mes chers Auditeurs, de ce deſordre de la fauſſe conſcience que je vous conjure aujourd'hui de vous préſerver ou de revenir. Pour cela ſouvenez-vous de ces deux maximes qui ſont d'une éternelle vérité, & ſur leſquelles doit rouler toute votre conduite: l'une, que le chemin du ciel eſt étroit, & l'autre, qu'un chemin étroit ne peut jamais avoir de proportion avec une conſcience large. La premiere eſt fondée ſur la parole de Jeſus-Chriſt: *Arcta via eſt quæ ducit ad vitam*, & la ſeconde eſt évidente par elle-même; pour peu que vous ſoyez chrétiens, il n'en faudra pas davantage pour vous faire prendre le deſſein d'une ſolide & parfaite converſion. Sou-

Matth. c. 7.

venez-vous qu'il eſt bien en votre pouvoir de former vos conſciences comme il vous plait, mais qu'il ne dépend pas de vous d'élargir la voie du ſalut. Souvenez-vous que ce n'eſt pas la voie de Dieu qui doit s'accommoder à vos conſciences, mais que ce ſont vos conſciences qui doivent s'accommoder à la voie de Dieu. Or c'eſt ce qui ne ſe pourra jamais tandis que vous les réglerez ſur les maximes relâchées du ſiecle : il faut qu'elles ſe reſſerrent, ou par une juſte crainte, ou par une obéiſſance fidelle, pour parvenir à ce degré de proportion ſans lequel elles ne peuvent être que des conſciences réprouvées. Si, à meſure que vous vous licentiez dans l'obſervation de vos devoirs, le chemin du ciel devenoit plus large & plus ſpacieux, ah ! mon Frere, s'écrie ſaint Bernard, bien loin de vous troubler dans la poſſeſſion de cette vie libre & commode, je vous y confirmerois en quelque ſorte moi-même : à la bonne heure, vous dirois-je; puiſque vous avez trouvé une route & plus facile & auſſi ſûre pour arriver au terme de votre ſalut, ſuivez-la hardiment, & ſi vous le voulez, uſez là deſſus de tous vos droits. Mais il n'en va pas ainſi ; car l'Ecriture ne nous parle point de chemin large qui conduit à la vie : il n'y à qu'une ſeule porte pour y entrer, & l'Evangile nous apprend que pour paſſer par cette porte, il faut faire effort : *Contendite.* Faiſons-le, Chrétiens, ce généreux effort, nous en ſerons bien payés par la gloire qui nous eſt promiſe, & que je vous ſouhaite, &c.

Luc. c. 13.



SERMON
POUR LE IV. DIMANCHE *DE L'AVENT.*

Sur la Sévérité de la Pénitence.

Factum est verbum Domini super Joannem Zachariæ filium in deserto, & venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum.

Le Seigneur fit entendre sa porale à Jean fils de Zacharie dans le désert, & il alla dans tout le pays qui est le long du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la remission des péchés. En saint Luc, chapitre 3.

SIRE,

CE n'étoit pas en vertu du baptême de saint Jean que les péchés étoïent remis; mais le baptême de S. Jean étoit une préparation nécessaire pour parvenir à la rémission des péchés, &

ſans la rémiſſion des péchés on ne pouvoit participer à la rédemption de Jeſus-Chriſt ni profiter de ce bienfait ineſtimable. C'étoit par la pénitence qu'il falloit ſe diſpoſer à la recevoir, & cette pénitence depuis l'établiſſement de la loi chrétienne, eſt communément appellée un ſecond baptême, comme le baptême, ſuivant la doctrine des Peres, étoit autrefois appellé la premiere pénitence.

Voilà pourquoi le divin Précurſeur prêche aujourd'hui le baptême de la pénitence avec tant de zele; & puiſque nous ſommes à la veille de cette grande ſolemnité où nous devons célébrer nous-mêmes la naiſſance du Sauveur des hommes & la venue de ce Meſſie que Jean-Baptiſte annonçoit aux Juifs, je me trouve engagé, mes chers Auditeurs, à vous faire la même prédication. Le caractere de ce baptême, je veux dire de cette pénitence chrétienne dont j'ai à vous parler, eſt, ſelon tous les Docteurs de l'Egliſe, l'eſprit ſe ſévérité. Car c'eſt en cela particulierement, dit Pacien Evêque de Barcelone, que la pénitence eſt différente du premier baptême. Matiere importante & instruction néceſſaire que je vous prie de ne pas négliger. Il n'eſt rien de plus ordinaire, ni rien de plus étranger, que de voir le relâchement ſe gliſſer juſques dans notre pénitence même; & c'eſt ce deſordre que j'attaque dans ce diſcours & que j'entreprends de corriger, après que nous aurons demandé le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

IL y a long-tems, & ce n'eſt pas ſeulement de nos jours, qu'il s'eſt élevé dans le monde, je dis dans le monde chrétien, des conteſ-

tations touchant la févérité de la pénitence; confidérée de la part des Prêtres, qui font les vicaires de Jefus-Chrift, & qui ont été établis de Dieu pour en être les miniftres & les difpenfateurs. Il n'eft rien de plus fameux dans l'hiftoire de l'Eglife que le différent qui s'émut fur ce point entre les Novatiens & la fecte qui leur étoit oppofée : les uns vouloient que l'on admît indifféremment à la pénitence toutes fortes de pécheurs, & les autres prétendoient au contraire, qu'on n'y en devoit recevoir aucun : ceux-là corrompoient la pénitence par un excès de relâchement, & ceux-ci en détruifoient tout-à-fait l'ufage par un excès de févétité. L'Eglife infpirée du Saint-Efprit, fuivant fa conduite ordinaire, prit le milieu entre ces deux extrémités, & par le tempérament qu'elle y apporta, en modérant la rigeur des uns & en corrigeant la trop grande facilité des autres, elle réduifit la pénitence, difons mieux, l'adminiftration du facrement de la pénitence aux juftes bornes où le fouverain Prêtre de Jefus-Chrift avoit prétendu la renfermer.

Or cette importante queftion tant agitée alors, s'eft enfuite renouvellée prefque dans tous les fiecles; nous l'avons vûe fe réveiller dans le nôtre, non pas avec le même éclat ni avec des fuites fi funeftes, à Dieu ne plaife! mais toujours avec le même partage de fentimens & la même diverfité de conduite. Ceux-là ont pris le parti de la févérité, mais d'une févérité fans mefure, & ceux-ci le parti de la douceur, mais d'une douceur quelquefois dangereufe, foit pour le miniftre de la pénitence, foit pour le pécheur pénitent.

Je n'ai garde, Chrétiens, de m'engager aujourd'hui dans cette controverſe, ni d'entreprendre de décider un point qui ne vous regarde pas directement & qui ne peut ſervir à votre édification : car il vous ſeroit bien inutile de ſçavoir comment & par quelles regles les Prêtres doivent adminiſtrer la pénitence, pendant que vous ignorez de quelle maniere vous devez vous-mêmes la pratiquer ; & d'ailleurs l'expérience nous apprend aſſez que ces ſortes de matieres traitées dans la chaire, & par là ſoumiſes au jugement du public, n'ont point d'autre effet que de diviſer les eſprits, & de faire que les peuples qui doivent être jugés par les Prêtres dans le ſaint tribunal, deviennent eux-mêmes les juges des Prêtres, car voilà ſouvent où tout aboutit.

Tel s'inquiéte de ce que les Prêtres ne font pas leur devoir dans le ſacrement de la pénitence, qui ſe met très-peu en peine d'y faire le ſien : tel accuſe les Prêtres de foibleſſe & de corruption dans leur morale, qui n'accomplit pas même ce que lui impoſe la morale la moins étroite. On voudroit en général des Prêtres ſéveres & zelés, tandis qu'en particulier on n'a pas le moindre zele ni la moindre ſévérité pour ſoi-même.

Cependant, Chrétiens, c'eſt ſur tout dans le pécheur que doit être la ſévérité de la pénitence, puiſque c'eſt dans le pécheur qu'eſt le deſordre du péché : ſi les Prêtres doivent avoir de la ſévérité, ce n'eſt que pour ſuppléer à celle qui nous manque ; car que peut ſervir toute la ſévérité des Prêtres, quelque pure & quelque ſainte qu'elle ſoit, ſi elle n'eſt pas précédée ou du moins accompagnée de la nôtre ?

Ne parlons dont point de la févérité de la pénitence par rapport aux Miniftres que Dieu a choifis & qu'il a revêtus de fon pouvoir pour être dans le facré tribunal comme fes lieutenans & les défenfeurs de fes intérêts : s'il y a dans l'exercice de leur miniftere quelque abus à réformer, laiffons-en le foin aux Prélats & à ceux qui ont autorité dans l'Eglife ; mais nous, ne penfons qu'à nous-mêmes, puifque nous ne devons répondre que de nous-mêmes. Or je dis que le grand principe qui doit animer & régler notre pénitence, c'eft la févérité ; févérité néceffaire, & févérité douce. Appliquez-vous, & concevez mon deffein. Je prétends que la pénitence prife par rapport à nous, doit être févere ; c'eft de quoi il faut convaincre vos efprits, ce que je ferai dans le premier Point. Mais parce que cette févérité pourroit rebuter vos cœurs, j'ajoûte que plus notre pénitence eft févere, plus dans fa févérité même elle devient douce ; je vous le montrerai dans le fecond Point. Néceffité d'une pénitence févere, douceur d'une pénitence févere ; c'eft tout le fujet de votre attention.

I. PART. QUelque relâchement que le péché ait introduit dans le Chriftianifme, il eft aifé de comprendre, pour peu que l'on connoiffe la nature de la pénitence, qu'elle doit être févere de la part du pécheur, & la raifon qu'en apporte Saint Auguftin, eft convaincante. Car, dit ce Pere, qu'eft-ce que la pénitence ? c'eft un jugement, mais un jugement dont la forme a quelque chofe de bien particulier. Et en effet, fi vous me demandez quel eft celui qui y préfide en qualité de juge, je vous

réponds que c'eſt celui qui y paroît en qualité de criminel, je veux dire, le pécheur même : *Aſcendit homo adversùm ſe tribunal mentis ſuæ :* l'homme s'érige un tribunal dans ſon propre cœur, il ſe cite devant ſoi-même, il ſe fait l'accuſateur de ſoi-même, il rend des témoignages contre ſoi-même, & enfin animé d'un zele de juſtice, il prononce lui-même ſon arrêt. Voilà la véritable & parfaite idée de la pénitence chrétienne. *Auguſt. lib. 50. homil.*

Mais, me direz-vous, Saint Auguſtin parlant ailleurs du jugement de Dieu, dit qu'il n'appartient qu'à Dieu d'être juge dans ſa propre cauſe. Il eſt vrai, Chrétiens ; il n'appartient qu'à lui de l'être d'une maniere indépendante, de l'être avec un pouvoir abſolu, de l'être ſouverainement & ſans appel. Or l'homme en ſe jugeant lui-même par la pénitence, eſt bien éloigné d'avoir ce caractere de juriſdiction : il ſe juge, mais en qualité ſeulement de délégué & comme tenant la place de Dieu : il ſe juge, mais en vertu ſeulement de la commiſſion que Dieu lui a donnée : il ſe juge, mais avec toute la dépendance d'un juge inférieur à l'égard d'un juge ſouverain. Différences bien eſſentielles, & qui ſervent à établir la vérité que je vous prêche ; ſçavoir, que notre pénitence doit être exacte & rigoureuſe. Car écoutez trois raiſonnemens que je forme de ce principe : l'homme dans la pénitence fait l'office de Dieu, en ſe jugeant lui-même ; il doit donc ſe juger dans la rigueur : l'homme dans la pénitence devient juge, non pas d'un autre, mais de ſoi-même ; il doit donc dans ſes jugemens prendre le parti de la ſévérité : du jugement que l'homme fait de

lui-même dans la pénitence, il y a appel à un autre jugement supérieur, qui est celui de Dieu ; il doit donc y procéder avec une équité inflexible. Développons ces trois pensées, & suivez-moi.

Je le dis, Chrétiens, & il est vrai : l'homme pécheur tient la place de Dieu quand il se juge lui-même par la pénitence ; & c'est ce que Tertullien nous déclare en termes formels. La pénitence, dit-il, est une vertu qui doit faire en nous la fonction de la justice de Dieu & de la colere de Dieu ; de la justice de Dieu, pour nous condamner, & de la colere de Dieu, pour nous punir ; car c'est là le sens de ces admirables paroles, *Pœnitentia Dei indignatione fungitur* : une vertu qui doit prendre contre nous les intérêts de Dieu, qui doit réparer en nous les injures faites à Dieu, qui, aux dépens de nos personnes, doit venger & appaiser Dieu, qui à mesure que nous sommes plus ou moins coupables, doit nous faire plus ou moins sentir l'indignation & la haine de Dieu ; je dis cette haine parfaite qu'il a du péché, & cette sainte indignation qu'il ne peut s'empêcher, parce qu'il est Dieu, de concevoir contre le pécheur. Si la pénitence est conforme à la droite raison, c'est-à-dire, si elle est ce qu'elle doit être, en voilà le vrai caractere. Or je vous demande : ce caractere peut-il lui convenir, à moins qu'elle ne penche vers la rigueur, & qu'elle ne nous inspire contre nous-mêmes ce zele de sévérité qui lui est si propre ?

Tertull. de pœnitent.

A parler simplement & dans les termes les plus éloignés de l'amplification, à quoi dans le sujet que je traite je fais profession de renoncer ; dites-moi, Chrétiens, une lâche & molle

pénitence a-t-elle quelque chose qui ressemble à cette indignation de Dieu ? Entre la pénitence d'un homme mondain & la justice de Dieu vindicative, y a-t-il quelque proportion ? ou plutôt dans l'énorme & monstrueuse opposition qui se trouve entre l'extrême sévérité de celle-ci & les honteux relâchemens de celle-là, l'une peut-elle être substituée à l'autre, & s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte, devenir l'équivalent de l'autre ? Ah ! mes chers Auditeurs, oserions-nous le dire ? oserions-nous même le penser ? il s'ensuit donc que notre pénitence alors, non seulement n'est point dans ce degré de perfection qui en pourroit rélever infiniment le mérite & la gloire devant Dieu, mais qu'à la bien examiner dans ses principes & selon l'exacte mesure qu'elle doit avoir, elle n'est pas même absolument recevable : pourquoi ? parce qu'elle n'a nulle conformité à son souverain modele, & que la regle de Tertullien ne peut lui être appliquée : *Pœnitentia Dei indignatione fungitur.* Quand je ne consulterois que le bon sens, c'est ainsi que je conclurois.

Approfondissons cette pensée ; & puisque la fin de la vraie pénitence doit être de condamner & de punir le péché, imaginons-nous, mes Freres, reprend S. Augustin, que Dieu a fait un pacte avec nous, & qu'il nous a dit : il faut ou que vous vous jugiez vous-mêmes, ou que malgré vous-mêmes vous soyez jugés ; que vous vous jugiez vous-mêmes dans cette vie, ou que malgré vous vous soyez jugés à la mort ; je vous en laisse le choix. Il est impossible que vous évitiez l'un & l'autre, parce que tout péché attire un jugement après soi ; mais

l'un au l'autre me suffira, & je m'en tiendrai également satisfait. Il dépend donc maintenant de vous, ou d'être jugés par moi, ou de ne l'être pas : car si vous vous jugez vous-mêmes par la pénitence, dès là vous n'êtes plus responsables à ma justice, & tout pécheurs que vous êtes, ma justice n'a plus d'action contre vous : au contraire, si vous ne vous jugez pas, ou si vous vous jugez mal, le droit que j'ai de vous juger subsiste nécessairement, & comme Dieu, je suis obligé par le devoir de ma providence à la maintenir dans toute son étendue.

C'est ainsi que Dieu nous parle : & en quel endroit de l'Ecriture nous propose-t-il une telle condition ? dans tous les livres des Prophetes ; mais plus expressément dans cet excellent passage de l'Epître aux Corinthiens, où Saint Paul instruisant les premiers Fideles, leur donnoit cet important avis : *Quòd, si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur* : sçachez, mes Freres, que, si nous voulions bien nous juger nous-mêmes, nous ne serions jamais jugés de Dieu. C'est pour cela que les Peres de l'Eglise ont si hautement axalté le mérite de la pénitence, en disant qu'elle a le pouvoir de nous affranchir en quelque sorte de la jurisdiction de Dieu. Ah ! s'écrioit S. Bernard, que ce jugement que je fais de moi-même m'est avantageux, puisqu'il me soustrait au jugement de mon Dieu, qui est si terrible ! *Quàm bonum pœnitentiæ judicium, quod districto Dei judicio me subducit !* Oui, ajoûtoit cet homme de Dieu, je veux, quoique pécheur, quoique chargé d'iniquité, me présenter devant ce formidable juge, mais je veux m'y présenter déja

1. *Cor.* c. 11.

Bern.

tout jugé, afin qu'il ne trouve plus rien à juger en moi, parce que je ſçais bien, & qu'il m'a lui-même aſſuré qu'il ne jugera jamais ce qui aura une fois été jugé : *Volo vultui iræ judicatus præſentari, non judicandus ; quia bis non judicat in idipſum.* *Ibid.*

Or cela ſuppoſé, Chrétiens, n'ai-je pas raiſon de dire que la ſévérité du pécheur envers lui-même eſt une qualité eſſentielle à la pénitence ? Car que fais-je, pourſuit S. Bernard, & voici ce que chacun de nous doit s'appliquer pour ſe mettre dans les diſpoſitions que demande la ſolemnité prochaine ; que fais-je, ſoit lorſque je me préſente devant Dieu au tribunal de la pénitence, ſoit lorſque je pratique cette ſainte vertu dans le ſecret de mon ame ! Je fais, ou je dois vouloir faire ce que Dieu fera un jour quand il me jugera ; & que fera-t-il alors ? Un jugement ſévere de ma vie, qui ne pourra être ni obſcurci par l'erreur, ni affoibli par la paſſion, ni corrompu par l'intérêt. Un jugement où Dieu, pour être irréprochable dans ſes arrêts, emploiera toute la pénétration de ſon etendement divin & toute l'intégrité de ſa volonté adorable : *Ut vincas cùm judicaris.* *Pſ. 50.* En un mot, un jugement où Dieu, malgré moi-même, découvrira toute mon iniquité & ne me fera nulle grace ; car il eſt de la foi qu'il me jugera ainſi. Il faut donc, ſi je veux prendre l'eſprit de pénitence, que je faſſe quelque choſe de ſemblable : & puiſque voici le tems où je dois entrer en jugement avec moi-même, pour me préparer à la naiſſance de mon Sauveur, il faut, autant qu'il m'eſt poſſible, que j'imite les procédures de la juſtice de Dieu contre moi-même ; c'eſt-à-dire,

que je commence dès aujourd'hui à bien connoître l'état de mon ame, à en développer les plis & les replis les plus cachés, à sonder la profondeur de mes plaies; que je considére cet examen comme devant être pour moi un supplément de celui de Dieu, & par conséquent comme l'affaire de ma vie la plus importante, & celle qui exige de moi une attention plus sérieuse; que pour cela je ramasse toutes les lumieres de mon esprit, afin de me juger, s'il se peut, aussi parfaitement que Dieu me jugera, afin de discerner mes fautes aussi exactement & avec la même équité qu'il les discernera, afin d'exercer sur moi la même censure qu'il exercera; que pour faire cette action dignement, je sois résolu de n'y consulter ni mon amour propre, ni la prudence de la chair, ni la politique du monde, ni l'exemple, ni la coûtume, ni les idées du siecle, ni mes préjugés, mais d'y écouter ma seule conscience, la foi seule; la religion seule; que je prenne la balance en main, non pas celle des enfans des hommes, qui est une balance trompeuse, *Mendaces filii hominum in stateris*, mais la balance du sanctuaire, où je dois être pesé aussi-bien que l'infortuné Roi de Babylone,

Ps. 61.

Car, si j'y procéde autrement, c'est-à-dire, si jusques dans le sacré tribunal je me flate moi-même, si j'use de dissimulation avec moi même, si je suis d'intelligence avec ma passion, si je me prévaux contre Dieu de ma fragilité, si je qualifie mes péchés de la maniere qu'il me plaît, adoucissant les uns, déguisant les autres, donnant à ceux-ci l'apparence d'une droite intention, couvrant ceux-là du prétexte d'une malheureuse néceffité; si je décide toujours en

ma faveur ; si dans les doutes qui naissent sur certaines injustices que je commets, & qui attirent après elles des obligations onéreuses, je conclus dans tous mes raisonnemens à ma décharge, ensorte que quelque injure ou quelque dommage qu'ait reçu de moi le prochain, je ne me trouve jamais obligé, selon mes principes, à nulle réparation ; enfin, si pour ne me pas engager dans une discussion & une recherche qui me causeroit une trouble fâcheux, mais un trouble salutaire, mais un trouble nécessaire, je me contente d'une revue précipitée, & je m'étourdis sur les difficultés de ma conscience plutôt que je ne les éclaircis ; si c'est ainsi que je me comporte, ah ! ma pénitence n'est plus qu'une pénitence chimérique & réprouvée de Dieu : pourquoi ? parce qu'elle n'est pas, comme elle le doit être, conforme au jugement de Dieu. Dieu & moi, nous avons deux poids, deux mesures différentes ; & c'est ce que l'Ecriture appelle iniquité & abomination.

En effet, Chrétiens, Dieu nous jugera bien autrement ; cette lâche & molle procédure que nous observons à notre égard dans la pénitence, n'est point celle que Dieu suivira dans son jugement ; si cela étoit, en vain voudroit-on nous le faire craindre, en vain auroit-il fait aux Saints & feroit-il encore aux ames vertueuses tant de frayeur : car s'il pouvoit s'accorder avec tous nos ménagemens, avec tous nos deguisemens, avec tous nos adoucissemens, qu'auroit-il alors de si terrible, & comment seroit-il vrai que les jugemens de Dieu sont si éloignes de ceux des hommes ? mais la foi m'empêche bien de me flater d'une si vaine espérance ;

car elle me représente sans cesse ces deux vérités essentielles, que le jugement de Dieu est infiniment rigoureux, que le jugement de Dieu doit être le modele & la regle de ma pénitence; d'où elle me fait conclure malgré moi, que ma pénitence est donc fausse & imaginaire si elle n'est accompagnée de cet esprit de zele & de rigueur avec lequel je dois me juger moi-même & me condamner.

Et voilà, mes chers Auditeurs, ce qui faisoit faire à David cette priere si censée, lorsqu'il demandoit à Dieu, comme une grace particuliere, de ne permettre pas que jamais son cœur consentît à ces paroles de malices, c'est-à-dire à ces prétextes que le démon nous suggere pour notre propre justification & pour nous servir
Ps. 140. d'excuse dans nos péchés : *Ne declines cor meum in verba malitiæ ad excusandas excusationes in peccatis.* Et parce que l'expérience lui avoit appris que la plûpart des hommes donne d ans ce piege, & que le monde est plein de ces faux élus, car c'est ainsi qu'il les appelloit, qui en traitant même avec Dieu, ont toujours raison ou prétendent toujours l'avoir; ce saint Roi protestoit à Dieu qu'il ne vouloit point de communication ni de société avec eux :
Ibid. *Cum hominibus operantibus iniquitatem., & non communicabo cum electis eorum.*

Mais qui sont ces élus du siecle, demande S. Augustin, expliquant ce passage du pseau-
August. in Psal. 140. me : *Qui sunt isti electi sæculi?* Ce sont, répond ce Pere, certains esprits prévenus, aussi-bien que le Pharisien, d'un orgueil secret, qui ne se connoissant pas, jugent toujours favorablement deux-mêmes & se tiennent sûrs de leur probité; qui ne se défient ni de leurs erreurs

ni de leurs foiblesses, qui de leurs vices se font des vertus; qui séduits par leurs passions, prennent la vengeance pour un acte de justice, la médisance pour zele de la vérité, l'ambition pour attachement à leur devoir, qui s'avouent bien en géneral les plus grands pécheurs du monde, mais ne conviennent jamais en particulier d'avoir manqué; en un mot, qui se justifient sans cesse devant Dieu, & se croient irrepréhensibles devant les hommes; car c'est l'idée que nous en donne S. Augustin; par où il nous fait entendre que de tout tems il y a eu des esprits de ce caractere. Elus du siecle, qui cherchant à autoriser leurs desordres, dès là n'ont nulle disposition à s'en repentir, beaucoup moins à y renoncer, en quoi néanmoins consiste la pénitence. L'un, ajoûtoit le même Docteur, impute aux astres le déréglement de sa vie, comme si la constellation de Mars étoit la cause de ses violences, ou celle de Venus de ses débauches: *Venus in me adulterium fecit, sed non ego.* L'autre imbu de l'erreur des Manichéens, soûtient que ce n'est pas lui qui péche, mais la nation des ténebres qui péche en lui: *Non ego peccavi; sed gens tenebrarum.* Tel étoit alors le langage des hérétiques, qui, comme remarque Saint Augustin, n'alloit qu'à fomenter la présomption & l'impénitence de l'homme, & à rendre Dieu même auteur du péché; & tel est encore aujourd'hui, quoique sous d'autres expressions & sous des termes plus simples, le langage des mondains, j'entends de ces mondains si indulgents pour eux-mêmes & si lâches dans la pratique & l'usage de la pénitence.

Ibid.

Ibid.

Car dites-moi, Chrétiens; quand un pécheur

aux pieds du Ministre de Jesus-Christ, confesse qu'à la vérité il est sujet à tel desordre, mais que ce desordre est un foible qui mérite plus de compassion que de blâme; que c'est l'effet d'un tempéramment, d'une complexion qui prédomine en lui, & dont il n'est pas le maître; quand il parle de la sorte, ne tombe-t-il pas dans le sentiment de ceux qui s'en prenoient à la fatalité de leur étoile, & qui disoient : *Venus in me adulterium fecit, sed non ego ?* Et quand un autre, pour se disculper de ses crimes, reconnoît d'abord qu'il les a commis, mais du reste ajoûte que dans le monde il y a une certaine corruption dont on ne peut se préserver; que c'est le malheur du monde, & qu'il faudroit n'être pas du monde pour en être exempt: qu'est-ce que le monde dans sa pensée, si-non la nation des ténebres dont
Ibidem. parloit le Manichéen : *Non ego peccavi, sed gens tenebrarum ?* Voilà les prétendues défenses des élus du siecle : *Defensiones istæ sunt electorum sæculi.* Défenses encore une fois aussi injurieuses à la sainteté de Dieu qu'elles sont propres à entretenir le libertinage de l'homme.

Ah! mes Freres, concluoit Saint Augustin, jugeons-nous plutôt dans la rigueur de la pénitence, & par là nous glorifierons Dieu en nous condamnant nous-mêmes. Disons à Dieu, comme David, dans l'esprit d'une humilité sincere: guérissez mon ame, Seigneur, parce que j'ai
Ps. 140. péché contre vous : *Sana animam meam, quia peccavi tibi.* Oui, j'ai péché, & ce n'est ni mon naturel ni mon tempéramment que j'en accuse, il ne tenoit qu'à moi de le régler, & je sçavois assez, quand je voulois, le tenir dans

dans l'ordre : cette paſſion qui m'a dominé au préjudice de votre loi, n'a jamais eu ſur moi d'empire au préjudice de mes intérêts : elle étoit ſouple & ſoumiſe à ma raiſon quand j'en craignois les conſéquences devant les hommes, & elle n'avoit ni emportemens ni ſaillies que je ne réprimaſſe quand je croyois qu'il y alloit de ma réputation ou de ma fortune. J'ai péché contre vous, *peccavi tibi ;* & j'aurois tort de m'en prendre au monde, car le monde, tout pernicieux qu'il eſt, n'a eu d'aſcendant ſur moi qu'autant qu'il m'a plû de lui en donner. Et en effet, cent fois pour me ſatisfaire moi-même, je l'ai mépriſé ; cent fois par vanité & par caprice je me ſuis affranchi de ſon empire, & je me ſuis mis au deſſus de ſes coutumes & de ſes loix. Si je vous avois aimé, ô mon Dieu, autant que j'aimois une gloire mondaine, autant que j'aimois des biens périſſables, autant que j'aimois la vie, le monde avec toute ſa malignité, ne m'auroit jamais perverti. Je ne ſerois donc pas de bonne foi ſi je prétendois par là juſtifier mon infidélité. Voyez-vous, pécheur, dit Saint Auguſtin, comment vous honorez votre Dieu à meſure que vous vous faites juſtice, & une juſtice ſévere, en vous reſſerrant dans les bornes étroites de la pénitence ? *Vides quomodò ſic pateat laus Dei, in quâ anguſtiabaris, cùm te velles defendere.* *Aug. ibidem.*

Mais eſt-il rien de plus naturel que de ſe faire grace à ſoi-même ? & puiſque dans la pénitence, où je tiens la place de Dieu, je deviens moi-même mon juge, qu'y a-t-il de plus pardonnable que de ne pas agir contre moi avec toute la rigueur de la juſtice ? Ah ! Chrétiens

je l'avoue, il n'est rien de plus naturel que de s'épargner soi-même. Mais c'est justement de là que je tire une seconde raison pour nous convaincre que la pénitence doit être févere de notre part : je dis parce que nous avons tant de penchant, & que nous sommes si fortement portés à nous aimer nous-mêmes, & à nous ménager. Car il faut que la pénitence surmonte en nous ce fonds d'amour propre, & elle ne le peut faire que par une sainte rigueur. En effet, s'il étoit question de juger les autres & de prononcer sur les actions du prochain, je n'aurois garde de vous exhorter à la févérité ; je sçais qu'alors nous ne sommes que trop exacts & trop enclins à censurer & à condamner : mais quand il s'agit de nous-mêmes, dont nous sommes idolâtres, & pour qui nous avons non-seulement des tendresses, mais des délicatesses infinies, quel parti plus raisonnable & plus sûr puis-je vous proposer que celui d'une rigueur sage, mais infléxible ?

N'avez-vous pas éprouvé cent fois que les injures les plus légeres nous paroissent des outrages dès qu'elles s'adressent à nous, & qu'au contraire les outrages les plus réels, quelquefois même les plus sanglants, s'anéantissent, pour ainsi dire, dans notre estime, & se réduisent à rien quand ils ne touchent que les autres ? Qui fait cela, sinon cet amour de nous-mêmes qui nous aveugle dans nos jugemens ? & le moyen de le combattre, que par une pénitence rigoureuse ? Hélas, mes Freres, nous sçavons si bien colorer nos défauts, nous sommes si adroits à les couvrir & à les excuser ; ce que Dieu, ce que les hommes condamnent en nous, c'est souvent ce qui nous y plaît davantage & de

quoi nous nous applaudiſſons : que ſera-ce donc de notre pénitence, ſi nous ne corrigeons pas cet inſtinct de la nature corrompue par une regle plus droite, quoique moins commode ? A quelles illuſions ſerons-nous ſujets ? combien de péchés laiſſerons-nous impunis ? combien d'autres ne condamnerons-nous qu'à demi ? Défions-nous de nous-mêmes ; ne nous écoutons jamais nous-mêmes ; avec une telle précaution nous ne ſerons encore que trop expoſés aux pieges & aux artifices de cet amour propre qui ſe gliſſe par tout, & dont nous avons tant de peine à nous défendre.

Mais la grande & derniere raiſon, mes chers Auditeurs, celle qui nous engage plus indiſpenſablement à la ſévérité de la pénitence, & qui demanderoit ſeule un diſcours entier, c'eſt que le jugement que nous portions contre nous-mêmes n'eſt point un jugement ſouverain ni définitif, mais un jugement ſubordonné, un jugement dont il y a appel, appel, dis-je, au tribunal de Dieu ; un jugement dont les nullités & les abus doivent ſervir de matiere à un autre jugement ſupérieur que nous ne pouvons éviter. Car c'eſt là, Chrétiens, c'eſt à ce redoutable tribunal où nous comparoîtrons tous, que nous devons être jugés en dernier reſſort ; c'eſt là que notre Dieu qui par ſa prééminence & par ſa grandeur eſt le juge de tous les jugemens, réformera un jour les vôtres : *Cùm accepero tempus, ego juſtitias judicabo.* A quoi ſur tout s'attachera-t-il dans ce dernier jugement, & quelle ſera ſa principale occupation ? Sera-ce de juger nos crimes ? Non, répond S. Chryſoſtôme ; mais ſa premiere fonction, celle qui marquera davantage la ſupériorité de ſon *Pſ. 74.*

être & sa suprême puissance, sera de juger les jugemens que nous aurons rendus contre nos crimes, de rechercher les accusations que nous en aurons faites, de condamner, pour ainsi dire, nos condamnations, de nous punir de nos punitions; en un mot, de nous faire repentir de nos repentirs même; car voilà proprement le sens de cette parole, *ego justitias judicabo*. Nous nous croyons à couvert & en sûreté sous le voile de ces prétendues pénitences; mais ce voile n'aura caché que notre confusion & notre honte. Nous regardons ces confessions de nos péchés, suivies de quelques satisfactions légeres qu'on nous a imposées, comme autant de justices envers Dieu; mais Dieu nous fera voir que souvent ç'ont été d'énormes injustices, & c'est de ces fausses justices, ou plutôt de ces injustices véritables qu'il nous demandera compte.

Ah! Chrétiens, que nous servira de nous être tant flattés & tant épargnés? que nous servira d'avoir trouvé, & peut-être cherché dans les ministres de Jesus-Christ, des hommes indulgents & faciles? De dispensateurs qu'ils étoient des mysteres de Dieu, que nous servira d'en avoir fait les complices de notre lâcheté? Les condescendances qu'ils auront eues pour nous, ces graces précipitées que nous en aurons obtenues, de quel usage nous feront-elles? Dieu les ratifiera-t-il? ce qu'ils ont délié sur la terre, en relâchant ainsi les droits de Dieu, sera-t-il délié dans le ciel? le pouvoir des clefs qui leur a été donné, va-t-il jusques-là? Non, non, dit l'Ange de l'École, Saint Thomas, le tribunal de la pénitence où ils président est bien dans un sens le tribunal de la miséricorde, mais

le tribunal de la miséricorde de Dieu, & non de leur miséricorde ni de la nôtre, moins encore de la nôtre : car, si par un défaut de zele leur miséricorde vient à s'y mêler, ou si par un aveuglement d'esprit nous y faisons entrer la nôtre ; je le répéte, Chrétiens, & malheur à moi si je ne vous en avertissois pas, comme dit l'Apôtre, à temps & à contre-temps ; de ce tribunal de la miséricorde de Dieu nous devons passer au tribunal de la justice, mais d'une justice sans miséricorde. Voilà le fondement que vous devez poser, fondement sur lequel les premiers Fideles appuyoient cette sévérité de discipline qui s'observoit parmi eux ; *Apud nos*, disoient-ils, au rapport de Tertullien, *Tertull.* *districtè judicatur, tanquam apud certos de divino judicio :* nous nous jugeons exactement & sévérement, parce que nous sçavons qu'il y a une justice rigoureuse qui nous attend, & que nous avons toujours en vue. Aussi, ajoûte Saint Chrysostôme, le juge inférieur & subalterne doit toujours juger selon la rigueur de la loi ; il n'appartient qu'au Souverain de pardonner, & le seul moyen d'obtenir grace est de ne se l'accorder pas.

Sévérité raisonnable ; car il ne faudroit ici, Chrétiens, que notre seule raison pour nous convaincre. Si ces heureux siecles de la premiere ferveur du Christianisme duroient encore, où un seul péché, de la nature même de ceux que notre relâchement a rendus si communs, étoit expié par les exercices les plus laborieux, & tout ensemble les plns humiliants d'une pénitence de plusieurs années, peut-être nous pourroit-il venir dans l'esprit qu'une telle sévérité passeroit les bornes, & ce seroit à moi,

comme défenfeur des intérêts de Dieu, à la juftifier ; ce feroit à moi à vous faire entendre que bien-loin qu'il y eût de l'excès dans cette févérité évangélique, les premiers Chrétiens étoient au contraire fortement perfuadés que les droits de Dieu, qu'il s'agit de réparer dans la pénitence, vont encore bien au-delà ; que jamais l'Eglife n'a fuivi des regles plus fages, & que, fi dans les derniers temps notre extrême délicateffe l'a forcée en quelque forte à les mitiger, c'eft ce qui releve ces regles même, je veux dire, d'avoir été dans leur inftitution auffi raifonnables, que nous avons depuis ceffé de l'être.

Mais nous n'en fommes plus là, mes chers Auditeurs, & je n'ai plus befoin ni de la docilité de votre foi, ni de votre foumiffion à la conduite de l'Eglife, pour vous faire approuver ce qu'il y a de plus févere dans la pénitence. Encore une fois, elle n'a plus rien de févere que ce que votre raifon même vous prefcrit, ou pour parler plus jufte, ce qu'elle a déformais de plus févere, c'eft ce que votre raifon même vous prefcrit.

Oui, mes Freres, en quoi confifte & a toujours confifté fon effentielle févérité, c'eft de nous réduire aux bornes étroites de la raifon que Dieu nous a donnée, & quand nous en fommes fortis, de nous y faire rentrer, en nous obligeant à être raifonnables contre nous-mêmes & aux dépens de nous-mêmes. Car c'eft là ce qui nous coûte & ce que nous trouvons de plus difficile dans la pénitence, de nous interdire tout ce que notre propre raifon nous fait connoître, ou péché ou caufe du péché ; d'arracher de nos cœurs des affections que nous

jugeons nous-mêmes criminelles & sources du péché ; de renoncer à mille choses agréables, mais que nons sçavons être pour nous des engagemens au péché ; de nous assujettir de bonne foi à tout ce que nous reconnoissons être des préservatifs nécessaires contre le péché, de réparer par des œuvres toutes contraires les malheureux effets du péché. C'est ce que je pourrai traiter avec plus d'étendue une autrefois, & c'est en quoi, dis-je, la pénitence nous paroît févere; hors de là on se soumettroit à tout le reste, & pourvu qu'on en fût quitte pour ce qui étoit ordonné par les anciens Canons, on consentiroit sans peine qu'ils fussent renouvellés; on jeûneroit, on se couvriroit du cilice & de la cendre, on se prosterneroit aux pieds des Prêtres ; mais d'étouffer une vengeance dans son cœur, mais de pardonner une injure, mais de rendre un bien mal acquis, mais de rétablir l'honneur flétri par une médisance, mais de sacrifier à son devoir une passion tendre, mais de rompre un commerce dangereux & de se détacher de ce qu'on aime, voilà ce qui révolte la nature & ce qui désole le pécheur, voilà ce qu'on a tant de peine à obtenir de lui, & ce qu'on en obtient si rarement, voilà sur quoi vous vous défendez tous les jours contre les ministres de Jesus-Christ, sur quoi votre résistance énerve si souvent leur zele, ou le rend inutile.

Cependant voilà ce que j'appelle, souffrez cette expression, & ce qui est en effet le raisonnable de la pénitence, si raisonnable que vous êtes les premiers à convenir qu'on ne peut pas se dispenser de l'exiger de vous, si raisonnable que vous seriez vous-mêmes scandalisés si l'on

ne l'exigeoit pas. Le reste étoit d'institution humaine ; mais ce raisonnable est de droit naturel & divin ; le reste a pû changer, mais ce raisonnable subsistera toujours, & est en quelque maniere aussi immuable que Dieu ; le reste dépendoit de l'Eglise, mais ni l'Eglise ni ses ministres ne peuvent rien sur ce raisonnable, & il n'y a point d'autorité sur la terre, il n'y en a point dans le ciel qui puisse nous décharger de l'obligation où nous sommes de l'accomplir.

Heureux si nous goûtons aujourd'hui cette vérité ; heureux si suivant les lumieres de cette droite raison à laquelle malgré nous nous sommes soumis, nous embrassons la pénitence dans toute la sévérité de ses devoirs ; si pour venger Dieu de nous-mêmes, & pour le bien venger, nous faisons passer dans nous-mêmes toute la colere de Dieu ; ensorte que nous Ps. 87. puissions lui dire comme David : *In me transierunt iræ tuæ*, Seigneur, il s'est fait un transport admirable, & comme une transfusion bien surprenante ; du moment que j'ai conçu la griéveté de mon péché & que je l'ai détesté par la pénitence, toute votre colere a passé de votre cœur dans le mien, *In me transierunt iræ tuæ*. Je dis votre colere, Seigneur ; car il me falloit la vôtre, & il n'y avoit que la colere d'un Dieu aussi grand que vous qui pût détruire un mal aussi grand que le péché : la mienne auroit été trop foible, mais la vôtre a toute la force & toute la vertu nécessaire. C'est pour cela que vous l'avez toute répandue dans mon ame, parce que mon péché la méritoit toute entiere ; une partie n'auroit pas suffi ; mais il me la falloit dans toute sa plénitude,

pour pouvoir haïr & punir l'excès de mes desordres : *In me transierunt iræ tuæ.* Au reste, mon Dieu, c'est en cela même que je reconnois votre miséricorde ; je dis en ce que vous avez fait sortir votre colere de votre cœur pour la faire entrer dans le mien ; car si elle étoit demeurée dans vous, à quoi ne vous auroit-elle pas porté contre moi ; au lieu que passant dans moi, elle s'y est, pour ainsi dire, humanisée : encore, Seigneur, n'avez-vous pas voulu qu'elle passât immédiatement de vous dans moi ; sortant de votre sein, elle auroit été trop ardente & trop allumée, & je n'aurois pu la supporter ; mais pour la tempérer, vous l'avez fait passer premieremenr dans le cœur de votre Fils, où elle a presque amorti tout son feu par les saintes & innocentes cruautés qu'elle a exercées sur lui. Et parce que le cœur de votre Fils est la source de toutes les graces, c'est là, c'est dans ce centre de la sainteté & de la miséricorde qu'elle a pris une vertu salutaire pour me sanctifier. C'est ainsi, mon Dieu, qu'elle est venue en moi ; c'est ainsi que je l'ai reçue & que je la veux conserver : *In me transierunt iræ tuæ.* Elle rendra ma pénitence févere ; & par un heureux retour, plus ma pénitence sera févere, plus elle me deviendra douce. C'est le sujet de la seconde Partie.

TErtullien parlant de la pénitence, a dit une chose bien glorieuse d'une part à Dieu, mais de l'autre bien capable de rabatre la présomption & l'orgueil de l'homme. De quoi s'agit-il, mon Frere ? c'est ainsi qu'il s'adresse à un pécheur ; vous êtes en peine de sçavoir si II. PART.

votre pénitence vous sera utile, ou non, devant Dieu : qu'importe? Dieu vous commande de la faire, n'est-ce pas assez pour vous obliger à lui obéir ? Quand il n'y auroit que le seul respect dû à son autorité, elle mérite bien que vous y ayez égard préférablement à votre utilité : *Bonum tibi est pœnitere, an non, quid revolvis ? Deus imperat ; prior est auctoritas imperantis, quàm utilitas servientis.* Or ce que ce Pere disoit en général de la pénitence, je pourrois le dire en particulier de la sévérité de la pénitence. Quand cette sévérité n'auroit rien que de rebutant pour nous, & qu'elle seroit telle que notre amour propre & l'esprit du monde nous la figurent, Dieu l'ordonnant, il n'y auroit point d'autre parti à prendre que celui d'une généreuse soumission, & il seroit juste que notre délicatesse cédât à la nécessité & à la force du précepte : *prior est auctoritas, imperantis, quàm utilitas servientis.*

Tertul. de pœnit.

Mais Dieu, Chrétiens, n'en veut pas user si absolument & si souverainement avec nous ; & par une condescendance digne de sa grandeur, il sçait si bien tempérer les choses que non-seulement le poids ne nous accable pas, mais qu'il nous devient même léger ; & s'il veut que nous nous condamnions à toutes les rigueurs de la pénitence, il prend soin en même-temps que nous y trouvions toute l'onction qui nous la peut adoucir.

Le même Tertullien ne se trompoit donc pas ; & quoiqu'il ait du reste sur le sujet de la pénitence des sentimens outrés, il a parlé juste quand il a dit ailleurs que la pénitence étoit la félicité & la béatitude de l'homme pécheur : *Pœnitentia hominis rei felicitas.* A qui

Tertul.

ne connoîtroit pas les effets de cette vertu, ou plutôt à qui n'en connoîtroit qu'une partie, cette proposition sembleroit un paradoxe. Car qu'y a-t-il en apparence de moins propre à faire le bonheur de l'homme que ce qui mortifie son esprit, que ce qui crucifie sa chair, que ce qui combat ses passions, que ce qui l'oblige à se renoncer lui-même ? Or ce sont les devoirs essentiels de la pénitence. Il est néanmoins vrai, Chrétiens, qu'aprés l'innocence perdue rien ne peut rendre l'homme heureux, je dis même heureux dès cette vie que la pénitence, & vous en conviendrez sans peine quand vous m'aurez entendu. Car j'appelle avec Tertullien la félicité du pécheur dès cette vie, ce qui produit en lui la paix & le calme de la conscience, ce qui le remplit de la joie du Saint-Esprit, ce qui le met dans toute l'assurance où il peut être contre les jugemens de Dieu. Or voilà les effets naturel de la pénitence que je vous prêche ; premiere vérité, vérité incontestable & qui est de la foi. J'ajoûte qu'il n'y a que la pénitence exacte & sévere qui ait la vertu d'opérer ces divins effets, c'est-à-dire, qui produise dans le pécheur cette tranquillité, qui lui fasse goûter cette joie, qui lui donne cette assurance, ou du moins cette confiance chrétienne : seconde vérité qui s'ensuit infailliblement de l'autre. N'ai-je donc pas droit de conclure que la pénitence, dans sa sévérité même, nous devient douce & aimable. Ecoutez-moi, ceci vous édifiera plus que tout ce qu'il y a d'effrayant & de terrible dans la Religion.

Oui, c'est la véritable pénitence, & par conséquent celle où le pécheur se flatte moins, où

il s'épargne moins, qui produit la paix : & de là vient que le Fils de Dieu ne sépara point ces deux graces qu'il accorda tout à la fois à la plus généreuse & la plus fameuse pénitente Marie Magdelaine, lorsqu'il lui dit au moment de sa conversion : *Remittuntur tibi peccata tua ; vade in pace :* vos péchés vous seront remis ; allez en paix. Cette paix de Dieu, comme l'appelle S. Paul, parce qu'elle est en effet souverainement & par excellence le don de Dieu, *Pax Dei :* cette paix que le monde ne peut donner, parce qu'elle n'est pas de son ressort ; *Quam mundus dare non potest pacem :* cette paix qui surpasse tout autre sentiment, tout autre bien, tout autre plaisir, & sans laquelle même il ne peut y avoir ni plaisir ni bien dans la vie ; *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum* : cette paix qui met le repos dans le cœur, qui en fait cesser les troubles, qui en appaise les remords ; cette paix, dis-je, fut le premier fruit des saintes dispositions avec lesquelles Magdelaine vint se présenter à Jesus-Christ. Jusques-là rebelle à Dieu & livrée à elle-même, elle avoit eu de continuels combats à soûtenir. Jusques-là emportée par sa passion, mais au même temps gênée & bourrelée par sa raison, elle avoit senti l'aiguillon du péché, c'est-à-dire, elle en avoit senti la confusion, l'amertume, le repentir bien plus qu'elle n'en avoit goûté la douceur. Jusques-là elle avoit vécu dans des inquiétudes mortelles, mais elle commença à jouir enfin de la paix, dès que par sa pénitence elle eut trouvé grace devant son Dieu : car ce fut alors qu'elle entendit cette divine parole & qu'elle en éprouva l'effet : *Vade in pace ;* allez en paix. Comme si le Sauveur du monde, usant de

Luc. c. 9.

Philip. c. 4.

Orat. Eccles.

Philip. c. 4.

l'empire absolu qu'il avoit sur le cœur de cette pécheresse, lui eût commandé aussi-bien qu'aux vents & à la mer de se calmer : *Imperavit ventis & mari, & facta est tranquillitas magna.* *Matth. c. 8.*

Quoiqu'il en soit, je prétends, mes chers Auditeurs, qu'autant que nous pratiquons la pénitence avec cet esprit de ferveur & cette exacte sévérité envers nous-mêmes, autant nous y trouvons de consolation ; que ce qu'éprouva Magdeleine convertie, Dieu par sa miséricorde nous le fait sentir, puisqu'il nous dit comme à elle intérieurement, & même sensiblement par la bouche de ses Ministres, tout vous est pardonné : *Remittuntur tibi peccata tua ;* ne soyez plus en peine : *Vade in pace.* *Luc. c. 7.*

Mais comment est-il possible qu'une pénitence sévere qui, selon la maxime de Tertullien, fait en nous la fonction de la justice & de la colere de Dieu, nous donne néanmoins la paix ? Ah ! Chrétiens, voilà le miracle que je vous prie de remarquer : car c'est par sa sévérité même qu'elle appaise Dieu, qu'elle désarme Dieu, qu'elle nous rend amis de Dieu, que d'un Dieu courroucé & irrité, lequel n'avoit pour nous que des rigueurs, & qui ne nous préparoit que des châtimens, elle le force, tout Dieu qu'il est, par une sainte violence & par une espece de conversion qui se fait en lui, à devenir un Dieu de bonté, un Dieu qui met sa gloire à nous pardonner sans réserve tout ce que nous ne nous pardonnons pas, qui ne se souvient de nos offenses que pour en faire le sujet & la matiere de ses graces, qui n'est notre juge, que pour nous montrer encore plus authentiquement qu'il est notre pere,

puisqu'alors il nous juge en pere, au lieu qu'à la fin des siecles il nous jugera en maître; enfin un Dieu, qui déposant toutes pensées, tous sentimens de vengeance, n'a plus desormais, comme il s'en déclare lui-même, que des sentimens de compassion & de charité, que des pensées de réconciliation & de paix: *Dicit Dominus; ego cogito cogitationes pacis, & non afflictionis.*

Jerem. c. 29.

Voilà, dis-je, le miracle de la pénitence. Elle fait donc, parce qu'elle est sévere, (appliquez-vous à cette pensée qui n'est que la suite de celle de Tertullien) elle fait donc, parce qu'elle est sévere, la fonction de la colere de Dieu; mais elle la fait bien plus efficacement que la colere de Dieu même, ou plutôt elle fait en nous ce que la colere même de Dieu toute seule n'y peut faire: pourquoi? c'est qu'au lieu que la colere de Dieu punit en nous le péché sans l'effacer, la pénitence l'efface en le punissant; c'est que la colere de Dieu toute seule, quelque satisfaction qu'elle exige & qu'elle tire du pécheur, ne peut jamais faire que Dieu soit satisfait; ce qui se voit dans l'enfer, où l'éternité toute entiere des peines que souffrent les réprouvés, ne satisfait jamais Dieu, parce que dans l'enfer, dit Saint Bernard, il n'y a que la colere de Dieu qui agit: au lieu que la pénitence, par un heureux mêlange de la colere & de la miséricorde divine, de la colere divine dont elle fait l'office, & de la miséricorde divine qu'elle attire, est la juste & entiere satisfaction que Dieu attend du pécheur. Par conséquent c'est la pénitence sévere qui nous remet bien avec Dieu, & par une suite non moins infaillible, qui nous remet bien avec nous,

mêmes; car comment serons-nous en paix avec nous-mêmes, tandis que nous sommes en guerre avec Dieu? Or qu'y a-t-il, que peut-il y avoir pour nous dans la vie de plus avantageux & de plus doux que cette double paix? Quoi qu'il nous coûte pour l'avoir, la pouvons-nous trop acheter? & quelque austere que nous paroisse & que soit même la pénitence, pouvons-nous ne la pas aimer quand il s'agit de rentrer en grace avec le maître de qui dépend tout notre bonheur, & de rétablir dans nous-mêmes une paix, qui sur la terre est le souverain bien, & qui ne peut compatir avec le péché? Avançons.

De cette paix intérieure naît une sainte joie: autre fruit de la sévérité de la pénitence, autre don de l'esprit de Dieu, qui pour cela même est appellé dans l'Ecriture, la joie du S. Esprit; *Gaudium in Spiritu sancto*. Qui peut l'exprimer, Rom. Chrétiens, qui peut la connoitre sans l'avoir c. 14. sentie! qui peut comprendre la consolation dont est remplie une ame criminelle, mais pénitente, quand par un généreux effort elle est enfin parvenue à remporter sur elle-même la victoire d'où dépendoit sa conversion? quand elle fait à Dieu le sacrifice de la passion dont elle étoit auparavant esclave? quand elle a une fois rompu ses liens, qu'elle commence à respirer la liberté des enfans de Dieu, & qu'elle peut lui dire comme David: *Dirupisti vincula mea: tibi sacrificabo hostiam laudis*; c'est vous qui avez brisé mes chaînes, & qui m'avez tiré de la servitude où mon péché m'avoit réduit: je vous bénirai, Seigneur, je vous louerai, je vous rendrai d'éternelles actions de graces. Elle s'est fait violence pour en venir là, & la

résolution qu'elle a prise de rompre ce commerce qui la perdoit, de s'arracher l'œil qui la scandalisoit, de sortir de l'occasion où elle se damnoit ; cette résolution chrétienne, mais si difficile à prendre, mais encore plus difficile à exécuter, a été pour elle une espece d'agonie ; & c'est sans doute ce qu'il y a de plus févere dans la pénitence : mais aussi le coup une fois porté, l'ouvrage une fois achevé, de quelle abondance de joie Dieu ne la comble-t-il pas ? C'est un mystere impénétrable pour l'homme charnel & animal ; comme il n'a là-dessus nulle expérience, il ne m'entend pas : mais c'est justement, dit Saint Chrysostôme, parce qu'il n'en a nulle expérience, qu'il ne doit ni s'en croire ni en être cru ; c'est parce qu'il ne l'a jamais éprouvé, qu'il doit s'en rapporter à ceux qui l'éprouvent.

Or quelle épreuve n'en font pas ceux qui se convertissent de bonne foi ? & avec quel épanchement de cœur ne s'en expliquent-ils pas ? Combien tout à coup, disoit Saint Augustin, surpris du changement miraculeux que la grace avoit fait en lui, & racontant, non plus ses miseres, mais les miséricordes du Seigneur ; combien tout à coup trouvai-je de plaisir à renoncer aux plaisirs criminels du monde ! & combien me fut-il doux de quitter ce que j'avois tant craint de perdre ! Car vous, ô mon Dieu, qui êtes le seul vrai & souverain bien capable de remplir une ame, vous me teniez lieu de tous les plaisirs, & la joie de me voir enfin soumis à vous, la joie de m'être surmonté moi-même, étoit pour moi quelque chose de plus délicieux que toutes mes délices passées. Ainsi la pénitence de Saint Augustin

vérifioit-elle la promesse du Fils de Dieu : *Mundus gaudebit, vos autem contristabimini ; sed tristitia vestra vertetur in gaudium ;* le monde sera dans la joie, & vous serez dans la tristesse ; mais votre tristesse, c'est-à-dire votre pénitence, qui est proprement & uniquement cette tristesse salutaire dont S. Paul félicitoit les Corinthiens, votre tristesse se tournera en joie, & cette joie sera le centuple de toutes les joies du monde dont vous vous serez privés. Joan. c. 16.

Répondez-moi, dit le mondain, de cette douceur de la pénitence, & dès aujourd'hui je me convertirai : assurez-moi que cette joie ne me manquera pas, & je me condamnerai à tout ce que la pénitence a de plus rigoureux. Vous vous trompez, reprend Saint Bernard, & vous raisonnez mal. Infidele & mondain au point que vous l'êtes, j'aurois beau vous en répondre ; ce que j'en dirois ne feroit sur vous nul effet, & l'attachement actuel que vous avez à ce qui vous pervertit, vous rendroit inutile l'assurance que je vous donnerois d'un bien dont vous n'auriez qu'une connoissance de spéculation, mais dont vos sens ne seroient pas touchés : douceurs pour douceurs, vous vous en tiendriez à celles que vous goûtez, parce qu'elles sont présentes, & que les autres ne seroient encore pour vous qu'en idée & en espérance. Il faut commencer par vous vaincre ; car cette joie dont je vous parle, est la manne cachée qui n'est réservée qu'au vainqueur : *Vincenti dabo manna absconditum.* Il faut exercer sur vous-même & contre vous-même les rigueurs de la pénitence, & alors la pratique vous convaincra, & dans un moment vous en Apoc. c. 2.

découvrirez plus que tous les discours. Qu'est-il même nécessaire d'ailleurs que je parle, & que je renouvelle des promesses que Dieu tant de fois lui même vous a faites? Fiez-vous-en à votre Dieu, il n'a jamais trompé personne; si vous êtes généreux, il sera fidele.

Mais n'en voyons-nous pas qui, jusques dans leur pénitence, ne trouvent que des sécheresses, & ne parviennent jamais à ce centuple bienheureux d'une joie pure & secrette? Ne le confessent-ils pas les premiers, & ne se plaignent-ils pas de leur état, comme s'ils reprochoient en quelque sorte à Dieu qu'il ne leur a pas tenu parole? Oui, il y en a; mais qui sont-ils communément? Ah! répond Saint Bernard, il n'est point vrai qu'à ceux qui généreusement & de bonne foi se sont condamnés aux exercices d'une pénitence severe, cette joie solide & spirituelle ait manqué: s'il y a des ames dans le monde trompées sur ce point, & frustrées de leur attente, graces à la providence & à la justice du Dieu que nous servons, ce ne sont pas celles qui pratiquent la pénitence dans toute son austérité, mais celles au contraire qui la modérent autant qu'elles peuvent & plus qu'elles ne doivent, mais celles qui ne la veulent pratiquer que selon leur gré, mais celles qui lui ôtent tout ce qu'elle a de pénible & d'incommode, & ne s'en réservent que la cérémonie & la figure, mais celles dont la pénitence, peut-être avec tout son éclat & un certain extérieur de sévérité, ne laisse pas d'être accompagnée de mille relâchemens. Que chacun de nous s'examine, & pour peu que nous ayions de lumiere, nous découvrirons dans nous-mêmes le principe du mal, & ce

qui nous empêche de sentir au fond de notre cœur cette onction de la pénitence chrétienne : nous reconnoîtrons que nous ne devons souvent nous en prendre qu'à nous-mêmes : nous nous écrierons avec le Prophete Royal : *Justus es, Domine, & rectum judicium tuum* ; vous Ps. 118.
êtes juste, Seigneur, & il n'est pas surprenant qu'aussi lâche que je suis dans l'usage de la pénitence, je n'y trouve pas ce qu'y ont trouvé & ce qu'y trouvent encore tous les jours tant d'ames ferventes, dès que j'aurai le même courage, le même zele, la pénitence aura pour moi le même goût.

C'est donc, Chrétiens, un abus, & un étrange abus, quand nous nous faisons de la sévérité de la pénitence un obstacle à la pénitence même ; & l'un des artifices les plus ordinaires & les plus dangereux dont se sert l'ennemi de notre salut pour endurcir les hommes dans le péché & pour les détourner des voies de Dieu, est de leur représenter la pénitence sous des idées affreuses, qui leur en donnent de l'horreur & qui les rebutent ; il semble même qu'on prenne plaisir à se la figurer comme telle, pour avoir droit de s'en dispenser ; & parce qu'il se trouve quelquefois entre les Ministres de Jesus-Christ & les Pasteurs de son troupeau, des hommes zelés, mais d'un zele qui n'est pas selon la science ; des esprits toujours portés aux extrémités, qui pour ne pas rendre la pénitence trop facile, la réduisent à l'impossible, qui n'en parlent jamais que dans des termes capables d'effrayer, qui la proposent cruement & d'une maniere séche, sans y mettre jamais ce tempérament d'amour & de confiance qui en doit être inséparable, qui

croient avoir beaucoup fait quand ils ont, non pas redressé, mais embarrassé & troublé une conscience foible ; qui manquant dans le principe, ne font jamais envisager Dieu au pécheur que sous une forme terrible, comme s'ils craignoient qu'il n'y eût, pour ainsi dire, du danger pour Dieu à paroître miséricordieux & aimable, & qu'ils souhaitassent eux-mêmes qu'il le fût moins : parce qu'il se trouve, dis-je, des esprits préoccupés de ces sentimens, & encore plus déterminés à les inspirer aux autres ; qu'arrive-t-il ? Le libertin en profite, & le foible s'en scandalise ; le libertin en profite, ravi qu'on lui exagére les choses, pour être en quelque maniere autorisé par là à n'en rien croire ou à n'en rien faire, & qu'on lui en demande trop, pour avoir un spécieux prétexte de renoncer à tout ; c'est-à-dire, que de ces caracteres outrés de la pénitence qu'il paroît néanmoins estimer, & à quoi il donne de faux éloges, il ne tire point d'autre conclusion que de se confirmer dans son impénitence.

Car voilà, mes chers Auditeurs, le raffinement du libertinage de notre siecle : on veut une pénitence extrême, sans adoucissement, sans attrait, parce qu'on n'en veut point du tout. Si je la faisois, dit-on, c'est ainsi que je la voudrois faire : mais on en demeure là, & l'on se sçait bon gré de cette disposition prétendue où l'on est de la bien faire, supposé qu'on la fît, quoiqu'on ne la fasse jamais. Ou tout, ou rien, dit-on ; mais bien entendu qu'on s'en tiendra toujours au rien, & qu'on n'aura garde de se charger jamais du tout.



Ainsi raisonne le libertin : & d'ailleurs que conclut le foible ? rien autre chose que de se décourager, de s'attrister, de s'abandonner à de secrets désespoirs, de regarder la pénitence comme impraticable, de se persuader qu'il ne la soûtiendra jamais, qu'elle l'accablera d'un ennui mortel, & qu'il y succombera ; de dire sans cesse comme l'Israëlite prévaricateur : *Quis nostrûm valet ad cœlum descendere* ? Et quel est l'homme sur la terre qui puisse espérer de parvenir là, & de s'y maintenir ? car c'est ainsi que notre lâcheté se prévaut des erreurs du monde pour secouer le joug de Dieu. *Deut. c. 30.*

Mais faudra-t-il, Seigneur, qu'une illusion aussi grossiere que celle-là, nous trompe & nous perde, & que notre ignorance sur ce point nous tienne toujours lieu d'excuse ? Non, mon Dieu ; car tandis que vous me confierez le ministere de votre sainte parole, je prêcherai ces deux vérités, sans les séparer jamais. La premiere, que vous êtes un Dieu terrible dans vos jugemens ; & la seconde, que vous êtes le Pere des miséricordes & le Dieu de toute consolation. Je ne serai jamais assez téméraire pour prêcher votre miséricorde, sans prêcher votre justice, parce que je sçais les conséquences dangereuses qu'en tireroit l'impiété : mais aussi me ferois-je un crime de prêcher les rigueurs de votre justice, sans parler en même temps des douceurs de votre miséricorde, parce que la foi m'apprend, & que c'est vous-même qui me l'avez révélé, que votre miséricorde sauve les pécheurs, au lieu que votre justice seule ne peut que les damner & les réprouver. Je joindra donc l'un & l'autre ensemble, pour pouvoir toujours dire, comme

Ps. 100. David : *Misericordiam & judicium cantabo tibi, Domine* : Seigneur, je chanterai vos bontés & vos jugemens ; & quand les pécheurs du siecle devroient abuser de cette inépuisable miséricorde que je leur annoncerai, pour votre justification, Seigneur, je ne cesserai point de la publier hautement, afin que vous soyez reconnu pour ce que vous êtes, c'est-à-dire pour un Dieu également juste & bon, & qu'à l'égard des impies même vous soyez à couvert de tout reproche, quand l'excès de leurs desordres vous forcera un jour à les con-
Ps. 50. damner : *Ut justificeris in sermonibus tuis, & vincas cùm judicaris.* Je dirai à votre peuple que par le péché nous contractons une dette infinie ; mais je ne manquerai pas aussi-tôt de l'avertir que par le secours de votre grace il nous est aisé de nous acquitter, parce que vous nous donnez vous-méme de quoi vous payer. Je lui dirai que la pénitence doit être sévere, afin qu'il ne se perde pas par une malheureuse présomption ; mais aussi afin qu'il ne tombe pas dans un funeste désespoir, je le consolerai en lui disant que la plus sévere pénitence devient la plus douce, par l'onction qui y est attachée, & vos promesses, ô mon Dieu, les oracles de votre Ecriture, sont les preuves touchantes & convaincantes que je lui en apporterai. Je lui dirai, pour ne le pas tromper, que cette sévérité de la pénitence est un joug ; mais je n'oublierai pas de lui dire, pour l'animer à le porter, que c'est votre joug, & que vous vous êtes obligé à le porter vous-même avec nous ; que selon l'expression de votre Apôtre, c'est votre esprit qui pleure en nous, qui s'afflige en nous, qui

fait, si j'ose parler ainsi, pénitence en nous, parce que c'est par lui que nous la faisons, & que c'est lui qui, pour nous mettre en état de la faire, nous éleve au-dessus de nous-mêmes.

Gardant ces regles, mon Dieu, je ne craindrai rien, & puisqu'en présence des Rois de la terre, je parlerai sans confusion, aussi-bien que David, des obligations de votre loi : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu Regum, & non confundebar.* Je parle ici, Seigneur, devant le premier Roi du monde; & jamais Ministre de l'Evangile eut-il l'honneur de porter votre parole à un aussi grand Prince ? non-seulement c'est le plus grand Roi du monde, mais ce qui me rend sa personne encore bien plus auguste, c'est le plus chrétien des Rois, c'est le protecteur le plus puissant de votre Eglise, c'est un Roi zélé pour sa religion, ennemi de l'impiété, & qui ne souffrira jamais que le libertinage s'éleve impunément contre vous; un Roi qui aime la vérité, & dont je puis bien dire ce que S. Ambroise disoit de Théodose, qu'il approuvoit plus celui qui reprend les vices que celui qui les flatte : *Qui magis arguentem probat, quàm adulantem :* éloge qui ne convient qu'aux grandes ames, & qui les distingue des autres. Tel est le Monarque devant qui je parle : mais quand je parlerois devant les Rois du monde les plus infideles & les plus ennemis de votre nom, je leur dirois avec une confiance respectueuse ce que vous voulez qu'ils sçachent, que vous êtes leur Dieu, qu'ils doivent se soumettre à vous, & que, puisqu'ils sont pécheurs comme le reste des hommes, la pénitence est un devoir pour eux aussi-bien que pour le reste

Ps. 118.

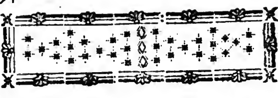
Ambr.

des hommes : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu Regum.*

Voilà ce que Jean-Baptiste prêchoit dans la Judée. A qui ? non-seulement au simple peuple, mais aux Grands du monde & de la cour, qui venoient l'écouter, & à ceux-ci encore plus qu'aux autres, parce qu'il sçavoit que la pénitence leur étoit encore plus nécessaire. Comme les Grands de la Cour, selon le rapport de l'Evangile, l'alloient chercher dans le désert, il ne sortoit point de son désert pour leur annoncer ces vérités. Maintenant que les Prédicateurs sont obligés de quitter leur solitude pour venir les faire entendre à la Cour, voilà ce que je vous prêche, mes chers Auditeurs, avec un mérite bien inférieur à celui de Jean-Baptiste, mais de la part du même Dieu : *Pœnitentiam agite ; appropinquavit enim regnum cœlorum :* faites pénitence, parce que le Royaume du ciel est proche. Il est proche, Chrétiens, puisque nous touchons de près un grand mystere de notre rédemption. Mais dans un autre sens, il est peut-être encore plus proche que vous ne le pensez. Le terme de notre vie, l'instant de la mort, le jugement qui la suit, c'est ce que l'Ecriture en mille endroits veut nous marquer par cette proximité du Royaume de Dieu. Or à l'entendre de la sorte, combien y en a-t-il dans cette assemblée pour qui il est proche, & combien de ceux mêmes qui s'en croient les plus éloignés ? Si Dieu, au moment que je parle, me les désignoit en particulier, & que m'adressant à chacun d'eux, je leur disse de cette chaire : c'est vous, mon cher Auditeur, qui n'y pensez pas, c'est vous qui devez mettre ordre à votre conscience, car vous mourrez dès demain, & voici le dernier avertissement

Matth. 3.

avertissement que Dieu vous donne ; si je leur parlois ainsi, & qu'il fussent certains de la révélation que j'en aurois eue de Dieu, il n'y en auroit pas un qui ne se convertît, pas un qui un renonçât dès aujourd'hui à tous ses engagemens, pas un qui n'acceptât la pénitence la plus sévere que je pourrois lui imposer : pourquoi ? parce qu'ils seroient assûrés que leur dernier jour approche, & qu'ils ne voudroient pas perdre le tems qui leur resteroit. Ah ! Chrétiens, pourquoi ne faites-vous pas ce que feroient ceux-ci ? & pourquoi ne font-ils pas eux-mêmes dès maintenant ce qu'ils feroient alors ? Avons-nous une caution contre l'inconstance de la vie & l'incertitude de la mort ? Ce que nous ne voulons pas faire présentement, & ce que nous pouvons néanmoins faire utilement, sommes-nous certains que nous aurons dans la suite le tems de le faire & les moyens de le bien faire ? Qui vous répond de Dieu ? qui vous répond de vous-mêmes ? Les exemples de tant d'autres qui ont été surpris, & des exemples présens, des exemples domestiques ne doivent-ils pas vous faire trembler ? Les avez-vous déja oubliés ? pour un pécheur qui trouve encore à la mort le tems de faire pénitence, après l'avoir perdu pendant la vie, ne peut-on pas dire qu'il y en a cent qui ne le trouvent pas ! Et de cent qui l'ont, n'est-il pas vrai, & ne puis-je pas ajoûter qu'il n'y en a presque pas un qui fasse une bonne pénitence ? *Pœnitentiam agite*. Faisons-la donc, Chrétiens, & faisons-la promptement, & faisons-la sans ménagement, afin qu'elle nous obtienne grace devant Dieu, & qu'elle nous mérite la gloire que je vous souhaite, &c.



SERMON
SUR
LA NATIVITÉ
DE
JESUS-CHRIST.

Et subito facta est cum Angelo multitudo militiæ cœlestis, laudantium Deum, & dicentium : Gloria in altissimis Deo, & in terra pax hominibus.

Au même instant que l'Ange annonça aux Pasteurs la naissance de Jesus-Christ, une troupe de la milice céleste se joignit à lui, & se mit à louer Dieu, en disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, & paix aux hommes sur la terre, En Saint Luc, chap. 2.

SIRE,

EN deux paroles, voilà les deux fruits de la naissance du Sauveur: la gloire à Dieu, & la paix aux hommes. La gloire à Dieu, à qui elle

est dûe par justice, & la paix aux hommes, à qui Dieu la donne par grace. La gloire à Dieu, qui la posséde comme un bien propre; & la paix aux hommes, qui la desirent comme le plus digne objet de leurs vœux. La gloire à Dieu, qui seul la mérite, parce qu'il est seul grand par lui-même, & la paix aux hommes, qui doivent se mettre en état de l'obtenir, jusqu'à sacrifier tout pour l'avoir. C'est, dit saint Bernard, le partage le plus raisonnable, & même pour les hommes, le plus favorable qui fut jamais.

Cependant, ajoûte ce Pere, on voit dans le monde des hommes qui ont peine à le goûter, & tel est l'ambitieux & le superbe. En effet, parce qu'il est superbe & ambitieux, ce partage fait par les Anges, quoique favorable pour lui, ne le contente pas: *Non placet ei angelica distributio, dans gloriam Deo & pacem hominibus*; *Bern.* c'est-à-dire, qu'aveuglé d'un injuste desir de s'élever au-dessus des autres, il ne se contente pas d'avoir la paix, mais qu'il veut encore avoir la gloire: & quoique Dieu dans l'Ecriture se soit si hautement déclaré qu'il ne donnera sa gloire à personne: *Gloriam meam alteri non dabo*, *Is. c. 42.* il est assez téméraire pour répondre à Dieu dans son cœur: Et moi, sans attendre que vous me la donniez, je me l'attribuerai & je l'usurperai: *Et ego, inquit superbus, mihi illam, licet non dederis, usurpabo.* *Bern.*

Ayons, mes chers Auditeurs, ce sentiment en horreur. Mieux instruits de nos véritables intérêts, tenons-nous-en au partage qui nous est offert dans l'Evangile; il nous est trop avantageux pour en souhaiter un autre: disons à Dieu comme David: *Non nobis, Domine, non* *Ps. 113*

nobis, sed nomini tuo da gloriam. Ne nous donnez pas la gloire, Seigneur, la gloire ne nous appartient pas; réservez-la pour vous toute entiere, parce qu'elle est toute entiere pour vous & pour votre saint nom. Mais donnez-nous cette paix salutaire que vos Anges nous font espérer, & que Jesus-Christ votre Fils vient lui-même nous apporter. Parlant de la sorte, nous parlerons en chrétiens. Ainsi l'auguste mystere que nous célébrons, étant pour nous, dans le dessein de Dieu, le mystere de la paix, considérons-le uniquement sous cette idée; rapportons là toutes nos vûes, & attachons-nous aux divines instructions que nous fournit sur ce point important la naissance d'un Dieu fait homme. Mais d'abord rendons nos devoirs à la plus pure des vierges, à cette vierge incomparable, qui par un prodige inoui, toujours vierge, est devenuë la mere de son Dieu, & félicitons-la avec l'Eglise de cette glorieuse maternité qui a été le principe de notre salut. *Ave Maria.*

UN enfant nous est né, disoit Isaie, parlant en Prophéte, & annonçant par avance ce qui devoit arriver dans la plénitude des tems: *Parvulus natus est nobis.* Et cet enfant ajoûtoit le Prophete, sera appellé l'Admirable, le Dieu fort, le Pere du siecle futur, mais sur tout le Prince de la paix: *Et vocabitur admirabilis, Deus fortis, Pater futuri sæculi, Princeps pacis.* C'est aujourd'hui, Chrétiens, que nous voyons à la lettre l'oracle accompli; c'est aujourd'hui que l'enfant Jesus a vérifié dans sa personne cette prédiction, qui ne pouvoit convenir qu'à lui, & que dès son berceau il a fait voir qu'il étoit souverainement & par excellence le Prin-

Isai. c. 9

Ibidem.

ce de la paix : *Princeps pacis.* Comment cela? parce que dans le mystere de ce jour il commence à faire l'office de médiateur & d'arbitre de la paix, qu'il a paru dans le monde pour y établir les vrais principes de la paix, qu'il s'est servi du ministere des esprits célestes pour annoncer à ses élûs l'Evangile de la paix; car selon la parole de l'Apôtre, la paix a été le bienheureux terme & la fin principale de sa mission : *Veniens evangelizavit pacem.* *Ephes. c. 2.*

Comme il naissoit pour faire régner la paix, (appliquez-vous à cette pensée, elle est de saint Chrysostome, & elle va éclaircir ma proposition) comme il naissoit pour faire régner la paix, tout devoit concourir à son dessein, & en effet, par une singuliere providence, tout y concourut. Et voilà pourquoi ce divin enfant voulut naître sous le régne d'Auguste, qui fut de tous les régnes le plus tranquille; tout l'Univers, c'est-à-dire tout l'Empire Romain se trouvant par une espece de miracle, dans une paix profonde pour confirmer par cette circonstance ce qui étoit écrit du Messie, que l'abondance de la paix naîtroit avec lui: *Orietur in diebus ejus justitia & abundantia pacis.* *Ps. 71.*

Mais après tout, Chrétiens, cette paix extérieure & temporelle dont le monde jouissoit alors, n'étoit encore que pour servir de disposition à une autre paix bien plus avantageuse & bien plus sainte, que le Fils unique de Dieu nous apportoit du ciel, & c'est ici que j'entre dans le fond de notre mystere, & que je vous prie d'y entrer avec moi. Je m'explique. Maintenir la paix des nations, éteindre le feu des guerres & des dissensions qui les consument, pacifier les Royaumes & les Etats, c'étoit, il

eſt vrai, l'ouvrage de cette providence générale qui préſide au gouvernement du monde. Mais rétablir la paix entre l'homme & Dieu, mais enſeigner à l'homme le ſecret de conſerver la paix avec ſoi-même, mais donner à l'homme des moyens ſûrs & infaillibles pour entretenir une paix éternelle avec le prochain, c'étoit & ce devoit être l'effet particulier, l'effet miraculeux de la ſageſſe de Dieu incarnée, je veux dire, de la naiſſance de Jeſus-Chriſt & de ſa venue au monde.

C'eſt donc lui, mes chers Auditeurs, qui par ſa ſainte Nativité & par toutes les circonſtances qui l'accompagnent, nous procure aujourd'hui la paix avec Dieu, la paix avec nous-mêmes, & la paix avec nos freres. La paix avec Dieu, par la pénitence qu'il fait déja pour nous dans l'étable de Bethléem, c'eſt la premiere Partie. La paix avec nous-mêmes, par l'humilité & par le détachement des biens de la terre, qu'il nous prêche déja ſi hautement, en choiſiſſant une créche pour ſon berceau; c'eſt la ſeconde Partie. La paix avec nos freres, par la douceur, ou pour mieux dire par la tendre charité dont il eſt lui-même en naiſſant une leçon vivante & ſi touchante, & dont il nous donne le plus parfait modéle; ce ſera la concluſion. *Veniens evangelizavit pacem*: Venant au monde il nous a annoncé la paix; mais avec qui? je le répete: avec Dieu, en ſe faiſant notre victime par la réparation entiere du péché: avec nous-mêmes, en détruiſant les deux principes de tous nos troubles intérieurs, l'orgueil & la cupidité: avec nos freres, en amoliſſant la dureté, qui nous eſt ſi naturelle ou du moins ſi ordinaire à leur égard, & en nous inſpirant,

à son exemple, la bénignité : *Evangelizavit pacem.* Oui, il a été dès son entrée au monde l'Evangéliste & le Prédicateur de cette triple paix, si desirable & si nécessaire pour nous; de la paix avec Dieu, en nous apprenant à appaiser Dieu; de la paix avec nous-mêmes, en nous apprenant à être humbles & pauvres de cœur; de la paix avec le prochain, en nous apprenant à être doux & humains; c'est tout le sujet & le partage de ce discours. Je vous demande une favorable attention.

I. PART.

C'Est un principe de religion qui ne peut être contesté, & dont tout le monde convient : comme pécheurs, nous étions enfans de colere, & en cette qualité, non-seulement ennemis de Dieu, mais incapables par nous-mêmes de nous réconcilier avec Dieu. Il nous falloit donc un médiateur, qui venant au monde avec un pouvoir légitime, négociât & conclût entre Dieu & nous cette importante réconciliation; c'est-à-dire, qu'il nous falloit un médiateur, qui tout ensemble zélé pour nos intérêts, chargé des intérêts de Dieu, accordât l'homme & Dieu dans sa personne; un médiateur en qui Dieu trouvât la plénitude de la satisfaction qui lui étoit dûe, & en qui l'homme trouvât la plénitude de la rémission & de la miséricorde dont nous avions besoin; un médiateur, qui réunissant ces deux choses, pacifiât, comme dit saint Paul, le ciel & la terre, & qui aux dépens de lui-même, sans aucun préjudice des droits de Dieu, nous remît en grace avec Dieu. Or voilà, Chrétiens, ce que la foi nous découvre, & ce qui s'est heureusement accompli dans le

mystere de ce jour. Car que voyons-nous dans l'étable de Bethléem? comprenez bien cette vérité, sur quoi roule toute notre religion: nous y voyons dans la personne d'un Enfant-Dieu, la miséricorde de Dieu incarnée & humanisée, & au même temps par le plus surprenant de tous les miracles, la justice de Dieu satisfaite dans la rigueur, & authentiquement vengée. Miséricorde de Dieu, justice de Dieu: deux attributs dont la parfaite alliance devoit produire la paix entre Dieu & l'homme, mais qui ne pouvoient être unis de la maniere intime dont ils l'ont été, que dans le Verbe fait chair. Ecoutez-moi, & vous en allez être convaincus.

Nous voyons, dis-je, dans cet enfant la miséricorde de Dieu incarnée & humanisée; c'est ce qui nous paroît d'abord dans son adorable naissance, dont S. Paul comprend en un mot tout le mystere, quand il dit que ce fut alors que se fit la premiere apparition de la grace du Dieu Sauveur, & que la grace du Dieu Sauveur, qui auparavant étoit quelque chose d'impénétrable & d'incompréhensible, se rendit pal-
Tit.c.2. pable & sensible: *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri.* Prenez garde, mes Freres, dit saint Chrysostome, expliquant ce passage de l'Apôtre: il y avoit des siécles entiers que Dieu, quoique offensé, las d'être en guerre avec les hommes, méditoit de faire avec eux un traité de paix, pour lequel il avoit réservé tous les trésors de sa miséricorde & de sa grace. Il y avoit des siécles entiers que ce Dieu de gloire disoit
Jer.29. aux hommes par un de ses Prophétes: *Ego cogito super vos cogitationes pacis, & non afflictionis:* j'ai sur vous des pensées de paix, & non

de colere & de vengeance. Mais ces pensées de paix, dit S. Chrysostome, étoient alors toutes renfermées dans le cœur de Dieu ; ce n'étoient que des pensées, des vûes, des projets, qui ne sortant point hors de Dieu, demeuroient sans exécution ; Dieu étoit plein de ces pensées, mais le tems n'étoit pas encore venu où il avoit résolu de les manifester & de les produire. Comme Dieu de miséricorde, il avoit des pensées de paix, & cependant on ne voyoit partout que des effets de sa justice, & d'une justice rigoureuse. Aujourd'hui ces pensées de paix, suspendues depuis tant de siecles & cachées dans le sein de Dieu, commencent à éclater aux yeux des hommes : pourquoi ? parce que Jesus-Christ, Dieu & homme, c'est-à-dire, la grace même & la miséricorde même, se fait voir à eux : *Apparuit gratia Dei.* Ce ne sont plus des pensées de paix, mais des chefs-d'œuvres consommés, mais des miracles, mais des prodiges de paix, & Dieu ne dit plus simplement, je conçois, je médite : *Ego cogito*, mais j'accomplis, j'exécute ce que j'avois promis aux pécheurs. Ainsi nous l'a-t-il fait entendre, quand il a fait paroître dans le mystere que célébre aujourd'hui l'Eglise, son Verbe revêtu de notre chair, & quand il a donné au monde un Rédempteur.

Mais en le donnant au monde ce Rédempteur, Dieu n'a-t-il point oublié ses propres intérêts ? En choisissant un moyen si extraordinaire & si étonnant pour mettre au jour ces pensées de paix qu'il avoit éternellement conçûes, n'a-t-il point fait avec nous une paix desavantageuse, & peu honorable pour lui ? Ah ! Chrétiens, voilà ce que nous ne pouvons

assez admirer, & c'est ici qu'il est juste, qu'éclairés comme nous le sommes des lumieres de la foi, nous rendions hommage à la sagesse de notre Dieu. Non, poursuit saint Chrysostome, Dieu en choisissant ce moyen, n'a point oublié ce qu'il se devoit à lui-même, & la preuve en est évidente. Car tandis que je vois dans le divin enfant qui vient de naître, la miséricorde de Dieu incarnée & humanisée, je vois dans la même personne de cet enfant la justice de Dieu pleinement vengée; tandis que j'y vois la grace & la rémission du péché offerte à l'homme, j'y vois une victime de propitiation offerte à Dieu pour l'expiation du péché. Comme le péché est la seule cause de la guerre qui met entre Dieu & nous une si fatale division, je vois dans la créche un Sauveur deja sacrifié comme une hostie vivante, pour abolir le péché qui nous a séparés de Dieu. Comme la pénitence est le capital & le plus essentiel article de notre paix avec Dieu, j'y vois un Homme-Dieu commençant deja à faire pénitence pour nous, & nous apprenant à la faire nous-mêmes pour nous-mêmes.

Mystere adorable de paix, que David, par un esprit de prophétie, avoit prétendu nous
Ps. 84. marquer, quand il avoit dit: *Misericordia & veritas obviaverunt sibi ;* la miséricorde & la vérité, c'est-à-dire dans le sens littéral du Pseaume, la miséricorde & la justice se sont rencontrées; & où, demandoit saint Bernard, se sont-elles rencontrées? Dans l'étable où est né Jesus-Christ; disons plutôt dans Jesus-Christ. Jusques-là elles avoient tenu des routes toutes différentes & toutes opposées, & rien n'étoit plus éloigné de la miséricorde que la justice.

Aujourd'hui elles se rapprochent, & l'une vient heureusement à la rencontre de l'autre : *Obviaverunt sibi.* Jusques-là l'une avoit paru absolument contraire à l'autre ; car le propre de la justice étoit de punir, & le propre de la miséricorde de pardonner : ici, le pardon & la punition se joignent ensemble : la punition qui tombe sur l'innocent, les souffrances de Jesus-Christ dans la créche, méritant le pardon aux hommes coupables ; & le pardon qu'obtiennent les hommes coupables, n'étant fondé, conformement aux décrets éternels de Dieu, que sur les souffrances de Jesus-Christ, & sur la punition que subit l'innocent & à laquelle il veut bien se soumettre. D'où il s'ensuit ce qu'ajoûte le texte sacré dans une autre expression encore plus forte, que la justice & la paix se sont mutuellement baisées comme deux sœurs : *Justitia & pax osculatæ sunt.* *Ibidem.* Paroles que le même saint Bernard appliquoit, & avec raison, à la naissance du Fils de Dieu, puisqu'il est certain que le fondement de notre paix avec Dieu a été cette justice vindicative que Dieu, usant de tous ses droits, a exercée contre le péché, en livrant son Fils pour nous. Or n'est-ce pas dès ce jour qu'il a commencé à le livrer ? & pouvoit-il le livrer d'une maniere plus sensible qu'en le faisant naître dans l'état où la créche nous le représente ?

Quelle est donc l'idée naturelle que nous devons avoir de ce mystere ? La voici, mes chers Auditeurs, telle que l'a eue le grand Apôtre, & dans les mêmes termes qu'il l'exprimoit. *Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi* : Jesus-Christ étoit dans la créche, & Dieu étoit dans Jesus-Christ, réconciliant *2. Cor. c. 5.*

le monde avec soi. Pensée sublime, digne de saint Paul, & qui pour être bien développée, demanderoit un discours entier. Dieu étoit dans Jesus-Christ, réconciliant le monde avec soi, & se réconciliant lui-même avec le monde; c'est-à-dire, Dieu étoit dans Jesus-Christ, recevant les satisfactions que Jesus-Christ lui faisoit de tous les crimes du monde, & en vûe de ces satisfactions qu'il recevoit de Jesus-Christ, oubliant, pardonnant, effaçant, abolissant tous les crimes du monde. Méditons ces paroles: *Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi:* Jesus-Christ étoit dans la créche, offrant à Dieu, comme souverain Prêtre de la loi de grace, le sacrifice de son humanité sainte; & Dieu étoit dans Jesus-Christ, acceptant ce sacrifice pour réparation de toutes les impiétés, de tous les blasphêmes, de tous les sacriléges, de tous les scandales, de toutes les pro fanations qui devoient se commettre dans le monde à la honte du nom chrétien. *Deus erat in Christo.* Jesus-Christ étoit dans la créche, humilié & anéanti, & Dieu éto it dans Jesus-Christ, se dédommageant par là de tous les attentats que l'orgueil des hommes avoit formés ou devoit former contre sa gloire, de tout ce que leur ambition demesurée, de tout ce que leur extravagante vanité, de tout ce que leur maligne jalousie devoit produire dans le monde d'injustices & de desordres. *Deus erat in Christo;* Jesus-Christ étoit dans la creche, rendant à son Pere les premiers hommages de cette obéïssance sans bornes, qui devoit bientôt s'étendre jusqu'à la mort, & jusqu'à la mort de la croix, & Dieu étoit dans Jesus-Christ, vengé par là, mais hautement, de tous les mé-

pris que les hommes devoient faire de sa loi, de tout ce que l'esprit d'indépendance, de tout ce qu' l'insolence du libertinage, de tout ce que la présomption du relâchement devoit leur inspirer contre ses ordres, & au préjudice de la soûmission qui lui est dûë. *Deus erat in Christo*: Jesus-Christ étoit dans la créche, immolant sa chair virginale par les miseres d'une extrême pauvreté; & Dieu étoit dans Jesus-Christ, se faisant justice par là de tout ce que la sensualité & la mollesse, de tout ce que l'excès du luxe, de tout ce que l'amour du plaisir, de tout ce que l'abus des commodités & des délices de la vie devoit causer de déréglement & de corruption dans les mœurs, je veux dire, de toutes les impudicités, de tous ces vices abominables que Saint Paul défend de nommer, de tous ces monstres de péchés qui deshonorent l'homme & qui le dégradent jusqu'à le mettre au rang des bêtes. *Deus erat in Christo*: en un mot, Jesus-Christ étoit dans la créche, faisant pénitence pour nous, & Dieu étoit dans Jesus-Christ, agréant cette pénitence, mais en même tems nous la proposant pour modele, comme s'il nous eût dit à tous: voyez & faites de même; *Inspice & fac secundum exemplar*. *Exod. c. 25.*

C'est, dis-je, à cette condition que Dieu étoit dans Jesus-Christ, nous réconciliant avec soi, & par un effet réciproque de son amour, se réconciliant avec nous: *Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi.* Car tout irrité qu'il étoit par la grièveté de nos offenses, comment auroit-il pû, reprend Saint Bernard, n'être pas fléchi par la pénitence de ce Fils bien aimé, dont il pût bien dire dès lors ce qu'il devoit

Matth. c. 3. déclarer solemnellement dans la suite : *Hic est Filius meus dilectus in quo mihi complacui?* de ce Fils qui, quoique naissant avec l'apparence de pécheur, étoit non seulement le Saint des Saints : mais la sainteté même ; de ce Fils qui, quoiqu'anéanti dans une créche, étoit aussi puissant que lui, égal à lui, & sans usurpation, Dieu comme lui ? Comment encore une fois auroit-il pû ne l'accepter par cette pénitence d'un Dieu ? & satisfait par la pénitence d'un Dieu, comment auroit-il pû rejeter la nôtre ?

Tel est donc d'abord, mes chers Auditeurs, le fruit précieux de la naissance d'un Dieu Sauveur : notre paix avec Dieu par la pénitence. Mais du reste ne nous y trompons pas ; & pour approfondir par rapport à nous cette même vérité, quand je dis par la pénitence, j'entends par une pénitence sincere, solide, efficace ; j'entends par une pénitence fervente, exacte, sévere ; car il n'y a que celle-là seule qui soit capable de nous réconcilier avec Dieu & de pacifier nos consciences devant Dieu, parce qu'il n'y a que celle-là seule qui ait de la conformité avec la pénitence de l'Homme-Dieu. Une pénitence imparfaite, tiéde, languissante ; une pénitence lâche, où le pécheur s'écoute, se flate, se ménage ; une pénitence commode, & que l'on veut accorder avec toutes les douceurs de la vie ; une pénitence qui ne crucifie point la chair, qui n'humilie point l'esprit ; une pénitence stérile & sans œuvres, c'est une pénitence vaine ; & une pénitence vaine, bien loin d'appaiser Dieu, outrage Dieu ; bien loin de calmer nos consciences, les déchire de mille remords ; bien loin d'en faire cesser les inquiétudes, est elle-même le sujet des reproches

intérieurs les plus piquans & des plus cruelles allarmes. Il nous faut, dit S. Chryſoſtome, une pénitence qui puiſſe être unie à celle de Jeſus-Chriſt, une pénitence qui puiſſe être le ſupplement de celle de Jeſus-Chriſt, une pénitence dont le pécheur puiſſe croire & ſe rendre témoignage qu'elle accomplit, comme parle l'Apôtre, ce qui manque aux ſouffrances de Jeſus-Chriſt: or pour cela il faut qu'elle ait tous les caracteres que je viens de marquer, ſincérité, ſolidité, intégrité, ſévérité, & qu'ainſi elle participe à toutes les qualités de la pénitence de Jeſus-Chriſt.

Si telle a été la vôtre, & ſi dans l'eſprit de cette véritable pénitence, vous avez eu le bonheur d'approcher dignement des ſaints Myſteres, c'eſt mes chers Auditeurs, ce qui doit aujourd'hui vous conſoler, & de quoi je dois vous féliciter. Vous êtes en paix avec Dieu; vous avez trouvé grace devant Dieu; Dieu a ratifié dans le ciel la ſentence d'abſolution que le Miniſtre de ſon Sacrement a prononcée ſur la terre en votre faveur; on vous a dit, comme à ce paralytique de l'Evangile: allez, ne péchez plus: *Ecce ſanus factus es, jam noli peccare;* mais auſſi vivez en repos ſur tout le paſſé, il vous eſt remis. Heureux état! état préférable à toutes les fortunes du monde! je ſuis en paix avec Dieu; Dieu étoit mon ennemi, & j'étois ennemi de Dieu; mais enfin voilà Dieu réconcilié avec moi, & me voilà réconcilié avec Dieu. Paix de Dieu; que le Saint-Eſprit compare à un repas ſomptueux, à un repas délicieux, tant elle remplit l'ame d'une onction abondante & conſolante. Paix de Dieu, ſouverainement deſirable au pécheur, puiſque par elle le

Joan. c. 5.

pécheur rentre auprès de Dieu dans tous les droits de l'innocence & de la justice.

Que si néanmoins, mon cher Auditeur, vous êtes assez malheureux pour n'avoir fait qu'une pénitence defectueuse, & pour être encore malgré votre pénitence dans le desordre du péché, écoutez ce que je vous annonce, & tout malheureux que vous êtes, ce que je vous annonce doit vous inspirer une humble & une généreuse confiance. *Convertere ad Dominum Deum tuum:* Convertissez-vous à votre Dieu. Faites pénitence, & en la faisant, conformez votre pénitence à la pénitence de l'enfant Jesus: unissez votre pénitence à la pénitence de l'enfant Jesus: touché de ce que lui ont coûté vos péchés, ressentez-les comme lui, pleurez-les comme lui, joignez vos larmes à ses larmes, votre douleur à sa douleur, & je vous réponds de la part de Dieu, d'une prompte & d'une parfaite réconciliation. Telle est la grace qui vous est offerte. Serez-vous assez aveuglés, assez insensés, assez réprouvés pour la refuser? Cependant, outre la paix où nous rentrons avec Dieu, le mystere de Jesus-Christ naissant nous apprend encore à conserver la paix avec nous-mêmes, & c'est le sujet de la seconde Partie.

Lament

II. PART.

L'Homme en étoit réduit à ce déplorable état, d'être dans une continuelle guerre avec soi-même, & de ne pouvoir se donner la paix à soi-même, & ce qui semble bien étonnant, dans l'affreux desordre où il étoit tombé par le péché, il ne lui falloit pas moins un médiateur pour le réconcilier avec lui-même, que pour le réconcilier avec Dieu.

Or de là je conclus que Jesus-Christ est donc encore, par cette même raison, le Prince & le Dieu de la paix, *Princeps pacis*; puisque dans le mystere de sa naissance, il nous apprend, & par les exemples qu'il nous donne, & par les leçons qu'il nous fait, le secret inestimable d'entretenir la paix avec nous-mêmes. Secret que nous avons tant d'intérêt à découvrir, & qu'il nous est si important de sçavoir; mais qu'il n'appartenoit qu'à ce Dieu naissant de nous révéler.

En effet, jusques-là les hommes l'avoient ignoré cet art tout divin. Séduits & aveuglés par le Dieu du siecle, ils s'étoient faussement persuadés que le plus sûr moyen de trouver la paix du cœur, étoit de satisfaire ses desirs, de contenter son ambition, de rassasier sa cupidité, & pour cela d'être honoré & distingué dans le monde, de s'enrichir & de vivre dans l'abondance, de se pousser, de s'élever, de s'aggrandir. Ainsi l'avoient cru & le croyoient tant de mondains. Or en raisonnant de la sorte, non seulement, dit l'Ecriture, ils s'étoient trompés; mais en se trompant, ils s'étoient rendus malheureux: *Contritio & infelicitas in viis eorum*. Pourquoi? parce qu'en raisonnant de la sorte, ils n'avoient pas connu le chemin de la paix; *Et viam pacis non cognoverunt*. Au lieu du repos intérieur & du calme qu'ils se promettoient dans leur opulence & dans leur élévation; ils ne trouvoient que trouble, que chagrin, qu'affliction d'esprit: *Contritio & infelicitas*. Tel étoit le sort des partisans du monde; & plût au ciel, mes chers Auditeurs, que ce ne fût pas encore aujourd'hui le vôtre!

Rom. c. 13.

Ibidem.

Qu'a fait Jesus-Christ? il est venu nous

enseigner le chemin de la paix, que nous cherchions, & que nous ne connoissions pas : lui-même, qui dans l'Evangile s'est appellé le chemin, *Ego sum via*, il est venu nous servir de guide, & nous montrer la route par où nous pouvons immanquablement arriver au terme de cette bienheureuse paix : lui-même, qui s'est appellé, & qui est en effet la vérité, *Ego sum veritas*, il est venu nous desabuser des erreurs grossieres dont nous nous étions laissés prévenir à l'égard de cette paix : lui-même, qui est la vie, *Ego sum vita*, il est venu nous faire goûter ce qui pouvoit seul nous mettre en possession de cette paix : tout cela comment ? En nous découvrant dans le mystere de ce jour les deux sources véritables de la paix avec nous-mêmes ; sçavoir, l'humilité de cœur, & la pauvreté de cœur, & en détruisant dans ce même mystere les deux grands obstacles à cette paix tant desirée, & néanmoins si peu commune, qui sont notre orgueil d'une part & de l'autre notre attachement aux biens de la terre : *Veniens evangelizavit pacem.* Ne perdez rien d'une instruction si solide & si édifiante.

Joan. c. 14.

Ibidem.

Ibidem.

Oui, c'est dans ce mystere qu'un Dieu homme, en naissant parmi les hommes, nous prêche hautement par son exemple, ce qu'il devoit dans la suite établir pour fondement de toute sa doctrine : *Discite à me, quia mitis sum & humilis corde, & invenietis requiem animabus vestris* : apprenez de moi que je suis humble de cœur, & tenez pour certain que par là vous trouverez le repos de vos ames. Oracle, dit S. Augustin, d'où devoit dépendre, non seulement notre sainteté, mais notre félicité dans la vie. Car il est évident, mes Freres, que ce qui nous

Matth. c. 11.

empêche tous les jours de trouver ce repos de l'ame si estimable, & sans quoi tous les autres biens de la vie nous deviennent inutiles, c'est l'opposition secrette que nous avons à l'humilité chrétienne : reconnoissons-le avec douleur, & gémissons-en devant Dieu. Ce qui fait perdre si souvent la paix à notre cœur, & ce qui nous met dans l'impuissance de la conserver, c'est l'orgueil dont nous sommes remplis, & qui nous enfle; cet orgueil qui nous fait croire en tant d'occasions, qu'on ne nous rend pas ce qui nous est dû, qu'on n'a pas pour nous assez d'égard, qu'on ne nous considere pas autant que nous le méritons; car de là naissent les mélancolies & les tristesses, de là les désolations & les desespoirs, de là les aigreurs & les emportements, les tristesses quand nous nous voyons maltraités, les desespoirs quand nous nous croyons méprisés, les emportemens quand nous nous prétendons insultés & outragés ; Dieu prenant plaisir, dit S. Chrysostome, à punir notre orgueil par notre orgueil même, & se servant de notre amour propre pour nous faire souffrir, quand par un excès de délicatesse & de sensibilité dont notre orgueil est le principe, nous ne voulons rien souffrir. Si nous étions humbles, & humbles de cœur, nous serions à couvert de tous ces chagrins ; au milieu des contradictions & des adversités, l'humilité nous tiendroit dans une situation tranquille ; quelque injustice qu'on pût nous faire & que l'on nous fît, l'humilité nous consoleroit, l'humilité nous affermiroit, l'humilité calmeroit ces orages, réprimeroit ces mouvements déréglés qui bouleversent une ame, si je puis ainsi m'exprimer, & qui lui causent de si grandes agitations.

Ah ! Chrétiens, méditons bien ce point important. Examinons bien, & demandons-nous à nous-mêmes, pourquoi nous nous troublons si aisément ? Pourquoi au moindre soupçon d'un mépris souvent imaginaire, nous nous piquons si vivement ? Pourquoi sur un vain rapport d'une parole dite contre nous, par imprudence & par légereté, nous nous affligeons, nous
Ps. 41. nous allarmons, nous nous irritons ? *Quare tristis es anima mea, & quare conturbas me ?* C'est la question que se faisoit à lui-même le Prophete Royal, & que peut se faire à toute heure l'homme superbe avec beaucoup plus de sujet. Pourquoi, mon ame, êtes-vous triste, & d'où vient que vous me troublez ? Nous n'en trouverons point d'autre raison que ce fond d'orgueil avec lequel nous sommes nés, & que nous avons toujours entretenu, bien loin de travailler à le détruire : voilà, hommes du siecle qui m'écoutez, ce qui vous rend incapables de goûter cette paix, qui de votre aveu néanmoins est après votre salut, le souverain bien ; vous la desirez préférablement à tout, puisque vous ne desirez tout le reste que pour y parvenir, cependant vous n'y parvenez jamais ; ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, à cette ambition qui vous possede, & à laquelle vous vous êtes comme livrés, à cette ambition qui, malgré tant de biens dont Dieu vous a comblés dans la vie, vous empêche d'être jamais content de ce que vous êtes, & vous porte toujours à vouloir être ce que vous n'êtes pas ; à cette ambition qui, par la plus monstrueuse ingratitude envers la Providence, vous fait compter pour rien tout ce que vous avez, & toujours aspirer à ce que vous n'avez pas,

jusques à vous fatiguer pour cela sans relâche, jusques à vous crucifier vous-même; à cette ambition qui fait naître dans votre cœur tant de basses & de honteuses jalousies, qui des prospérités d'autrui vous fait de si amers sujets de douleurs, qui vous jette en de si violens transports quand on s'oppose à vos desseins, qui vous inspire de si mortelles aversions quand on traverse vos entreprises: je le répéte, & je ne puis trop fortement vous l'imprimer dans l'esprit, c'est là que le mal réside, c'en est là le principe & la racine.

Quand vous aurez une bonne fois renoncé à cette passion, quand par une modération chrétienne & sage, vous sçaurez vous tenir dans le rang où Dieu vous a placés, quand par une justice que vous ne vous rendez pas & qu'il faudroit vous rendre, vous reconnoîtrez que Dieu n'en a que trop fait pour vous, dès là vous posséderez ce trésor de la paix que vous avez en vain cherché jusqu'à présent, parce que vous ne l'avez pas cherché où il est. C'est-à-dire, dès là vous bénirez Dieu dans votre condition, sans envier celle des autres; dès là soumis à Dieu, vous ne penserez plus qu'à vous sanctifier dans votre état, sans courir éternellement après un phantôme que vous vous figurez comme un bonheur parfait, mais dont la chimérique espérance ne sert qu'à vous tourmenter; dès là, contens de votre fortune, vous en jouirez paisiblement & avec action de grace, vous ne vous appliquerez qu'à en bien user, & vous ne craindrez rien autre chose que d'en faire un criminel abus; dès là, chargés de l'établissement de vos familles; après avoir fait en chrétiens tout ce qui dépendra de vous pour y pourvoir,

vous vous en reposerez sur cette aimable providence, dans le sein de laquelle, comme dit l'Apôtre, nous devons jetter toutes nos inquiétudes, comptant & pouvant compter avec assurance que si nous lui sommes fideles elle ne nous manquera pas : *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum.* Dès là, affranchis de la servitude & de l'esclavage du monde, vous attendrez tout de Dieu ; vous ne mettrez votre appui, votre confiance qu'en Dieu ; vous entrerez dans la sainte & heureuse liberté des enfans de Dieu ; tous les nuages se dissiperont, toutes les tempêtes se calmeront, & un moment de cette paix secrette que votre orgueil a tant de fois troublée, vous dédommagera bien des faux avantages où il visoit, & des vaines prétentions qui vous exposoient à de si fâcheux retours & à de si rudes combats.

1. Petr. c. 5.

Or voilà pourquoi Jesus-Christ vous dit aujourd'hui: apprenez de moi que je suis humble de cœur : *Discite à me, quia mitis sum & humilis corde.* Et ne regardons pas cette humilité de cœur comme une foiblesse ; ç'a été la vertu d'un Dieu, & c'est la vertu des forts ; la vertu des sages, la vertu des ames sensées, & pardessus tout la vertu des élûs de Dieu. Apprenez-la donc, (écoutez toujours votre Maître) & apprenez-la de moi, puisqu'il n'y a que moi de qui vous puissiez l'apprendre, & que toute la philosophie n'a point été jusques-là : apprenez-la de moi, qui ne suis venu que pour vous en faire des leçons, & qui pour vous la mieux persuader, me suis humilié & anéanti moi-même : c'est-à-dire, apprenez de moi que ce sont deux choses incompatibles que la paix & l'orgueil ; que votre cœur, quoi que vous fassiez,

& quoi que le monde fasse pour vous, ne sera jamais content, tandis que la vanité, que l'ambition, que l'amour de la gloire régneront; par conséquent, que pour trouver sur la terre le centre & le point de la félicité humaine, que pour avoir cette paix de l'ame, qui est par excellence le don de Dieu, il faut être humble, & sincérement humble, & solidement humble : *Discite à me, quia mitis sum & humilis corde, & invenietis requiem animabus vestris.*

Car c'est là, mes Freres, dit Saint Bernard, ce que la sagesse de Dieu incarnée a prétendu nous déclarer dans cet auguste mystere. Parce que nous sommes charnels, & comme tels, accoûtumés à ne rien comprendre que de charnel, le Verbe de Dieu a bien voulu lui-même se faire chair, pour venir nous apprendre sensiblement, & selon l'expression de ce Pere, charnellement, que l'humilité est la seule voie qui conduit à ce repos du cœur si salutaire & même absolument si nécessaire pour notre sanctification. Quand ce ne seroit donc, conclut Saint Bernard, que pour nous-mêmes, rendons-nous aujourd'hui dociles aux enseignemens de ce Sauveur, & écoutons-le ce Verbe divin, au moins dans l'état de sa chair : *Quia nihil præter carnem audire poteras : ecce Verbum caro factum est ; audias illud, vel in carne.* Mais ce n'est pas assez, *Bern.*

Il nous fait encore, Chrétiens, une seconde leçon non moins importante. Car quelle est l'autre source de ces combats intérieurs & de ces guerres intestines qui nous déchirent si cruellement? convenez-en avec moi; c'est la cupidité, l'envie d'avoir, un malheureux &

damnable attachement aux biens de la terre. Vous y cherchez les douceurs de la vie, & l'ardeur extrême qui vous brûle, en fait le tourment de votre vie: en effet, quels soins empressés pour les acquerir ! quelles peines pour les conserver ! quelles frayeurs au moindre danger de les perdre ! quels desirs insatiables de les augmenter ! quels chagrins de n'en avoir pas assez pour satisfaire, ou à vos prétendus besoins, ou à vos dépenses superflues ! quelle douleur, quel accablement, quelle consternation, quand malgré vous il vous échappent des mains, & qu'une mauvaise affaire, qu'un accident imprévu vous les enleve ! quelle honte de tomber par là, non-seulement dans la disette, mais dans l'humiliation ! quels regrets du passé ! quelles allarmes sur le présent ! quelles inquiétudes sur l'avenir, au milieu de tant de risques inévitables dans le commerce du monde, au milieu de tant de révolutions & de revers dont vous êtes témoins, & à quoi tous les jours vous vous trouvez vous-mêmes exposés.

Le remede c'est le détachement évangélique. Donnez-moi un homme pauvre de cœur, rien ne sera capable de l'altérer; c'est-à-dire, donnez-moi un homme vraiment détaché des biens sensibles, à quelque épreuve qu'il plaise à Dieu de le mettre, dans l'adversité comme dans la prospérité, dans l'indigence comme dans l'abondance, il jouira d'une paix profonde : usant de ses biens comme n'en usant pas, & selon la maxime de Saint Paul, les possédant comme ne les possédant pas, il sera disposé à tous les événements ; tranquille comme Job, & inébranlable au milieu des calamités

calamités du monde, il se soûtiendra par la grande pensée dont ce saint homme étoit pénétré, & qui conservoit le calme dans son ame : *Si bona suscepimus de manu Domini, mala quare non suscipiamus ?* Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi avec la même soumission n'en recevrons-nous pas les maux ? Dans les disgraces & dans les pertes, préparé comme Job à les supporter, il dira avec lui : *Dominus dedit, Dominus abstulit ;* c'étoit le Seigneur qui me les avoit donnés, ces biens, c'est lui qui me les a ôtés ; il ne m'est rien arrivé que ce qu'il a voulu, que son nom soit à jamais béni : *Sit nomen Domini benedictum.* Heureux état ! solide & ferme soûtien ! ressource contre les malheurs de la vie, toujours prête, & qui ne peut jamais manquer.

Job. c. 2.

Job. c. 1.

Ibid.

Or c'est ce que votre Sauveur vient aujourd'hui vous apprendre par un exemple bien plus propre encore à vous convaincre & à faire impression sur vos esprits que celui de Job ; c'est ce que vous prêche l'étable, la créche, les langes de cet Enfant-Dieu : *Hoc nobis prædicat stabulum, hoc clamat præsepe, hoc panni evangelizant.* C'est lui qui vous apprend que les pauvres de cœur sont heureux, & qu'il n'y a même dans la vie que les pauvres de cœur qui soient heureux & qui le puissent être : *Beati pauperes spiritu ;* qu'une partie donc, mais une partie essentielle de notre béatitude sur la terre, est d'avoir le cœur libre & dégagé de l'attachement aux biens de la fortune ; il ne commence pas seulement à l'enseigner, mais à le persuader au monde : & en effet, à peine a-t-il paru dans le monde avec toutes les marques de la pauvreté dont il est revêtu, que je vois des pauvres, ce sont

Bern.

Matth. c. 5.

les pasteurs, non seulement soumis & résignés, mais bénissant, mais glorifiant Dieu dans leur état; des pauvres qui, touchés de ce qu'ils ont vû en Bethléem, s'en retournant, quoique pauvres, comblés de joie; des pauvres contents de leur sort, & ne portant nulle envie aux riches de Jerusalem, parce qu'ils ont connu dans la personne de ce divin Enfant le bonheur & les
Luc. 2. prérogatives infinies de leur condition: *Et reversi sunt pastores glorificantes & laudantes Deum.* A peine a-t-il paru dans l'étable, que je vois des riches, ce sont les Mages, qui bien loin de mettre leur cœur dans leurs richesses, viennent mettre leurs richesses à ses pieds, qui se font en sa présence un mérite de les mépriser, d'y renoncer, de s'en dépouiller; les uns & les autres heureux, parce qu'en se conformant à ce Dieu pauvre, ils ont trouvé le chemin de la paix.

Créche adorable de mon Sauveur, c'est toi qui me fais aujourd'hui goûter la pauvreté que j'ai choisie, c'est toi qui m'en découvres le trésor, c'est toi qui me la rends précieuse & vénérable, c'est toi qui me la fais préférer à tous les établissements & à toute l'opulence du monde. Confondez-moi, mon Dieu, si jamais ces sentiments, seuls dignes de vous, seuls dignes de ma profession, & si nécessaires enfin pour mon repos, sortoient de mon cœur: vous les y avez conservés jusqu'à présent, Seigneur, & vous les y conserverez; cependant cette paix avec nous-mêmes, toute avantageuse qu'elle est, ne suffit pas encore si nous n'y joignons la paix avec le prochain; & c'est la troisieme instruction que nous devons tirer de la naissance de Jesus-Christ, comme vous l'allez voir dans la derniere partie.

LA paix avec le prochain est le fruit de la charité, & la charité, selon S. Paul, est l'abrégé de la loi chrétienne. Il ne faut donc pas s'étonner si le même Apôtre nous a marqué, comme un des caracteres les plus essentiels de l'esprit chrétien, le soin de conserver la paix avec tous les hommes, puisqu'il est évident que tous les hommes sont compris sous le nom de prochain : *Si fieri potest, quod ex vobis est, cum omnibus hominibus pacem habentes* : si cela se peut, disoit-il aux Romains, en les instruisant & en les formant au christianisme, si cela se peut, & autant qu'il est en vous, vivez en paix avec tout le monde ; voilà l'esprit de votre religion, & par où l'on reconnoîtra que vous êtes les disciples de celui qui dès son berceau a été le Prince & le Dieu de la paix.

III. PART.

Rom. c. 12.

Pesons bien ces paroles, qui sont substantielles : *Si fieri potest*, si cela se peut. L'impossibilité, dit S. Chrysostome, est la seule excuse légitime qui puisse devant Dieu nous disculper, quand nous ne vivons pas avec nos freres dans une paix & une union parfaite ; & hors l'impuissance absolue, toute autre raison n'est qu'un vain prétexte dont nous nous flattons, mais qui ne servira qu'à nous confondre au Jugement de Dieu. *Quod ex vobis est*, autant qu'il est en vous, ensorte que nous puissions sincerement protester à Dieu, que nous puissions nous rendre à nous-mêmes témoignage, qu'il n'a jamais tenu à nous, jamais dépendu de nous que nous n'eussions avec nos freres cette paix solide fondée sur la charité, l'ayant ardemment desirée, l'ayant de bonne foi recherchée, ayant

toujours été préparés, & d'esprit & de cœur à ne rien épargner pour y parvenir. *Cum omnibus*, la paix avec tous, sans en excepter un seul: l'exclusion d'un seul suffit pour nous rendre prévaricateurs, & sujets à toutes les peines dont Dieu menace ceux qui troublent ou qui rompent la paix. Rompre la paix avec un seul, c'est, selon Dieu, quelque chose d'aussi mortel que de violer un seul commandement. La paix avec tous, un seul excepté, nous devient donc inutile pour le salut, & ce seul que nous exceptons doit s'élever, pour demander vengeance contre nous au dernier jour. *Cum omnibus hominibus*; la paix avec tous les hommes, même avec ceux qui y sont plus opposés, & qui ne la veulent pas, les forçant par notre conduite à la vouloir, & à l'exemple de David, gardant un esprit de paix avec les ennemis de la paix: *Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus*. Car, comme ajoûte S. Chrysostôme, vivre en paix avec des ames pacifiques, avec des esprits modérés, avec des humeurs sociables, à peine seroit-ce une vertu de philosophe & de payen; beaucoup moins doit-elle passer pour une vertu surnaturelle & chrétienne. Le mérite de la charité, disons mieux, le devoir de la charité est de conserver la paix avec des hommes difficiles, fâcheux, emportés: pourquoi? parce qu'il peut arriver, & parce qu'en effet il arrive tous les jours que les plus emportés & les plus fâcheux, les plus difficiles & les plus chagrins, sont justement ceux avec qui nous devons vivre dans une plus étroite société, ceux dont il nous est moins possible de nous séparer, ceux à qui dans l'ordre de Dieu nous nous trouvons attachés par des liens plus indissolubles,

P.119.

Il faut donc, dit ce saint Docteur, que par rapport même à ces sortes d'esprits, nous ayons un principe de paix, sur quoi puisse être solidement établie la tranquillité du commerce que la charité chrétienne doit maintenir entre eux & nous.

Or quel est-il ce principe ? le voici : une sainte conformité avec Jesus-Christ naissant. Entrons dans son cœur, prenons-en les sentiments, tâchons à nous mettre dans les mêmes dispositions que lui, contemplons son étable, & approchons de sa créche, remplissons-nous des vives lumieres qu'il répand dans les ames, & comprenons bien sur tout deux choses. Premierement, c'est un Dieu qui pour témoigner aux hommes sa charité, commence par se dépouiller pour eux de tous ses intérêts. Secondement, c'est un Dieu, qui pour gagner nos cœurs, nous prévient, suivant le langage du Prophéte, de toutes les bénédictions de sa douceur, & qui s'attendrit pour nous jusqu'à se revêtir, tout Dieu qu'il est, de notre humanité ; disons mieux, & dans un sens plus propre à mon sujet, jusqu'à devenir personnellement pour nous, comme parle l'Apôtre, la bénignité & l'humanité même : *Apparuit benignitas & humanitas.* Tit. c. 3. Deux moyens qu'il nous présente pour entretenir une paix éternelle avec nos freres, desintéressement, & douceur. Dépouillons-nous en faveur de nos freres de certains intérêts qui nous dominent, soyons à l'égard de nos freres doux & humains, plus d'inimitié alors, plus de divisions, paix inviolable, paix inaltérable. Quel bonheur pour moi & quel avantage pour vous, si je pouvois en finissant vous persuader ces deux de-

voirs si indispensables dans la religion que nous professons, & si nécessaires dans tous les états de la vie ! Ceci demande une réflexion toute nouvelle.

C'est, dis-je, un Dieu qui par amour pour nous & pour témoigner aux hommes son immense charité, se dépouille de tous ses intérêts; qui de maître qu'il étoit, se fait obéissant ; de grand qu'il étoit, se fait petit ; de riche qu'il
2. Cor. c. 8. étoit, se fait pauvre : *Quoniam propter vos egenus factus est, cùm esset dives.* Et je prétends que ce desintéressement est le plus prompt & le plus infaillible moyen pour concilier les cœurs, & pour nous unir tous dans une paix solide & durable.

Car, comme raisonne Saint Bernard, prétendre vivre en paix avec nos freres sans qu'il nous en coûte rien, sans vouloir leur sacrifier rien, sans jamais leur céder en rien, sans nous incommoder pour eux, ni nous relâcher sur rien; nous flatter d'avoir cette charité chrétienne, qui est le lien de la paix, & cependant être toujours aussi entiers dans nos prétentions, aussi jaloux de nos droits, aussi déterminés à n'en rien rabattre, aussi vifs sur le point d'honneur, aussi attachés à nous-mêmes; abus, mes chers Auditeurs; ce n'est pas ainsi que le Dieu de la paix nous l'a enseigné; il ne falloit point pour cela qu'il vînt au monde, ni qu'il nous servît de modéle ; nous n'avions sans lui que trop d'exemples de cette charité intéressée ; il étoit inutile que ce Dieu fait homme nous apportât un commandement nouveau; de tous temps les hommes s'étoient aimés de la sorte les uns les autres, & cette prétendue charité étoit aussi ancienne que le mon-

de; mais aussi le monde, avec cette charité prétendue, n'avoit jamais été ni ne pouvoit jamais être en paix.

C'est l'intérêt, Chrétiens, qui nous divise. Otez la propre volonté, disoit Saint Bernard, il n'y aura plus d'enfer : & moi je dis ; ôtez l'intérêt propre, ou plutôt la passion de l'intérêt propre, & il n'y aura plus parmi les hommes de dissentions, plus de querelles, plus de procès, plus de discordes dans les familles, plus de troubles dans les communautés, plus de factions dans les états ; la paix avec la charité régnera par tout ; elle régnera entre vous & ce parent, entre vous & ce frere, cette sœur, entre vous & cet ami, ce voisin, ce concurrent ; dès que vous voudrez pour lui vous déporter de tel & tel intérêt qui fait contre vous son chagrin, dès là vous aurez avec lui la paix, & souvent même, selon le monde, la paix que vous aurez avec lui vaudra mieux pour vous que l'intérêt qu'on vous disputoit, & à quoi vous renoncez. Détachés de nos intérêts, nous ne contesterons avec personne, nous ne nous brouillerons avec personne, nous ne romprons avec personne, & par une infaillible conséquence, nous goûterons les douceurs de la société, nous jouirons des avantages de la pure & sincere charité. Semblables aux premiers chrétiens, n'ayant tous qu'un cœur & qu'une ame, nous trouverons dans cette union mutuelle une béatitude anticipée, & comme un avant-goût de l'éternelle félicité.

Or à la vue de Jesus-Christ pouvons-nous avoir d'autres sentiments que ceux-là ? Si nous sommes chrétiens, je dis de vrais chrétiens, nous faut-il un autre Juge que ce Dieu Sau-

veur, & un autre tribunal que la créche où il est né, pour vuider tous les différents qui naissent entre nous & nos freres ? Un chrétien rempli des idées que lui inspire un mystere si touchant, voudroit-il appeller de ce tribunal ? & auroit-il peine à remettre aujourd'hui tous ses intérêts entre les mains d'un Dieu qui ne vient au monde que pour y apporter la paix ? Voilà, mon cher Auditeur, ce que je vous demande en son nom; si votre frere n'a pas mérité ce sacrifice, souvent très-léger, que vous lui ferez de votre intérêt, Jesus-Christ le mérite pour lui; si votre frere est mal fondé dans ses prétentions, & s'il n'est pas juste que vous lui cédiez, au moins est-il juste que vous cédiez à Jesus-Christ. Ce que vous refusez à l'un, donnez-le à l'autre; ce que vous ne voulez pas accorder à votre frere, donnez-le à la charité & à Jesus-Christ; par là vous acheterez la paix, vous l'acheterez à peu de frais, & par là même vous la conserverez.

Mais peut-être s'agit-il de toute autre chose entre vous & le prochain; peut-être indépendamment de tout intérêt, ce qui vous divise, n'est-ce de votre part qu'une fierté qui l'a choqué, qu'un emportement qui l'a irrité, qu'une parole aigre dont il s'est senti piqué, que des manieres dures dont il s'est tenu offensé, qu'un air de hauteur avec lequel vous l'avez traité : si cela est, il ne dépend pour le satisfaire que de vous adoucir à son égard, que de lui donner certaines marques de votre estime, que de lui rendre certains devoirs, que de le prévenir par quelques démarches, qui le rameneront infailliblement & l'attacheront à vous.

Je ne le puis, dites-vous, j'y sens une opposition invincible, & je n'en viendrai jamais là. Rentrez encore une fois, rentrez, mon cher Auditeur, dans l'étable de Bethléem; vous y verrez le Dieu de la paix incarné & humanisé, ou plutôt, vous y verrez dans sa personne la bénignité même incarnée, la grandeur même de Dieu humanisée. Je le répéte, vous y verrez un Dieu qui, pour vous attirer à lui, n'a point dédaigné de vous rechercher, qui par une condescendance toute divine de son amour, s'est fait même comme une gloire de vous prévenir: s'il eût attendu que vous pécheur, vous son ennemi & son ennemi déclaré, vous eussiez fait les premiers pas pour retourner à lui, où en étiez-vous? & quelle ressource vous restoit pour le salut? Cependant, malgré l'exemple de votre Dieu, vous vous faites, & vous osez vous faire je ne sçais quel point d'honneur de n'aller jamais au-devant de votre frere pour le rapprocher de vous & pour l'engager lui-même à revenir; malgré la loi de la charité, d'ailleurs même après avoir été l'agréſſeur, vous conservez contre lui de scandaleux & d'éternels ressentiments; n'est-ce pas renverser tous les principes du christianisme, & vous exposer à de terribles malédictions du Ciel?

Vous y verrez un Dieu qui, pour vous gagner, vous comble des bénédictions de sa douceur; un Dieu qui, pour se rendre plus aimable, quitte tout l'appareil de la Majesté, & qui s'humanise, non-seulement jusqu'à paroître, mais jusqu'à devenir en effet homme comme vous; un Dieu qui, sous la forme d'un enfant, vient s'attendrir sur vous de compassion, & pleurer,

non pas ses miseres, mais les vôtres; car c'est ainsi, dit S. Pierre Chrysologue, qu'il a voulu naître, parce qu'il a voulu être aimé: *Sic nasci voluit, qui voluit amari.* Parole touchante & digne de toutes nos réflexions: c'est ainsi qu'il a voulu naître, parce qu'il a voulu être aimé. Il auroit pû naître, & il ne tenoit qu'à lui de naître dans la pompe & dans l'éclat de la magnificence royale; mais en naissant de la sorte, il n'auroit été que respecté, que révéré, que redouté, & il vouloit être aimé: or pour être aimé, il devoit s'abaisser jusqu'à nous; pour être aimé, il devoit être semblable à nous; pour être aimé, il devoit souffrir comme nous; & c'est pourquoi il a voulu naître dans l'état de foiblesse & d'abaissement où ce mystere nous le représente: *Sic nasci voluit, qui voluit amari.* Après cela, Chrétiens, affectez des airs dédaigneux & hautains envers les autres; traitez-les en esclaves, avec empire, avec dureté, & non pas en freres, avec patience, avec bonté: rendez-vous infléxibles à leurs prieres & insensibles à leurs besoins. N'est-ce pas démentir votre religion? N'est-ce pas même violer les droits de l'humanité? Je serois infini, si j'entreprenois de développer ce point de morale dans toute son étendue.

Petr. Chryso.

Quoiqu'il en soit, mes chers Auditeurs, voilà la sainte & divine paix que nous devons capitalement desirer, & qui ne vous coûtera jamais trop, à quelque prix qu'elle vous puisse être vendue: la paix avec nos freres, & sans exception la paix avec tous les hommes: *Cum omnibus hominibus pacem habentes.* Mais quel est notre aveuglement, & le sujet de notre confusion? le voici: dans les temps où Dieu nous

afflige par le fléau de la guerre, nous lui demandons la paix; & dans le cours de la vie, nous ne travaillons à rien moins qu'à nous procurer la véritable paix; c'est-à-dire, nous demandons à Dieu une paix qui ne dépend pas de nous, une paix qui n'est pas de notre ressort, une paix pour la conclusion de laquelle nous ne pouvons rien, & nous ne pensons pas à nous procurer celle qui est entre nos mains, celle dont nous sommes nous-mêmes les arbitres, celle dont Dieu nous a chargés, & dont il veut que nous lui soyons responsables. Nous faisons des vœux, afin que les Puissances de la terre s'accordent entr'elles, pour donner au monde une paix que mille difficultés presque insurmontables, semblent quelquefois rendre comme impossible; & nous ne voulons pas finir de pitoyables différents dont nous sommes les maîtres, qu'il nous seroit aisé de terminer, que notre seule obstination fomente: & ces Puissances de la terre si difficiles à réunir, sont souvent plutôt d'accord que nous ne le sommes les uns avec les autres. Cette paix entre les Couronnes, malgré tous les obstacles qui s'y opposent, est plutôt conclue, qu'un procès qui fait la ruine & la désolation de toute une famille, n'est accommodé. Ah! Seigneur, je ne serois pas un fidéle ministre de votre parole, si dans un jour aussi solemnel que celui-ci, où les Anges vos ambassadeurs nous ont annoncé & promis la paix, je ne vous demandois, au nom de tous mes Auditeurs, cette paix si désirée: qui doit pacifier tout le monde chrétien; cette paix dont dépend le bonheur de tant de nations; cette paix pour laquelle votre Eglise s'intéresse tant, & avec tant de raison; cette

paix que vous seul pouvez donner, & qui désormais ne peut être que l'ouvrage de votre providence miraculeuse & de votre absolue puissance. Je n'aurois pas, comme ministre de votre parole, le zele que je dois avoir, si à l'exemple de vos Prophétes, je ne vous disois aujourd'hui : *Da pacem, Domine, sustinentibus te, ut Prophetæ tui fideles inveniantur;* donnez la paix, Seigneur, à votre peuple, afin que ce ne soit pas en vain que nous l'ayons engagé à appaiser votre colere pour l'obtenir ; donnez-lui la paix, puisqu'entre les prospérités, quoique humaines & temporelles qu'il lui est permis d'espérer, la paix est celle qui vient plus immédiatement de vous, & qui peut le plus contribuer à votre gloire ; mais je serois, ô mon Dieu, encore plus prévaricateur de mon ministere, si préférablement à cette paix, toute nécessaire & toute importante qu'elle est, je ne vous demandois pour moi & pour ceux qui m'écoutent, celle qui doit nous réconcilier avec vous, celle qui doit nous réconcilier avec nous-mêmes, celle qui doit nous réconcilier avec nos freres, celle qui doit nous réconcilier avec vous par une généreuse & sainte pénitence, celle qui doit nous réconcilier avec nous-mêmes, par un vrai détachement & une sincere humilité, celle qui doit nous réconcilier avec nos freres, par une tendre & cordiale charité.

Ramassons en deux mots tout ce mystere, & finissons. Le Seigneur & le Dieu des armées qui vient au monde pour y faire régner la paix, & qui veut être aujourd'hui glorifié par toute *Eccles. offic.* la terre en qualité de Roi pacifique : *Magnificatus est Rex pacificus super faciem universæ*

terræ : voilà, Sire, ce que chante l'Eglise dans cette auguste solemnité, voilà ce que nous célébrons. Modéle admirable pour Votre Majesté, & que je lui propose ici avec d'autant plus d'assurance, que je sçais que c'est le modéle qu'elle se propose elle-même, & sur lequel elle se forme ; car sans oublier la sainteté de mon ministere, & sans craindre que l'on m'accuse de donner à Votre Majesté une fausse louange, je dois, comme Prédicateur de l'Evangile, bénir le Ciel, quand je vois, Sire, dans votre personne un Roi conquérant, & le plus conquérant des Rois, qui met néanmoins toute sa gloire à être aujourd'hui reconnu le Roi pacifique, & distingué comme tel entre tous les Rois du monde. Je dois en présence de cet Auditoire chrétien, rendre à Dieu de solemnelles actions de graces, quand je vois dans Votre Majesté un Monarque victorieux & invincible, dont tout le zele est de pacifier l'Europe, dont toute l'application est d'y travailler & d'y contribuer par ses soins, dont toute l'ambition est d'y réussir, & qui par là est sur la terre l'image visible de celui dont le caractere est d'être tout ensemble, selon l'Ecriture, le Dieu des armées & le Dieu de la paix.

Cette paix est l'ouvrage de Dieu, & nous reconnoissons plus que jamais que le monde ne la peut donner ; mais notre confiance, Sire, est que malgré le monde même, Dieu se servira de Votre Majesté, de sa sagesse, de ses lumieres, de la droiture de son cœur, de la grandeur de son ame, de son desintéressement, pour donner cette paix au monde. Ce qui nous console, c'est que Votre Majesté, suivant les regles de sa religion, ne fait la guerre aux

ennemis de son Etat, que pour procurer plus utilement & plus avantageusement cette paix à ses sujets. Ce qui nous rassure, c'est que dans les vues qui la font agir, toutes ses conquêtes aboutissent là, & qu'elle ne gagne des batailles, qu'elle ne force des villes, qu'elle ne triomphe par-tout, que pour parvenir plus surement & plus promptement à cette paix; ce qui soutient nos espérances, & au même temps ce qui augmente notre vénération & notre zele pour Votre Majesté, c'est que son amour pour son peuple l'emportera toujours en ceci par dessus ses intérêts propres, & que touchée de ce motif, il n'y aura rien qu'elle ne sacrifie au bien de cette paix; qu'ainsi, en véritable imitateur du Dieu des armées & du Dieu de la paix, vous aurez, Sire, l'avantage, après avoir été le Héros du monde chrétien, d'en être encore le Pacificateur; car voilà ce qui mettra le comble à vos travaux héroïques: voilà ce qui couronnera votre régne; voilà ce qui achevera votre glorieuse destinée.

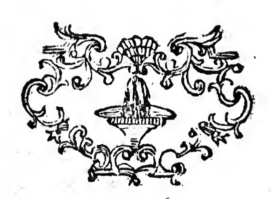
Accomplissez mes vœux, Seigneur, ou plutôt bénissez les intentions de ce Roi pacifique & conquérant, qui sçait si bien se conformer aux vôtres. Donnez-nous par lui cette paix que vous nous promettez aujourd'hui par le ministere de vos Anges; & s'il étoit vrai que vous fussiez encore irrité contre les hommes, si les péchés des hommes méritoient encore les fléaux de votre justice, permettez-moi, Seigneur, de vous faire ici la priere que vous fit autrefois David, & de vous dire
Ps. 67. comme lui dans le même esprit: *Dissipa gentes quæ bella volunt;* dissipez ces nations opiniâtres qui veulent la guerre; renversez leurs desseins,

rompez leurs alliances, rendez vaines leurs entreprises, troublez leurs conseils. Souffrez que j'ajoûte avec le même Prophéte : *Effunde iram tuam in gentes quæ te non noverunt, & in regna quæ nomen tuum non invocaverunt.* S'il faut, ô mon Dieu, que votre colere éclate, répandez-la sur ces nations qui ne vous connoissent point, & sur ces royaumes qui n'invoquent point votre nom, c'est-à-dire sur ces nations où la vérité de votre religion n'est pas connue, & sur ces royaumes où l'héréfie a aboli la pureté de votre culte ; mais par un effet tout contraire, répandez votre miséricorde sur ce Royaume chrétien, où vous êtes invoqué, servi, adoré en esprit & en vérité. Répandez-la sur ce Monarque qui m'écoute, & qui plus zélé pour votre gloire que pour la sienne, met aujourd'hui à vos pieds, non-seulement son sceptre & sa couronne, mais toute la gloire de ses conquêtes, pour vous en faire un hommage comme au Dieu de la paix ; qui pour le bien de votre Eglise, préfére cette paix à l'accroissement de son empire, & qui au milieu de ses prospérités & du succès de ses armes, ne refuse pas pour elle de se relâcher de ses droits. Dans des dispositions si saintes, que ne doit-il pas attendre de vous ? & quels effets, ou plutôt quels miracles de protection n'avons-nous pas droit de nous promettre pour lui ? C'est l'homme de votre droite, Seigneur ; étendez sur lui votre main, animez-le de votre esprit, remplissez-le de vos lumieres, fortifiez-le de votre grace. Tandis que vous le soutiendrez, toutes les puissances du monde, quoique liguées & conjurées, ne prévaudront pas contre lui ; & avec votre divin secours, nous ne doutons

Ps. 78.

Fiat manus tua super virum dexteræ tuæ. Ps. 79.

point, ô mon Dieu, que nous n'obtenions enfin cette paix salutaire que nous vous demandons, comme un des fruits de la naissance de notre adorable Sauveur, & comme un moyen qui nous aidera à mériter la bienheureuse & l'éternelle paix dont vos élus jouissent dans le Ciel. Je vous la souhaite, mes chers Auditeurs, au nom, &c.

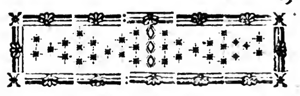


AUTRE
AVENT
PRÊCHÉ
DEVANT LE ROI.

SERMONS

CONTENUS

DANS CET AVENT.



SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Sur la Sainteté.

Mirabilis Deus in Sanctis suis.

Dieu est admirable dans ses Saints. Au Ps. 67.

SIRE,

A Considérer Dieu dans lui-même, nous ne pouvons dans lui-même l'admirer, parce qu'il est trop élevé au-dessus de nous & trop grand. Comme nous ne le connoissons sur la terre que dans ses ouvrages, ce n'est aussi sur la terre, à proprement parler, que dans ses ouvrages qu'il est admirable pour nous. Or l'ouvrage de Dieu par excellence, ce sont les Saints, & par conséquent disoit le Prophete

Royal, c'eſt ſur tout dans ſes Saints qu'il nous paroît digne de nos admirations : *Mirabilis Deus in Sanctis ſuis.*

En effet, de quelque maniére que nous enviſagions les Saints, Dieu eſt admirable en eux : & quand je m'en tiendrois au ſeul Evangile de ce jour, qu'y a-t-il de plus admirable que d'avoir conduit des hommes à la poſſeſſion d'un Royaume par la pauvreté ? que de leur avoir fait trouver la conſolation & la joïe par les pleurs & l'adverſité, que de les avoir élevés par les humiliations au comble de la gloire, & pour me ſervir de l'expreſſion de S. Ambroiſe, de les avoir béatifiés par les miſeres même ; car voilà, ſi je puis uſer de ce terme, les divins paradoxes dont le Saint-Eſprit nous donne l'intelligence dans cette ſolemnité, & que nous n'aurions jamais pû comprendre ſi les Saints que nous honorons n'en étoient une preuve ſenſible : voilà les miracles que Dieu a opérés dans ſes élus : *Mirabilis Deus in Sanctis ſuis.*

J'ajoûte néanmoins ; mes chers Auditeurs, après S. Leon Pape, une choſe qui me ſemble encore plus propre à nous toucher, par l'intérêt que nous y devons prendre, comme chrétiens. Car Dieu, dit ce Pere, eſt particulierement admirable dans ſes Saints, parce qu'en les glorifiant, il nous a pourvus d'un puiſſant ſecours, c'eſt celui de leur protection, & qu'en même tems il nous a mis devant les yeux un grand modele, c'eſt l'exemple de leur vie : *Mirabilis Deus in Sanctis ſuis, in quibus & præſidium nobis conſtituit & exemplum.* Je m'attache à cet exemple des Saints, pour établir ſolidement les importantes vérités que j'ai à vous annoncer, & ſans rien dire du ſecours que nous

Leo in natali S. Laurentii.

pouvons attendre d'eux & que nous en recevons, je veux vous faire admirer Dieu dans la conduite qu'il a tenue en nous proposant ces illustres prédestinés, dont la sainteté doit produire en nous de si merveilleux effets pour notre sanctification. Vierge sainte, Reine de tous les Saints, puisque vous êtes la mere du Saint des Saints, vous en qui Dieu s'est montré souverainement admirable, puisque c'est en vous & par vous qu'il s'est fait homme & qu'il s'est rendu semblable à nous; faites descendre sur moi ses graces; il s'agit d'inspirer à mes Auditeurs un zele sincere, un zele efficace d'acquerir cette sainteté si peu goutée, si peu connue, si peu pratiquée dans le monde, & toutefois si nécessaire pour le salut du monde. Je ne puis mieux réussir dans cette entreprise que par votre intercession; & c'est ce que je vous demande, en vous adressant la priere ordinaire. *Ave Maria.*

EN trois mots j'ai compris, ce me semble, trois sujets de la plus juste douleur, soit que nous soyons sensibles aux intérets de Dieu, soit que nous ayons égard aux nôtres, quand j'ai dit que la sainteté si nécessaire pour notre salut, étoit peu goûtée, peu connue & peu pratiquée dans le monde. Mais je prétends aussi vous consoler, Chrétiens, quand j'ajoûte que Dieu par son adorable sagesse, a sçu remédier efficacement à ces trois grands maux, en nous mettant devant les yeux la sainteté de ses élus, & en les prédestinant pour nous servir d'exemple. Je m'explique.

Cette sainteté que Dieu nous commande, & sans laquelle il n'y point de salut pour

nous, par une déplorable fatalité, trouve dans les esprits des hommes trois grands obstacles à vaincre, & qu'elle a peine souvent à surmonter ; sçavoir, le libertinage, l'ignorance & la lâcheté. Parlons plus clairement & plus simplement. Trois sortes de chrétiens dans le monde, par l'aveuglement où nous jette le péché & par la corruption du monde même, sont mal disposés à l'égard de la sainteté : car les libertins la censurent, & tâchent à la décrier ; les ignorans la prennent mal, & dans l'usage qu'ils en font, ou pour mieux dire, qu'ils en croient faire, ils n'en ont que de fausses idées ; enfin les lâches la regardent comme impossible, & desesperent d'y parvenir. Les premiers, malins & critiques, la rendent odieuse, & de là vient qu'elle est peu goûtée ; les seconds, grossiers & charnels, s'en forment des idées, non selon la vérité, mais selon leur goût ou selon leurs sens, & de là vient qu'elle est peu connue ; les derniers, foibles & pusillanimes, s'en rebutent, & y renoncent dans la vue des difficultés qu'ils y rencontrent, & de là vient qu'elle est rare & peu pratiquée. Trois dangereux écueils à éviter dans la voie du salut ; mais écueils dont nous nous préserverons aisément, si nous voulons profiter de l'exemple des Saints.

Car je soutiens, & voici le partage de ce discours, je soutiens que l'exemple des Saints est la plus invincible de toutes les preuves pour confondre la malignité du libertin, & pour justifier contre lui la vraie sainteté. Je soutiens que l'exemple des Saints est la plus claire de toutes les démonstrations pour confondre les erreurs du chrétien séduit & trompé, & pour lui faire voir en quoi consiste la vraie sainteté.

Je soutiens que l'exemple des Saints est le plus efficace de tous les motifs pour confondre la tiédeur, beaucoup plus le découragement du chrétien lâche, & pour le porter à la pratique de la vraie sainteté. De là n'aurai-je pas droit de conclure que Dieu est admirable dans ses Saints, lorsqu'il nous les donne pour modeles? *Mirabilis Deus in Sanctis suis.* Je parle encore une fois à trois sortes de personnes, dont il est aujourd'hui question de rectifier les sentimens sur le sujet de la sainteté chrétienne : aux libertins qui la combattent, aux ignorans qui ne la connoissent pas, aux lâches qui n'ont pas le courage de la pratiquer, & sans autre raisonnement je montre aux premiers que, supposé l'exemple des Saints, leur libertinage est insoutenable; aux seconds, que leur ignorance est sans excuse; aux derniers, que leur lâcheté n'a plus de prétexte. Trois vérités que je vais développer : appliquez-vous.

I. PART.

C'Est de tout tems que la sainteté, & même la plus solide & la plus vraie a été en bute à la malignité des libertins & à leur censure; c'est de tout tems qu'ils l'ont combattue comme ses plus déclarés ennemis, & c'est pour cela, ou qu'ils ont tâché de se persuader & de persuader aux autres qu'il n'y avoit point dans le monde de vraie sainteté, ou qu'ils ont au moins affecté, en la confondant avec la fausse, de la décrier. Deux artifices dont ils se sont servis pour défendre, & s'ils avoient pû, pour autoriser leur libertinage contre la sainteté chrétienne, qui néanmoins a toujours été & sera toujours devant Dieu

& devant les hommes leur condamnation. Deux artifices que Saint Jerôme a subtilement démêlés dans une de ses Epîtres, où il s'en explique ainsi : *Lacerant sanctum propositum, & nequitiæ suæ remedium arbitrantur, si nemo sit Sanctus, si turba sit pereuntium, si omnibus detrahatur.* Ce Pere parloit en particulier de certains esprits prétendus forts, qui témérairement & sans respect blâmoient la conduite de Sainte Paule & le courage qu'elle avoit eu de quitter Rome, pour aller chercher son salut dans la retraite & dans l'éloignement du monde. Ces paroles sont remarquables, & d'autant plus dignes d'être pesées, qu'elles expriment ce que nous voyons tous les jours arriver dans notre siecle. *Lacerant sanctum propositum* : parce qu'ils raisonnent en mondains, disoit Saint Jerôme, ils déchirent par leurs railleries, & même par leurs médisances, tout ce que les serviteurs de Dieu font de plus édifiant & de plus louable pour honorer Dieu. *Et nequitiæ suæ remedium arbitrantur, si nemo sit Sanctus* : ils croient leur libertinage bien à couvert, quand ils ont la hardiesse de soutenir qu'il n'y a point de Saints sur la terre; que ceux qu'on estime tels, ont, comme les autres, leurs passions & leurs vices, & des vices même grossiers, que les plus gens de bien sont comme eux dans la voie de perdition, & qu'on a droit de dire de tout le monde que tout le monde est corrompu & perverti. Non seulement ils soupçonnent que cela peut être, mais ils s'assurent que cela est, & dans cette supposition aussi extravagante que maligne, ils se consolent ; comme si l'affreuse opinion qu'ils ont de tout le genre humain, étoit la justification de leur iniquité, &

Hieron. Ep. lib. 2. Epist. 45. juxta editionem Canisii.

Ibidem.

& devoit les guérir de tous les remords intérieurs qu'ils auroient infailliblement à essuyer, si le monde leur faisoit voir des hommes vraiment vertueux, & dont la vie exemplaire fût un reproche sensible de leur impiété & de leurs desordres : *Et nequitiæ suæ remedium arbitrantur, si omnibus detrahatur.* Prenez garde, s'il vous plaît, à la pensée de ce saint Docteur. *Idem.*

La premiere injustice que le libertin fait à la sainteté chrétienne, est de ne la vouloir pas reconnoître, c'est-à-dire de prétendre que ce que l'on appelle sainteté, n'est rien moins dans les hommes que sainteté ; que dans les uns c'est vanité, dans les autres singularité, dans ceux-ci dépit & chagrin, dans ceux-là foiblesse & petitesse de génie, & malgré les dehors les plus spécieux, dans plusieurs, imposture & hypocrisie. Car c'est ainsi, mes chers Auditeurs, qu'on en juge dans le monde, mais particulièrement à la Cour, dans ce grand monde où vous vivez, dans ce monde que je puis appeller l'abrégé du monde. Monde profane, dont la malignité, vous le sçavez, est de n'admettre point de vraie vertu, de ne convenir jamais du bien, d'être toujours convaincu que ceux qui le font, ont d'autres vûes que de le faire, de ne pouvoir croire qu'on serve Dieu purement pour le servir, ni qu'on se convertisse purement pour se convertir, de n'en voir aucun exemple qu'on ne soit prêt à contester, de critiquer tout, & à force de critiquer tout, de ne trouver plus rien qui édifie. Malignité, reprend saint Jerôme, injurieuse à Dieu, & pernicieuse aux hommes : ne perdez pas cette réflexion qui vous peut être infiniment utile & salutaire.

Malignité injurieuse à Dieu, puisque par là

l'on ôte à Dieu la gloire qui lui est due, en attribuant à tout autre qu'à lui les œuvres dont il est l'auteur, comme nous apprenons de l'Evangile, que les Pharisiens en usoient à l'égard du Fils de Dieu; car que faisoient-ils? ils imputoient à l'art magique les miracles de ce Dieu-Homme, ils disoient qu'il chassoit les démons par la puissance de Beelzebub, le Prince des ténébres. Et que fait-on à la Cour? On veut, & l'on veut sans distinction, qu'un intérêt secret y soit le ressort, le motif de tout le bien qu'on y pratique, de tout le culte qu'on y rend à Dieu, de toutes les résolutions qu'on y prend de mener une vie chrétienne, de toutes les conversions qui y paroissent, de toutes les réformes qu'on y apperçoit; on veut qu'une basse & sérvile politique en soit le principe & la fin. On dit d'une ame touchée de Dieu, & qui commence de bonne foi à régler ses mœurs, qu'elle prétend quelque chose, qu'il y a du mystere dans sa conduite, que ce changement est une scène qu'elle donne, mais que Dieu y a peu de part. Or l'un n'est-il pas semblable à l'autre? Et si le langage des Pharisiens a été un blasphême contre Jesus-Christ, celui du monde qui juge & qui décide de la sorte, est-il moins injuste & moins criminel?

Malignité pernicieuse aux hommes, puisque le mondain se prive ainsi d'une des graces les plus touchantes, & dans l'ordre de la prédestination, les plus efficaces, qui est le bon exemple, ou plutôt, puisqu'autant qu'il dépend de lui, il anéantit à son égard cette grace du bon exemple; ces conversions dont il est témoin, & qu'on lui propose pour le faire rentrer en lui-même, n'ont plus d'autre effet sur lui que

de lui faire former mille raisonnemens, mille jugemens téméraires & mal fondés ; que de lui faire profaner ce qu'il y a de plus saint par les railleries les plus piquantes, & souvent même par les discours les plus impies. Dieu le permet, pour punir en lui cet esprit d'orgueil qui le porte à s'ériger en censeur si févère de la sainteté ; d'où il arrive que bien loin de tirer aucun fruit des exemples qu'il a devant les yeux, il s'endurcit le cœur, il se confirme dans ses desordres, il demeure dans son impénitence, il s'y obstine & se rend encore plus incorrigible. Au lieu que les ames fidelles marchent avec simplicité dans les voies de Dieu, profitent du bien qu'elles supposent bien, au hazard même de s'y tromper, s'édifient des vertus, quoique douteuses, qui leur paroissent vertus ; de ces exemples même contestés se font des leçons & des régles ; heureuses qu'il y en ait encore, & sans penser à les combattre, bénissant Dieu de ce qu'il les suscite pour sa gloire, pour le bien de ses élus, & pour la confusion du libertinage.

Car je l'ai dit, Chrétiens, & je le répete ; quelque présomptueux que puisse être le libertinage du monde, jamais il ne se soûtiendra contre certains exemples irréprochables que Dieu dans tous les temps lui a opposés & qu'il lui opposera toujours pour le confondre. Cette nuée de témoins dont parle saint Paul, cette innombrable multitude de Saints dont nous honorons la glorieuse mémoire, est en faveur de la sainteté chrétienne un argument trop plausible & une preuve trop éclatante & trop forte pour pouvoir être affoiblie par toute l'impiété du siécle. Il y a dans le monde des hypocrites, je le sçais, & peut-être trop, pour

n'en pas gémir moi-même. Mais l'impiété du ſiécle peut-elle ſe prévaloir de l'hypocriſie, pour en tirer cette dangereuſe conſéquence, qu'il n'y a point dans le monde de vraie ſainteté ? Au contraire, répond ingénieuſement S. Auguſtin, c'eſt de là même qu'elle doit conclure qu'il y a une vraie ſainteté, parce qu'il ſe trouve des ſaintetés fauſſes; & la raiſon qu'il en apporte eſt ſans replique; parce que la fauſſe ſainteté, ajoûte-t-il, n'eſt rien autre choſe qu'une imitation de la vraie, comme la fiction eſt une imitation de la vérité.

En effet, ce ſont les vraies vertus qui, par l'abus qu'on en a fait en voulant les imiter, ont produit, contre l'intention de Dieu, les fauſſes vertus. Le démon, pére du menſonge, s'étant étudié à copier, autant qu'il a pu, les œuvres de Dieu, il a pris à tache de contrefaire la vraie humilité par mille vains phantômes d'humilité, la vraie ſévérité de l'Evangile par l'apparente ſévérité de l'héréſie, le vrai zéle par le zéle jaloux, la vraie religion par l'idolâtrie & la ſuperſtition. Témoignage évident, dit S. Auguſtin, qu'il y a donc une vraie religion, un vrai zéle, une vraie ſévérité de mœurs, une vraie humilité de cœur, en un mot une vraie ſainteté, puiſqu'il eſt impoſſible de contrefaire ce qui n'eſt pas, & que les copies, quoique fauſſes, ſuppoſent un modéle.

Or ce principe établi, qu'il y a une vraie ſainteté, l'impiété du ſiécle la plus maligne demeure deſarmée & ſans défenſe. Que cette ſainteté pure & ſans reproche ſoit rare parmi les hommes, qu'elle ſe rencontre en peu de ſujets, cela ne favoriſe en aucune ſorte le libertin; quand il n'y en auroit dans le monde

qu'un ſeul exemple, il n'en faudroit pas davantage pour faire ſa condamnation, & Dieu par une providence toute ſpéciale, diſpoſe tellement les choſes, que cet exemple ſeul, ſi vous le voulez, ne manque jamais, & que malgré l'iniquité il y en a toujours quelqu'un que le mondain lui-même, de ſon propre aveu, ne peut s'empêcher de reconnoître.

Oui, mon cher Auditeur, ſi vous êtes aſſez malheureux pour être du nombre de ceux à qui je parle ici & que je combats, ce ſeul homme de bien que vous connoiſſez, & qui eſt, dites-vous, l'unique en qui vous croyez & dont vous voudriez répondre, c'eſt celui-là même qui s'élévera contre vous au jugement de Dieu; lui ſeul il vous fermera la bouche; Dieu n'aura qu'à vous le produire, pour vous convaincre malgré vous du prodigieux égarement où vous aurez vécu, & pour faire paroître à tout l'univers la vanité, la foibleſſe, le deſordre de votre libertinage, En vain pour votre juſtification voudrez-vous alléguer l'hypocriſie de tant de mauvais chrétiens : s'il y a eu dans le monde des hypocrites, vous dira Dieu, vous n'avez pas dû pour cela être un impie; ſi pluſieurs ont abuſé de la ſainteté de mon culte, il ne falloit pas vous porter à un excès tout oppoſé, ni vous livrer au gré de vos paſſions; car il n'étoit pas néceſſaire que vous fuſſiez l'un ou l'autre; entre l'hypocrite & le libertin il y avoit un parti à ſuivre, & même un parti honorable, c'étoit d'être chrétien & vrai chrétien. Que ceux que vous avez traités de faux dévots, l'ayent été ou non, c'eſt ſur quoi ils ſeront jugés; mais votre cauſe qui n'a rien de commun avec eux, n'en a pu devenir meilleure.

Tant de faux dévots, de dévots suspects qu'il vous plaira, en voici un, après tout, que vous ne pouvez recuser, en voici un qui vous confond, & qui vous confond par vous même : car ce juste que vous avez vous-même respecté, ce juste en qui vous avez reconnu vous-même tous les caractères d'une piété sincère & solide, que ne l'avez-vous imité ? & pourquoi ne vous êtes-vous pas formé sur ses exemples ?

Cela, dis-je, suffiroit pour faire taire l'impiété; ce seroit assez de ces Saints, quoique rares & singuliers, que Dieu vous fait voir sur la terre, de ces Saints qui non seulement glorifient Dieu, mais ont encore le bonheur en le glorifiant, d'être généralement approuvés des hommes; de ces Saints dont la vertu est si unie, si simple, si pure, si hautement & si universellement canonisée, que le libertinage même est forcé de les honorer : car il y en a, & quelque réprouvé que soit le monde, il y en a au milieu de vous; vous sçavez bien les démèler, & vous ne vous trompez pas dans le discernement que vous en faites.

Mais je dis bien plus; & pour un juste dont l'exemple pourroit suffire, Dieu m'en découvre aujourd'hui une multitude innombrable, & me fournit autant de preuves contre vous. Il m'ouvre le ciel, & m'élevant au dessus de la terre, il me montre ces troupes d'élus qu'une sainteté éprouvée, purifiée, consommée, a fait monter aux plus hauts rangs de la gloire. Des hommes, dit S. Chrysostôme (induction admirable, & dont vous devez être touchés) des hommes en qui la sainteté n'a été, ni tempérament, puisqu'elle a réformé, changé, détruit

dans eux le tempérament; ni humeur, puisqu'elle ne les a sanctifiés qu'en combattant, qu'en réprimant, qu'en mortifiant sans cesse l'humeur; ni politique, puisqu'elle les a dégagés de toutes les vûes humaines; ni intérêt, puisqu'elle les a fait renoncer à tous intérêts; ni vanité, puisqu'elle les a en quelque sorte anéantis, & qu'ils ne se sont presque tous sanctifiés qu'en se cachant dans les ténébres; ni chagrin, puisqu'elle les a souvent détachés, séparés du monde, lorsqu'ils étoient plus en état de jouir des prospérités & de goûter les agrémens du monde; ni foiblesse, puisqu'elle leur a fait prendre les plus généreuses résolutions, & soûtenir les plus héroïques entreprises; ni petitesse de génie, puisqu'en souffrant, en mourant, en s'immolant pour Dieu, ils ont fait voir une grandeur d'ame, que l'infidélité même a admirée; ni hypocrisie, puisque bien loin de vouloir paroître ce qu'ils n'étoient pas, tout leur soin a été de ne pas paroître ce qu'ils étoient. Des hommes que le christianisme a formés, & dont la sainteté incontestablement reconnue, est d'un ordre si supérieur à tout ce que la philosophie payenne, je ne dis pas a pratiqué, mais a enseigné, mais a imaginé, mais a voulu feindre, que dans l'opinion de saint Augustin, l'exemple de ces héros chrétiens dont nous solemnisons la fête, est une des preuves les plus invincibles qu'il y a un Dieu, qu'il y a une religion, qu'il y a une grace surnaturelle qui agit en nous. Pourquoi? parce qu'une sainteté aussi éminente que celle-là, ne peut être sortie du fonds d'une nature aussi corrompue que la nôtre; parce que la philosophie & la raison ne vont point jusques-là; parce qu'il n'y a donc que la

grace de Jesus-Christ, qui puisse ainsi élever les hommes au dessus de toute l'humanité, & que c'est par conséquent l'œuvre de Dieu. Voilà ce que célébre aujourd'hui l'Eglise militante dans cette auguste solemnité qu'elle consacre à l'Eglise triomphante ; voilà de quoi le ciel est rempli. Exemples mémorables, dont l'impiété n'effacera jamais le souvenir, & contre lesquels elle ne prescrira jamais : exemples convaincans ausquels il faut que le libertinage céde, & qui confondront éternellement l'orgueil du monde. Miracle de votre grace, ô mon Dieu, dont je me sers ici pour répandre, au moins dans la Cour du plus chrétien de tous les Rois, les sentimens de respect & de vénération dûs à la vraie piété. Heureux, si j'en pouvois bannir cet esprit mondain, toujours déclaré conrre ceux qui vous servent, ou plutôt, Seigneur, toujours déclaré contre votre service même ! Heureux si je pouvois le détruire dans tous les cœurs, si je pouvois détromper toutes les personnes qui m'écoutent, & leur faire une fois comprendre combien ces injustes préjugés, dont on se laisse si aisément prévenir, & où l'on aime tant à s'entretenir, sont capables de les éloigner & les éloignent en effet de vous !

La seconde injustice du libertin à l'égard de la sainteté, ne consiste plus à la desavouer, mais à la décréditer, à la rendre odieuse, en lui imputant des défauts prétendus & en les employant contr'elle pour la noircir. Car comme remarque le sçavant Chancelier Gerson, homme entre tous les autres très-pénétrant & très-éclairé dans la science des mœurs, la sainteté chrétienne n'est point responsable des imperfections de ceux qui la pratiquent. Si celui

qui s'adonne au culte de Dieu, a encore ses foiblesses & ses passions, il les a parce qu'il est homme, & non parce qu'il est pieux; bien loin que la piété les fomente & les autorise, elle est la premiere à les lui reprocher, & elle ne cesse jamais de les combattre; si elle n'en triomphe pas toujours, & si les passions l'emportent quelquefois sur elle, tel est notre desordre & non pas le sien. Il y a plus, & est-il juste d'exiger de la vraie piété, parce qu'elle est en elle-même parfaite & divine, que d'abord elle nous rende des hommes parfaits ? Comme elle ne présume point de pouvoir faire dans cette vie des Saints impeccables, aussi ne doit-on pas s'en prendre à elle si ceux qui s'engagent à suivre ses voies sont encore sujets aux fragilités humaines. Relever l'homme de ses chûtes, l'humilier dans la vue de ses miséres, lui faire trouver dans ses passions même la matiere & le fond de ses mérites, c'est à quoi elle travaille, de quoi elle répond, & non pas d'affranchir l'homme de tous péchés, ce qui ne convient qu'à l'état des bienheureux.

Or voici néanmoins l'autre effet de la malignité du monde. Un homme pour obéir à Dieu, & en vue de son salut, prend-il le parti de la piété, dès là on ne lui pardonne plus rien, & l'on est déterminé à lui faire des crimes de tout; dès là il ne lui est plus permis d'avoir ni passion ni imperfection, on veut qu'il soit irrépréhensible, & s'il ne l'est pas, on en accuse la piété même. Malignité, ajoûte Saint Jerôme, la plus inique: car enfin si la piété doit être exposée à la censure du monde, au moins la censure du monde doit-elle être équitable, & s'il ne veut pas lui faire grace, au moins

doit-il lui faire justice Pourquoi donc ces préventions contr'elle ? pourquoi ces suppositions, en lui imputant comme propre ce qu'elle rejette elle-même comme condamnable ? pourquoi cette aversion secrette envers ceux qui l'ont embrassée ? pourquoi ce penchant à les railler, à les abbaisser, empoisonner leurs actions les plus innocentes & leurs plus droites intentions, à diminuer leurs bonnes qualités, à exagérer les mauvaises, si quelquefois ils en font paroître ? Est-ce ainsi que nous en usons avec le reste des hommes ? & l'attachement au service de Dieu a-t-il quelque chose qui doive attirer le mépris & la haine ? Je pourrois m'en tenir là pour la confusion de l'impie ; mais l'Eglise va plus loin, elle lui oppose dans la personne des Saints, & pour une conviction plus entiere, sur tout plus sensible, des hommes tels que les concevoit Saint Paul, & tels en effet qu'ils ont paru selon l'idée de cet Apôtre, édifiant le monde, & servant de modele au monde ; des hommes irrépréhensibles, au sens même que le monde les veut, & que le libertin les demande ; des hommes en qui la piété n'a été ni présomptueuse, ni hautaine, ni aigre, ni critique, ni opiniâtre, ni simulée, ni jalouse, ni bizarre, ni intriguante, ni dominante.

Ce sont là ceux que l'Eglise oppose au libertinage, ces bienheureux dont elle honore la mémoire, ce sont ces hommes parfaits qu'elle nous met devant les yeux : sujets par eux-mêmes à tous les vices des autres, ils ne s'en sont ou préservés ou corrigés que par l'exercice & l'étude des vertus chrétiennes ; d'où il s'ensuit que leur sanctification, en justifiant le

parti de la piété, doit donc couvrir d'un éternel opprobre le libertin qui entreprend de la rendre méprisable ; leur siécle, quoique perverti, les a reconnus & publiés tels que je vous les dépeins ; comme tels, les siécles suivants les ont béatifiés & canonisés ; c'est sur le témoignage du monde entier que nous leur rendons en ce jour un culte si solemnel ; c'est pour cela, dit l'Écriture, qu'ils sont devant le trône de Dieu, parce qu'ils ont été sans tache devant les hommes : *Sine maculâ enim sunt ante thronum Dei.* Serons-nous assez injustes pour leur disputer tout-à-la fois & leur sainteté & leur gloire ? Mais serons-nous au même-temps assez aveugles pour ne pas découvrir toute la foiblesse de l'impiété ? Reprenons ; le libertin combat la sainteté chrétienne, & je vous ai fait voir que l'exemple des Saints rend son libertinage insoutenable. L'ignorant ne connoît pas la sainteté chrétienne, & je vais lui montrer que l'exemple des Saints rend son ignorance inexcusable. C'est la seconde Partie.

Apoc. c. 14.

II. PART.

IL ne faut pas douter que Saint Paul écrivant à Timothée son disciple, n'eût en vue les derniers siécles de l'Eglise, & en particulier celui où nous vivons, quand parmi les abus qu'il condamnoit & qu'il remarquoit même dès-lors dans le christianisme, il déploroit sur-tout l'aveuglement de certaines ames séduites qui étudioient sans cesse la religion, & qui ne parvenoient jamais à la science de la religion ; qui en apprenoient tous les jours les maximes & les préceptes, & qui n'en comprenoient jamais l'essentiel ni le fond ; qui s'épuisoient en spéculations pour s'y ren-

dre habiles, mais qui ne l'entendoient jamais; parce que jamais elles n'en venoient à la pratique; en un mot, qui cherchant en apparence le Royaume de Dieu, ne le trouvoient point en effet, parce qu'elles le cherchoient sans le connoître; toujours éloignées de la solide piété, parce qu'avec toute leur étude elles ne s'étoient jamais formé une juste image de
2. *Tim.* la piété: *Semper discentes, & nunquam ad scien-*
c. 3. *tiam veritatis pervenientes.* C'étoit un des maux dont ce grand Apôtre menaçoit l'Eglise de Dieu; & n'est-ce pas ce que nous voyons aujourd'hui? Quelque spirituel & quelque raffiné que se pique d'être le siécle où nous sommes nés, avouez-le, mes chers Auditeurs, qu'un des abus qui y régnent davantage, est de se laisser prevenir des erreurs les plus grossieres sur ce qui regarde la véritable piété & la sainteté chrétienne. J'en appelle à vos connoissances, & je suis certain que vous en convenez déja avec moi.

Les uns, ne perdez pas ceci, font consister la sainteté dans ce qui est selon leur sens, & les autres dans ce qui est selon leur goût; les uns dans des choses extraordinaires & singulieres, & les autres dans des choses extrêmes & outrées; les uns dans ce qui éclate & qui brille, & les autres dans ce qui effraie & qui rebute; les uns se la figurent hors de leur état; & les autres se la proposent au-delà de leur force & de leur pouvoir; les uns l'imaginent contraire aux bienséances & aux regles qu'il faut observer dans le monde, & les autres s'en font des plans opposés à leurs obligations, même les plus étroites & à leurs engagements particuliers par rapport au monde; les uns l'attachent à cer-

tains moyens aufquels ils fe bornent, pendant qu'ils négligent la fin, & les autres la réduifent à des idées vagues de la fin dont ils fe repaiffent, pendant qu'ils négligent les moyens. Quel champ, Chrétiens, & quelle matiere à nos réflexions !

Or je dis que l'exemple des Saints confond toutes ces erreurs, qu'il nous démontre fenfiblement que la fainteté ne confifte point en tout cela, ne depend point de tout cela, n'eft rien moins, ou plutôt eft quelque chofe de meilleur & de plus raifonnable que tout cela: pourquoi ? parce que les Saints par leur exemple nous prêchent aujourd'hui une vérité, mais une vérité touchante, une vérité édifiante, une vérité confolante, fçavoir, qu'indépendamment de notre fens ou de notre goût, que fans l'éclat de certaines œuvres ou leur auftérité, que fans fortir de notre condition ni quitter les voies communes, que fans prendre des moyens particuliers ni fe propofer une autre fin que celle même qui nous eft marquée dans la fituation préfente où nous nous trouvons, toute la fainteté, la vraie fainteté eft de remplir fes devoirs, & de les remplir dans la vûe de Dieu, d'être parfaitement ce que l'on doit être, & de l'être felon Dieu; de fe conduire d'une maniere digne de l'état où l'on eft appellé de Dieu, vérité à laquelle notre raifon fe foumet d'abord, & qu'il fuffit de comprendre pour en être perfuadé, vérité que toutes les Ecritures nous ont enfeignée, mais dont nous avons encore une preuve plus évidente dans ces grands modéles que Dieu nous préfente aujourd'hui.

Car dans ces modéles, qui font les Saints, détrompé de toute illufion, je vois clairement

& distinctement ce que c'est que d'être saint ; & je le vois sans effort, sans embarras de préceptes, comme si la sainteté elle-même se découvroit à moi & devenoit sensible pour moi. Et puisqu'il n'est rien hors de Dieu de plus excellent, rien de plus divin qu'une sainteté de ce caractere ; c'est-à-dire une sainteté fondée sur les devoirs, réglée par les devoirs, renfermée dans les devoirs ; dès que je l'envisage de la sorte, tout révolté que je puis être contre mes devoirs, je me sens forcé à leur donner mon estime, & cette estime dont je ne puis me défendre, m'en fait naître un amour secret dont je me défends encore moins. Je dis : voilà ce que je devrois être, voilà ce que ma raison, ce que ma conscience, ce que ma religion me reprocheront toujours de n'être pas ; je le dis, & l'aveu que j'en fais est pour moi un témoignage infaillible que c'est donc là, & là seulement, que se réduit ce que nous appellons sainteté.

Non, Chrétiens, ces bienheureux dont nous solemnisons la fête, ne sont point précisement devenus saints pour avoir fait dans le monde & pour Dieu des choses extraordinaires & éclatantes. S'ils en ont fait, dit Saint Bernard, & si l'histoire de leur vie les rapporte, ces œuvres éclatantes & extraordinaires pouvoient bien être des effets & des écoulemens de leur sainteté, mais elles n'en ont jamais été ni le fond, ni la mesure. Ils les ont faites, si vous voulez, parce qu'ils étoient saints ; mais ils n'ont jamais été saints parce qu'ils les faisoient, & en effet, ils pouvoient être saints sans cela, comme avec cela ils auroient pû ne l'être pas.

Ils pouvoient être saints sans cela. Combien de prédestinés, maintenant heureux & paisibles

possesseurs de la gloire, n'ont jamais rien fait sur la terre qui leur ait attiré l'admiration, ni qui les ait distingués? Et ils pouvoient avec cela n'être pas saints. Combien de réprouvés, victimes de la justice de Dieu, & livrés au feu éternel, ont fait sur la terre des actions de vertu à quoi les hommes ont applaudi pendant que Dieu les condamnoit, & peut-être pour ces vertus même prétenduës les rejetoit? Saints sans cela; ainsi l'ont été des millions d'élus dont les noms sont écrits dans le ciel, quoiqu'inconnus dans l'Eglise même. Dieu, comme remarque S. Augustin, a pris plaisir à les sanctifier dans l'obscurité d'une vie commune, d'une vie cachée; & quand il les a introduits dans son Royaume, il ne leur a point dit: entrez, serviteurs fidéles, parce que vous avez fait pour moi de grandes choses, mais parce que vous avez été fidéles dans les plus petites: *Quia in pauca fuisti fidelis*. Rien moins que saints, au plutôt réprouvés avec cela; ainsi doit-il arriver à ces malheureux, qui diront à Dieu: Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas chassé les démons? mais à qui Dieu répondra, je ne vous ai jamais connus, & je ne vous connois point encore. Prophetes & faiseurs de miracles tant qu'il vous plaira, ce n'est point par là que je fais le discernement & le choix de ceux qui m'appartiennent.

Matth. c. 25.

Ce que je dis, Chrétiens, est tellement vrai que Marie la plus sainte des créatures, est néanmoins celle dont l'Evangile, par un dessein particulier de la providence, a moins publié de miracles: que dis-je, & fait-il même mention d'un seul? En marque-t-il un seul de Jean-Baptiste, le précurseur de Jesus-Christ? & n'est-

ce pas à lui toutefois que le Sauveur du monde rendit ce glorieux témoignage, qu'entre les enfans des hommes nul n'avoit été devant Dieu, ni plus grand, ni plus ſaint? Diſons-en autant de mille autres choſes avec leſquelles on confond tous les jours la ſainteté: autant de ces auſtérités que le monde admire, & qui, ſelon la judicieuſe remarque de l'Evêque de Geneve, ne ſont tout au plus que des moyens pour aller à la ſainteté, mais nullement la ſainteté même. Il y a dans le ciel des Saints du premier ordre, qui n'ont jamais été par profeſſion ni ſolitaires ni auſteres; le Saint des Saints lui-même, le Fils de Dieu ne l'a point été, ou du moins ne l'a point paru, & peut-être l'enfer eſt-il plein de pénitens, d'anachoretes que la vanité a perdus.

Par où donc les Saints ſont-ils devenus ſaints, & en quoi promptement conſiſte le fond de leur ſainteté? Ah! Chrétiens, c'eſt ici qu'il eſt de votre intérêt de m'écouter; car voici en deux mots votre inſtruction & votre conſolation.

Ils n'ont été ſaints que parce qu'ils ont rempli leurs devoirs, & ils ont rempli leurs devoirs parce qu'ils étoient ſaints. Deux choſes dont l'enchaînement porte avec ſoi un caractere de raiſon & de vérité qui ſe fait ſentir. Saints, parce qu'ils ont rempli leurs devoirs, c'eſt-à-dire parce qu'ils ont ſçu parfaitement accorder leur condition avec leur religion; mais enſorte que leur religion a toujours été la regle de leur condition, & que jamais leur condition n'a prévalu aux maximes de leur religion. Saints, parce qu'ils ont rendu à chacun ce qui lui étoit dû, l'honneur à qui étoit

dû l'honneur, le tribut à qui étoit dû le tribut, l'obéïssance à ceux que Dieu leur avoit donnés pour maîtres, la complaisance à ceux dont ils devoient entretenir la société, l'assistance à ceux qu'ils devoient secourir, le soin à ceux dont ils devoient répondre, à tous la justice & la charité, parce que nous en sommes à tous redevables. Saints, parce qu'is ont honoré par leur conduite les ministeres dont ils étoient chargés, les dignités dont ils étoient revêtus, les places où Dieu les avoit mis, parce qu'ils ont sacrifié leur repos, leur santé, leur vie aux emplois qu'ils avoient à remplir, aux travaux qu'ils avoient à soûtenir, aux fatigues qu'ils devoient essuyer, aux chagrins & aux ennuis qu'il leur falloit dévorer. Saints, parce qu'ils ont préféré en toutes choses la conscience à l'intérêt, la probité à la fortune, la vérité à la flaterie; parce qu'ils ont eu de la sincerité dans leurs paroles, de la droiture dans lenrs actions, de l'équité dans leurs jugemens, de la bonne foi dans leur commerce. Saints, parce que soumis à Dieu, ils se sont tenus dans l'ordre où Dieu les vouloit, sans s'élever, sans s'ingérer, sans s'inquiéter, sans se plaindre, contens de leur état, ne troublant point celui des autres, n'enviant le bonheur de personne, fidéles à leurs amis, généreux envers leurs ennemis, reconnoissans des bienfaits qu'ils recevoient, patients dans les maux, oubliant les injures, supportant les foibles; car tout ce que je dis étoit renfermé dans l'étendue de leurs devoirs, & il leur falloit tout ce que je dis pour être saints.

Mais j'ajoûte que parce qu'ils étoient saints, ils ont remplis tous ces devoirs: autre

principe d'une vérité inconteſtable. En effet, il n'y avoit que la ſainteté qui pût être en eux une diſpoſition générale & efficace au parfait accompliſſement de toutes ces obligations ; ſans la ſainteté ils auroient ſuccombé en mille rencontres aux tentations humaines ; leur probité & leur droiture, en je ne ſçais combien de pas gliſſans, les auroit abandonnés, & en ſatisfaiſant à un devoir, ils en auroient violé un autre. Mais parce qu'ils étoient ſaints, ils ont gardé toute la loi & rempli toute juſtice ; parce qu'ils étoient ſaints, ils ont allié dans leurs perſonnes les choſes, ce ſemble, les plus oppoſées & les plus difficiles à concilier ; l'autorité avec la charité, la politique avec la ſincérité, les honneurs du ſiecle avec l'humilité, l'application aux affaires avec la piété, parce qu'ils étoient ſaints ; ils ont maintenu dans le monde leurs rangs avec modeſtie, leurs droits avec déſintéreſſement, leur réputation avec un vrai mépris & un entier détachement d'eux-mêmes ; parce qu'ils étoient ſaints, ils ont été humbles ſans baſſeſſe, grands ſans hauteur, ſinceres ſans imprudence, prudens ſans duplicité, zélés ſans emportement, courageux ſans témérité, doux & pacifiques ſans puſillanimité ; parce qu'ils étoient ſaints, ils ſe ſont poſſédés eux-mêmes, ou plutôt ils ſe ſont défiés d'eux-mêmes dans la proſpérité, ils ont compté ſur Dieu, & ils ſe ſont ſoûtenus par la foi dans l'adverſité. Je ſerois infini ſi je voulois épuiſer cette matiere, & pouſſer plus loin ce détail.

Quoi qu'il en ſoit, mes chers Auditeurs, le bonheur de ces glorieux prédeſtinés eſt de n'avoir jamais ſéparé leur perfection de leur

devoir ; disons mieux, leur bonheur est de n'avoir jamais connu d'autre perfection que celle qui les attachoit à leur devoir. Pourquoi saint Louis est-il au nombre de ceux que nous invoquons aujourd'hui ? parce qu'étant Roi il s'est dignement acquitté des devoirs d'un Roi ; & pourquoi s'est-il dignement acquitté des devoirs d'un Roi ? parce qu'il a été un saint Roi. Il n'y a qu'à consulter son histoire, & vous en conviendrez. Or ce que je dis de ce saint Roi, je puis le dire également & par proportion de tous les autres Saints. Tel est le fondement de leur gloire & de leur béatitude : cette fidélité à leurs devoirs, ce zéle pour leurs devoirs, ce renoncement à tout pour se rendre parfaits dans leurs devoirs, c'est là ce que Dieu a récompensé dans les justes qu'il a choisis ; & il ne faut pas s'en étonner, puisque c'est là précisément ce qui leur a coûté, & ce qui a été le sujet des sacrifices qu'ils ont faits à Dieu & des victoires qu'ils ont remportées sur eux-mêmes. Car pour ne manquer à aucun de ces devoirs, il faut en bien des occasions se mortifier, se renoncer, se faire violence ; toute autre perfection que celle-là n'auroit eu rien pour les Saints de difficile, aussi toute autre perfection que celle-là n'auroit-elle pas été digne de la couronne que Dieu leur préparoit.

Et voilà, Chrétiens, le mystere que nous ne voulons pas comprendre. Nous voudrions une sainteté à notre mode, une sainteté selon nos vues, selon nos desirs, c'est-à-dire une sainteté qui ne nous coûtât rien ; car une telle sainteté, pour rigoureuse qu'elle paroisse ou qu'elle puisse être d'ailleurs, nous devient dès lors aisée. Mais Dieu veut que notre sainteté

consiste dans nos devoirs, & nos devoirs nous coûteront toujours : hors de nos devoirs, ce qui nous semble sainteté n'est qu'un phantôme de sainteté, qui ne peut servir ni à glorifier Dieu ni à édifier les hommes, qui souvent même n'est propre qu'à nourrir l'orgueil & à nous enfler. Au lieu que la vraie sainteté, cette sainteté commune dans un sens, mais si rare dans l'autre, porte avec soi une certaine bénédiction dont Dieu tire sa gloire, dont les hommes se sentent touchés, & qui nous tient nous-mêmes sans ostentation, sans faste, dans la régle, & nous préserve de mille abus. J'acheve, & après avoir parlé au libertin & à l'ignorant, il me reste à faire voir au chrétien lâche, que supposé l'exemple des Saints, sa lâcheté est sans prétexte. C'est la derniere partie.

III. PART.

IL falloit, Chrétiens, une aussi grande autorité que celle de Dieu pour commander à des hommes, je dis à des hommes pécheurs, d'être saints, & de l'être dès cette vie. *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum* : soyez saints, parce que je suis saint. Il falloit toute l'autorité d'un Homme-Dieu, pour dire à des hommes mondains : soyez parfaits, comme votre Pere céleste est parfait : *Estote ergo perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* C'est ainsi néanmoins que Dieu parloit à son peuple dans l'ancienne loi, & c'est ainsi que Jesus-Christ nous a parlé dans la loi de grace. Mais ce précepte si sublime & si relevé, ce précepte divin, il s'agit de sçavoir si nous pouvons l'accomplir, & si dans la foiblesse extrême où le péché nous a réduits, Dieu

Levit. c. 11.

Matth. c. 5.

n'en demande point trop de nous, Non, mes chers Auditeurs, & je prétends en cela que Dieu n'exige rien qui passe nos forces. Appliquez-vous, car voici une des plus importantes instructions, & le dernier effet de l'exemple que Dieu nous propose dans ses Saints.

Je dis donc que malgré les relâchemens de l'esprit corrompu du siécle, malgré notre fragilité & tous les obstacles qui nous environnent, l'exemple des Saints nous est une preuve convaincante que la sainteté n'a rien d'impraticable pour nous & d'impossible, qu'elle n'a rien même de si difficile & de si rigoureux dont elle ne porte avec soi l'adoucissement, & par une conséquence nécessaire, qu'il ne nous reste aucun prétexte pour colorer notre lâcheté & pour nous disculper devant Dieu, si nous ne travaillons pas à nous sanctifier, & si en effet nous ne nous sanctifions pas: *Sancti estote.*

Nous mettons la sainteté au rang des choses impossibles: dangereux artifice de l'amour propre pour nous entretenir dans une vie lâche, dans une vie même déréglée. Nous nous la figurons, cette sainteté chrétienne, dans un degré d'élévation où nous croyons ne pouvoir jamais atteindre, & par une pusillanimité d'esprit dont nous voulons que Dieu soit responsable, & que nous rejettons sur lui en la rejettant sur notre foiblesse, nous disons comme l'Israëlite prévaricateur: *Quis nostrûm valet ad cœlum ascendere*: Qui de nous pourra s'élever jusqu'au ciel? qui de nous pourra parvenir à une telle perfection? Mais Dieu nous apprend bien aujourd'hui à tenir un autre langage; car il nous

Deut. c. 30.

produit un million de Saints qui ont été dans le monde ce que nous ne voulons pas qu'on y puisse être, qui ont fait dans le monde ce que nous desespérons d'y pouvoir faire, qui ont trouvé la sainteté dans le monde, & qui l'y ont trouvée là même où elle a de plus grands obstacles à surmonter. Or si par là Dieu nous ferme la bouche d'une part, il nous ouvre le cœur de l'autre : comment ? parce qu'il ranime notre espérance, & qu'ils nous fait connoître par ces exemples que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie, & que si nous sommes pécheurs, il ne tient qu'à nous, tout pécheurs que nous sommes, de devenir saints.

C'est ce qui acheva la conversion de cet incomparable Docteur de l'Eglise, saint Augustin. Une seule chose l'arrêtoit, vous le sçavez, mais cette seule difficulté lui paroissoit insurmontable, & suspendoit en lui toutes les opérations de la grace : Dieu lui disoit intérieurement qu'il en viendroit à bout, mais intérieurement il se répondoit à lui-même que c'étoit un effort au dessus de son pouvoir. Dans cette contestation, si je puis parler de la sorte, dans ce combat entre Dieu & lui, il demeuroit toujours ennemi de Dieu, & toujours esclave de lui-même, c'est-à-dire toujours esclave de sa passion & de son péché. Enfin la grace victorieuse de Jesus-Christ lui livra un dernier assaut, & ce dernier assaut l'emporta; ce fut dans cette merveilleuse vision que lui-même il nous a décrite. Il crut voir la sainteté avec un visage majestueux qui se présentoit à lui, qui lui faisoit de pressants reproches, qui lui montroit un nombre presque infini de vierges dont elle étoit accompagnée, & sembloit lui

dire, pour exciter son courage & pour réveiller sa confiance : *Tu non poteris quod isti & istæ?* Et quoi, ne pourrez-vous pas ce que ceux-ci & celles-là ont pû ? Cette voix, Chrétiens, fut la voix de Dieu, & comme la voix de Dieu renverse les cédres & brise les rochers, *Vox Domini confringentis cedros*, Augustin n'y put résister ; cet esprit droit qu'il avoit conservé jusques dans ses plus grands égaremens, ne put tenir contre une telle conviction; il se laissa persuader, il se laissa toucher, il se détermina à vouloir, & à vouloir en effet ce qu'il n'avoit encore voulu qu'en apparence ; & desormais il le voulut si parfaitement, si efficacement, que rien dans la suite n'ébranla son cœur & la fermeté de sa résolution.

August. Confess. lib. 8. c. 11.

Ps. 28.

Or ce qui n'étoit pour Augustin qu'une figure, est aujourd'hui pour vous, mon cher Auditeur, une vérité. Ce n'est pas la sainteté en idée, mais le Dieu même de la sainteté qui vous parle dans cette fête, & qui vous dit : regarde, pécheur, & vois ces ames bienheureuses que j'ai rassemblées de la terre, & dont le nombre surpasse les étoiles du ciel : regarde ces généreux athlétes, qui pour avoir dignement combattu, pour avoir saintement terminé leur course, possédent la couronne de justice qu'ils ont méritée : ce qu'ils ont fait, pourquoi ne le pourras-tu pas ? pourquoi ne le feras-tu pas ? *Et tu non poteris quod isti & istæ ?*

Je ne sçais, Chrétiens, si vous pensez avoir plus de lumieres que saint Augustin, ou plus de force d'esprit. Quoi qu'il en soit, voilà ce qui le convertit; & ce qui peut-être ne vous convertira pas. Mais malheur à vous; car ce qui ne fera pas votre conversion, fera votre

confusion, sera votre condamnation, & si jamais vous êtes réprouvés de Dieu, rien ne justifiera plus sensiblement à votre égard la sévérité de ses arrêts que la vûe de tant de Saints, hommes comme vous, & par conséquent foibles comme vous, mais à qui tout est devenu possible, sans avoir eu toutefois ni plus de moyens ni plus de secours que vous : *Non poteris quod isti & istæ ?*

Ce n'est pas que j'ignore qu'il y a des devoirs pénibles & laborieux dans la pratique de la sainteté ; j'avoue que le chemin qui même à la perfection évangélique est étroit, & qu'on y trouve des croix ; mais outre que Dieu sçait bien nous en tenir compte, il est de la foi que nous avons au-delà du nécessaire pour les porter, puisque nous avons même de quoi les aimer, & quand le Saint-Esprit ne m'en assûreroit pas, l'exemple des Saints en est une démonstration.

Tertullien parlant de Jesus-Christ, disoit que l'exemple de cet Homme-Dieu étoit la solution universelle de toutes les difficultés d'un chrétien: *Solutio totius difficultatis Christus*; & la raison qu'il en apportoit, c'est qu'il n'y a point de difficulté dans la vie chrétienne que l'exemple de Jesus-Christ ne nous doive adoucir, ou même que l'exemple de Jesus-Christ ne doive faire evanouir & disparoître ; ensorte qu'après cet exemple seul nous ne pouvons former nulle difficulté contre l'observation de la loi de Dieu, puisque cet exemple seul, si nous raisonnons bien, doit nous rendre tout, non seulement supportable, mais facile, mais aimable : *Solutio totius difficultatis Christus.* Toutefois quoi qu'en ait dit Tertullien, il

Tertull.

restoit

restoit une difficulté bien essentielle que l'exemple de Jesus-Christ ne détruisoit pas, parce qu'elle étoit prise de Jesus-Christ même ; & quoi ? c'est que Jesus-Christ ayant été exempt de nos foiblesses, saint par nature & la toute-puissance même, il étoit bien plus en état que nous de faire ce qu'il a fait & de souffrir ce qu'il a souffert. Ainsi malgré l'exemple de ce Dieu-Homme, nous aurions toujours droit, ce semble, de nous retrancher sur notre impuissance, & de l'apporter pour excuse : mais à qui étoit-ce de lever tous nos prétextes ? aux Saints.

Car, quand je vois des hommes semblables à moi, de même nature que moi, fragiles comme moi, qui pour Dieu ont tout entrepris, qui pour Dieu ont tout souffert & tout souffert avec joie, je n'ai plus rien à répondre : en vain je voudrois me plaindre de la pesanteur du joug & de la sévérité de la loi ; tant de Saints à qui ce joug a paru doux, & qui ont fait leurs délices de cette loi, arrêtent toutes mes plaintes & condamnent toutes mes lâchetés. Tellement que l'exemple d'un Saint est pour moi, ce qu'étoit dans la pensée de Tertullien l'exemple de Jesus-Christ, une conviction entiere & sans réplique : *Solutio totius difficultatis.*

C'est par là même, que Saint Paul engageoit les premiers fidéles à la pratique des plus rigoureux devoirs du Christianisme : sans leur tracer de longs préceptes, il leur proposoit de grands exemples ; depuis Abel jusqu'à Moyse, & depuis Moyse jusqu'aux Prophétes, il leur mettoit devant les yeux tous les justes de l'ancien Testament, ces justes cachés dans des ca-

vernes, errans dans des solitudes; ces justes exténués de jeûnes, accablés de pénitences; ces justes accusés, calomniés, condamnés, tourmentés, morts pour la foi; ces justes
Hebr. enfin dont le monde n'étoit pas digne : *Qui-*
c. 11. *bus dignus non erat mundus.* Hé bien, mes Freres, concluoit l'Apôtre, qui peut donc maintenant nous retenir ? Fortifiés de ces exemples, que ne courons-nous dans la carriere qui nous est ouverte ? Et puisque nous sommes les enfants des Saints, à quoi tient-il que nous ne soyons saints comme eux ?

Or ce raisonnement de saint Paul doit encore avoir une force particuliere & toute nouvelle pour nous, puisque cette infinie multitude de Saints formés dans la religion de Jesus-Christ, a bien grossi cette nuée de témoins dont parloit le Maître des Gentils. Car que pouvons-nous dire, sur tout à la vûe de tant de Martyrs, nous dont la foi n'est plus exposée à la violence des persécutions, nous dont Dieu n'éprouve plus la constance par les tourmens, nous, comme dit saint Cyprien, qui pouvons être saints sans effusion de sang ? Ne sommes-nous pas, je ne crains point de m'exprimer de la sorte, ne sommes-nous pas les plus méprisables des hommes, si les difficultés nous étonnent ? Ne faisons-nous pas outrage à la grace de notre Dieu, si nous pensons qu'elle ne puisse pas nous soûtenir dans nos peines, souvent très-légeres, après qu'elle a fait trouver aux Saints des douceurs sensibles au milieu des plus cruels supplices & de toutes les horreurs de la mort ? *Solutio totius difficultatis.*

Non, mes Freres, nous n'avons plus de prétexte : car, encore une fois, quel prétexte pour-

rions-nous avoir que l'exemple des Saints ne détruise pas ? Nous sommes occupés des soins du monde ; les Saints ne l'ont-ils pas été ? Nous nous trouvons dans des occasions dangereuses ; les Saints ne s'y sont-ils pas trouvés ? Le torrent de la coûtume nous entraîne : les Saints n'y ont-ils pas résisté ? Le mauvais exemple nous perd ; les Saints ne s'en sont-ils pas préservés ? Nous avons des passions ; les Saints n'en ont-ils pas eu de plus vives ? Nous sommes d'un tempérament délicat ; les Saints étoient-ils de fer & de bronze ? Dites-moi un obstacle du salut qu'ils n'ayent point eu à combattre ; dites-moi une épreuve par où ils n'ayent point passé ; dites-moi une tentation qu'ils n'ayent point surmontée ? Comparons notre état avec leur état, nos devoirs avec leurs devoirs, nos dangers avec leurs dangers, & dans l'égalité parfaite qui se trouve là-dessus entr'eux & nous, voyons si nous avons de quoi justifier l'énorme contrariété qui se rencontre d'ailleurs entre leur vie & la nôtre, c'est-à-dire entre leur ferveur & nos relâchemens, entre leur innocence & nos desordres, entre leurs austérités & notre mollesse. Qu'alléguerons-nous à Dieu pour notre défense, quand il nous les confrontera ? Servoient-ils un autre Maître que nous ? Croyoient-ils un autre Evangile que nous ? Attendoient-ils une autre gloire que nous ? S'ils l'ont achetée plus cher que nous, c'est sur quoi nous devons trembler, puisqu'il est certain qu'à quelque prix qu'elle leur ait été vendue, elle ne leur a point trop coûté, & que dans sa juste valeur elle excéde encore infiniment tout ce qu'ils ont fait & tout ce que nous ne faisons pas, mais que nous devrions faire pour l'avoir.

Mais après tout, dites-vous quelquefois, comment accorder la ſainteté chrétienne avec les engagemens du monde? comment être ſaint, & vivre en certains états du monde? Comment? Il eſt bien étrange que vous ne le ſçachiez pas encore, ayant tant d'intérêt à le ſçavoir, & il eſt bien indigne que vous l'ignoriez, ayant dû l'étudier & le méditer tous les jours de votre vie. Mais Dieu veut vous l'apprendre en ce jour, & vous le faire voir dans ſes Saints. Vous vous figurez que votre état a de l'oppoſition, ou qu'il eſt même abſolument incompatible avec la ſainteté; erreur: ſi cela étoit, ce que vous appellez votre état deviendroit un crime pour vous, & ſans autre raiſon il faudroit par un devoir de précepte le quitter & y renoncer. Mais puiſque c'eſt votre état, puiſque c'eſt l'état que Dieu vous a marqué, vous offenſez ſa providence & vous faites tort à ſa ſageſſe, en le regardant comme un obſtacle à votre ſanctification; il n'y a point d'état dans le monde qui ne ſoit & qui ne doive être un état de ſainteté. Tertullien ſembla vouloir faire là-deſſus une exception, quand il douta ſi les Céſars, c'eſt-à-dire, ſi les Empereurs & ceux qui gouvernoient le monde, pouvoient être chrétiens, ou ſi les chrétiens pouvoient être Céſars: mais on convient qu'il en douta mal, puiſque l'expérience a fait connoître qu'il n'y a point eu dans tous les ſiécles de ſujets plus nés pour l'Empire, ni plus propres à commander, que ceux qu'a formés pour cela le Chriſtianiſme.

Cépendant, ſans parler des Céſars ni des Empereurs, qui que vous ſoyez, Dieu vous montre bien dans cette ſolemnité qu'il peut y

avoir entre la sainteté & votre état une alliance parfaite. En voulez-vous être convaincus ? Entrez en esprit dans cet auguste Temple de la gloire où regnent avec Dieu tant de bienheureux ; vous y verrez des Saints qui ont tenu dans le monde les mêmes rangs que vous y tenez aujourd'hui, qui se sont trouvés dans les mêmes engagemens, dans les mêmes affaires, dans les mêmes emplois, & qui non seulement s'y sont sanctifiés, mais, ce que je vous prie de bien remarquer, qui s'en sont servis pour se sanctifier. Parcourez tous les ordres de ces illustres prédestinés, vous en trouverez qui ont vécu comme vous auprès des Princes, & qui n'ont jamais mieux servi leurs Princes que quand ils ont été plus attachés à leur religion & à Dieu ; vous en trouverez qui se sont signalés comme vous dans la guerre, & peut-être plus que vous, parce que la sainteté, bien loin de les affoiblir, n'a fait qu'augmenter en eux la vertu militaire & la vraie bravoure ; vous en trouverez qui ont manié comme vous les affaires, & si vous n'êtes pas aussi saints qu'eux (ne vous offensez pas de ce que je dis) qui les ont maniées plus dignement & plus irréprochablement que vous ; vous en trouverez que leur probité seule a maintenus à la Cour, qui s'y sont avancés sans avoir recours aux artifices de la politique mondaine, & qui n'ont dû le crédit qu'ils y avoient, qu'à leur droiture & à leur piété ; en un mot, vous en trouverez qui ont été tout ce que vous êtes, & qui de plus ont été saints.

Oui, Chrétiens, il y en a dans le ciel, & ce sont ceux-là que vous devez spécialement ho-

norer : voilà vos patrons, & tout ensemble vos modéles. Les Saints que la Cour n'a point pervertis, & qui ont triomphé jusques dans la Cour, de l'iniquité du monde, ce sont là ceux dont vous devez étudier la vie, parce que c'est la science de leur vie qui doit réformer la vôtre. Qu'ont-ils fait quand ils étoient à ma place, & que feroient-ils s'ils étoient encore maintenant dans le pas glissant où ma condition m'expose ? C'est ce que vous devez vous demander à vous-mêmes, & sur quoi vous devez régler toutes vos démarches. Dans les autres Saints, vous louerez & vous bénirez Dieu ; mais dans ceux-ci vous apprendrez à vous convertir vous-mêmes & à vous sauver. C'est en cela que la providence de notre Dieu est également aimable & adorable, de nous avoir donné dans ses élus autant d'idées de sainteté qu'il en falloit pour composer cette variété mystérieuse dont l'épouse de Jesus-Christ, qui est l'Eglise, tire, selon le Prophéte,
Ps. 44. son plus bel ornement : *Circumdata varietate.* C'est pour cela, ajoûte saint Jerôme, que Dieu donnant sa grace, & selon les sujets qui la reçoivent, lui laissant prendre des formes
1. *Petr.* différentes, *Multiformis gratia Dei*, a fait des
c. 4. Saints de tous les caractéres, autant que la diversité des conditions, des complexions, des génies, des talens, des inclinations l'exigeoit pour la perfection & pour la sanctification de l'univers ; c'est dans cette vûe qu'il en a choisi de pauvres & de riches, d'ignorans & de sçavans, de forts & de foibles, dans le mariage & dans le célibat, dans la robe & dans l'épée, dans le commerce du monde & dans la retraite ; qu'il a pris plaisir à former les plus grands

Saints dans les états même où la sainteté paroît avoir plus de difficultés à vaincre ; des prodiges d'humilité jusques sur le thrône, d'austérité jusques au milieu des délices, de recueillement & d'attention sur soi-même jusques dans l'embarras & le tumulte des soins temporels ; qu'il leur a fourni à tous des graces de vocation, des graces de persévérance, des remedes contre le péché, des moyens de salut proportionnés à ce qu'ils étoient & au genre de vie qu'ils embrassoient, & qu'enfin par un secret de prédestination que nous ne pouvons assez admirer, il n'a pas voulu qu'il y eût une seule profession dans le monde qui n'eût ses Saints glorifiés & reconnus comme saints : Pourquoi ? non seulement afin qu'il n'y eût personne dans le monde qui eût droit d'imputer à sa profession les relâchemens de sa vie, mais afin qu'il n'y eût personne à qui sa profession même ne présentât un portrait vivant de la sainteté qui lui est propre.

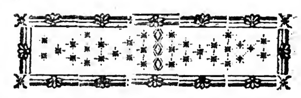
Cette morale regarde généralement tous ceux qui m'écoutent : mais j'ai la consolation, Sire, en la prêchant devant Votre Majesté, de trouver dans son cœur & dans la grandeur de son ame, tout ce que je puis desirer de plus favorable & de plus avantageux pour la lui faire goûter à elle-même. Car je parle à un Roi dont le caractere particulier est d'avoir sçu se rendre tout possible, & même facile, quand il a fallu exécuter des entreprises, ou pour la gloire de sa Couronne, ou pour la gloire de sa Religion. Je parle à un Roi qui pour triompher des ennemis de son Etat, a fait des miracles de valeur que la postérité ne croira pas, parce qu'ils sont bien plus vrais que vrai-

femblables, & qui pour triompher des ennemis de l'Eglife, fait aujourd'hui des miracles de zele qu'à peine croyons-nous en les voyant, tant ils font au deffus de nos efpérances. Je parle à un Roi fufcité & choifi de Dieu pour des chofes dont fes auguftes ancêtres n'ont pas même ofé former le deffein, parce que c'étoit lui qui feul en pouvoit être tout à la fois & l'auteur & le confommateur. Ce zele pour les intérêts de Dieu & pour le vrai culte de Dieu, c'eft, Sire, ce qui fanctifie les Rois & ce qui devoit être le terme de votre glorieufe deftinée : car puifque Votre Majefté étoit au deffus de tout ce qu'il y a de grand dans le monde, puifqu'elle ne pouvoit plus croître felon le monde, puifqu'elle avoit comme épuifé la gloire du monde, il étoit pour elle d'une heureufe néceffité qu'elle confacrât déformais à Dieu & fa vie & fes héroïques travaux.

Dieu vous a donné, Sire, par droit de naiffance, le plus floriffant Royaume de la terre, & il vous en prépare un autre dans le ciel, qui eft le Royaume de fes Elus : c'eft entre ces deux Royaumes que Votre Majefté fe trouve comme partagée ; mais avec cette différence, qu'elle doit regarder le premier comme le fujet de fes obligations, & le fecond comme la récompenfe de fes vertus. Or elle n'apprendra jamais mieux le fecret de les accorder enfemble, je veux dire de bien gouverner l'un & de mériter l'autre, que dans les maximes de la fainteté chrétienne ; car c'eft par elle, dit l'Ecriture, que les Souverains exercent fur leurs Sujets l'abfolue puiffance que Dieu leur a donnée : *Per me Reges regnant* ; (*Prov*. 8.) c'eft par elle que les Souverains s'acquittent

envers leurs Sujets des devoirs que Dieu leur a imposés ; en un mot, c'eſt par la ſainteté chrétienne que les Rois ſont les images de Dieu, les miniſtres de Dieu, les hommes de Dieu, & voilà, Sire, ce que Dieu vous dit par ma bouche, & ce qu'il vous a dit depuis tant d'années que j'ai l'honneur de vous annoncer ſa ſainte parole. Votre Majeſté l'a reçue, elle l'a honorée comme la parole du Tout-puiſſant & du Roi des Rois ; ce ſera pour elle une parole de vie & de ſalut éternel, que je vous ſouhaite, &c.





SERMON
POUR LE I. DIMANCHE DE L'AVENT.

Sur le Jugement dernier.

Erunt signa in sole & lunâ & stellis, & in terris pressura gentium.... arescentibus hominibus præ timore & expectatione quæ supervenient universo orbi.

Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune, & dans les étoiles, & sur la terre les peuples seront dans la consternation : de sorte que les hommes sécheront de peur, dans l'attente des maux dont tout l'univers sera menacé. En S. Luc, chap. 21.

SIRE,

C'Est par l'accomplissement de cette prédiction du Fils de Dieu que doit commencer l'affreuse catastrophe de l'univers. C'est dans

ces phénoménes prodigieux que l'Evangile de ce jour nous donne l'idée de la plus étonnante révolution. *Erunt signa* : il y aura des signes, & dans le ciel & sur la terre. Signes vénérables, puisque c'est Jesus-Christ lui-même qui nous les a marqués, comme les présages de son dernier avénement. Signes salutaires, puisqu'il a prétendu par là réveiller notre foi du profond assoupissement où elle est ensevelie. Signes terribles, puisque non seulement les hommes en sécheront de peur, mais que les Vertus même des cieux en seront ébranlées.

Tout cela est vrai, dit S. Jean Chrysostome ; mais après tout, ces signes, quoique vénérables, quoique salutaires, quoique terribles, ne seront néanmoins que les préparatifs d'une action encore infiniment plus digne de nos réflexions, encore infiniment plus essentielle à notre salut, encore infiniment plus redoutable, qui est le jugement de Dieu : & c'est Chrétiens, de ce jugement de Dieu que le devoir de mon ministere m'oblige aujourd'hui à vous parler. Jugement de Dieu, dont la pensée a fait trembler les Saints, & d'où, selon l'expression de l'Apôtre, le juste même à peine se sauvera. Jugement de Dieu, dont j'entreprends de justifier l'équité & la sainteté, en vous faisant voir sur quoi sera fondée son extrême & inévitable sévérité. Soûtenez-moi, Seigneur, & me donnez les forces nécessaires pour bien traiter un point & si solide & si important ; mais donnez en même tems à mes Auditeurs toute la soumission & la docilité que demande votre sainte parole. Car renonçant ici à mes foibles raisonnemens, ce n'est qu'à votre parole que je m'attache ; & c'est votre seule parole qui fera la preuve de tout ce

que j'ai à dire dans ce discours. Remplissez-moi de votre esprit, & que par votre grace, la grande vérité que j'annonce, fasse sur les cœurs toute l'impression qu'elle y peut & qu'elle y doit faire. C'est pour cela que j'implore votre secours par l'intercession toute puissante de Marie. *Ave Maria.*

IL est de la foi chrétienne, que Dieu, qui est l'être absolu & souverain, a fait pour
Prov. c. 16. lui-même tout ce qu'il a fait : *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* Et la même foi nous enseigne que Dieu sans déroger en rien à la souveraineté de son être, a fait encore toutes choses pour les prédestinés & les élus : *Propter electos.* Il s'ensuit donc, conclut S. Chrysostome, raisonnant sur ces deux principes, que quand Dieu s'est déterminé à juger le monde en dernier ressort comme il le jugera à la fin des siécles, il a eu deux vues & deux intentions principales, l'une de se faire justice à lui-même, & l'autre de la faire à ses élus.

La conséquence est infaillible, & c'est à cette conséquence que je m'arrête d'abord, parce qu'elle m'a paru la plus solide & la plus propre pour servir de fond à l'important discours que j'ai à vous faire : en voici l'ordre & le partage. Dieu jaloux de sa gloire, jugera le monde pour se faire justice à lui-même ; & voilà pourquoi Jesus-Christ qui doit, comme Fils de Dieu, présider à ce Jugement, viendra avec toutes les marques de la puissance & de la majesté divine : *Veniet cum potestate magnâ & majestate.* C'est ma premiere proposition. Dieu fidéle à ceux qui le servent, jugera le monde

pour faire justice à ses élus, & de là vient que Jesus-Christ parloit toujours à ses Disciples de ce jugement comme d'un point qui devoit par avance les consoler, en les assurant que ce seroit le jour de leur gloire & de leur salut: *His autem fieri incipientibus, respicite & levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.* C'est ma seconde proposition. Luc. c. 21.

Vérités adorables, & qui comprennent en deux mots ce qu'il y a de plus essentiel dans le jugement de Dieu; tout le reste n'en est que les préliminaires, dont nous ne laissons pourtant pas, pour peu de religion que nous ayons, d'être effrayés. Mais pourquoi ces préliminaires du jugement universel nous paroissent-ils si terribles, & pourquoi en effet le sont-ils? je vous en ai dit les deux raisons: Parce qu'ils doivent aboutir à un jugement qui sera la derniere justice que Dieu se rendra à lui-même; vous le verrez dans la premiere partie. Parce qu'ils doivent être suivis d'un jugement qui sera, aux dépens des réprouvés, la plus parfaite & la plus éclatante justice que Dieu rendra à ses élus; je vous le ferai voir dans la seconde. Sans cela, ni l'obscurcissement du soleil, ni la chûte des étoiles, ni tous les autres signes, avant-coureurs du jugement dernier, n'auroient rien pour les pécheurs même de si formidable; sans cela j'attendrois tranquillement cette révolution générale qui doit précéder la venue du Fils de l'homme. Mais d'avoir à subir un jugement qui, à la confusion du monde, vengera Dieu & les élus de Dieu; ah! mes chers Auditeurs, c'est ce qui doit faire le sujet éternel de nos méditations aussi bien que de nos craintes. Or ce sont cependant les deux points

de foi que notre Evangile nous propose. Appliquez-vous encore une fois à les bien comprendre. Un jugement qui vengera Dieu, autant que Dieu mérite d'être vengé & qu'il peut être vengé. Un jugement qui vengera les Elus de Dieu des injustices du monde, aussi pleinement & aussi authentiquement qu'ils en peuvent & qu'ils en doivent être vengés. Voilà tout mon dessein : je vous demande une favorable attention.

I. PART. PArce que le monde sera parvenu au comble de l'iniquité, le jour de la vengeance arrivera ; c'est ainsi que s'explique l'Ecriture :
Jerem. c. 46. *Veniet dies ultionis.* Et parce que les hommes auront achevé de remplir la mesure de leurs crimes, Dieu qui jusques-là avoit été le Dieu riche en miséricorde, ne pouvant plus souffrir l'affreux désordre où lui paroîtra l'univers, commencera enfin à se faire justice. Voilà sur quoi le Prophéte Royal a fondé la nécessité de ce jugement redoutable que je vous prêche aujourd'hui
Ps. 73. *Exurge Deus, & judica causam tuam :* Levez-vous, Seigneur, disoit-il à Dieu, plein d'un zele ardent pour sa gloire, & jugez vous-même votre propre cause.
Ibid. *Memor esto improperiorum tuorum, eorum quæ ab insipiente sunt totâ die :* Souvenez-vous des outrages qu'a osé vous faire & que vous fait encore à tous momens l'impie & l'insensé, afin qu'ils ne demeurent pas éternellement impunis. Deux choses par où le Saint-Esprit nous donne à connoître en quoi consistera la rigueur du jugement de Dieu. Deux pensées capables de nous en imprimer l'idée la plus vive & la plus touchante. Dieu s'élévera pour

juger lui-même sa cause ; Dieu se souviendra en général des outrages que lui font maintenant les hommes, mais en particulier de ceux que lui font certains hommes insolens dans leur impiété, certains pécheurs scandaleux, dont le caractere est d'insulter à Dieu même avec plus d'orgueil. Entrons donc, mes chers Auditeurs, dans ces deux pensées, & tirons-en des conséquences dignes de notre foi, mais sur tout salutaires & pratiques pour la réformation de nos mœurs.

Dieu s'élevera pour juger lui-même sa cause. En effet, pendant cette vie il en a laissé à d'autres le soin : occupé à répandre ses graces & à faire luire son soleil aussi-bien sur les méchans que sur les bons, il laisse à ceux qui sont en place & qui ont en main l'autorité, le soin de maintenir ses droits. C'est pour cela qu'il a établi des puissances sur la terre : car le Prince, dit saint Paul, est le ministre des vengeances de Dieu, & ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée, puisque c'est pour la cause de Dieu, bien plus que pour la sienne, qu'il s'en doit servir ; il est le ministre de Dieu, pour faire rendre à Dieu ce qui lui est dû, & pour punir ceux qui violent sa loi : *Dei Minister est, vindex in iram ei qui malum agit.* Autant qu'il y a dans le Monde de Souverains, de Magistrats, de Supérieurs, de Prélats, de Juges, ce sont autant d'hommes chargés des intérêts de Dieu, & dans les mains de qui Dieu a mis sa cause. Si son nom est blasphêmé, si son culte est profané, il leur en demande justice, & c'est à eux à lui en faire raison. C'est pour cela qu'il a donné aux Prêtres dans la loi de grace une jurisdiction si absolue. Car les Prêtres, dit S. Chry-

Rom. c. 13.

ſoſtome, en vertu du pouvoir qu'ils ont de retenir les péchés & de les remettre, ſont dans le tribunal de la pénitence comme les arbitres de la cauſe de Dieu & de ſes droits les plus ſacrés; & Dieu en leur accordant ce pouvoir,
Iſ. c. 5. leur a dit à la lettre & ſans reſtriction : *Judicate inter me & vineam meam :* Soyez juges entre moi & ma vigne, c'eſt-à-dire, ſoyez juges entre moi & mon peuple, entre moi & ces pécheurs qui viennent, proſternés à vos pieds, confeſſer les déſordres de leur vie; obligez-les à m'en faire de légitimes réparations, impoſez-leur pour cela des peines proportionnées; tout ce que vous délierez ſur la terre ſera délié dans le ciel; mais prenez bien garde qu'en exerçant ce miniſtere, c'eſt ma cauſe que vous jugez auſſi bien que leur cauſe, & même encore plus que leur cauſe: *Judicate inter me & vineam meam.*

C'eſt par la même raiſon que lorſqu'il s'agit de nous réconcilier avec Dieu, Dieu par un excès de bonté, quoique nous ſoyons alors parties contre lui, veut bien nous prendre pour juges entre lui & nous-mêmes. Car la pénitence, remarque ſaint Auguſtin, conſidérée dans le pécheur, n'eſt rien autre choſe qu'une juſtice que le pécheur rend à Dieu aux dépens de ſoi-même, comme ſi Dieu nous avoit dit, & il eſt vrai, Chrétiens, qu'il nous l'a dit : faites-moi juſtice de vous-mêmes, & n'attendez pas que je vienne dans le jour de ma colere me la faire malgré vous; convaincus par le témoignage de vos conſciences que vous êtes coupables devant moi, armez-vous pour moi d'un ſaint zele contre vous-mêmes, condamnez-vous, puniſſez-vous, exécutez-vous vous-

mêmes, afin que je ne vous juge pas. Car c'est la condition qu'il nous offre ; d'où le grand Apôtre concluoit sans hésiter, que si nous nous jugions nous-mêmes de bonne foi, nous ne serions jamais jugés de Dieu : *Quòd, si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur.* 1. Cor. c. 11. Telle est, dis-je, durant cette vie la conduite de Dieu ; il nous laisse juger la cause, & il veut bien s'en reposer sur nous.

Mais qu'arrive-t-il ? Ah ! Chrétiens, ce que nous ne pouvons jamais assez déplorer, & ce qui doit être pour nous un des plus infaillibles présages de la rigueur du jugement de Dieu ; le voici : cette cause de Dieu mise entre les mains des hommes, par un effet de leur infidélité est tous les jours indignement traitée, foiblement soûtenue, honteusement abandonnée, lâchement trahie. Je m'explique. Combien de crimes, & même de crimes énormes, tolerés dans le monde par la négligence, par la connivence, par la fausse prudence, par la corruption & la prévarication de ceux qui les devoient punir, & que Dieu avoit préposés pour les punir ? Combien de sacriléges, combien de scandales, combien de vices abominables, combien de péchés & de péchés les plus monstrueux & les plus infames, dont on ne voit nul chatiment, & dont les auteurs, à la honte de la religion, marchent impunément & tête levée ? Combien d'impies, non seulement épargnés & ménagés, mais respectés & honorés, mais dans leur impiété même loués & applaudis, & tout cela au mépris de Dieu ? Qu'un grand de la terre soit offensé, tout conspire à le satisfaire, & il n'y a point d'assez prompte justice pour reparer la moindre injure qu'il prétend avoir reçue. Ne

s'agit-il que de l'offense de Dieu ? en mille conjonctures tout est foible, tout est languissent. Quelque obligation qu'on ait de réprimer le libertinage, quand Dieu s'y trouve seul intéressé, on dissimule, on temporise, on mollit, on a des égards, & par là le libertinage, malgré la sainteté des loix, prend le dessus.

Où est aujourd'hui dans le monde ce zele de la cause de Dieu ? ce zele dont bruloit David & dont tout Chrétien doit brûler s'il ne veut se rendre indigne du nom qu'il porte ? où est-il, & où l'exerce-t-on ? En combien de rencontres ne céde-t-il pas à la politique mondaine, & n'est-il pas affoibli par le respect humain ? Le dirai-je ? dans le tribunal même de la pénitence, tout sacré qu'il est, la cause de Dieu ne court pas souvent moins de risque ? Quels abus n'y commet-on pas ? avec quelle facilité n'y absout-on pas quelquefois les plus insignes & les plus endurcis pécheurs ? quelle distinction n'y fait-on pas de leurs personnes, & de quelle indulgence n'y use-t-on pas pour s'accommoder à leur délicatesse ? Autrefois on y procédoit avec une sévérité de discipline qui honoroit Dieu aux dépens du pécheur, maintenant vous diriez que tout le secret est d'y ménager le pécheur aux dépens de Dieu : à mesure que l'iniquité s'est accrue, la pénitence s'est mitigée en comparaison de ces siecles fervens où elle étoit dans sa vigueur ; par une malheureuse prescription, elle n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a été ; à peine nous reste-t-il des traces de ces Canons si vénérables, qui pour des péchés aujourd'hui communs, ordonnoient des années entieres de satisfactions, & de satisfactions rigoureuses. Cependant Dieu n'a point changé,

& ses droits immuables & éternels subsistent toujours. Mais n'imputons point à d'autres qu'à nous-mêmes ces relâchemens de la pénitence; c'est nous-mêmes, Chrétiens, reconnoissons-le avec douleur, c'est nous-mêmes, qui par la dureté de nos cœurs, forçons en quelque sorte les Ministres de Jesus-Christ à avoir pour nous dans le saint tribunal ces condescendances & ces ménagemens dont nous répondrons encore plus qu'eux, & qui ne peuvent aboutir qu'à notre perdition & à notre ruine; c'est nous qui par nos artifices, trouvons le moyen d'énerver leur zele & de corrompre même leur fidélité; c'est nous qui malgré eux les engageons à être souvent les fauteurs de nos désordres, & par conséquent qui sommes dans la cause de Dieu les premiers prévaricateurs.

Or c'est en cette vue, je le répéte, que David sollicitoit Dieu avec un saint empressement, de prendre lui-même sa cause en main, quand
il lui disoit : *Exurge;* levez-vous, Seigneur : *Ps. 73.*
judica causam tuam; mettez-vous en devoir de juger vous-même votre cause, & ne vous en fiez plus qu'à vous-même. Jusqu'à présent vous avez été le Dieu patient & le Dieu
fort, *Deus fortis & patiens ;* & comme tel *Ps. 7.*
vous avez souffert avec une tranquillité qui nous doit surprendre, que vos intérêts dans le monde fussent trahis par ceux mêmes qui en doivent être les défenseurs & les vengeurs; il est tems d'y pourvoir, & d'apporter remede à un abus si déplorable. *Memor esto*: souvenez-vous, Seigneur, que vous avez affaire à des rebelles qui se prévalent contre vous de vos plus divins attributs, & qui prennent votre patience pour indolence, & votre force pour foiblesse. *Exurge.*



levez-vous, & montrez-leur que malgré vos lenteurs passées, vous sçavez enfin vous rendre une pleine justice. Or voilà, Chrétiens, ce que Dieu fera dans le dernier jugement. Qui le dit ? lui-même par ces paroles de l'Ecriture, aussi terribles qu'elles sont énergiques : *Cùm arripuerit judicium manus mea, reddam ultionem hostibus meis :* quand j'aurai repris ce pouvoir de juger qui m'appartient à titre de souveraineté, quand je l'aurai ôté aux hommes qui en abusent, quand lassé de le voir entre leurs mains, je me serai mis seul en possession de l'exercer par moi-même ; *cùm arripuerit judicium manus mea*, c'est alors, dit Dieu, que je rentrerai dans mes droits, c'est alors que ma cause sera victorieuse, c'est alors que je ferai sentir à mes ennemis le poids de cette vengeance sans miséricorde que je leur prépare : *Reddam ultionem hostibus meis.*

Deut. c. 32.

De là vient que ce jour fatal destiné pour le jugement du monde, dans le langage des Prophétes est appellé par excellence le jour du Seigneur, *Dies Domini* : pourquoi ? parce que c'est le jour où Dieu oubliant tout autre intérêt, agira hautement & uniquement pour son intérêt propre ; tous les autres jours auront été, pour ainsi dire, les jours des hommes, parce que Dieu jusqu'alors aura semblé n'avoir eu de puissance que pour les hommes, de providence que pour les hommes, de bonté & de zele que pour les hommes ; mais à ce jour, à ce grand jour il commencera à être puissant pour lui-même, bon pour lui-même, zelé pour lui-même, & c'est pourquoi il déclare que ce sera son jour, *Dies Domini.*

Zachar c. 14. Malac. c. 5.

C'est ici votre heure, disoit le Fils de Dieu

parlant aux Juifs conjurés contre lui, & qui venoient pour l'arrêter, c'est ici votre heure & la puissance des ténébres : *Hæc est hora vestra & potestas tenebrarum.* Luc. Ainsi mondains & c. 22. mondaines qui m'écoutez, pourrois-je vous dire aujourd'hui : ce sont ici vos jours, & si vous voulez, vos beaux jours, vos heureux jours ; ces jours que vous donnez à vos divertissemens & à vos plaisirs, ces jours où enyvrés du monde, vous ne pensez qu'à en goûter les fausses joies ; ces jours où dans un profond oubli de tout ce qui regarde le salut, vous n'êtes occupés que des desseins & des vues de votre ambition ; ces jours que vous passez dans les parties de jeu, dans les intrigues & les commerces ; ce sont vos jours, & dans l'erreur où vous êtes que ces jours ne sont faits que pour vous, au lieu de les remplir de bonnes œuvres & de vos devoirs, vous les employez à des œuvres de ténébres & à satisfaire vos desirs : *Hæc est hora vestra & potestas tenebrarum.* Mais attendez le triste jour où tous ces jours se doivent terminer ; comme vous avez votre temps, Dieu aura le sien, & le temps de Dieu, c'est celui que Dieu prendra pour vous juger : *Cùm accepero* Ps. 74. *tempus, ego justitias judicabo* : lorque j'aurai pris mon temps, ajoûte-t-il, je jugerai, non seulement les injustices que l'on m'aura faites, mais les fausses justices qu'on m'aura rendues ; non seulement les crimes commis contre moi, mais les fausses pénitences dont ils auront été suivis ; non-seulement les péchés, mais les contritions apparentes & inefficaces, mais les confessions nulles & infructueuses, mais les satisfactions imparfaites & insuffisantes. Parce que mon tems sera venu, je jugerai

les jugemens mêmes, ces jugemens faux & erronés que le pécheur aura faits de lui-même, en se flattant, en s'excusant, en se justifiant : *Cùm accepero tempus, ego justitias judicabo.*

Aussi, Chrétiens, il n'appartient qu'à Dieu d'être en dernier ressort, & sans appel, juge & partie dans sa propre cause ; les Rois de la terre les plus absolus, ou ne prétendent pas avoir un tel droit, ou du moins n'en usent pas ; si pour des intérêts particuliers ils ont avec un de leurs sujets quelque différent à vuider, par une équité digne d'eux ils veulent bien se dépouiller de la qualité de Juges, & prendre celle de simples parties, pour s'en rapporter à un Jugement libre, désintéressé, & hors de soupçon. Ainsi le pratiquent les Princes vraiment religieux, & pour notre consolation nous en avons vu des exemples qui ont mérité nos éloges ; mais les mêmes raisons, qui dans de pareilles conjonctures obligent les Rois de la terre à se relâcher de leur souverain pouvoir, obligeront Dieu, au contraire, quand il jugera les pécheurs, à ne rien rabattre du sien, & ces raisons sont si solides, qu'il suffit de les bien concevoir, pour en être touché & pénétré.

Car Dieu, dit Saint Chrysostome, jugera lui-même sa cause, parce que sa cause ne peut être parfaitement jugée que par lui. Il la jugera, parce qu'il n'y a que lui capable de connoître à fond l'injure qui lui est faite par le péché ; il la jugera, parce qu'il faut être Dieu comme lui, pour comprendre jusqu'où va la malice du péché, & quelle en doit être la peine, la dignité infinie de l'être de Dieu, étant

l'essentielle mesure de l'un & de l'autre. Comme Dieu, il se vengera lui-même, parce qu'il ne peut être pleinement vengé que par lui-même, parce que tout autre que lui-même ne le vengeroit qu'à demi, parce qu'il n'y a point de tribunal au-dessus de lui, point de Juge aussi éclairé, aussi integre que lui, dont il pût attendre cette vengeance complette qui lui est due. Il se vengera, poursuit S. Chrysostome, parce qu'il ne convient qu'à lui d'être Saint, d'être louable, d'être irrépréhensible dans ses vengeances; car voilà pourquoi il a dit: *Mihi vindicta;* c'est à moi que la vengeance est réservée, à moi qui sçais non seulement la modérer, mais la sanctifier, & non pas à l'homme qui s'en fait un crime lorsqu'il entreprend de l'exercer. En effet, quand l'homme se venge, il s'emporte, il s'aigrit, il se passionne, il satisfait sa malignité, il s'abandonne à la férocité, il ne garde dans sa vengeance nulle proportion, pour repousser une légére offense qu'il a reçue, il en fait une atroce dont il s'applaudit. L'ordre veut donc que ce soit par autrui qu'il soit vengé, parce qu'il est trop aveugle & trop injuste pour se bien venger lui-même; mais c'est à Dieu, encore une fois, de se venger par lui-même, parce qu'il est la sainteté même: *Mihi vindicta.* Sainte vengeance qui corrigera tous les excès des nôtres; vengeance adorable qui n'aura pour objet que le péché, & qui formée dans le cœur de Dieu, ne sera pas moins digne de nos respects que la sainteté même de Dieu; ce ne sera donc pas, concluoit S. Chrysostome, par une ostentation d'autorité, mais par une absolue néceffité, que Dieu s'élevera pour juger lui-même sa cause, & c'est tout le

Rom. c. 12.

Ps. 73. myſtere de cette divine parole : *Exurge Deus, & judica cauſam tuam.*

Allons plus avant, & ſuivons la penſée du Prophéte. Souvenez-vous, Seigneur, ajoûte-t-il, des outrages qu'on vous a faits : *Memor eſto improperiorum tuorum.* Voyons donc maintenant, & en particulier, quels ſont ces outrages que Dieu, ſur-tout en jugeant le monde, ſe ſouviendra d'avoir reçus de l'impie & de l'inſenſé, & dont il tirera une juſte vengeance : *Eorum quæ ab inſipiente ſunt totâ die.* David nous les a marqués aux Pſeaumes neuvieme & treizieme, & c'eſt ici où j'ai beſoin de toute votre réflexion. Pourquoi, demandoit ce Saint
Ps. 9. Roi, l'impie a-t-il irrité Dieu ? *Propter quid irritavit impius Deum ?* parce qu'il a dit dans ſon cœur ces trois choſes outrageuſes à Dieu, dont ſa raiſon n'eſt jamais demeurée d'accord, & contre leſquelles ſa conſcience a toujours intérieurement réclamé, mais que ſon impiété n'a pas laiſſé, malgré toutes les vues de ſa raiſon, de lui ſuggérer, juſqu'à y faire conſentir ſa volonté dépravée. Ecoutez, & ne perdez rien de ceci.

L'inſenſé & l'impie a irrité Dieu, parce qu'il
Ps. 13. a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu : *Dixit inſipiens in corde ſuo, non eſt Deus ;* outrage à la Divinité qu'il n'a pas voulu reconnoître. Il a irrité Dieu, parce qu'il a dit dans ſon cœur : s'il y a un Dieu, ou ce Dieu n'a pas vû, ou ce
Ps. 9. Dieu a oublié le mal que j'ai commis : *Dixit in corde ſuo, oblitus eſt Deus : avertit faciem ſuam ne videat ;* outrage à la Providence qu'il a combattue, & à qui il a prétendu ſe ſouſtraire. Il a irrité Dieu, parce qu'il a dit dans ſon cœur : quand ce Dieu dont on me menace,

auroit

auroit vû mon péché, & qu'il s'en souviendroit, il ne me recherchera pas, ni ne me damnera pas pour si peu de chose : *Dixit in corde suo : non requiret ;* outrage à la justice vindicative de Dieu que l'impie a méprisée & dont il a tâché de secouer le joug. Que fera Dieu ! Apprenez, Chrétiens, pourquoi le jugement de Dieu est nécessaire, & quel en doit être la fin ; peut-être ne l'avez-vous jamais compris. Dieu irrité de ces trois outrages, dont il aura conservé le souvenir, en fera éclater son ressentiment. Car il viendra pour achever de convaincre l'impie qu'il y a un Dieu. Il viendra pour forcer l'impie à reconnoître que ce Dieu n'a rien ignoré, ni rien oublié des plus secrets desordres de sa vie. Il viendra pour confondre l'impie, en lui faisant voir que ce Dieu, ennemi irréconciliable du péché, n'est pas plus capable de souffrir éternellement le pécheur dans l'impunité, que de cesser lui-même d'être Dieu. A quoi pensons-nous, si nous ne méditons pas continuellement ces importantes vérités ?

Dieu par un pur zele de la justice qu'il se doit à lui-même, rétablira dans le cœur de l'impie cette notion de la divinité, que l'aveuglement du péché y avoit effacée. Car c'est pour cela, qu'après avoir été un Dieu caché dans le mystere de son incarnation, qui est le mystere de son humilité, il se produira sur ce tribunal redoutable où l'Evangile de ce jour nous le représente avec tout l'éclat de la gloire & de la majesté. C'est pour cela qu'il paroîtra accompagné de tous ses Anges, & qu'il assemblera devant lui toutes les nations, que les hommes en sa présence demeureront pâmés de

frayeur, & que les astres par leurs éclipses, que les éléments par leur desordre même & leur confusion rendront hommage à sa suprême puissance. Pourquoi viendra-t-il avec cet appareil & cette pompe? pour avoir droit, répond excellemment S. Chrysostôme, de dire aux athées, soit de créance, s'il y en a, soit de mœurs, le monde en est plein, ce qu'il leur avoit dit déja par la bouche de Moyse, & ce qu'il leur dira encore plus authentiquement: *Videte quòd ego sim solus, & non sit alius Deus præter me.* Reconnoissez enfin que je suis Dieu, puisque malgré vous tout l'univers combat aujourd'hui pour moi, & condamne l'extrême folie qui vous en a fait douter. Reconnoissez que je suis votre Dieu, puisqu'avec toute la fierté de votre libertinage, vous n'avez pû éviter de tomber entre mes mains, & qu'il faut malgré vous que vous subissiez la rigueur inflexible de mon jugement. Reconnoissez que je suis seul Dieu, puisque tous ces grands du monde dont vous vous êtes fait des divinités, & dont tant de fois vous avez été idolâtres, sont maintenant anéantis devant moi: *Videte quod ego sim solus.* Paroles du Deutéronome, qui dans le jugement dernier se vérifieront à la lettre, & qui jamais n'auront été d'une conviction si sensible qu'elles le seront alors.

Deut. c. 32.

Car dans cette vie les grands, c'est Dieu même qui le dit, sont comme les Dieux de la terre: *Ego dixi, Dii estis*: & ce sont, dit S. Chrysostôme, ces Dieux de la terre qui empêchent tous les jours que le Dieu du ciel ne soit connu pour ce qu'il est; à force d'être ébloui de leur grandeur, on oublie celui dont ils ne sont que les images; à force de s'attacher à

Ps. 81.

eux, & de n'être occupé que d'eux, on ne pense plus à celui qui regne sur eux. Mais dans le dernier jugement, ces Dieux de la terre humiliés serviront encore à l'impie d'une démonstration palpable qu'il y a un Dieu au dessus de ces prétendus Dieux : *Excelsus super omnes Deos ;* c'est-à-dire, un Dieu absolument Dieu, uniquement Dieu, éternellement Dieu. *Elevabitur Dominus solus in die illa ;* en ce jour-là, dit Isaïe, Dieu seul sera grand & paroîtra grand; tout ce qui n'est pas Dieu, sera petit, sera bas & rempant, sera comme un atôme, comme un néant devant ce souverain Etre. *Tanquam nihilum ante te.* C'est-à-dire, en ce jour-là toutes les grandeurs humaines seront abbaissées, toutes les fortunes détruites, tous les trônes renversés, tous les titres effacés, tous les rangs confondus, Dieu seul s'élevera, Dieu seul regnera : *Elevabitur Dominus solus.* Ce n'est pas assez.

Ps. 46.

Isai. c. 2.

Ps. 38.

Parce que l'impie aura dit dans son cœur, ou Dieu n'a pas sçu, ou il a oublié le mal que j'ai fait, Dieu pour la justification de sa providence montrera qu'il a tout sçu & qu'il se souvient de tout. Car c'est pour cela que dans ce jour de lumiere, il découvrira tout ce que l'impie se flattoit d'avoir caché dans les ténébres; c'est pour cela qu'à la face de toutes les nations, il révélera toute la turpitude du pécheur & toute son ignominie; ces péchés honteux & humiliants, ces péchés dont l'impie lui-même au moment qu'il les a commis, étoit obligé de rougir : ces péchés dont il eût été au desespoir d'être seulement soupçonné, ces péchés qu'il n'eût osé avouer au plus discret & au plus sûr de ses amis, ces péchés qui l'au-

roient perdu dans le monde de réputation & d'honneur, & dont il sentoit bien que le reproche lui eût été moins supportable que la mort même. Dieu les fera connoître : *Revelabo pudenda tua in facie tuâ, & ostendam gentibus nuditatem tuam.* Non, non, lui dira-t-il, je n'ai point détourné mon visage de tes crimes : quelque horreur qu'ils me fissent, je les ai vûs ; & pour ne les point oublier, je les ai écrits, mais avec des caracteres qui ne s'effaceront jamais, dans ce livre de vie & de mort que je produis aujourd'hui. Tant d'actions lâches & infames, tant de friponneries secrettes, tant de noires perfidies, tant d'abominations & de desordres dont ta vie a été souillée, tout cela n'est-il pas mis en réserve, & comme scellé dans les trésors de ma colere ? *Nonne hæc condita sunt apud me, & signata in thesauris meis ?* Or ce sont ces trésors de colere que Dieu ouvrira, quand il viendra juger le monde, & c'est ainsi qu'il se vengera de l'injure que lui aura fait le pécheur, en le croyant, ou plutôt en voulant le croire un Dieu aveugle, un Dieu sans providence, un Dieu semblable à ces idoles, qui ont des yeux, mais pour ne point voir.

Nahum c. 3.

Deuter. c. 32.

Enfin, parce que l'insensé aura dit dans son cœur, quelque connoissance que Dieu puisse avoir de mes crimes, il ne me recherchera pas, ni ne me réprouvera pas pour si peu de chose ; Dieu, Chrétiens, se fera un devoir particulier de mettre sa justice & sa sainteté à couvert de ce blasphême, & comment ? par l'application qu'il aura à condamner les crimes de l'impie dans la plus étroite rigueur, à ne lui en passer, à ne lui en pardonner aucun, à les punir sans

rémiſſion & autant qu'ils ſont puniſſables ; en un mot à lui faire ſentir tout le poids de ce jugement ſans miséricorde, dont la ſeule idée fait frémir, mais qui demanderoit un diſcours entier, pour vous le faire concevoir dans toute ſon étendue & dans toute ſa ſévérité. Jugement ſans miséricorde que Dieu alors exercera, mais ſur-tout qu'il exercera à l'égard de ces péchés où le mondain & le libertin pour pécher plus impunément, aura eu l'inſolence de ſe faire à ſon gré un ſyſtême de religion, en ſe figurant un Dieu ſelon ſes deſirs, un Dieu condeſcendant à ſes foibleſſes, un Dieu indulgent & commode, dont il comptoit de n'être jamais recherché : *Dixit enim in corde ſuo : non requiret.* Car c'eſt particuliérement contre ces pécheurs & contre l'attentat de leur orgueil que Dieu armera tout le zele de ſa colere ; pourquoi ? parce qu'il s'agira de juſtifier le plus adorable de ſes attributs, qui eſt ſa ſainteté : *Quoniam veritatem requiret Dominus, & retribuet abundanter facientibus ſuperbiam.* *Pſ. 30.*

Voilà, pécheurs, qui m'écoutez, ce qu'il y a pour vous de plus terrible dans le jugement de Dieu, un Dieu offenſé qui ſe ſatisfera, un Dieu mépriſé qui ſe vengera. Voilà ce qui a ſaiſi d'effroi les plus juſtes mêmes ; mais du reſte, raſſûrez-vous, & tout pécheurs que vous êtes, conſolez-vous, puiſque dans quelque état que vous ſoyez, vous avez encore une reſſource, & une reſſource infaillible, qui eſt la pénitence. Aimable pénitence, diſoit Saint Bernard, en vertu de laquelle je puis prévenir le jugement de Dieu ! Et moi je dis, Chrétiens : heureuſe pénitence, par où je puis venger Dieu, appaiſer Dieu, ſatisfaire Dieu ; enſorte que quand il

viendra pour me juger, il se trouve déja satisfait & vengé par moi, & qu'il ne soit plus obligé à se venger & à se satisfaire par lui-même. Il est vrai, mes chers Auditeurs, il faut pour cela que notre pénitence ait tous les caracteres d'une pénitence solide, qu'elle soit exacte, qu'elle soit fervente, qu'elle soit efficace, qu'elle soit sévere & proportionnée à la griéveté de nos péchés aussi-bien qu'à leur multitude, parce que sans cela Dieu ne seroit ni satisfait ni vengé. Mais peut-il nous en trop coûter quand il s'agit de nous préserver du jugement de Dieu ? & pouvons nous jamais nous plaindre qu'on exige trop de nous quand il est question de nous réconcilier avec Dieu irrité contre nous ? Il est vrai que ce Dieu de gloire nous jugera selon le jugement que nous aurons fait de nous-mêmes dans la pénitence, & que si nous nous sommes épargnés, il ne nous épar-
August. gnera pas : *Sibi parcenti ipse non parcit*, dit S. Augustin : mais aussi par une regle toute contraire, s'ensuit-il de là que si je ne m'épargne pas, Dieu m'épargnera ; que si je ne me pardonne pas, il me pardonnera ; que si ma pénitence est rigoureuse, son jugement me sera favorable ; enfin que si je me fais justice, il me fera grace ? Or que puis-je desirer de plus avantageux pour moi ? Ah ! Seigneur, je serois indigne de vos miséricordes si cette condition me sembloit dure, ou plutôt si je n'envisageois pas la pénitence la plus sévere comme le souverain bonheur de ma vie ; & je serois non-seulement le plus injuste, mais le plus insensé des hommes, si je prétendois par une pénitence lâche & molle me garantir de votre redoutable jugement.

C'est ainsi, pécheurs, que vous devez raison-

ner ; & quand parmi vous il y auroit de ces esprits gâtés & corrompus, dont l'impiété seroit allée jusqu'à ne plus connoître Dieu, je ne pourrois pas m'empêcher de leur dire encore : Ecoutez, mes Freres, vous dont le salut me doit être plus cher que ma vie, & pour la conversion de qui je me sens, si je l'ose dire, un zele tout divin, vous pour qui, s'il m'étoit permis, je voudrois à l'exemple de l'Apôtre, être moi-même anathême, écoutez aujourd'hui la voix de Dieu, & n'endurcissez pas vos cœurs. Ce Dieu que vous avez méconnu, a encore pour vous des graces de réserve ; comme son bras n'est pas raccourci, il est encore prêt à se laisser fléchir par votre pénitence & par vos larmes ; la longue patience avec laquelle il vous a supportés jusqu'à présent, vous en doit être une preuve consolante & comme un gage assuré ; tout juge qu'il est, malgré vos égaremens il a encore pour vous toutes les tendresses d'un pere, & du pere le plus charitable ; c'est dans des pécheurs & des libertins comme vous qu'il se plaît à faire éclater les richesses de sa miséricorde ; quelque scandaleuse qu'ait été votre vie, vous pouvez être (& qui sçait si les plus impies d'entre vous ne sont point ceux qu'il a choisis pour cela) vous pouvez, dis-je, devenir des vases d'élection. Rapprochez-vous de lui, & par une humble confusion de l'affreux aveuglement où vous a conduit le péché, mettez-vous en état, quoique pécheurs, de trouver grace devant lui ; votre conversion sera sa gloire & l'édification de son Eglise. C'est donc de votre part, mon Dieu, que je parle, & je ne crains pas de pousser trop loin les idées que je leur

donne de votre divine clémence, puisqu'elle surpasse encore infiniment toute la charité que j'ai pour eux. Dieu dans le jugement dernier se fera justice à lui-même : vous l'avez vû, Chrétiens ; & il me reste à vous faire voir quelle justice il rendra à ses élus : c'est la seconde Partie.

II. PART. JE l'ai dit : c'est une vérité incontestable, & qui nous est expressément marquée dans l'Ecriture, que Dieu a fait toutes choses pour ses élus, que pour eux il a créé le monde, que pour eux il le conserve, que sans eux il le détruiroit, que tous les desseins de sa providence roulent sur eux, & que dans l'ordre de la nature, de la grace & de la gloire tout aboutit & se réduit à eux : *Propter electos.* Il faut néanmoins reconnoître que cette parole si avantageuse aux élus de Dieu, ne doit proprement s'accomplir que dans le jugement dernier. En effet, dit Saint Chrysostome, s'il n'y avoit point d'autre vie que celle-ci, & si jamais Dieu ne devoit juger le monde, il seroit difficile de comprendre en quoi ses élus auroient été si favorisés & si privilégiés, & bien-loin de convenir que Dieu eût tout fait pour eux, on auroit souvent lieu de croire que ce seroit plutôt pour eux qu'il paroîtroit n'avoir rien fait, ou du moins avoir très-peu fait. Car enfin pendant cette vie les élus, quoiqu'élus de Dieu, ne font dans le monde nulle figure qui les distingue, ni qui marque pour leurs personnes ces égards si particuliers de la providence. Au contraire, par une conduite de Dieu bien surprenante, & que David confesse avoir

été pour lui un ſujet de tentation & de trouble, pendant cette vie les élus de Dieu, qui ſont les juſtes, bien-loin d'être connus pour tels, par la malignité du monde ſont ſouvent décriés & confondus avec les hypocrites : pendant cette vie les élus de Dieu, qui ſont les humbles, bien-loin d'être honorés & reſpectés, ſont ſouvent mépriſés & inſultés : pendant cette vie les élus de Dieu, qui ſont les pauvres, bien-loin d'être ſoulagés, ſont ſouvent rebutés & abandonnés : pendant cette vie, les élus de Dieu, qui ſont communément les foibles, bien-loin d'être protegés, ſont ſouvent accablés & opprimés. Or tout cela eſt bien éloigné de cette favorable prédilection que Dieu, ſelon ſa promeſſe, doit avoir pour eux. Il eſt vrai, répond Saint Chryſoſtome; mais c'eſt juſtement ce qui prouve la vérité, l'infaillibilité, l'abſolue & indiſpenſable néceſſité du jugement de Dieu. Car pourquoi le Fils de Dieu, en qualité de ſouverain juge, viendra-t-il à la fin des ſiecles ? pour faire juſtice à ſes élus ſur ces quatre chefs. Oui, il viendra pour venger les juſtes, je dis, les vrais juſtes, en les ſéparant des hypocrites & faiſant pour jamais ceſſer le regne de l'hypocriſie. Il viendra pour venger les humbles, en glorifiant dans leurs perſonnes l'humilité, & en confondant les ſuperbes, qui n'auront eu pour elle que du mépris. Il viendra pour venger les pauvres, qui par la dureté des riches auront langui dans la miſére, mais aux gemiſſemens de qui il montrera bien qu'il n'a pas été inſenſible. Il viendra pour venger les foibles de tout ce que l'iniquité, la violence, l'abus de l'autorité leur aura fait

indignement souffrir ; car ce sont là, mes chers Auditeurs, par rapport aux prédestinés, les fins principales pour quoi l'Ecriture nous fait entendre que le Dieu vengeur paroîtra. Appliquez-vous donc, & pour l'intérêt que chacun de vous y doit prendre, redoublez votre attention.

Il viendra pour venger les justes, j'entends toujours les justes de bonne foi, en les séparant des hypocrites, comme le berger, dit-il lui-même dans l'Evangile, sépare les brebis d'avec les boucs : premiere justice que Dieu rendra à ses élus ; car, encore une fois, durant cette vie tout est mêlé & confondu, la vertu avec le vice, l'innocence avec le crime, la vérité avec l'imposture, la religion avec l'hypocrisie, & dans ce mêlange, le juste souffre & l'impie triomphe.

Quant au reste, je parle de l'hypocrisie, ne pensez pas que je la borne à cette espece particuliere qui consiste dans l'abus de la piété & qui fait les faux dévots ; je la prends dans un sens plus étendu, & d'autant plus utile à votre instruction, que peut-être malgré vous-mêmes serez-vous obligés de convenir que c'est un vice qui ne vous est que trop commun. Car j'appelle hypocrite quiconque sous de spécieuses apparences a le secret de cacher les desordres d'une vie criminelle. Or en ce sens on ne peut douter que l'hypocrisie ne soit répandue dans toutes les conditions, & que parmi les mondains il ne se trouve encore bien plus d'imposteurs & d'hypocrites que parmi ceux que nous nommons dévots. En effet, combien dans le monde de scélerats travestis en gens d'honneur ? com-

bien d'hommes corrompus & pleins d'iniquité, qui se produisent avec tout le faste & toute l'ostentation de la probité ? combien de fourbes, insolents à vanter leur sincérité ? combien de traitres, habiles à sauver les dehors de la fidélité & de l'amitié ? combien de sensuels esclaves des passions les plus infames, en possession d'affecter la pureté des mœurs & de la pousser jusqu'à la sévérité ? combien de femmes libertines, fieres sur le chapitre de leur réputation, & quoiqu'engagées dans un commerce honteux, ayant le talent de s'attirer toute l'estime d'une exacte & d'une parfaite régularité ? Au contraire, combien de justes faussement accusés & condamnés ? combien de serviteurs de Dieu, par la malignité du siecle, décriés & calomniés ? combien de dévots de bonne foi, traités d'hypocrites, d'intrigants & d'intéressés ? combien de vraies vertus contestées ? combien de bonnes œuvres censurées ? combien d'intentions droites mal expliquées ? & combien de saintes actions empoisonnées ? Or c'est là, dit Saint Chrysostôme, ce que le jugement de Dieu dévoilera, ensorte que chacun sera connu pour ce qu'il est, que chacun paroitra ce qu'il a été, que chacun tiendra le rang qu'il doit tenir. Les secrets des consciences seront révélés, & alors, dit l'Apôtre, chacun recevra la louange qui lui sera due : *Et tunc laus erit unicuique à Deo.* Par cette fatale & décisive séparation du bon grain d'avec l'yvraie, (écoutez l'oracle de Job, qui s'accomplira à la lettre, & qui fera une partie de la justice que Dieu rendra à ses élus) par cette fatale & décisive séparation, la joie de l'hypocrite finira, *1. Cor. c. 4.*

son espérance périra. Funeste, mais juste me-
Job. 20. nace que lui fait le Saint-Esprit : *Et gaudium hypocritæ ad instar puncti, & spes hypocritæ peribit.*

Car la joie de l'hypocrite étoit d'imposer, & cependant d'être honoré & respecté ; sa joie étoit d'avoir dans le monde un certain crédit qui ne lui coûtoit qu'à bien faire son personnage & qu'à bien jouer la comedie ; sa joie étoit d'être parvenu à force de dissimulation, à recevoir l'hommage & le tribut des plus pures vertus, & à jouir sans mérite de tous les avantages du vrai mérite. Voilà ce que Job appelloit les prospérités, les joies, le regne de l'hypocrisie. Mais dans le dernier jugement ce regne de l'hypocrisie sera détruit, ces prospérités de l'hypocrisie s'évanouiront, ces joies de l'hypocrisie se changeront en des afflictions mortelles : elles n'étoient fondées que sur l'erreur des ames simples, séduites & éblouies par un faux éclat ; mais cette séduction des ames simples, trompées jusqu'alors, mais enfin desabusées par la lumiere de Dieu, après avoir été à l'hypocrite une frivole consolation, se tournera pour lui, disons mieux, contre lui, en opprobre & en confusion. L'espérance de l'hypocrite étoit qu'on ne le connoîtroit jamais à fond, & qu'éternellement le monde seroit la dupe de sa damnable politique, & son desespoir au contraire sera de ne pouvoir plus se déguiser, de n'avoir plus de ténébres où se cacher, de voir malgré lui le voile de son hypocrisie levé, ses artifices découverts, & d'être exposé aux yeux de toutes les nations : *Spes hypocritæ peribit.* Les autres pécheurs connus dans le monde pour ce qu'ils étoient, en cela même qu'ils auront

été connus, auront déjà été à demi jugés, & déjà par avance auront essuyé une partie de l'humiliation que leur doit causer le jugement de Dieu ; mais l'hypocrite à qui il faudra quitter le masque de cette fausse gloire dont il s'étoit toujours paré : mais cette femme qui aura passé pour vertueuse, & dont les commerces viendront à être publiés ; mais ce Magistrat que l'on aura cru un exemple d'intégrité, & dont les injustices seront mises dans un plein jour ; mais cet Ecclésiastique réputé saint, à qui Dieu reprochera hautement sa vie dissolue ; mais ce prétendu homme d'honneur dont on verra toutes les fourberies, mais cet ami sur qui l'on comptoit, dont les lâches trahisons seront éclaircies & vérifiées, mais quiconque aura sçu l'art de tromper, & qui alors se trouvera dans la nécessité affreuse de faire une réparation solemnelle à la vérité ; ah ! Chrétiens, c'est pour ceux-là que le jugement de Dieu aura quelque chose de bien désolant.

La chose n'est que trop vraie ; mais par une raison toute opposée, c'est ce qui rendra le jugement de Dieu, non-seulement supportable, mais favorable, mais honorable, mais desirable aux justes & aux prédestinés. Car leur gloire, dit Saint Chrysostôme, sera de paroître à découvert devant toutes les créatures intelligentes ; leur gloire, & même le comble de leurs desirs, sera que l'on discerne enfin & la droiture de leurs actions & la pureté de leurs intentions ; leur gloire sera qu'on les connoisse, parce que leur disgrace jusques-là aura été de n'être pas assez connus. Et voilà, ames fideles, qui malgré la corruption du siecle, servez votre Dieu en esprit & en vérité, voilà ce qui

doit dans la vie vous affermir & vous consoler : à ce terrible moment où le livre des consciences sera ouvert, votre espérance ranimée par la vûe du souverain Juge, & sur le point d'être remplie, vous soutiendra & vous dédommagera bien des injustes persécutions du monde : tandis que l'impie confondu, troublé, consterné, marchera la tête baissée & sans oser lever les yeux, vous paroîtrez avec une sainte assurance : pourquoi ? parce que le jour de votre justification sera venu. Maintenant l'envie, la calomnie lancent contre vous leurs traits envenimés ; mais enfin l'envie sera forcée à se taire, ou si elle parle, ce ne sera plus qu'en votre faveur ; la calomnie sera convaincue de mensonge, & la vérité se montrera dans tout son lustre. Cependant jouissez du témoignage secret de votre cœur, que vous devez préférer à tous les éloges du monde ; dites avec S. Paul : peu m'importe quel jugement les hommes font présentement de moi, puisque c'est mon Dieu
1. Cor. qui doit un jour me juger : *Qui autem judicat*
c. 4. *me, Dominus est.* Ou bien, dites avec Jeremie, c'est vous, Seigneur, qui sondez les ames & qui en découvrez les plis & les replis les plus cachés, c'est à vous que j'ai remis ma cause,
Jer. 11. vous la jugerez : *Tibi enim revelavi causam meam.* Avançons.

Il viendra pour glorifier l'humilité dans la personne des humbles : seconde justice que Dieu rendra à ses élus. Cette humilité, cette simplicité du juste, cette patience à souffrir les injures sans se venger, que les mondains auront traitée de foiblesse d'esprit, de petitesse de génie, de bassesse de cœur, Dieu viendra pour la couronner, & pour convaincre tout

l'univers qu'elle aura été la véritable force, la véritable grandeur d'ame, la véritable sageſſe. Car c'eſt alors, dit l'Ecriture dans cet admirable paſſage que vous avez entendu cent fois, & dont vous avez été cent fois touchés, c'eſt alors que les humbles de cœur s'éleveront avec confiance contre ceux qui les auront mépriſés & inſultés : *Tunc ſtabunt juſti in magna conſtantia.* C'eſt alors que les ſages du ſiecle, que ces eſprits forts ſeront non-ſeulement ſurpris, mais déconcertés, en voyant ces hommes qu'ils n'avoient jamais regardés que comme le rebut du monde, placés ſur des trônes de gloire; c'eſt alors qu'interdis & hors d'eux-mêmes, ils s'écrieront en gémiſſant, ce ſont là ceux dont nous nous ſommes autrefois moqués & qui ont été le ſujet de nos railleries: *Hi ſunt quos habuimus aliquando in deriſum.* Inſenſés que nous étions, leur vie nous paroiſſoit une folie, & toute leur conduite nous faiſoit pitié : *Nos inſenſati vitam illorum æſtimabamus inſaniam*, cependant les voilà élevés au rang des enfants de Dieu, & leur partage eſt avec les Saints; *Ecce quomodò computati ſunt inter filios Dei, & inter ſanctos ſors illorum eſt.* C'eſt, dis-je, alors que l'orgueil du monde rendra ce témoignage, quoique forcé, à l'humilité des élus de Dieu, & c'eſt là même qu'on verra ſenſiblement l'effet de cette promeſſe de Jeſus-Chriſt, que quiconque s'humilie ſera glorifié : *Omnis qui ſe humiliat, exaltabitur.*

Sap. 5. *Ibidem.* *Ibidem.* *Ibidem.* *Luc. c. 14.*

Car pendant la vie il n'eſt pas toujours vrai, & même il eſt rarement vrai, que celui qui s'abaiſſe & qui s'humilie, ſoit élevé : on en voit dont l'humilité, quoique véritable & quoique ſolide, eſt accompagnée juſqu'au bout

de l'humiliation. On en voit qui, pour chercher Dieu & par un esprit de religion s'étant ensevelis & comme anéantis devant les hommes, meurent dans leur obscurité & dans leur anéantissement. Combien d'ames saintes, dont la vie est cachée avec Jesus-Christ, & à qui le monde n'a jamais tenu nul compte du courage héroïque qu'ils ont eu de se séparer & de se détacher de lui ? Or c'est pour cela, répond Saint Chrysostome, qu'il doit y avoir, & qu'il y aura un jugement à la fin des siécles.

Parce que le monde ne rend pas justice à ces chrétiens parfaits qui s'humilient & s'anéantissent pour Dieu, Dieu qui se pique d'être fidéle, la leur rendra au centuple : parce qu'il y a des Saints sur la terre dont l'humilité, quoique sincere, n'est ni connue du monde, ni honorée au point qu'elle le devroit être, si le monde étoit équitable ; Dieu suppléera au défaut du monde, & la relevera : mais aux dépens de qui ? toujours aux dépens & à la honte du mondain, dont la fausse gloire, dont la vanité ridicule, dont la présomptueuse ambition condamnée & réprouvée, rendra hommage à la sainteté des maximes que le sage & humble chrétien aura suivies, puisqu'en même tems que l'humble sera exalté, *Qui se humiliat, exaltabitur*, l'orgueilleux sera humilié & couvert d'un éternel opprobre : *Et qui se exaltat, humiliabitur*. Ce n'est pas assez.

Luc. c. 14.

Il viendra pour beatifier les pauvres ; autre mystere du Jugement de Dieu, autre justice qu'il rendra a ses prédestinés ; car il est de la foi que le pauvre ne sera pas éternellement dans l'oubli : *Quoniam non in finem oblivio erit*

Ps. 9.

pauperis. Il eſt de la foi que la patience des pauvres ne périra pas pour jamais, c'eſt-à-dire, qu'elle ne ſera pas pour jamais inutile & ſans fruit : *Patientia pauperum non peribit in finem.* *Ibidem.* Et il eſt néanmoins évident que ces deux oracles du Saint-Eſprit ne ſe vérifient pas toujours, ni même communément dans cette vie. Car combien de pauvres y ſont oubliés ? combien y demeurent ſans ſecours & ſans aſſiſtance ? Oubli d'autant plus déplorable, que de la part des riches il eſt volontaire, & par conſéquent criminel : je m'explique. Combien de malheureux réduits aux dernieres rigueurs de la pauvreté, & que l'on ne ſoulage pas, parce qu'on ne les connoît pas & qu'on ne les veut pas connoître ? Si l'on ſçavoit l'extrémité de leurs beſoins, on auroit pour eux malgré ſoi, ſinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leurs miſeres on rougiroit de ſes excès, on auroit honte de ſes délicateſſes, on ſe reprocheroit ſes folles dépenſes, & l'on s'en feroit avec raiſon des crimes devant Dieu. Mais parce qu'on ignore ce que ſouffrent ces membres de Jeſus-Chriſt, parce qu'on ne veut pas s'en inſtruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de ſa préſence, on croit en être quitte en les oubliant, & quelque extrêmes que ſoient leurs maux, on y devient inſenſible. Combien de véritables pauvres, que l'on rebute comme s'ils ne l'étoient pas, ſans qu'on ſe donne & qu'on veuille ſe donner la peine de diſcerner s'ils le ſont en effet ? Combien de ſaints pauvres, dont les gémiſſemens ſont trop foibles pour venir juſqu'à nous, & dont on ne veut pas s'approcher, pour ſe mettre en devoir de les écouter ;

Combien de pauvres abandonnés dans les provinces ? combien de désolés dans les prisons ? combien de languissans dans les hôpitaux ? combien de honteux dans les familles particulieres ? Parmi ceux qu'on connoît pour pauvres, & dont on ne peut ni ignorer, ni même oublier le douloureux état, combien sont négligés ? combien sont durement traités ? combien de serviteurs de Dieu qui manquent de tout, pendant que l'impie est dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices ? S'il n'y avoit point de jugement dernier, voilà ce que l'on pourroit appeller le scandale de la Providence, la patience des pauvres outragée par la dureté & par l'insensibilité des riches ; mais c'est pour cela même, dit Saint Chrysostome, que la Providence prépare aux riches un jugement sévere & rigoureux ; & c'est ce que comprenoit parfaitement David, quand il disoit :
Ps. 139. *Cognovi quia faciet Dominus judicium inopis & vindictam pauperum ;* j'ai connu que Dieu jugera la cause des pauvres, & qu'il les vengera. Et par où l'avoit-il connu ? par cet invincible raisonnement, que la patience des pauvres, dans le sens que je l'ai marqué, ne devant & ne pouvant périr pour jamais, il falloit qu'il y eût un jugement supérieur à celui des hommes, où l'on reconnût qu'en effet elle ne périt point, c'est-à-dire que Dieu a pour elle tous les égards qu'elle a droit d'attendre d'un maître souverainement équitable :
Ps. 9. *Patientia pauperum non peribit in finem :* un jugement, où non seulement les pauvres fussent dédommagés de cette inégalité de biens qui les a réduits dans l'indigence & la disette, mais où leur patience poussée à bout fût plei-

nement vengée des injuftes traitemens qu'elle auroit foufferts. C'eft pour cela, dit Dieu lui-même, que je m'éléverai, c'eft parce que les fouffrances des pauvres à qui le riche impitoyable aura fermé fon cœur & fes entrailles, auront excité mon courroux ; parce que leurs cris m'auront touché, parce que j'aurai été indigné de voir qu'on s'endurcit à leurs plaintes : *Propter miferiam inopum & gemitum pauperum, nunc exurgam, dicit Dominus ;* ces cris des pauvres qui font montés jufqu'à moi, me folliciteront en leur faveur, & je ne croirai point m'être acquitté de ce que je leur dois & comme créateur & comme juge, que dans ce grand jour où je prononcerai pour eux un arrêt de falut, tandis que je réprouverai par un jugement fans miféricorde, ceux qui n'auront ufé envers eux de nulle miféricorde. A entendre ainfi Dieu parler dans l'Ecriture, ne diroit-on pas que le jugement dernier, quoiqu'univerfel, ne doive être que pour les pauvres, & qu'il n'ait pour terme & pour fin que de leur faire juftice ? *Propter miferiam inopum & gemitum pauperum.* A voir comme nt le Fils de Dieu qui y doit préfider, s'y comportera & y procédera, ne diroit-on pas que tout le jugement du monde doit rouler fur le foin des pauvres ? que de là doive dépendre abfolument & effentiellement le fort éternel des hommes, c'eft-à-dire que les uns ne doivent être condamnés que parce qu'ils auront méprifé le pauvre, & les autres comblés de gloire que parce qu'ils l'auront fecouru ? Heureux donc, concluoit le Prophete royal, heureux celui penfe attentivement au pauvre : *Beatus qui intelligit fuper egenum & pau-*

Pf. 11.

Pf. 44.

perem : pourquoi ? parce que Dieu au jour de
Ibidem. sa colere l'épargnera & le sauvera : *in die malâ liberabit eum Dominus.*

Finissons, & disons encore que Dieu viendra pour venger les foibles que le pouvoir joint à la violence, aura opprimées : quatrieme & derniere justice dont il se tiendra redevable à ses élus. Car maintenant c'est le crédit qui l'emporte, & qui a presque par-tout gain de cause : le plus fort a toujours raison, quoi qu'il entreprenne ; & parce qu'il est le plus fort, il croit avoir un titre pour l'entreprendre, & il en vient à bout. Combien de persécutions, de véxations causées par l'abus de l'autorité ? combien de misérables ? combien de veuves, faute d'appui, sacrifiées comme des victimes à la faveur ? combien de pupilles, dont l'héritage devient, après bien des formalités; la proie du chicaneur & de l'usurpateur : combien de familles ruinées, parce que le bon droit attaqué par une partie redoutable, n'a point trouvé de protection ? combien de procès mal fondés, néanmoins hautement gagnés, parce que les sollicitetions, la cabale & les brigues ont prévalu ? Malgré la justice & les loix, le foible succombe presque toujours. S'il y des juges sans probité, c'est toujours contre lui, & jamais pour lui, qu'ils se laissent corrompre. Du moment qu'il est le plus foible, par une malheureuse fatalité, tout lui est contraire, & rien ne lui est favorable ; mais, Seigneur, il trouvera enfin auprès de vous ce qui lui aura été refusé à tous les Tribunaux de la terre ; vous viendrez plein d'équité & de zele, & vous prendrez la défense de l'orphelin, afin que le puissant, que le grand qui avoit tant abusé de sa grandeur,

cesse de se glorifier : *Judicare pupillo & humili, ut non apponat ultra magnificare se homo super terram.* Jusques-là il aura toujours eu le dessus. Jusques-là fier de ses succès, parce que rien ne lui résistoit, il aura passé, non seulement pour le plus fort, mais pour le plus habile, pour le mieux établi dans ses droits, pour le plus digne d'être distingué & honoré. Jusques-là il se sera fait une fausse gloire & un prétendu mérite de ses violences même, mais vous le détromperez bien alors, Seigneur, & vous lui ferez bien rabattre de ses vaines idées : *Ut non opponat ultrà magnificare se.* Comment cela ? c'est que vous tirerez le foible de l'oppression, & qu'il trouvera en vous, ô mon Dieu, un vengeur & un protecteur. *Ps. 9.*

Il est donc vrai que le jugement de Dieu sera pour ses élus le jour de leur rédemption, le jour de leur gloire, le jour où Dieu leur fera justice. Ah ! Chrétiens, à quoi pensons-nous, si persuadés d'une vérité si touchante, nous ne travaillons pas de toutes nos forces à être du nombre de ces heureux prédestinés ? Que faisons-nous, si renonçant aux fausses maximes du monde, nous ne nous mettons pas en état d'être de ces élus de Dieu, qui paroîtront avec tant de confiance devant le Tribunal de Jesus-Christ ? Or en voici, mes chers Auditeurs, l'important secret, que je vous laisse pour fruit de tout ce discours. Commencez dès maintenant à accomplir dans vos personnes ce que Dieu dans le jugement dernier fera en faveur de ses élus. Il les séparera d'avec les hypocrites & les impies : séparez-vous-en par la pratique d'une solide & d'une véritable piété. Il glorifiera les humbles : humi-

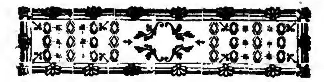
liez-vous, dit Saint Pierre, & soumettez-vous à Dieu, afin que Dieu vous éleve au jour de sa visite, c'est-à-dire dans son jugement : *Humiliamini, ut vos Deus exaltet in tempore visitationis.* Il béatifiera les pauvres : assistez-les, soulagez-les, faites-vous-en des amis auprès de votre juge, afin que quand il viendra vous juger, ils soient vos intercesseurs, & qu'ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels : il vengera les foibles opprimés ; protegez-les, & selon la mesure de votre pouvoir, soyez leurs patrons, servez à l'exemple de Dieu, de tuteurs au pupille & à la veuve.

1. Petr. c. 5.

Et vous, justes, humbles, pauvres, foibles, les bien-aimés de Dieu, soûtenez-vous dans votre justice, dans votre obscurité, dans votre pauvreté, dans votre foiblesse, par l'attente de ce grand jour, qui sera tout à la fois le jour du Seigneur & le vôtre. Non pas que vous ne deviez craindre le jugement de Dieu, il est à craindre pour tous ; mais en le craignant, craignez-le, de sorte que vous puissiez au même tems le desirer, l'aimer, l'espérer. Car pourquoi ne l'aimeriez-vous pas, puisqu'il doit vous délivrer de toutes les miseres de cette vie ? pourquoi ne le desireriez-vous pas, puisqu'il doit vous racheter de la servitude du siécle ? pourquoi ne l'espéreriez-vous pas, puisqu'il doit commencer votre bonheur éternel ? Craignez le jugement de Dieu ; mais craignez-le d'une maniére mêlée d'amour & accompagnée de confiance, craignez-le comme vous craignez Dieu. Il ne vous est point permis de craindre Dieu sans l'aimer, il faut qu'en le craignant vous l'aimiez, & que vous l'aimiez encore plus que vons ue le craignez ; sans cela votre

crainte n'eſt qu'une crainte ſervile qui ne ſuffit pas même pour le ſalut. Or il en eſt de même du jugement de Dieu : craignons-le tous, mes chers Auditeurs, ce terrible jugement, mais craignons-le d'une crainte efficace ; d'une crainte qui nous convertiſſe, qui corrige nos deſordres, qui redouble notre vigilance, qui rallume notre ferveur, qui nous porte à la pratique de toutes les œuvres chrétiennes ; tellement que nous méritions d'être placés à la droite, & d'entendre de la bouche de notre Juge ces conſolantes paroles : *Venite benedicti Patris mei ;* venez, vous qui êtes bénis de mon Pere, poſſédez le Royaume qui vous eſt préparé dès la création du monde. Je vous le ſouhaite, &c. *Matth. c. 25.*





SERMON
POUR
LE II. DIMANCHE
DE L'AVENT.

Sur le Respect humain.

Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.

Bienheureux celui qui ne sera point scandalisé de moi. En Saint Matthieu, chap. 11.

SIRE,

C'EST à ce caractere que le Sauveur du monde reconnoît ses vrais disciples, c'est la condition que cet Homme-Dieu leur propose pour être reçus à son service, & pour mériter de vivre sous sa loi. Il leur déclare qu'il faut prendre parti; qu'il ne faut point espérer d'être du nombre des siens, si l'on n'est résolu d'en faire hautement profession; que quiconque étant chrétien,

chrétien, craint de le paroître, est indigne de lui, qu'il ne suffit pas pour être à lui, de croire de cœur si l'on ne confesse de bouche, qu'il ne suffit pas de confesser de bouche si l'on ne s'explique par ses œuvres; enfin qu'il veut des hommes fervens, généreux, sinceres, qui se fassent un honneur de l'avoir pour maître, & un mérite de lui obéïr.

Or par là il exclut de son Royaume ces lâches mondains, qui bien loin de se déclarer pour Jesus-Christ, rougissent de Jesus-Christ, qui bien loin d'honorer Jesus-Christ, se scandalisent de Jesus-Christ, & qui non contens de se scandaliser de Jesus-Christ, le scandalisent tous les jours lui-même dans la personne de ses freres, en inspirant aux autres la même crainte qui les arrête & le même respect humain qui les domine. C'est ce que j'entreprends de combattre dans ce discours : cette honte du service de Dieu, ce respect humain qui nous empêche d'être à Dieu, cette crainte du monde ou cette complaisance pour le monde, qui détruit le culte que nous devons rendre à Dieu : je veux vous en faire voir l'indignité, le desordre & le scandale; l'indignité du respect humain par rapport à nous-mêmes, son desordre par rapport à Dieu, son scandale par rapport au prochain.

Il y en a qui sont les esclaves du respect humain, & il y en a qui en sont les auteurs. Esclaves du respect humain : je leur parlerai dans la premiere & dans la seconde partie, & je leur montrerai combien leur conduite est indigne, combien elle est criminelle. Auteurs du respect humain : je leur parlerai dans la derniere Partie, & je leur montrerai combien leur con-

duite est scandaleuse. L'indignité du respect humain nous le fera mépriser : le desordre du respect humain nous le fera condamner : le scandale du respect humain nous en fera craindre les suites. C'est tout mon dessein. Demandons, &c. *Ave Maria.*

I. PART. C'Est de tout tems que les hommes se sont laissés dominer par le respect humain, & c'est de tout tems que les partisans du monde se sont fait du respect humain une malheureuse politique aux dépens de leur religion. Mais de quelque prétexte, ou de nécessité, ou de raison, dont ils ayent tâché de se couvrir, en soumettant ainsi leur religion aux loix du monde, je dis que ce respect humain a toujours été une servitude honteuse, je dis que cette politique a toujours passé, ou a toujours dû passer pour une lâcheté méprisable. Caractere de servitude, caractere de lâcheté ; l'un & l'autre indigne de tout homme qui connoît Dieu, mais encore bien plus d'un chrétien élevé par le baptême à l'adoption des enfans de Dieu. Appliquez-vous, mes chers Auditeurs, & ne perdez rien de ces deux importantes vérités.

C'est une servitude honteuse, & je l'appelle la servitude du respect humain ; car qu'y a-t-il de plus servile que d'être réduit, ou plutôt que de se réduire soi-même à la nécessité de régler sa religion par le caprice d'autrui ? de la pratiquer, non pas selon ses vues & ses lumieres, ni même selon les mouvemens de sa conscience, mais au gré d'autrui ? de n'en donner des marques & de n'en accomplir les devoirs, que dépendamment des discours & des jugemens d'autrui ? en un mot, de n'être

chrétien, ou du moins de ne le paroître, qu'autant qu'il plaît ou qu'il déplait à autrui? Eſt-il un eſclavage comparable à celui-là? Vous ſçavez néanmoins, & peut-être le ſçavez-vous à votre confuſion, combien cet eſclavage, tout honteux qu'il eſt, eſt devenu commun dans le monde, & le devient encore tous les jours.

Quand ſaint Augnſtin parle de ces anciens philoſophes, de ces ſages du Paganiſme, qui par la ſeule lumiere naturelle connoiſſoient, quoique payens, le vrai Dieu, il trouve leur condition bien déplorable : pourquoi ? parce qu'étant convaincus, comme ils l'étoient, qu'il n'y a qu'un Dieu, il ne laiſſoient pas, pour s'accommoder au tems, d'être forcés à en adorer pluſieurs. Prenez garde, Chrétiens. Ceux-là par reſpect humain faiſoient violence à leur raiſon & ſervoient des Dieux qu'ils ne croyoient pas, & nous par un autre reſpect humain, nous faiſons violence à notre foi & nous ne ſervons pas le Dieu que nous croyons. Ceux-là malgré eux, mais pour plaire au monde, étoient ſuperſtitieux & idolâtres, & nous par un effet tout contraire, mais par le même principe, nous devenons ſouvent malgré nous-mêmes libertins & impies. Ceux-là pour ne pas s'attirer la haine des peuples, pratiquoient ce qu'ils condamnoient, adoroient ce qu'ils mépriſoient, profeſſoient ce qu'ils déteſtoient ; ce ſont les termes de ſaint Auguſtin : *Colebant quod reprehendebant, agebant quod arguebant, quod culpabant, adorabant :* & nous pour éviter la cenſure des hommes, & par un vil aſſujettiſſement aux uſages du ſiécle corrompu & à ſes maximes, nous deshonorons ce que *Auguſt.*

nous professons, nous profanons ce que nous révérons, nous blasphémons, au moins par nos œuvres, non pas, comme disoit un Apôtre, ce que nous ignorons, mais ce que nous sçavons & ce que nous reconnoissons. Au lieu que ces esprits forts de la Gentilité, avec leur prétendue force se captivoient par une espéce d'hypocrisie, nous nous captivons par une autre; au lieu qu'ils jouoient la comédie dans les temples de Rome en contrefaisant les dévots, nous la jouous au milieu du christianisme en contrefaisant les athées: avec cette différence remarquée par saint Augustin, que l'hypocrisie de ceux-là étoit une pure fiction, qui n'intéressoit tout au plus que de fausses divinités; au lieu que la nôtre est une abomination réelle, une abomination telle que l'a prédite le Prophéte, placée dans le lieu saint, une abomination qui outrage tout à la fois, & la vérité, & la majesté, & la sainteté du vrai Dieu.

Or en user de la sorte, n'est-ce pas se rendre esclave, mais esclave dans la chose même où il est moins supportable de l'être, & où tout homme sensé doit plus se piquer de ne l'être pas? Car il y a des choses, poursuit ce S. Docteur, où la servitude est tolérable, d'autres où elle est raisonnable, quelques-unes même où elle peut être honorable; mais de s'y soumettre jusques dans les choses les plus essentiellement libres, jusques dans la profession de sa foi, jusques dans l'exercice de sa religion, jusques dans ses devoirs les plus indispensables, dans ce qui regarde notre éternité, notre salut, c'est à quoi répugne un certain fonds de grandeur qui est

en nous & avec lequel nous sommes nés, c'est ce que la dignité de notre être, non plus que la conscience, ne peut comporter.

Laissez-nous aller dans le desert, disoient les Hébreux aux Egyptiens; car tandis que nous sommes parmi vous, nous ne pouvons pas librement sacrifier au Dieu d'Israël; or il faut que nous soyons libres dans les sacrifices que nous lui offrons; en tout le reste vous nous trouverez souples & dépendans, & quelque rigoureuses que soient vos loix, nous y obéïrons sans peine: mais dans le culte du souverain Maître que nous adorons & que nous devons seul adorer, la liberté nous est nécessaire, & quand nous vous la demandons, ce n'est qu'en vertu du droit que nous y avons, & en vertu même du commandement exprès que notre Dieu nous a fait de ne nous la laisser jamais enlever. C'est ainsi, mes Freres, reprend S. Jerôme, expliquant ce passage de l'Exode, c'est ainsi que doit parler un chrétien engagé par la providence à vivre dans le monde, & par conséquent à y soûtenir sa religion. Sur toute autre chose, doit-il dire, je me conformerai aux loix du monde, j'observerai les coûtumes du monde, je garderai les bienséances du monde, je me contraindrai même, s'il le faut, pour ne rien faire qui choque le monde; mais quand il s'agira de ce que je dois à mon Dieu, je me mettrai au dessus du monde, & le monde n'aura nul empire sur moi: dans l'accomplissement de ce devoir capital, qui est le premier devoir du chrétien, je ne serai ni bizarre, ni indiscret, mais je serai libre, & la prudence dont j'userai pour me conduire: n'aura rien qui dégénere de cette bienheureuse

indépendance que saint Paul veut que je conserve comme le privilége inaliénable de l'état de grace où Dieu m'a élevé. Telle est, dis-je, selon saint Jerôme, la disposition où doit être un homme fidéle. Et si la tyrannie des loix du monde alloit jusques-là, qu'il y eut en effet des états où il fût impossible de maintenir cette sainte & glorieuse liberté avec laquelle Dieu veut être servi, ou plutôt si l'homme se sentoit foible jusqu'à ce point, qu'il desespérât d'y pouvoir librement servir Dieu, il devroit, à l'exemple des Israëlites, prendre le parti d'une généreuse rétraite, & chercher ailleurs un séjour où affranchi du joug du monde, il pût sans gêne & sans contrainte rendre à Dieu les hommages de sa piété, faisant divorce pour cela, non pas avec le monde en général, mais avec ces conditions particulieres du monde où l'expérience lui auroit appris que sa religion lui seroit devenue comme impraticable: pourquoi? parce qu'au moins est-il juste qu'étant né libre, il le soit inviolablement pour celui à qui il doit tout, comme au principe & à l'auteur de son être, & qu'il n'abandonne jamais la possession où Dieu l'a mis d'être à cet égard dans la main de son conseil & de sa raison.

Servitude du respect humain d'autant plus honteuse, que c'est l'effet tout ensemble & d'une petitesse d'esprit & d'une bassesse de cœur que nous nous cachons à nous-mêmes, mais que nous nous cachons en vain, & dont nous ne pouvons étouffer le secret reproche. Car si nous avions ce saint orgueil, selon l'expression d'un Pere, cette noblesse de

ſentimens qu'inſpire le chriſtianiſme, nous dirions hautement comme ſaint Paul : *Non erubeſco Evangelium*, je ne rougis point de l'Evangile : nous imiterions ces héros de l'ancieu Teſtament, qui ſe faiſoient un mérite de pratiquer leur religion à la face même de l'irreligion : pendant que tous les autres couroient en foule aux idoles de Jeroboam, le jeune Tobie ſans craindre de paroître ſingulier, & ſe glorifiant même de l'être dans une ſi belle cauſe, alloit lui ſeul au Temple de Jeruſalem, & ſe rendoit par là digne de l'éloge que l'Ecriture a fait de ſa fermeté & de ſa conſtance : *Denique cùm irent omnes ad vitulos aureos quos fecerat Jeroboam Rex Iſraël, hic ſolus pergebat in Jeruſalem ad templum Domini.* Ainſi quand tout ce qui nous environne vivroit dans l'oubli de Dieu & dans le mépris de ſa loi, nous nous glorifierions, comme chrétiens, d'être les ſinceres obſervateurs de cette divine loi, & par une ſingularité que le monde même malgré lui reſpecteroit, nous nous diſtinguerions, & s'il le falloit, nous nous ſéparerions de ces mondains qui en ſont les prévaricateurs; ni le nombre, ni la qualité de leurs perſonnes ne nous ébranleroient pas ; fuſſions-nous les ſeuls ſur la terre, nous perſiſterions dans cette réſolution, & la conſolation intérieure que nous aurions d'être de ceux que Dieu ſe ſeroit réſervés, & qui n'auroient point fléchi les genoux devant Baal, c'eſt-à-dire le témoignage que nous rendroit notre conſcience d'avoir réſiſté au torrent de l'idolâtrie du ſiécle, feroit dejà pour nous le précieux fruit de la victoire que notre foi auroit remportée

Rom. c. 2.

Tob. c. 1.

ſur le reſpect humain, Voilà les heureuſes diſpoſitions où nous mettroit une liberté évangélique.

D'où vient donc que nous n'y ſommes pas ? & qu'eſt-ce que ce reſpect humain qui nous arrête ? timidité & puſillanimité. Nous craignons la cenſure du monde, & par là nous avouons au monde que nous n'avons pas aſſez de force pour le mépriſer dans les conjonctures même où nous le jugeons le plus mépriſable ; aveu qui devroit ſeul nous confondre : nous craignons de paſſer pour des eſprits foibles, & nous ne penſons pas que cette crainte eſt elle-même une foibleſſe, & la plus pitoyable foibleſſe : nous avons honte de nous déclarer, & nous ne voyons pas que cette honte, pour m'exprimer de la ſorte, eſt elle-même bien plus honteuſe que la déclaration qu'il faudroit faire. Car qu'y a-t-il de plus honteux que la honte de paroître ce que l'on eſt & ce que l'on doit être ? Une parole, une raillerie nous trouble, & nous ne conſiderons pas ni de quoi, ni par qui, nous nous laiſſons troubler. De quoi, puiſqu'il n'eſt rien de plus frivole que la raillerie quand elle s'attaque à la véritable vertu : par qui ? puiſque c'eſt par des hommes vains, dont il nous doit peu importer d'être ou blamés ou approuvés ; des hommes, dont ſouvent nous ne faiſons nulle eſtime ; des hommes, dont la légéreté nous eſt connue, auſſi bien que l'impiété ; des hommes, dont nous ne voudrions pas ſuivre les conſeils, beaucoup moins recevoir la loi dans une ſeule affaire ; des hommes, pour qui nous ne voudrions pas nous contraindre dans un ſeul de nos divertiſſemens ; ce

ſont là néanmoins ceux pour qui nous nous faiſons violence, ceux que nous ménageons, ceux à qui, par le plus déplorable aveuglement, nous nous aſſujettiſſons en ce qui touche le plus eſſentiel de nos intérets, ſçavoir le ſalut & la religion. Après cela, piquons-nous, je ne dis pas de grandeur d'ame: mais de ſageſſe & de ſolidité d'eſprit; après cela, flatons-nous d'avoir trouvé la liberté en ſuivant le parti du monde. Non, non, mes Freres, reprend ſaint Chryſoſtome, ce n'eſt point là qu'on la trouve; bien loin d'y parvenir par là, c'eſt par là que nous tombons dans la plus baſſe ſervitude, & l'un des plus viſibles châtimens que Dieu exerce déja ſur nous quand nous voulons vivre en mondains, c'eſt qu'au même tems que nous penſons à ſecouer ſon joug, qu'il appelle & qu'il a bien ſujet d'appeller un joug doux & aimable, il nous laiſſe prendre un autre joug mille fois plus humiliant & plus peſant, qui eſt le joug du monde & des loix du monde. Caractere de ſervitude dans le reſpect humain, & caractere de lâcheté.

Je dis, lâcheté, & lâcheté odieuſe. J'appartiens à Dieu par tous les titres les plus légitimes, & comme homme formé de ſa main, enrichi de ſes dons, racheté de ſon ſang, héritier de ſa gloire, & comme chrétien, lié à lui par le nœud le plus inviolable, & engagé par une profeſſion ſolemnelle à le ſervir; mais au lieu de m'armer d'une ſainte audace & de prendre ſa cauſe en main, je l'abandonne, je le trahis. Lâcheté impardonnable, on ne peut pas même la ſupporter dans ces ames mercénaires que leur condition & le beſoin attachent au

service des grands : & ce qui doit bien nous confondre, c'est le zele qu'ils font paroître & où ils cherchent tant à se signaler, dès qu'il s'agit de ces maîtres mortels dont ils attendent une récompense humaine & une fortune périssable. Lâcheté frappée de tant d'anathêmes dans l'Evangile, & qui doit être si hautement reprouvée au jugement de Dieu, puisque c'est là que le Fils de l'Homme rougira de quiconque aura rougi de lui, desavouera quiconque l'aura desavoué, renoncera quiconque l'aura
Luc. c. 9. renoncé : *Qui erubuerit me, erubescam & ego illum.* Lâcheté que les payens même ont condamnée dans les chrétiens, & sur quoi ils leur ont fait de si belles & de si solides leçons.

N'est-ce pas le sentiment qu'en eut autrefois ce sage Empereur, pere du grand Constantin ? Eusebe nous l'apprend, & vous le sçavez : quoiqu'infidéle, quoique payen, il avoit & des Officiers dans sa Cour, & des Soldats chrétiens dans son armée. Il voulut éprouver leur foi ; il les assembla tous devant lui, il leur parla en des termes propres à les tenter, enfin il les obligea à se faire connoître & à s'expliquer. Comme il y en a toujours eu de tous les caracteres, je ne suis pas surpris que les uns, fermes pour Jesus-Christ, aimassent mieux risquer leur fortune que de démentir leur religion, & que d'autres dominés par le respect humain, choisissent plutôt de dissimuler leur religion que de hazarder leur fortune. Ainsi dans le monde, & dans le christianisme même, les choses de tout tems ont-elles été partagées. Mais ce qu'Eusebe remarque, & ce qui doit être une instruction vive & touchante pour ceux qui m'écoutent ici, (elle convient

admirablement au lieu où je parle, & je suis certain qu'elle sera de votre goût) c'est le discernement judicieux que fit le Prince, de ces deux sortes de chrétiens, lorsque par un traitement aussi contraire à leur attente qu'il fut conforme à leur mérite, il retint auprès de sa personne ceux qui méprisant les vûes du monde, avoient témoigné un attachement inviolable pour leur religion, & renvoya les autres. Car il jugea, ajoûte l'historien, qu'il ne devoit rien se promettre de ceux-ci, qu'ils pourroient bien lui être infidéles puisqu'ils l'avoient été à leur Dieu, & qu'il falloit tout craindre d'un homme dont la conscience & le devoir n'étoient pas à l'épreuve d'un vain intérêt & d'une considération humaine.

Ah ! mes chers Auditeurs, profitons de cette maxime, & n'ayons pas la confusion d'être en cela moins religieux qu'un payen que le seul bon sens faisoit raisonner. Sans être impies ni hypocrites, soyons généreux & sinceres : entre l'hypocrisie & l'impiété il y a un parti honorable, c'est d'être chrétiens. Soyons-le sans ostentation, mais soyons-le aussi de bonne foi, & faisons-nous honneur de l'être & de le paroître.

Souvenons-nous de tant de Martyrs, nos freres en Jesus-Christ & les membres de la même Eglise : craignoient-ils la présence des hommes ? s'étonnoient-ils d'un regard, d'une parole ? Quelle image, mes chers Auditeurs ! quel reproche de notre lâcheté ! ils se présentoient devant les tyrans, & à la face des tyrans ils confessoient leur foi ; ils montoient sur les échafauds, & sur les échafauds ils célébroient les grandeurs de leur Dieu ; ils versoient

leur ſang, & de leur ſang ils ſignoient la vérité. Avoient-ils d'autres engagemens que nous? Faiſoient-ils profeſſion d'une autre loi que nous ? Le Dieu qu'ils ſervoient, qu'ils glorifioient, pour qui ils ſe ſacrifioient, étoit-il plus leur Dieu que le nôtre ?

N'allons pas ſi loin, & jugez-vous vous-mêmes, inſtruiſez-vous vous-mêmes pour vous-mêmes. Je parle dans une Cour, composée d'hommes fameux par leur bravoure & par leurs exploits militaires. Avoir une fois reculé dans le péril, avoir une fois héſité, c'eſt ce qu'ils regarderoient comme une tache ineffaçable : à Dieu ne plaiſe que je leur refuſe le juſte éloge qui leur eſt dû : en combattant, en expoſant leur vie pour le grand & le glorieux Monarque dont ils exécutent les ordres, & que le ciel a placé ſur nos têtes pour nous commander, ils s'acquittent d'un devoir naturel. Mais du reſte, par quelle contradiction marquons-nous tant de conſtance d'une part, & de l'autre tant de foibleſſe ? Pourquoi dans les choſes de Dieu devenons-nous comme le roſeau que le vent agite, ſelon la figure de notre Evangile ? Pourquoi en avons-nous toute l'inſtabilité, c'eſt-à-dire, pourquoi nous laiſſons-nous ſi aiſément fléchir par la complaiſance, abatre par la crainte, entraîner par la coûtume, ébranler par l'intérêt ? & pour m'en tenir à l'exemple que nous propoſe aujourd'hui le Sauveur du monde, que n'imitons-nous Jean-Baptiſte ? que n'apprenons-nous de lui qu'elle fermeté demande le ſervice de notre Dieu & l'obſervation de ſa loi ? Juſques dans les fers ce fidéle miniſtre confeſſa Jeſus-Chriſt, juſques dans la Cour il lui rendit témoignage. Voilà votre

modéle : conserver au milieu de la Cour cette généreuse liberté des enfans de Dieu, à laquelle vous êtes appellés, & qui semble, à entendre parler saint Paul, être deja un don de la gloire plutôt qu'un effet de la grace : *In libertatem gloriæ filiorum Dei.* Au milieu de la Cour se déclarer pour Jesus-Christ, par une pratique constante, solide, édifiante de tout ce que vous prescrit la religion, voilà ce que vous prêche le divin Précurseur. Et qui peut vous déposséder de cette liberté chrétienne ? qui le doit ? S'il faut être esclave, ce n'est point l'esclave du monde, mais le vôtre, ô mon Dieu ; il n'y a que vous, & que vous seul, dont nous puissions l'être justement, & quand nous le sommes de tout autre, nous dégenerons de cette bienheureuse adoption qui nous met au nombre de vos enfans, & qui nous donne droit de vous appeller notre Pere. Si donc nous sçavons avec humilité & avec prudence, mais avec force & avec constance, nous maintenir dans la liberté que Jesus-Christ nous a acquise par son sang, le monde, tout perverti qu'il est, nous respectera. Si le respect humain nous la fait perdre, le monde lui-même nous méprisera, car sa corruption & sa malignité ne va pas encore jusqu'à ne pas rendre justice à la piété lorsqu'elle marche par des voies droites. Mais quand le monde s'éleveroit contre moi, je méleverai contre lui & au dessus de lui ; le Dieu que je sers est un assez grand maître pour mériter que je lui fasse un sacrifice du monde, c'est un maître assez puissant pour que je le serve, non pas au gré du monde, mais à son gré : or son gré est d'être servi par des ames libres & indépendantes des faux

Rom. 8.

jugemens & de la vaine estime des hommes. Vous avez vû l'indignité du respect humain, voyons-en le desordre : c'est la seconde Partie.

II. PART. VOus ne l'avez apparemment jamais bien compris, Chrétiens, ce desordre dont je parle ; vous n'en avez jamais bien connu ni l'étendue ni les conséquences, mais je m'assûre que vous serez touchés de la simple exposition que j'en vais faire, & qu'elle suffira pour vous en donner une éternelle horreur, Car je prétends que dans l'ordre du salut il n'est rien de plus pernicieux, rien de plus damnable, rien de plus opposé à la loi de Dieu ni de plus digne des vengeances de Dieu, que le respect humain. Pourquoi cela ? redoublez, s'il vous plait, votre attention : c'est que le respect humain détruit dans le cœur de l'homme le fondement essentiel de toute la religion, qui est l'amour de préférence que nous devons à Dieu : c'est que le respect humain fait tomber l'homme dans des apostasies, peut-être plus condamnables que celles de ces apostats des premiers siécles, contre qui l'Eglise exerçoit avec tant de zele la séverité de sa discipline : c'est que le respect humain est une tentation qui arrête dans l'homme l'effet des graces les plus puissantes que Dieu emploie communément pour le porter au bien & pour le détourner du mal : enfin c'est que le respect humain est l'obstacle le plus fatal à la conversion de l'homme mondain, celui qu'il surmonte le moins, & auquel l'expérience nous fait voir que notre foiblesse est plus sujette à succomber. Ai-je eu raison de vous proposer ces quatre articles

comme les plus propres à faire impreſſion ſur vos eſprits ? Quand je n'en apporterois point d'autre preuve que le ſeul uſage du monde, ne ſuffiroit-il pas pour vous en convaincre ? Ecoutez-moi, & n'oubliez jamais de ſi ſalutaires inſtructions.

Préférer Dieu à la créature ; & quand il s'agit, non pas dans la ſpéculation, mais dans la pratique, de faire comparaiſon de l'un & de l'autre, quand ils ſe trouvent l'un & l'autre en compromis, fouler aux pieds la créature pour rendre à Dieu l'honneur qui lui eſt dû, c'eſt ſur quoi roule toute la religion, & c'eſt d'abord ce que renverſe le reſpect humain. Car pourquoi l'appellons-nous reſpect humain ? ſinon, dit l'Ange de l'école, ſaint Thomas ; parce qu'en mille rencontres il nous fait reſpecter la créature plus que Dieu. Dieu me fait connoître ſes volontés, il me fait intimer ſes ordres ; mais l'homme à qui je veux plaire, ou à qui je crains de déplaire, ne les approuve pas ; & moi qui dois alors décider, dans la ſeule vue de plaire ou de ne pas déplaire à l'homme, je deviens rebelle à Dieu : j'ai donc en effet plus de reſpect pour l'homme que pour Dieu, & quoique je ſois convaincu de l'excellence & de la ſouveraineté de l'être de Dieu, c'eſt une conviction en idée, qui n'empêche pas que réellement & actuellement je ne préfere l'homme à Dieu. Or dès là je n'ai plus de religion, ou je n'en ai plus que l'ombre & que l'apparence. Et voilà ce que Tertullien reprochoit aux payens de Rome, par ces paroles ſi énergiques & ſi dignes de lui, quand il leur diſoit : *Majori formidine Cæſarem obſervatis, quam ipſum de cœlo Jovem ; & citiùs apud vos per omnes* *Tertull.*

Deos, quàm per unum Cæsaris genium, pejeratur : Jupiter est le Dieu que vous servez ; mais votre desordre, & de quoi vous n'oseriez pas vous-mêmes disconvenir, c'est que vous considérez bien moins ce Jupiter régnant dans le ciel, que les puissances dont vous dépendez sur la terre, & que parmi vous on craint bien plus de s'attirer la disgrace de César, que d'offenser toutes les divinités du Capitole. Reproche mille fois plus capable de confondre un chrétien quand il se l'applique à lui-même, & dont il devroit être effrayé & consterné. Cependant à combien de chrétiens ce reproche pris à la lettre ne convient-il pas ? & quel droit n'aurai-je pas aujourd'hui de dire encore dans cet auditoire : *Majori formidine Cæsarem observatis.*

Graces au Seigneur, qui par une providence particulière nous a donné un Roi fidéle & déclaré contre le libertinage & l'impiété ; un Roi qui sçait honorer sa religion, & qui veut qu'elle soit honorée ; un Roi dont le premier zéle, en se faisant obéir & servir lui-même, est que Dieu soit servi & obéi ! Mais si, par un de ces châtimens terribles dont Dieu punit quelquefois les peuples, le ciel nous avoit fait naître sous la domination d'un Prince moins religieux, combien verrions-nous de courtisans tels que les concevoit Tertullien, qui ne balanceroient pas sur le parti qu'ils auroient à prendre, & qui sans hésiter & aux dépens de Dieu, rechercheroient la faveur de Cesar ? *Majori formidine Cæsarem observatis.*

Sans faire nulle supposition, combien en voyons-nous dès maintenant disposés de la sorte ? c'est-à-dire, non pas impies & scélérats, mais

prêts à l'être s'il le falloit être, & si l'être en effet, étoit une marque qu'on exigeât de leur complaisance & de leur attachement? Auroient-ils là-dessus quelque scrupule, ou écouteroient-ils leurs remords & leurs scrupules? La concurrence de la créature & de Dieu les arrêteroit-elle? & emportés par l'habitude où ils sont élevés, de se conformer en tout aux inclinations du maître de qui ils dépendent, ne se feroient-ils pas un principe, s'il étoit libertin, de l'être avec lui? & s'il méprisoit Dieu, de le mépriser comme lui?

Ne remontons pas même jusqu'à celui qui entre tous les autres maîtres tient après Dieu le premier rang. A combien de puissances du monde inférieures & subalternes, si j'ose ainsi m'exprimer, ce malheureux respect humain n'est-il pas en possession de rendre, sur tout à la Cour, une espéce de culte? Et ce culte. qu'est-ce daus le fond qu'une idolâtrie raffinée. d'autant plus dangereuse qu'elle est plus proportionnée à nos mœurs? Puissances, quoique subalternes, à qui, sans l'appercevoir, on est devoué beaucoup plus qu'à Dieu, dont on redoute l'indignation beaucoup plus que celle de Dieu, par conséqueut à qui l'on donne cette continuelle, mais criminelle préférence, qui dans le cœur de l'homme éléve la créature au dessus de Dieu. Or il n'en faut pas davantage pour détruire toute la religion, & selon la parole du Prophéte Royal, pour l'anéantir jusques dans ses fondemens: *Exinanite, exinanite usque ad fundamentum in ea.* *Psal.* 136.

Le desordre va encore plus loin, & sans demeurer dans le cœur, il se déclare plus ouvertement. Car je dis que le respect humain fait

tomber l'homme dans des apostasies, non plus seulement intérieures & secrettes, mais qui tous les jours, à la honte du nom chrétien, ne sont que trop éclatantes & que trop publiques. Qu'il me soit permis de m'expliquer. Souvenez-vous des irréverences que vous a fait commettre tant de fois en présence de cet autel, la crainte d'y passer ou pour hypocrites ou pour chrétiens: c'est l'autel du Dieu vivant, mais qui bien mieux que celui dont parle S. Paul dans l'Aréopage, pourroit porter pour inscription, l'autel
Act. 17. du Dieu inconnu, *Ignoto Deo*; ou ce qui est encore plus affreux, l'autel du Dieu deshonoré, du Dieu renoncé. Le voilà cet autel, qui demandera vengeance contre vous. Celui que trouva saint Paul dans Athénes, il eut la consolation de ne le trouver que parmi des idolâtres; & celui que je trouve ici, j'ai la douleur de le trouver dans le sein du christianisme. Saint Paul leur dit: Vous adorez le vrai Dieu, mais
Ibid. vous ne le connoissez pas: *Ignorantes colitis*; & moi je vous dis: vous connoisses le vrai Dieu, mais vous ne l'adorez pas: que dis-je? le vrai Dieu que vous connoissez, vous l'outragez, vous l'insultez. Ne pas connoître le vrai Dieu que l'on adore, c'est une ignorance en quelque sorte pardonnable, ou du moins plus excusable; mais n'adorer pas le vrai Dieu que l'on connoît, non seulement ne l'adorer pas, mais le connoître & l'outrager, mais le connoître & l'insulter, c'est un sacrilége, une profanation digne de tous les anathêmes. Or n'est-ce pas là que vous a portés tant de fois le respect humain? n'est-ce pas ainsi, pour parler avec l'Apôtre, qu'il a retenu votre religion dans l'injustice? n'est-ce pas ainsi qu'il

vous a fait renoncer à Dieu & à son culte ?

Car j'appelle renoncer à Dieu & à son culte, assister à l'auguste sacrifice de nos autels en coutrisan & en mondain, y assister avec des immodesties dont les plus infidéles Mahometans ne seroient pas capables dans leurs mosquées, y assister comme si l'on n'y croyoit pas, en faire un terme d'assignation & de rendez-vous, en interrompre les sacrés mysteres par des entretiens scandaleux. En tout cela je soûtiens, avec saint Cyprien, qu'il y a au moins une apostasie d'action : *In his omnibus quædam apostasia fidei est.* Cypr. Voilà toutefois à quoi vous engage la vûe du monde, je dis d'un certain monde impie, dont le déréglement & la licence vous tiennent lieu de régle. Peut-être en gémissez-vous, car il y en a parmi vous qui ont de la religion ; peut-être au moment que vous vous laissez aller à ces impiétés, êtes-vous les premiers à les condamner, à les détester, à vous dire intérieurement à vous-mêmes, & malgré vous-mêmes, que par là vous vous rendez indignes du nom & de la qualité de chrétiens. Mais parce que le monde vous entraîne, & que vous voulez vous conformer aux usages du monde, vous profanez avec le monde ce qu'il y a dans la religion de plus adorable & de plus divin. Apostasies, je l'ai dit, & je le répéte, qui comparées à celles des premiers siécles, sont dans un sens plus criminelles & moins excusables. Appliquez-vous. & vous en allez être convaincus.

Quand on nous parle de ces malheureux qui dans les persécutions oublioient le serment de leur baptême & renonçoient extérieurement à Jesus-Christ, nous en avons horreur ;

& quand on nous dit que l'Eglise pour punir leur prévarication, les excommunioit, nous ne trouvons pas qu'elle usât contr'eux d'une discipline trop rigoureuse : pourquoi ? parce que leur infidélité, répondent les Peres, étoit un opprobre pour Jesus-Christ même, dont il le falloit venger. Ah ! mes chers Auditeurs, faisons-nous justice. Il est vrai; ces foibles & lâches chrétiens qui se pervertissoient à la vue des tourmens, & qui feignoient de renoncer Jesus-Christ, tomboient dans l'apostasie, mais leur apostasie méritoit quelque compassion ; & quand touchés de repentir, ils venoient publiquement reconnoître leur crime, & dire chacun ces paroles que saint Cyprien leur mettoit dans la bouche : *Caro me in colluctatione deseruit ;* je suis un perfide, & je le confesse ; mais c'est la chair, & non pas l'esprit, qui a succombé dans moi : *Infirmitas viscerum cessit ;* la délicatesse de mon corps n'a pû seconder l'ardeur de mon courage, & c'est ce qui m'a perdu ; quand ils s'accusoient de la sorte, les larmes aux yeux & le regret dans l'ame, je ne m'étonne pas que l'Eglise par une condescendance maternelle, après les avoir éprouvés, leur accordât leur grace, malgré les maximes séveres des schismatiques de ces premiers tems. Mais aujourd'hui quand nous renonçons notre Dieu par notre libertinage & nos scandales, qu'avons-nous à dire pour notre défense ? & quoi que nous disions, ne peut-on pas nous répondre ce qu'ajoûtoit saint Cyprien en parlant aux apostats volontaires : *Nec prostratus est persecutionis impetu ; sed voluntario lapsu seipse prostravit.* Car enfin il ne s'agit plus d'éviter les tourmens ni la mort, ce n'est plus

Cypr.

Cypr.

qu'un respect humain qui nous gouverne; mais à quoi nous voulons bien nous livrer, & qui par l'ascendant que nous lui donnons sur nous, nous fait paroître devant les hommes, & par conséquent être devant Dieu, des déserteurs de notre religion : *In his omnibus quædam apostasia fidei est.*

De là même qu'arrive-t-il? c'est que le respect humain nous rend inutiles les graces de Dieu les plus puissantes, & les moyens de salut les plus efficaces. Voici ma pensée. On se sent des dispositions à une vie plus réglée & plus chrétienne, mais on n'a pas le courage de se déclarer, & par là ces dispositions demeurent sans effet : on forme des desirs & des projets de conversion, mais on craint les discours des hommes, & par là ces desirs avortent : on conçoit la nécessité de la pénitence, & on se résout à la faire, mais on ne veut pas que le monde s'en apperçoive, & parce qu'il faudroit pour la bien faire, qu'il s'en apperçût, on ne le fait jamais : on sort d'une prédication bien persuadé, mais on ne le veut pas paroître, & ne le vouloir pas paroître, c'est dans la pratique ne l'être point du tout : on fait dans une maladie de sages réflexions, on prend même pour l'avenir de saintes mesures; mais dans l'exécution on croit devoir se ménager à l'égard du public, & par là l'on n'exécute rien. Cette maladie, cette prédication, ces résolutions, ces desirs, ce sont des graces, soit intérieures, soit extérieures, à quoi dans le cours ordinaire de la providence le salut est attaché; mais une fausse crainte du monde en arrête toute la vertu.

N'est-ce pas là ce qui suspend dans les ames les opérations divines? & dans les ames les plus

criminelles; n'eſt-ce pas là l'obſtacle le plus ordinaire à mille converſions, qui ſeroient, par exemple, les fruits ſalutaires de la parole de Dieu? Un homme dit : ſi je m'engage une fois, que n'aurai-je point à eſſuyer de la part de telles & telles perſonnes? Une femme dit : ſi je romps certains commerces dangereux pour moi & peu édifians pour le prochain, quels raiſonnemens ne fera-t-on pas? On ſe donne à ſoi-même de vaines allarmes : ſi je change de conduite, que penſera-t-on & que dira-t-on? Or avec cela il n'y a point de ſi ſaintes entrepriſes qui n'échouent, point de ferveur qui ne ſe démente, point de contrition, de confeſſion qui ne ſoient infructueuſes. On voudroit bien que le monde fût plus équitable, & qu'il y eût même ſelon le monde de l'avantage à paroitre converti & à l'être, car on ſçait que c'eſt le parti le plus ſûr, & l'on ſe tiendroit heureux de l'embraſſer; mais la loi tyrannique & impérieuſe du reſpect humain s'y oppoſe, c'eſt aſſez; on aime mieux, en perdant ſon ame, ſuivre cette loi que de s'en affranchir en ſe ſauvant.

Juſqu'à la mort même ne voyons-nous pas des hommes combattus de cette tentation du reſpect humain, y ſuccomber & s'en faire un dernier prétexte contre tout ce que leur preſcrit alors la religion? des hommes prêts à quitter la vie, & ſur le point d'aller ſubir le jugement de Dieu, encore eſclaves du monde? des hommes aſſiégés, comme parle l'Ecriture, des périls de l'enfer, & tout occupés encore des jugemens du monde, négligeant, rejettant même les derniers ſecours que l'Egliſe leur préſente, différant au moins à s'en ſervir, parce qu'ils

ne veulent pas qu'on les croye si mal, parce qu'ils comptent pour quelque chose de ne passer pas pour desespérés, & résistant ainsi aux dernieres graces du S. Esprit, parce qu'ils ne peuvent gagner sur eux-mêmes, en se séparant du monde, de mépriser & d'oublier le monde ? N'en a-t-on pas vû, qui le croiroit ? après avoir vécu sans foi & sans loi, être assez insensés pour couronner l'œuvre par une persévérance diabolique dans leur impiété ? vouloir mourir dans l'impénitence pour ne pas paroître foibles, & pour soûtenir jusqu'au bout une prétendue force d'esprit dont ils s'étoient follement & peut-être faussement piqués : à la vûe d'une affreuse éternité, agités des mouvemens d'une conscience chargée de crimes, ne pouvoir se défaire de cette malheureuse prévention ? quelle idée aura-t-on de moi, si la crainte de la mort me fait changer ? penser à ce que penseroient d'eux des libertins autrefois confidens & complices de leur libertinage, & pour n'en pas perdre l'estime, s'endurcir aux remontrances les plus salutaires des ministres de Jesus-Christ, qui les conjuroient de ne pas desespérer des bontés d'un Dieu, lequel quoiqu'offensé, quoiqu'irrité, étoit encore le Dieu de leur salut ? N'en a-t-on pas vû, dis-je, mourir de la sorte ? & si par la miséricorde du Seigneur les exemples en sont rares, en sont-ils moins touchans, & nous font-ils moins connoître à quelles extrémités conduit le respect humain ?

Ah ! Chrétiens, je connois maintenant toute la force & tout le sens de cette parole de Tertullien, quand il disoit par un excès de confiance, qu'il tenoit son salut assûré s'il pouvoit

se promettre de ne pas rougir de son Dieu : Tertull. *Salvus sum si non confundor de Domino meo.* Il semble d'abord qu'il réduisoit le salut à bien peu de chose, puisque par là il se croyoit quitte de tout. Car qu'y a-t-il en apparence de plus facile que de ne pas avoir honte de son Dieu ? faut-il pour cela une grande perfection ? & est-ce là qu'aboutit toute la religion d'un Chrétien ? Oui, répond Tertullien, je le soûtiens, mon salut est en assûrance si je ne rougis pas de mon Dieu : *Salvus sum.* Cela seul me met à couvert des tentations du monde les plus violentes, parce que cela seul me rend victorieux du monde & de tout ce qu'il y a dans le monde de plus dangereux pour moi. Car, si je ne rougis pas de mon Dieu ; je ne rougis pas de tant de devoirs humilians selon le monde, mais nécessaires au salut, selon la loi de Dieu ; je ne rougis pas de pardonner une injure, jusqu'à rendre le bien pour le mal, je ne rougis pas de prévenir même l'ennemi qui m'a outragé : *Salvus sum si non confundor de Domino meo.* Si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de le craindre, de l'honorer, de le prier ; je ne rougis pas d'être respectueux & humble devant lui, patient pour lui, méprisé comme lui. Si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de la pénitence & de tout ce qu'elle exige de moi pour me convertir à lui : *Salvus sum si non confundor de Domino meo.*

C'est ce qui sauva Magdeleine. Si elle eut écouté le monde, elle étoit perdue ; si elle eut consulté la prudence humaine, il n'y avoit point de salut pour elle ; son bonheur & le coup de

de sa prédestination, fut de ne point rougir de son Dieu. Elle l'alla trouver dans la maison du Pharisien, & au milieu d'une nombreuse compagnie, prosternée aux pieds de Jesus-Christ, elle les arrosa de ses larmes, elle les essuya de ses cheveux, elle méprisa tous les mépris des hommes, & peu en peine de ce qu'on diroit, elle ne pensa qu'à trouver grace auprès de son Sauveur, & devant le seul maître à qui desormais elle vouloit plaire. Sans cela le moment de sa conversion lui échappoit, sans cela le sein de la miséricorde divine lui étoit fermé : pour y entrer, il falloit triompher de ce respect humain, dont je viens de vous représenter l'indignité & le desordre, & dont il me reste à vous faire voir le scandale. C'est la troisiéme Partie.

IL n'y a point de scandale dans le monde contre lequel Jesus-Christ n'ait prononcé anathême, quand il a dit : *Væ mundo à scandalis ;* malheur au monde à cause des scandales qui y régnent ; & il n'y a point de scandaleux, quel qu'il soit, qui ne trouve sa condamnation dans ces autres paroles : *Væ autem homini illi per quem scandalum venit ;* malheur à l'homme par qui le scandale arrive. Or quoiqu'il soit vrai que la proposition du Fils de Dieu comprend tous les scandales, en voici un, mes chers Auditeurs, qu'il avoit sur tout en vue, & sur quoi je ne doute point qu'il n'ait fait particulierement tomber la malédiction de cet anathême foudroyant : *Væ mundo.* C'est le scandale du respect humain, je veux dire, le scandale que causent dans le monde ceux qui par leurs discours ou par leur con-

III. PART.

Matth. c. 18.

Ibid.

duite servent à y entretenir le respect humain. Scandale d'autant plns criminel qu'il s'attaque plus immédiatement à Dieu, & qu'il va plus directement à la destruction de son culte : en voilà la nature. Scandale d'autant plus pernicieux qu'il se répand avec plus de facilité, & qu'il entraîne plus infailliblement les ames : en voilà le danger. Scandale qu'il vous est d'autant plus expressément & plus étroitement ordonné de prévenir & d'éviter, Grands du monde, que de votre part il devient beaucoup plus contagieux & plus mortel : voilà, par rapport à vous, les obligations qui en naissent, Enfin, scandale que vous pouvez aisément corriger, en opposant, comme dit saint Chrysostome, le respect humain au respect humain, & en faisant de votre bon exemple, un préservatif contre le libertinage du siécle : en voilà le reméde. Encore un moment d'attention, & je finis.

Scandale spécialement injurieux à Dieu; pourquoi ? parce qu'il va spécialement à détruire le culte de Dieu. En quoi consista le péché des enfans d'Héli ? ce péché que Dieu dans l'Ecriture exagère en des termes si forts, & dont-il a, ce semble, affecté de nous donner une horreur toute particuliere : Quel fut leur crime? Le Saint-Esprit nous le marque : c'est qu'ils scandalisoient le peuple; & comment ? en rebutant ceux qui venoient offrir au Seigneur leur sacrifice, & en les détournant de ce devoir
1. *Reg.* de religion, au lieu de les y attirer : *Erat ergo*
c. 2. *peccatum puerorum grande nimis, quia retrahebant homines à sacrificio Domini.* C'étoit, dit le texte sacré, un péché capital, un péché trop grand pour mériter grace, trop grand pour être

dissimulé & pardonné : *Grande nimis*. Et que font autre chose ces libertins qui se raillent de la piété, qui décréditent la religion, devant qui l'on ne peut impunément servir Dieu, parce qu'on se trouve toujours exposé à leurs traits, parce qu'on est toujours témoin de leur vie, & que leur vie déréglée est comme une censure publique de la vertu ; qui semblables aux Pharisiens dont parloit le Sauveur du monde, disons mieux, qui plus criminels encore que ces Pharisiens, puisque les Pharisiens gardoient au moins certains dehors, ferment à leurs freres le Royaume du ciel, & non contens de n'y pas entrer eux-mêmes, voudroient en défendre aux autres l'entrée ? Qu'il y ait deux ou trois mondains de ce caractere, sur tout mondains accrédités, il n'en faut pas davantage pour pervertir toute une Cour & pour détourner du droit chemin les ames les mieux disposées à marcher dans la voie de Dieu. Or vous sçavez avec quelle sévérité, & même avec quel éclat, Dieu punit ce scandale dans la personne d'Ophni & de Phinées. Et je ne m'en étonne pas, Seigneur ; car il s'agissoit du plus essentiel & du plus délicat de vos intérêts, & le blesser, c'étoit, pour parler avec un de vos Prophétes, vous blesser dans la prunelle de l'œil. Qu'un particulier dans un Etat entreprît par ses sollicitations de corrompre la fidélité des peuples, il n'y a point de supplice dont il ne fût digne, & l'on ne trouveroit point étrange qu'il fût sacrifié à toute la rigueur des loix. Il est donc juste, ô mon Dieu, que vous preniez vous même votre cause en main, & si le monde veut attenter à vos droits, que vous les défendiez, que vous les vengiez, en

faiſant reſſentir aux coupables les plus rudes coups de votre juſtice.

Scandale le plus contagieux & le plus prompt à ſe communiquer. Quel progrès ne fait-il pas? & ſi l'on n'en arrête le cours, avec quelle rapidité n'emporte-t-il pas les ames foibles? C'eſt ce qui émut ce généreux Machabée, l'invincible Matathias, & ce qui l'excita à faire une action que le Saint-Eſprit a canoniſée, & dont la mémoire ſera éternelle. Il vit un Iſraëlite vaincu par la crainte du monde, & ſur le point d'adorer publiquement l'idole; il le vit, & touché d'un zele de Dieu, qui ſe tourna en courroux, il prevint par un double ſacrifice cette impiété, immolant ſur l'autel même de l'idole, non ſeulement l'Iſraëlite impie, mais le payen qui le forçoit à l'être, & conſacrant ſa colere par la mort de ces deux victimes dont Dieu lui ordonna d'être le ſacrificateur. D'où lui vint ce tranſport de zele? de la douleur dont il fut ſaiſi, & de la penſée qu'il eut que l'exemple de ce ſacrilege alloit être ſuivi de mille autres; de la réflexion qu'il fit, que dans une pareille conjoncture le ſcandale d'un ſeul toleré & impuni, ſuffiroit pour ébranler toute la nation. Le danger où lui parut le peuple de Dieu, & la vue des ſuites affreuſes que devoit avoir la lâcheté de ce profanateur, voilà ce qui l'échauffa, ce qui l'anima, ne craignons point de dire, ce qui l'emporta, puiſque dans l'Ecriture ſon emportement eſt le ſujet même de ſon éloge.

Ah! Chrétiens, quelle leçon pour nous! C'étoit dans un tems de perſécution que les Machabées reſſentoient ſi vivement le ſcandale du reſpect humain, & qu'ils en craignoient

tant les conſéquences ; mais ce tems de perſécution eſt-il abſolument paſſé pour nous ? & malgré l'état floriſſant où nous voyons aujourd'hui la religion, pouvons-nous, dit ſaint Auguſtin, nous flater qu'il n'y eut plus pour les ſerviteurs de Dieu d'auſſi dangereuſes épreuves à ſoûtenir ? A ces perſécutions ſanglantes que le paganiſme leur ſuſcitoit autrefois, n'en a-t-il pas ſuccédé d'autres, d'autant plus à craindre qu'elles ſont plus humaines, & d'autant plus propres à cauſer la ruine des ames qu'on ne penſe pas même à s'en préſerver ? J'oſe dire, & j'en ſuis perſuadé, qu'un mot que vous prononcez, qu'un regard que vous jettez, qu'un mépris que vous témoignez, qu'un exemple que vous donnez fait plus d'impreſſion ſur leurs cœurs & corrompt de nos jours plus de chrétiens que tout ce qu'inventoient les tyrans pour exterminer le chriſtianiſme. On réſiſtoit aux tyrans, & le ſang des martyrs, par une merveilleuſe fécondité, ne ſervoit qu'à produire de nouveaux fidéles : mais réſiſte-t-on à un reſpect humain que vous faites naître ? & cette perſécution à quoi vous expoſez la vertu, bien loin de l'affermir, de la multiplier, de l'étendre, n'eſt-ce pas ce qui établit l'empire du péché, & ce qui entretient le régne du libertinage ?

Car que ne peut point cet attrait naturel que nous ſentons à faire comme les autres ? que ne peut point cette fauſſe émulation qui nous porte à ſuivre les autres, & à imiter ſur tout ceux qui réuſſiſſent dans le monde & à qui le monde applaudit ? Si donc ils nous tracent le chemin du vice, s'ils nous y appellent par leurs diſcours, s'ils nous y attirent par leurs exemples, s'ils exigent de nous cette condeſcen-

dance criminelle & cette complaisance mondaine, s'ils y attachent une gloire prétendue, s'ils en font dépendre leur estime ou même leurs gratifications & leurs récompenses, combien cette tentation fera-t-elle d'apostats? combien en a-t-elle fait & en fait-elle encore? Vous connoissez le monde, mes chers Auditeurs, & vous le connoissez mieux que moi, c'est à vous-mêmes & à votre propre expérience que je vous renvoie : vous sçavez combien on le craint, ce tyran de la piété, & combien vous le craignez vous-mêmes; vous sçavez combien on cherche à se le rendre favorable, & combien vous le cherchez vous-mêmes; vous sçavez quels moyens on y emploie, & quels moyens vous y avez employé vous-mêmes; vous sçavez ce qu'on lui sacrifie tous les jours & ce que vous lui avez peut-être sacrifié vous-mêmes; quoi qu'il en soit, n'est-ce pas de ce scandale, comme l'a remarqué S. Bernard, que viennent presque tous les maux dont l'Eglise des derniers tems est affligée, & cette dissolution de mœurs que nous voyons & dont nous ne pouvons assez gémir?

De là naît pour les grands du monde, pour toutes les personnes qui ont quelque autorité & qui tiennent quelque rang dans le monde, une obligation plus étroite & plus indispensable, d'être non seulement sinceres, mais exemplaires dans le culte de Dieu & dans l'exercice de leur religion, & c'est l'avis important que leur donne S. Augustin. Car, dit ce Pere, ce sont les grands qui doivent guérir cette foiblesse du respect humain dans les petits; ce sont ceux que Dieu a élevés, qui doivent autoriser cette sainte liberté avec laquelle il veut

être servi, ce sont ceux à qui naturellement on veut plaire, qui doivent témoigner par leur conduite, que jamais l'impiété ni le vice ne leur plaira, mais qu'au contraire la religion & la vertu leur plaira toujours. Comme le respect humain s'attache à eux & qu'ils en sont les objets, ce sont eux qui doivent le détruire ou en sanctifier l'usage. Or ils font l'un & l'autre, & par leurs paroles & par leurs actions, quand ils parlent & qu'ils vivent en chrétiens, & tel est le reméde du respect humain.

Ainsi le conçut ce vieillard vénérable, Eléazar; cet homme, parmi le peuple Juif, également respectable & par son âge & par sa dignité; cet homme, selon la belle expression de saint Ambroise, plein de l'esprit de l'Evangile avant l'Evangile même : *Vir ante tempora evangelica evangelicus*. On lui demandoit une seule chose pour le sauver de la mort, non pas qu'il mangeât de la chair défendue, mais au moins qu'il dissimulât, & que seulement en apparence il consentît à en manger. Déguisement dont il eut horreur; & par quelle raison ? c'est qu'il ne me convient pas, répondit-il, dans l'âge où je suis, ni dans la place que j'occupe, d'user de détours & de cacher mes sentimens : car que pensera, que fera une jeunesse ignorante & foible, quand on apprendra que la vertu d'Eléazar s'est démentie, & qu'il a lui-même abandonné la loi de son Dieu ? On se mesurera sur moi, on deviendra lâche comme moi, infidéle comme moi, impie comme moi. Qu'eût-on en effet pensé ? qu'eût-on dit ? & sur tout qu'eût-on fait à son exemple ? Mais aussi quel puissant motif pour soûtenir les ames timides & chancelantes, quand on

Ambr.

vit ce généreux Pontife, malgré le respect du monde, malgré les menaces & les tourmens, garder au Seigneur la foi qu'il lui avoit jurée & donner pour lui sa vie.

Belle leçon pour vous, Chrétiens ; pour vous, dis-je, en particulier, à qui Dieu n'a fait part de son pouvoir que pour le faire servir à son culte. Que doit dire un pere à ses enfans ?
Tob.14. ce que disoit le saint homme Tobie : *Audite ergo, filii mei, patrem vestrum, servite Domino in veritate ;* écoutez-moi, mes chers enfans, je suis votre pere, & malheur à moi si je ne vous laissois pas pour héritage la crainte de votre Dieu : Servez le Seigneur, & servez-le en esprit & en vérité ; servez-le sans dissimulation, & par tout où il s'agira de son culte, ne soyez jamais politiques ni mondains : c'est votre religion qui fait votre gloire ; conservez-la, & ne la deshonorez pas : c'est elle qui vous doit sauver ; gardez-vous de la scandaliser. Que doit dire un maître, un chef de famil-
Ps.100. le à ses domestiques ? ce que disoit David : *Non habitabit in medio domus meæ, qui facit superbiam ;* je ne veux point d'impies dans ma maison, j'y veux des gens qui craignent Dieu & qui m'obéïssent en obéïssant à Dieu ; ni blasphémateur, ni parjure, ni débauché ne me servira jamais ; & qui donc ? celui qui marche duns la voie droite d'une vie innocente & pu-
Ibid. re : *Ambulans in via immaculata, hic mihi ministrabat.* Que devons-nous faire chacun dans l'étendue de notre condition, & selon notre état ? tout ce qui dépend de nous pour affermir la religion dans l'esprit de ceux que Dieu nous a soumis, autrement nous nous rendons coupables devant Dieu du plus grand scandale ;

pourquoi ? parce que le ſcandale devant Dieu, n'eſt jamais ni plus grand ni plus puniſſable, que lorſqu'il vient de la même ſource d'où l'on devoit attendre l'inſtruction & l'édification.

J'ai la conſolation, Chrétiens, de parler à des Auditeurs pour qui le reſpect humain n'a dû jamais être un ſcandale moins dangereux, ni un obſtacle plus aiſé à vaincre qu'il l'eſt aujourd'hui, parce que je prêche dans la cour d'un Prince qui, plus zélé que jamais pour les intérêts de Dieu, donne du crédit à la religion, & combat le vice bien plus hautement & bien plus efficacement par ſon exemple que je ne le puis faire moi-même par mon miniſtere. Ce que j'aurois à craindre pour vous, c'eſt que vous ne fuſſiez même expoſés à un autre reſpect humain, & qu'au lieu que le reſpect humain faiſoit autrefois à la Cour des libertins, il n'y fît maintenant des hypocrites. Ce que j'aurois à craindre, c'eſt que vous ne fuſſiez, ou que vous ne paruſſiez chrétiens, que par la ſeule conſidération du monde, ne ſervant Dieu que dans la vue de l'homme, au lieu de ſervir Dieu dans l'homme & de ſervir l'homme pour Dieu. Voilà l'effet que pourroit avoir, contre ſes propres intentions, la piété d'un Roi fidéle à Dieu & défenſeur du culte de Dieu ; car de quoi n'abuſe-t-on pas ?

Mais outre que dans cette crainte je me conſolerois encore, de ce qu'au moins la religion auroit pris par là le deſſus, que le libertinage ſeroit réduit à ſe tenir caché, & que de deux maux, délivrés enfin du plus grand, nous n'aurions plus qu'à nous préſerver du moindre : outre que je me promettrois de vous qu'en évi-

tant un écueil, vous apprendriez à ne pas donner dans un autre, & qu'avec cette droite raison qui vous conduit, vous ne seriez pas assez aveugles pour faire de votre religion, de cette religion divine, une religion purement humaine : malgré la crainte même que j'aurois, ne laissons pas, vous dirois-je, mes chers Auditeurs, de nous prévaloir de l'heureuse disposirion des choses, & de ce que l'adorable Providence nous y fait trouver d'avantageux pour le christianisme & pour notre salut. Quand le respect humain nous attache à nos devoirs, quoiqu'il ne soit par lui-même ni saint ni louable, il n'est pas toujours inutile; c'est un soûtien à notre foiblesse. Quand il nous engage à honorer Dieu, tout respect humain qu'il est, nous ne devons pas absolument, ni en tout sens y renoncer, mais le rectifier, mais le purifier, mais le perfectionner. De la créature nous devons nous élever au Créateur, & par la comparaison de ce que nous serions prêts à faire pour l'homme, nous exciter à chercher uniquement Dieu, & le Royaume de Dieu.

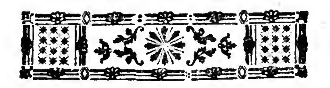
Or suivant ces principes que la foi même autorise, bénissons-le, Chrétiens, ce Dieu tout-puissant & tout miséricordieux, de nous avoir donné un Maître qui ne porte pas en vain le titre de Protecteur de sa religion, puisqu'il ne tient qu'à nous, si nous voulons profiter de son zele, qu'il ne soit encore le protecteur de la nôtre. Mettons au nombre des bienfaits & des plus signalés bienfaits que nous ayons reçus du ciel, de n'être pas nés dans un de ces siécles malheureux où, si je puis parler de la sorte, l'impiété étoit à la mode, & où

pour être approuvé du monde il falloit être ennemi de Dieu. Vous ſur tout qui m'écoutez, eſtimez-vous heureux de vivre dans un tems, ſous un régne, & au milieu d'une Cour où l'on eſt au moins revenu de ces déteſtables maximes. Reconnoiſſons vous & moi, que nous ſommes inexcuſables, ſi nous ne marchons pas tête levée dans la voie du ſalut, & que tout autre reſpect humain qui pourroit d'ailleurs nous retenir, doit céder à l'exemple prédominant d'un Monarque auprès duquel la vertu eſt en faveur, & qui la ſçait également honorer & pratiquer : ne diſons point comme ces infortunés Iſraëlites dans leur captivité : *Quomodò cantabimus canticum Domini in terra aliena ?* Comment pourrons-nous chanter les Cantiques du Seigneur dans une terre étrangere ? comment les chanterons-nous au milieu de la Cour, & dans le monde ? Oui, dans le monde même, & au milieu de la Cour, nous les chanterons. Autrefois la Cour étoit cette Babylone où les louanges de Dieu n'étoient jamais entendues, où ſon nom étoit blaſphémé ; maintenant, ſi nous le voulons, il y ſera béni, ſa parole y ſera écoutée & goûtée, ſa loi y ſera reſpectée & obſervée : nous avons pour cela le plus puiſſant ſecours ; & quel ſujet de condamnation ſi nous ne nous en ſervons pas ? *Pſ. 136.*

Beatus, conclut le Sauveur du monde, *qui non fuerit ſcandalizatus in me.* Bienheureux celui qui ne ſera point ſcandaliſé de moi. Il n'exceptoit pas de cette béatitude ceux qui habitent dans le Palais des Rois ; au contraire, il parloit à eux ; & pour les convaincre qu'ils en étoient capables & qu'ils devoient y *Matth. c. 11.*

avoir part, il leur propoſoit Jean-Baptiſte, qui dans la Cour d'un Roi, & d'un Roi infidéle, avoit librement confeſſé le Dieu qui l'envoyoit. C'eſt le même Dieu qui m'envoie, mais qui m'envoie dans la Cour d'un Roi Chrétien; c'eſt l'Evangile de Jeſus-Chriſt que j'y annonce. Puiſſiez-vous le recevoir ſans rougir, afin que ce Dieu-Homme ne rougiſſe point lui-même de vous, mais qu'il vous reconnoiſſe devant ſon Pere, & qu'il vous faſſe entrer dans ſa gloire, que je vous ſouhaite, &c.





SERMON
POUR
LE III. DIMANCHE
DE L'AVENT.

Sur la Sévérité Evangélique.

Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini.

Je suis la voix de celui qui crie dans le desert : Rendez droite la voie du Seigneur. En saint Jean, chap. 1.

SIRE,

CETTE voie du Seigneur est sans doute, selon la pensée de tous les Peres de l'Eglise, & même dans le sens littéral, la voie étroite du salut, & Jean-Baptiste est le premier qui, comme précurseur de Jesus-Christ, fut envoyé au monde

pour la faire connoître, pour la préparer dans les cœurs, pour l'applanir sans l'élargir, mais sur tout pour la rendre droite, par les saintes régles qu'il nous a tracées, en nous exhortant à y entrer & à la suivre : *Dirigite viam Domini, rectas facite semitas ejus*. Voie étroite, voie unique qui puisse desormais nous conduire à la vie, je dis à la vie eternelle : *Arcta via est quæ ducit ad vitam;* car depuis le péché, dit S. Jerôme, il n'y a plus d'autre voie pour aller à Dieu que la voie de la mortification.

Matth. c. 7.

Mais par une suite funeste de l'état malheureux où le péché nous a réduits, combien ignorent cette voie & ne la sçavent pas discerner? combien d'entre ceux-mêmes qui la cherchent & qui croient l'avoir trouvée, s'y égarent néanmoins & s'y perdent? En effet, nous apprenons de l'Ecriture qu'il y a une voie dont les apparences sont trompeuses, que les hommes regardent comme une voie droite, mais dont les issues aboutissent à la mort : *Est via quæ videtur homini recta, novissima autem ejus ducunt ad mortem.* Il est donc aujourd'hui question, mes chers Auditeurs, de vous préserver d'une illusion si dangereuse; il s'agit de vous donner une juste idée de la sévérité chrétienne, & c'est ce que j'entreprends dans ce discours. Ne prenons point d'autre modéle que Jean-Baptiste, & parce que c'est par l'opposition des ténébres que la lumiere paroît plus éclatante, opposons la vraie sévérité de S. Jean à cette fausse sévérité des Pharisiens que le Fils de Dieu dans l'Evangile a si souvent & si hautement réprouvée. Qui jamais fit profession d'une vie plus austere que le divin Précurseur? qui jamais fut plus sévere dans ses mœurs? Mais

Prov. c. 16.

dans sa sévérité même, remarquez ceci, ce fut une homme desintéressé, ce fut un homme humble, & ce fut un homme charitable. Desintéressement le plus parfait : il ne tient qu'à lui d'être reconnu dans toute la Judée pour le Messie ; des Prêtres, des Lévites députés de la Synagogue sont prêts à le saluer en cette qualité ; mais sans se laisser prendre à l'éclat d'une dignité si auguste & si éminente, il proteste non seulement qu'il n'est pas le Messie, mais qu'il n'est pas même un Prophéte : *Elias es tu? non sum ; Propheta es tu ? non sum.* Humilité la plus héroïque : bien loin d'accepter l'offre qu'on lui fait, il confesse qu'il n'est pas digne de rendre à ce Messie que l'on cherche, les plus vils services, ni de dénouer les cordons de ses souliers : *Cujus non sum dignus ut solvam corrigiam calceamenti ejus.* Enfin, charité la plus pure & la plus solide : s'il a de la dureté, c'est pour lui-même, & du reste il employe toute l'ardeur de son zele à instruire les peuples, à toucher & à gagner les cœurs pour les gagner à Jesus-Christ : *Ego vox clamantis, dirigite viam Domini.* Joan. 1. Ibid.

Voilà ce que j'appelle une sévérité vraiment évangélique. Voilà ce qui manquoit aux Pharisiens, & ce qui manque encore à tant d'autres qui, selon le reproche de saint Jerôme, ont hérité, par une malheureuse succession, de tous les vices de ces prétendus dévots : *Væ vobis ad quos Pharisæorum vitia transierunt.* Ils se piquoient d'une piété sévère : mais quel en étoit le fond? Un esprit d'intérêt : Malheur à vous, leur disoit le Sauveur du monde, qui faites de longues prieres & qui cherchez à vous enrichir du patrimoine des veuves. Un orgueil secret : malheur à vous, poursuivoit le Fils de Hieron.

Dieu, qui voulez par tout dominer & tenir les premiers rangs. Une dureté impitoyable pour le prochain : malheur à vous qui chargez vos freres de fardeaux pesants dont ils sont accablés, & qu'ils ne peuvent porter. De là, mes chers Auditeurs, tirons trois régles pour bien juger de la sévérité chrétienne, & concluons qu'elle doit sur tout consister dans un plein desintéressement, c'est la premiere partie ; dans une sincere humilité, c'est la seconde ; & dans une charité patiente & compatissante, c'est la troisiéme. On dira que cette matiere ne convient pas à la Cour, & moi je dis que c'est spécialement à la Cour qu'elle convient : car à la Cour, comme par tout ailleurs, on ne peut se sauver que par la voie étroite ; & n'est-ce pas à la Cour plus que par tout ailleurs, qu'on a dans cette voie étroite à se défendre de l'intérêt, de l'orgueil, des aversions, des animosités, des envies, de tout ce qui peut envenimer un cœur & l'endurcir ? Je n'y persuaderai pas, mais au moins j'instruirai ; la sévérité que j'y prêche n'y sera pas pratiquée, mais au moins elle y sera connue ; & n'y eût-il que quelques ames fidelles qui dussent profiter de cette instruction, ce sera assez pour moi. Dieu aura la gloire d'avoir trouvé jusques dans la Cour, ou plutôt d'y avoir formé de parfaits adorateurs. Demandons, &c. *Ave Maria.*

I. PART. C'Est par le retranchement de l'intérêt, ou plutôt de la cupidité qui s'attache à la poursuite de l'intérêt, que doit commencer cette circoncision du cœur, dont parle si souvent l'Apotre, & sans laquelle il est impossible d'entrer dans cette voie étroite de l'Evangile,

qui conduit à la vie & qui est le principe du salut : *Omnis ex vobis qui non renunciat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus :* Quiconque ne renonce pas d'esprit & de cœur à tout ce qu'il a, beaucoup plus à tout ce qu'il n'a pas & qu'il ne peut avoir sans injustice ou sans forcer l'ordre de Dieu, est incapable d'être mon disciple. Voilà le premier axiome de la morale de Jesus-Christ, qui pour n'être que le plus bas degré de la perfection évangélique, ne laisse pas d'abord d'élever l'homme au dessus de tout ce qui n'est point Dieu, & qui fait déja réellement & solidement en lui ce que la Philosophie payenne n'a jamais pu faire qu'en apparence dans ses plus parfaits & ses plus zelés sectateurs. D'où je conclus qu'un chrétien, quelque idée de sainteté qu'il se propose, n'aura jamais cet esprit de sévérité propre de la loi de grace, qu'autant qu'il aura cet esprit de desintéressement par où notre divin Maître a voulu que ses disciples fussent distingués.

Luc. c. 14.

Car pour vous en développer le mystere, prenez garde, s'il vous plaît, aux propositions que j'avance, & qui vont vous desabuser d'autant d'erreurs dont je craindrois avec sujet que vous ne fussiez prévenus. S'il faut mesurer la sévérité chrétienne par quelque régle, à parler exactement, ce ne doit point être, ni par la difficulté des choses que l'on entreprend ou que l'on est prêt à souffrir, ni par l'éclat d'une vie extérieurement austere & mortifiée, ni par un certain zele de réforme dont on se pique dans les discours & dans les conversations du monde, ni par un abandon même effectif de quelques intérêts particuliers, dont on consent à

se dépouiller : pourquoi ? parce que tout cela précisément considéré, bien loin d'être ce que Jesus-Christ a prétendu, en nous obligeant à être séveres envers nous-mêmes, peut subsister & subsiste en effet tous les jours avec les plus honteux relâchemens du christianisme. Quelle est donc la marque sûre & infaillible de la sévérité que nous professons dans notre religion ? Je le répéte, un desintéressement général, absolu, sincere : trois qualités aussi rares dans le monde qu'elles sont estimables, & par où nous devons juger si nous sommes en effet devant Dieu ce que peut-être nous nous flatons bien injustement d'être devant les hommes. Ceci mérite toute l'attention de vos esprits ; ne perdez rien d'une si importante matiere.

Non, Chrétiens, ce n'est point pour la regle, ni de la difficulté des choses, ni du courage à les entreprendre ou à les souffrir, qu'il faut discerner la vraie sévérité d'avec la fausse. Et la preuve en est évidente ; parce que, comme raisonne fort bien S. Chrysostôme, les choses même les plus fâcheuses & celles dont la nature a le plus d'horreur, nous deviennent supportables, & même faciles & agréables dans la vue d'un intérêt humain ; & quand nous agissons par le motif de cet intérêt, bien loin que nous nous fassions violence en nous abstenant, en nous surmontant, en nous captivant, on peut dire, & il est vrai, que nous nous la ferions toute entiere en ne nous abstenant pas, en ne nous surmontant pas, & en ne nous captivant pas.

Ce que nous prenons alors sur nous, nous nous l'accordons à nous-mêmes. Nous mortifions une passion, mais c'est pour suivre le mou-

vement & l'attrait d'une autre ; il nous en coûte, mais d'une maniere qui ne choque point notre amour propre, puisqu'au contraire c'est notre amour propre qui nous fait porter lui-même la pesanteur du joug, & qui cherche en cela à se satisfaire. Or ce qui satisfait en nous l'amour propre ne peut pas être l'objet de la sévérité évangélique.

En effet, on ne dira pas que la vie pénible & laborieuse d'un avare, qui s'épuise pour amasser, soit une vie austere selon l'Evangile, ni que la servitude d'un courtisan, qui pour établir sa fortune, essuie tout & dévore tout, lui doive être comptée pour un exercice de cette abnégation qui fait le souverain mérite des justes. Au contraire, plus l'un & l'autre est déterminé dans cette vue à prendre sur soi-même, plus il est censé amateur de soi-même, & plus il est éloigné de cette sainte haine que le Fils de Dieu veut que nous ayons de nous-mêmes. Pourquoi ? parce que l'intérêt qui le domine & dont-il s'est rendu esclave, n'est rien autre chose qu'un amour déréglé de soi-même, qui le fait souffrir : sa véritable abnégation, je parle de l'homme mondain, seroit donc plutôt de ne pas souffrir de la sorte, & de renoncer à cet intérêt pour lequel il renonce à tout le reste. Car voilà ce qui lui coûteroit, mais c'est justement ce qu'il ne gagne jamais sur lui ; parce que, selon la pensée de S. Ambroise, s'il se resserre, ce n'est point dans cette voie étroite & salutaire que Jesus-Christ nous a enseignée, mais par un aveuglement bien déplorable, dans le chemin large & spacieux qui méne à la perdition.

Je dis plus, & je vous prie d'ecouter ceci. Une vie exacte & extérieurement mortifiée

n'eſt point toute ſeule un témoignage convaincant de la ſévérité que nous cherchons, & qui eſt celle que l'Evangile nous recommande. En voici la raiſon. C'eſt que dans cet extérieur de mortification & de régularité, il peut encore y avoir un intérêt caché où la nature ſe trouve. Quel intérêt, me direz-vous? un intérêt, Chrétiens, d'autant plus difficile à vaincre & plus dangereux, qu'il eſt plus déguiſé & plus raffiné, c'eſt-à-dire un intérêt où la piété ſe mêle, & qui eſt revêtu de ce qu'il y a de plus ſpécieux & de plus éclatant dans la religion.

Car ſi la piété eſt utile à tout, comme diſoit S. Paul, quoiqu'il l'ait dit dans un ſens bien différent de celui-ci, beaucoup plus la piété qui ſe pique d'exactitude & d'auſtérité. Or telle eſt ſur tout celle de certains eſprits, dont ſaint Auguſtin nous a ſi bien donné l'idée, qui ſe font, dit-il, un intérêt d'être ſéveres. & dont il ſemble que la politique ſoit d'être regardés dans le monde & tenus pour tels; & moi je ſoûtiens que du moment qu'ils ſe font un intérêt de l'être, dès là ils ceſſent de l'être, & qu'il eſt impoſſible qu'ils le ſoient, parce qu'il n'y a point de contradiction plus poſitive dans la morale chrétienne que celle qui ſe rencontre entre ces deux termes, la recherche de l'intérêt & la ſévérité,

Un exemple plauſible & d'autant plus touchant pour nous, que Jeſus-Chriſt notre ſouverain Maître, à force de nous le mettre devant les yeux, l'a conſacré, pour ainſi dire, à notre inſtruction; c'eſt celui des Phariſiens. Qu'y avoit-il de plus régulier en apparence & de plus détaché par profeſſion de toutes les

douceurs de la vie, que les Pharisiens parmi les Juifs ? C'étoit l'esprit de leur secte. Cependant le Sauveur du monde ne pût jamais les supporter, & la remarque de S. Jerôme est bien étonnante, que cet Homme-Dieu qui étoit d'un côté la sagesse même, & de l'autre la douceur & la bonté même, fit toujours paroître plus d'indignation & un zéle plus amer contre cette prétendue sévérité Pharisaïque, que contre les desordres les plus énormes des Publicains & des femmes prostituées de Jerusalem.

Que manquoit-il aux Pharisiens pour être séveres ? Ah ! mes Freres, répond S. Bernard, que ne leur manquoit-il pas ? Ils avoient l'ombre de la sévérité, mais ils n'en avoient pas le corps, bien loin qu'ils en eussent l'esprit : pourquoi ? parce qu'ils n'en affectoient les pratiques que pour s'en attirer les profits & les émolumens, c'est-à-dire parce que c'étoient des hommes mercenaires, qui ne s'attachoient à la rigueur des observances de la loi que pour se maintenir dans la possession d'un misérable intérêt qui les aveugloit, & dont ils étoient jaloux, que pour parvenir à leurs fins, que pour contenter leur cupidité, que pour se rendre maîtres des esprits, que pour exercer un empire plus absolu, non seulement sur les personnes, mais comme Jesus-Christ leur reprochoit, sur les revenus & les biens, & en particulier sur les biens de certaines veuves, qui préoccupées de l'opinion de leur sainteté, s'épuisoient pour fournir à leur entretien : *Væ vobis quia comeditis domos viduarum.* Car tout cela, ce sont les points marqués par les Evangélistes, sur quoi le Fils de Dieu avoit coûtume de s'étendre,

Matth. c. 23.

pour confondre ces ſages du Judaïſme, ne les épargnant jamais, & jugeant qu'il étoit néceſſaire de découvrir l'abus de leur conduite, parce qu'il ne concevoit rien de plus oppoſé à la pureté de ſes maximes que cet intérêt couvert du voile de la ſévérité.

Si donc, Chrétiens, pour nous appliquer cette divine morale, il arrivoit malheureuſement pour nous que nous priſſions les mêmes voies, & qu'au milieu du chriſtianiſme dont nous profeſſons la créance & le culte, nous fuſſions Phariſiens d'actions & de mœurs; ce c'eſt point une ſuppoſition chimérique, & S. Paul qui prévoyoit les malheurs dont l'Egliſe étoit menacée: avertiſſoit ſon diſciple Timothée qu'il viendroit un tems où ce trafic de piété régneroit même entre les fidéles, & qu'il y en auroit parmi eux dont la corruption de l'eſprit & du cœur iroit juſqu'à s'imaginer que la religion leur doit être un moyen pour réuſſir dans le monde : *Hominum mente corruptorum, exiſtimantium quæſtum eſſe pietatem;* il l'a prédit, Chrétiens, & Dieu veuille que notre ſiécle ne ſoit point un de ceux qu'il a déſignés par ces paroles; c'eſt à vous & à moi de nous préſerver d'un tel deſordre : s'il arrivoit, dis-je, qu'abuſant d'une choſe auſſi ſainte qu'eſt la ſévérité évangélique, le ſcandale qu'a déploré S. Paul, vint à ſe vérifier en nous, que n'ayant rien peut-être d'ailleurs par où nous pouſſer dans le monde & y faire quelque figure, nous entrepriſſions d'en venir à bout par les apparences d'une vie plus réformée, que par là l'on cherchât à s'établir, par là l'on ſe fit des amis, par là l'on ſe ménageât des patrons, par là, ou plutôt en cela, l'on eut des deſſeins, des

1. *Tim. c.* 6.

espérances, des vues qui se produiroient dans leur tems, ensorte que tout cet éclat de piété, & de piété févere, n'aboutit qu'à conduire une intrigue, qu'à soûtenir une entreprise, qu'à engager celui-ci, qu'à gagner celle-là, en un mot, qu'à entretenir cette société, ce commerce indigne qui a été un sujet d'horreur qour l'Apôtre; *Existimantium quæstum esse pietatem:* pourroit-on dire alors qu'il y eût là le moindre vestige de cette févérité chrétienne qui doit non seulement nous rendre parfaits, mais parfaits comme notre Pere céleste? Ah! mes chers Auditeurs, ce seroit bien renverser les idées des choses, & prendre plaisir à nous séduire nous-mêmes, que d'en juger ainsi: non, non si nous en sommes réduits là, Jesus-Christ ne nous reconnoît point pour ses disciples; cette févérité intéressée est un des plus pernicieux relâchemens où nous puissions tomber, & tout le fruit que nous en devons attendre, c'est qu'après nous en être servis pour faire quelque tems une figure odieuse ou ridicule devant les hommes, elle serve un jour à faire notre confusion & notre honte devant Dieu.

Mais on a du zele pour maintenir la discipline, & l'on ne craint pas de le faire hautement valoir, & de l'opposer à la licence & aux déréglemens du siécle. Autre erreur, dit saint Augustin; car ce zele de la discipline, si louable d'ailleurs & si nécessaire, ne coûte rien dans les entretiens, dans les cercles, dans les livres, dans les chaires même & dans les discours publics: le bornant là, on n'on est point incommodé, au contraire on s'en fait honneur, & l'abus en vient jusqu'à ce point, que le liber-

tinage même s'accoûtume à tenir ce langage, parce que c'eſt le langage à la mode, & qu'on a trouvé le ſecret de faire impunément toutes choſes, pourvu qu'on parle ſévérement.

N'a-t-on pas vu des hypocrites ſe ſoûtenir par cet artifice, & impoſer au genre hnmain? & n'entend-on pas tous les jours des gens perdus de conſcience & chargés de crimes, s'exprimer éloquemment ſur le chapitre de la réforme & ſur la cenſure des mœurs? L'impoſture eſt ſi commune, qu'on commence à ne s'y plus tromper. Mais ſans entrer dans cette politique des ſages du monde, je dis des ſages libertins, voulons-nous connoître, Chrétiens, ſi ce zele de réforme, ſi vif en apparence & ſi ardent, eſt dans nous un véritable effet de la ſévérité de l'Evangile? Examinons-le par nous-mêmes & par notre propre conduite. En parlant comme nous parlons, c'eſt-à-dire en nous piquant, dans les converſations, d'autoriſer les maximes les plus ſéveres, en ſommes-nous pour cela moins intéreſſés? en ſommes-nous moins âpres à pourſuivre ce que nous prétendons nous être dû? en ſommes-nous de meilleure foi pour nous faire une juſtice rigoureuſe ſur ce que nous devons aux autres? en ſommes-nous plus diſpoſés à nous relâcher de nos droits ſur mille ſujets où la charité, où la paix, où le devoir, où l'honneur même l'exige? Mais ſur tout en ſommes-nous plus dégagés de ces vues humaines, qui infectent tout ce qu'il y a de plus ſacré dans le culte de Dieu?

Car voilà, s'il m'eſt permis d'uſer de ce terme, la pierre de touche; mais c'eſt à quoi le faux

faux zele ne veut pas être éprouvé. Nous exagérons en paroles la sainteté du Christianisme, & ce n'est point précisément ce que je condamne; mais au même temps que dans nos paroles & dans nos décisions nous sommes si rigoureux, avons-nous dans la pratique une affaire à traiter, un différent à terminer, un argent à placer, une restitution à faire, un bénéfice, comme l'on parle, à sauver ou à négocier; & puisque le nom de bénéfice m'a échappé, avons-nous à combattre les justes remords que doit donner la pluralité, l'incompatibilité, la non-résidence, la translation, l'emploi, ou pour mieux dire la profanation des revenus? c'est justement alors que nous nous comportons comme tout le reste des hommes, & bien souvent pis que les autres hommes: pourquoi? parce qu'il s'agit de notre intérêt. Ces Théologiens faciles & commodes que nous ne pouvions auparavant souffrir, ne nous paroissent plus si odieux; étudiant de plus près leurs opinions, nous y découvrons du bon sens; & après les avoir cent fois condamnés pour les autres, nous les estimons enfin raisonnables pour nous-mêmes. Car n'est-ce pas ainsi que l'amour propre est ingénieux à nous prévenir & à nous corrompre?

Je sçais, Chrétiens, que nous ne manquons pas d'adresse pour paroître en cela même consciencieux, & qu'après nous être une fois déclarés pour le parti févere du Christianisme, s'il nous survient dans le monde une occasion importante que nous n'avions pas prévûe, & où cette févérité se trouve par malheur opposée à notre intérêt, une occasion où le monde nous attendoit, pour voir de quelle maniere nous en

uſerions, & où il eſt déterminé à ne nous faire nulle grace : je ſçais, dis-je, que là-deſſus nous ſçavons bien nous ménager, & ne pas riſquer notre réputation ; que pour cela nous ne nous rendons pas tout à coup au ſentiment qui nous favoriſe ; que nous ſommes même les premiers à prononcer contre nous ; qu'il faut bien des remontrances de nos amis & de nos proches, pour nous faire modérer cette rigueur, & qu'il n'y a point de conſultation dont nous n'ayons ſoin de nous prémunir. Mais quand je m'apperçois enfin que tout ce myſtere ſe termine à faire avec beaucoup de cérémonie ce que font, ſans tant de difficultés & tant de façons, les plus relâchés, & ce que ne feroit peut-être pas un Chrétien qui vit ſelon le train commun du monde, quoique moins zélé en ſpéculation pour les mœurs & pour la diſcipline, en vérité je ne puis pas, mes chers Auditeurs, que je ne déplore notre miſere & notre foibleſſe.

La ſévérité du Chriſtianiſme dans ces rencontres étoit de ne point prendre tant de meſures, de ne point conſulter tant d'auteurs, de ne point écouter tant d'avis, de tenir ferme dans ſon principe, & d'en demeurer à ce que l'on avoit jugé ſelon Dieu, le plus ſûr & le plus exact ; de faire ſincerement ce que l'on auroit exigé des autres, & de renoncer à cet intérêt, qui ne s'accorde pas en effet avec les regles de la religion. Mais où ſont aujourd'hui les exemples de cette ſévérité ? Cependant c'eſt par là qu'il faut la meſurer. Car quand je vois un Chrétien me parler de la voie étroite de l'Evangile, & en revenir toujours à ſon intérêt, fît-il des miracles, je ne croirois pas en

lui ; prononçât-il des oracles, je n'en serois pas touché : qu'il me paroisse desintéressé, & il me persuadera.

Enfin, j'ai dit que l'abandon même effectif de quelques intérêts particuliers ne suffit pas, pourquoi ? c'est la réflexion de Saint Augustin, parce qu'il est aisé de renoncer à un intérêt pour un autre intérêt, comme il étoit aisé à ce Philosophe de fouler aux pieds le faste de Platon, par un autre faste encore plus grand & moins supportable. Il faut donc, si nous voulons entrer dans cette voie que Jesus-Christ nous a tracée, & qui est celle des élus, que notre desintéressement soit général, qu'il soit absolu, qu'il soit sincere. Général, tellement que dans la profession que nous faisons de nous attacher à Dieu, nous n'envisagions & nous ne cherchions que Dieu ; & ne mérite-t-il pas bien d'être cherché de la sorte ? Absolu, sans condition, sans réserve, sans restriction : car c'est ici que cette maxime, tout ou rien, doit avoir lieu, plus que par tout ailleurs ; & que le moindre ménagement de ce qui s'appelle intérêt propre, ternit le lustre, & anéantit le mérite de la plus apparente piété. Sincere, sans tout ce raffinement qui nous fait quelquefois fuir l'intérêt, pour y mieux parvenir ; qui nous le fait abandonner, pour le mieux conserver ; qui pour en éviter le reproche, lors même que nous le recherchons avec plus d'empressement, nous en fait témoigner un mépris feint & simulé : car l'intérêt, dit S. Augustin, parle toutes sortes de langues & joue toute sorte de personnages, même celui de desintéressé : mais trompons-nous Dieu ? & avec toute notre prudence, trompons-nous même les hommes ?

Voilà, Chrétiens, le premier caractere de la sévérité évangélique, voilà par où l'on arrive à la perfection. Tandis qu'elle a été suivie dans le Christianisme, je veux dire tandis que l'intérêt, ou plutôt l'esprit d'intérêt en a été banni, le Christianisme s'est maintenu dans sa pureté; du moment que nous l'avons quittée, l'esprit de notre religion s'est altéré, & nous avons commencé à dégénérer.

C'est sur cela que nous ne pouvons assez regretter les heureux siecles de la primitive Eglise, & c'est surquoi il faudroit souhaiter de les voir renaître. Les Fideles alors ne possédoient rien en propre, mais dès qu'on a voulu distinguer le mien & le tien, dès qu'on a entendu ces froides paroles, selon l'expression de S. Jean Chrysostôme, mais qui dans leur froideur, & par leur froideur même, excitent tant de chaleur dans les esprits, toute la sainteté chrétienne s'est démentie, & l'on est tombé dans une entiere corruption de mœurs. En cherchant le sien, on a appris à trouver celui d'autrui, & en trouvant celui d'autrui, on en a fait le sien. De là sont venues tant de divisions, de chicanes, de fourberies, de concussions, d'oppressions, d'usurpations; de là tant d'abus qui se sont glissés jusques dans le sanctuaire; ensorte qu'on peut bien présentement nous reprocher ce que reprochoit Tertullien aux Payens, quand il leur disoit qu'ils faisoient servir la majesté de leurs Dieux à leurs intérêts: *Apud vos majestas quæstuaria efficitur.* (*Tertull.*) De là les simonies palliées & déguisées, les permutations plus sordides encore que la simonie même, les gratifications ou les récompenses, les tributs & les pensions sur des bénéfices,

ſans les avoir jamais poſſédés ; les diſſipations du patrimoine de Jeſus-Chriſt en meubles, en trains, en équipages ; l'envie de dominer dans l'Egliſe, s'engageant à la ſervir pour y commander. Deſordres qui l'ont décriée, qui l'ont rendue odieuſe aux hérétiques, qui lui ont attiré de leur part de ſi atroces invectives.

Ah ! mes Freres, réveillons aujourd'hui notre zele, prenons des ſentiments plus épurés & moins terreſtres ; ne débitons point tant de belles maximes, mais venons-en aux effets ; commençons par dégager notre cœur, par le détacher ; par là nous glorifierons Dieu, nous édifierons l'Egliſe, nous fermerons la bouche à ſes ennemis, & j'oſe dire même que nous n'y perdrons rien. Car la piété, dit l'Apôtre, eſt une grande richeſſe, ſi nous ſçavons nous en contenter : *Eſt quæſtus magnus pietas cum ſufficientia.* Dès que nous ne nous en contentons pas, dès que nous voulons quelque choſe au-delà, & que par une eſpece de ſacrilege nous mêlons des intérêts profanes & humains avec des intérêts tout ſpirituels & tout céleſtes, Dieu réprouve ce mélange, & les hommes le mépriſent. N'ayons en vue que Dieu, ne cherchons que Dieu, Dieu nous ſuffira : *Cum ſufficientia.* Et pourquoi ne nous ſuffiroit-il pas ? Il ſuffit pour tout ce qu'il y a de bienheureux dans le ciel, il ſuffit pour lui-même. Avons-nous un cœur plus vaſte que tant de Saints, ou que Dieu même ? Qu'y a-t-il, Seigneur, dans toute l'enceinte de ce grand univers que je puiſſe deſirer hors de vous ? & ſi vous êtes à moi, que me faut-il davantage ? Ainſi parloit David ; Dieu lui tenoit lieu de tout. Il eſt vrai qu'il ſe propoſoit la récompenſe,

1. Tim. 6.

qu'il la demandoit, qu'il la recherchoit : mais cette récompense, qu'étoit-ce autre chose que Dieu même ? Sévérité chrétienne, sévérité non-seulement desintéressée, mais encore sévérité humble. C'est la seconde partie.

II. PART. C'Est dans les plus beaux fruits, dit S. Augustin, que les vers se forment ; & c'est aux plus excellentes vertus que l'orgueil a coutume de s'attacher. Car ce qu'est au fruit le ver qui le corrompt, l'orgueil l'est aux vertus, & sur tout aux vertus chrétiennes qu'il infecte. Il n'est rien selon Dieu, de plus parfait que cette sévérité évangélique dont je vous parle, quand elle est bien prise & saintement pratiquée. On peut dire, & il est vrai, que c'est le fruit le plus exquis & le plus divin que le Christianisme ait produit dans le monde : mais aussi faut-il confesser que c'est le plus exposé à cette corruption de l'amour propre, à cette tentation délicate de la propre estime, qui fait qu'après s'être préservé de tout le reste ; on a tant de peine à se préserver de soi-même.

Oui, Chrétiens, avouons-le, à notre confusion, il est rare dans le desordre du siecle où nous vivons, de trouver des hommes ennemis du relâchement, & séveres pour eux-mêmes, comme la religion nous oblige à l'être. Mais ce qui doit encore bien plus nous confondre, c'est que peut-être n'est-il pas moins rare dans le siecle où nous sommes, & jusques parmi ceux qui sont les plus séveres pour eux-mêmes, de trouver des hommes à couvert de l'orgueil, & humbles d'esprit & de cœur. Cependant, mes Freres, disoit S. Bernard, parlant à

ſes Religieux, être humble & être ſévere à ſoi-même, ce ne ſont point deux choſes diſtinguées dans les maximes de Jeſus-Chriſt; & ſi nous voulons nous en rapporter à notre expérience, nous connoîtrons que c'eſt dans la pratique d'une ſincere humilité que conſiſte la véritable & l'eſſentielle auſtérité. Que ſeroit-ce donc ſi, par un déplorable aveuglement, nous venions à ſéparer l'un de l'autre? Que ſeroit-ce ſi, cherchant ce port du ſalut où le Sauveur nous a appellés quand il nous a dit: *Intrate per auguſtam portam*, nous allions heurter contre un écueil auſſi dangereux que celui d'une flatteuſe vanité & d'une orgueilleuſe préſomption? C'eſt à moi Chrétiens, à vous le découvrir cet écueil, & c'eſt à vous à le craindre & à l'éviter. Mais malheur à vous & à moi, ſi nous négligeons de reconnoître une ſi trompeuſe illuſion, & ſi nous n'apportons pas tout le ſoin qu'il faut pour ne nous y laiſſer jamais ſurprendre.

Matth. 7.

Or je l'ai dit, & comme mon deſſein me rappelle néceſſairement aux Phariſiens, je ſuis encore obligé de le redire; ne nous étonnons pas ſi le Fils de Dieu n'étant venu au monde que pour être le réformateur du monde, & pour lever (qu'il me ſoit permis de parler ainſi) l'étendue de la vie auſtere, il commença d'abord par une guerre ouverte contre ces prétendus dévots les plus ſéveres, & dans l'opinion commune, les plus réformés du Judaïſme. Pour agir conſéquemment à ſon adorable miſſion, & conformément à l'Evangile qu'il nous annonçoit, il dut les traiter de la ſorte. A travers le voile de cette apparente ſévérité, il les reconnut pour des eſprits ſuperbes, & dès-lors il les enviſagea comme des uſurpateurs

de la gloire de son Pere ; voilà pourquoi il les entreprit.

C'étoient des hommes d'un extérieur édifiant, & qui se glorifioient par-dessus tout, d'observer littéralement & inviolablement la loi, mais qui du reste remplis d'une haute estime d'eux-mêmes, & préoccupés de leur mérite, s'attribuoient tout le bien qui paroissoit en eux ; qui se regardoient & se faisoient un secret plaisir d'être regardés comme les justes, comme les parfaits, comme les irrépré-
Luc. 18. hensibles : *Qui in se confidebant tanquam justi ;* qui de là prétendoient avoir droit de mépriser tout le genre humain, ne trouvant que chez eux la sainteté & la perfection, & n'en pouvant
Ibidem. goûter d'autre : *Et aspernabantur cæteros ;* qui dans cette vûe ne rougissoient point, non-seulement de l'insolente distinction, mais de l'extravagante singularité dont ils se flattoient, jusqu'à rendre des actions de graces à Dieu de ce qu'ils n'étoient pas comme le reste des
Luc. 18. hommes : *Gratias tibi ago, quia non sum sicut cæteri hominum ;* qui dans les exercices même d'humilité, dans les œuvres de pénitence, cherchoient une vaine gloire ; jeûnant, dit le texte sacré, afin de paroître jeûner, & défigurant leurs visages pour s'attirer la confiance & la
Matth. 6. vénération des peuples : *Exterminant facies suas, ut appareant jejunantes ;* qui sous prétexte de vie réguliere & de morale étroite, satisfaisoient leur ambition, se faisant appeller
Matth. 23. maîtres, & le voulant être par tout : *Et vocari ab hominibus Rabbi ;* qui sans autre titre que celui-là, je veux dire d'une régularité plus exemplaire, se croyoient suffisamment autorisés à prendre par tout les premiers rangs & à s'em-

parer des places d'honneur : *Amant autem primos recubitus in cœnis & primas cathedras in synagogis.* Car ce font là les traits fous lesquels Jesus-Christ même les a dépeints ; enforte qu'il ne nous a rien laiffé dans l'Evangile, ni de plus vif, ni de plus fini que ce tableau, où il vouloit que chacun de nous s'étudiât & apprît à se connoître. Or tout cela, reprend Saint Auguftin, étoit contradictoirement oppofé à la févérité évangelique, telle que le Sauveur du monde l'avoit conçue, & telle qu'il s'étoit propofé de l'établir fur la terre, & c'eft auffi le fujet pourquoi il témoigna tant de zele contre la févérité faftueufe de ces faux docteurs de la Synagogue. *Ibid.*

Mais s'il n'a pû fupporter ce fafte dans les Pharifiens, comment le fupportera-t-il dans nous ? c'eft la belle réflexion de Saint Gregoire Pape. Si le Fils de Dieu a hautement condamné cette févérité corrompue & empoifonnée par l'orgueil, dans des hommes qui ne lui appartenoient en rien, & qui ne furent jamais élevés dans les principes de fa loi, que lui paroîtra-t-elle dans des Chrétiens, qui font, comme parle Zénon de Vérone, les difciples de fon humilité, & qui par un engagement indifpenfable, en doivent être les fectateurs ? C'eft toutefois, mes Freres, l'autre defordre dont nous avons à nous garantir, & fur quoi l'on nous ordonne de veiller avec une attention particuliere : *Attendite, ne juftitiam veftram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis :* Prenez bien garde à ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour en être loués & approuvés. *Matth. 6.*

Car ne nous imaginons pas que cette févérité

d'ostentation, tant de fois censurée par Jesus-Christ, soit un phantôme que la loi de grace ait entiérement dissipé. Il subsiste encore ; & Dieu veuille qu'après avoir été le vice des Pharisiens, il ne soit pas, mes chers Auditeurs, devenu le nôtre. Telle est en effet notre misere. Comme nous ne sommes dans le fond de notre être que vanité & que néant, tout, jusqu'à nos vertus, se ressent de ce néant, & tient de cette vanité ; & comme l'orgueil, si je l'ose dire, est la partie la plus subtile de l'amour de nous-mêmes si profondément enraciné dans nos ames, par une triste fatalité il s'insinue, non-seulement dans les choses où nous aurions lieu en quelque maniere de nous rechercher, mais jusques dans la haine de nous-mêmes, jusques dans le renoncement à nous-mêmes, jusques dans les saintes rigueurs que Dieu nous inspire d'exercer sur nous-mêmes. A peine nous sommes-nous mis sur un certain pied de vie réformée, que ce demon de l'orgueil commence à nous attaquer. Dès là, si nous ne sommes en garde contre nous, nous nous oublions : il semble que nous ne soyons plus de cette basse région du monde ; il semble que nous soyons singuliérement les élus de Dieu, toujours contens de nous-mêmes, & toujours prêts à nous exalter, sous prétexte d'exalter Dieu dans nous.

Ce n'est pas qu'en bien des rencontres nous ne fassions les humbles, mais d'une humilité, dit Saint Jerôme, qui ne risque rien ; d'une humilité qui cherche à être honorée, & qui est sûre de l'être ; d'une humilité qui sert d'amorce à la louange, & dont l'orgueil même se pare. On se reconnoît, on se confesse pécheur en

général, mais en particulier on ne veut jamais convenir qu'on ait manqué. Vous diriez qu'il suffit d'être sévere pour être plein de soi-même, attaché à son sentiment & idolâtre de ses pensées. De là, sans même l'appercevoir, on ne parle plus que de soi, on ne voit plus de bien qu'en soi, on mesure tout par soi. Quoique Dieu ait des conduites de graces toutes différentes, on n'estime plus que la sienne, & par une petitesse d'esprit présomptueuse on voudroit tout réduire à la sienne. Et parce qu'on n'y trouve pas tout le monde disposé, on a pitié de tout le monde ; je ne dis pas une pitié charitable & compatissante, mais une pitié dédaigneuse & méprisante. Tout ce qui n'est pas selon notre goût, paroît réprouvé. On croit tous les autres perdus : à l'exemple de cet homme dont parle S. Bernard, qui par je ne sçais quel enchantement avoit infatué le monde de ses erreurs, en persuadant aux ignorants & aux simples, qu'après même le bienfait de la Redemption il n'y avoit presque de salut pour personne, & que toutes les richesses de la miséricorde divine étoient uniquement réservées pour ceux qui croyoient en lui & qui s'attachoient à lui, c'est-à-dire, ajoûte S. Bernard, pour ceux qui se laissoient tromper par lui : *Qui, nescio quâ arte*, ces paroles sont dignes de remarque, *nescio quâ arte, persuaserat populo stulto & insipienti, etiam post Christi effusum sanguinem, totum mundum perditum iri, & ad solos, quos decipiebat, totus miserationum Dei divitias & universitatis gratiam pervenisse*. Combien de fois dans la suite des temps cette illusion s'est-elle renouvellée ? *Bern.*

On veut pratiquer le Christianisme dans sa

ſévérité, mais on en veut avoir l'honneur; on ſe retire du monde, mais on eſt bien aiſe que le monde le ſçache, & s'il ne le devoit pas ſçavoir, je doute qu'on eût le courage & la force de s'en retirer ; on renonce à certains divertiſſements que la religion condamne, mais on ſe ſoûtient par la gloire d'y avoir renoncé; on quitte le luxe des habits, mais on a pour ſoi-même autant ou plus de complaiſance que les plus mondains ; on ne ſe ſoucie plus de ſa beauté, mais on eſt enteté de ſon eſprit & de ſon propre jugement; on ſe retranche, on s'abſtient, on ſe mortifie en ſecret, mais on fait ſi bien que ce ſecret ceſſe bien-tôt d'être ſecret, & l'on a cent biais pour le rendre public, en ſauvant même les dehors & les apparences de la modeſtie.

De là vient que dans toutes ces choſes & en mille autres on aime la ſingularité : pourquoi ? parce que la ſingularité a cela de propre, qu'elle excite l'admiration, qui eſt le charme de la vanité. Toute la perfection de l'Evangile, ſelon les voies ſimples & communes, n'a rien qui touche; s'il y a quelque choſe de nouveau, c'eſt à quoi l'on donne & où l'on trouve ſa dévotion; & au lieu que Saint Auguſtin, penſant à ſe convertir, n'évita rien plus ſoigneuſement que de le faire avec bruit, de peur, diſoit-il lui-même, qu'il ne ſemblât avoir voulu paroître grand juſques dans ſa pénitence ; *Ne converſa in factum meum intuentium ora, dicerent, quod quaſi appetiiſſem magnus videri :* nous, par un principe tout contraire, mais par un eſprit bien éloigné de la ſageſſe de ce pénitent, nous recherchons juſques dans la pénitence un vain éclat, dont nous nous laiſſons éblouïr.

Aug. Confeſſ. l.9.c.9.

C'eſt aſſez que nous ayons un certain zele de

discipline & de réforme, pour nous attribuer le pouvoir de juger de tout, pour usurper une supériorité que ni Dieu ni les hommes ne nous ont donnée, & pour faire la loi peut-être à ceux dont nous devons la recevoir. Car un Laïque s'érigera en censeur des Prêtres; un séculier, en réformateur des religieux, une femme, en directrice, & que sçais-je de qui? tout cela parce que sous couleur de piété, on ne s'apperçoit pas qu'on veut dominer; cette présomption même, ainsi que je l'ai déjà remarqué, par une conséquence naturelle dégénere souvent & se tourne en ambition. Il semble qu'être sévere dans ses maximes, soit un degré pour s'agrandir, & que cette qualité seule bien ménagée, doive tenir lieu de tout autre mérite. Comme les Pharisiens s'en servoient pour obtenir les premieres chaires dans les Synagogues, on s'en sert pour s'introduire dans les premieres dignités de l'Eglise. Car ne diroit-on pas toujours que Jesus-Christ avoit entrepris de nous marquer dans ces sages du Judaïsme, tous les déréglements & tous les abus à quoi nous devions être sujets; & n'est-il pas étonnant que ce qu'il leur reprochoit alors, soit justement & à la lettre ce qui se voit encore aujourd'hui dans le monde chrétien?

Or je soûtiens que ce levain & cette enflure de l'orgueil, non-seulement corrompt le mérite de la sévérité chrétienne, mais qu'il en détruit même la substance. Qu'il en corrompt le mérite, vous n'en doutez pas: car quel peut être devant Dieu le mérite d'un homme superbe? Avec quel front osera-t-il dire après Saint Paul: *Reposita est mihi corona justitiæ*, j'attends de mon Dieu la couronne du juste qui 2. Tim. 4.

m'est réservée ? Quel droit le Sauveur du monde n'aura-t-il pas de lui répondre comme dans l'Evangile : *Recepisti mercedem tuam* ; vous vous promettez une récompense, & vous ne faites pas réflexion que vous l'avez déja reçue, ou plutôt que vous vous l'êtes déja donnée ? Vous vouliez vous satisfaire, vous complaire en vous-même, & de quelles secrettes complaisances n'avez-vous pas été rempli ? combien avez-vous été satisfait de votre personne ? vous voilà donc récompensé, & je ne vous dois plus rien que le châtiment de votre vanité & de votre orgueil. Mais c'est en votre nom, Seigneur, que je me suis engagé dans des voies dures & pénibles. En mon nom ? dites au votre. Votre nom, par les soins que vous en avez pris, ou que l'on en a pris pour vous, en a été dans le monde plus vanté & plus honoré : mais pour le mien, bien-loin d'être glorifié, il en a souffert.

Matth. c. 6.

Par conséquent, chrétiens Auditeurs, nul mérite dans cette sévérité, j'ajoûte même, nulle vraie sévérité alors, puisque l'orgueil en détruit tout le fond & toute la substance. J'en donne la raison : c'est que la vraie sévérité ; la sévérité chrétienne, doit consister à se faire violence, & à contredire la nature & l'amour propre. Or tout ce qui flatte notre orgueil, flatte la nature ; & au lieu de la combattre, on la suit, on la contente, on la repait de ce qu'elle goûte avec plus de douceur & plus de plaisir. Et en effet, il n'y a point de vie, pour laborieuse & pour gênante qu'elle puisse être, que nous ne trouvions douce naturellement, quand nous sçavons qu'elle nous distingue dans le monde, qu'elle fait parler de nous dans le monde, qu'elle nous y fait considérer & respec-

ter. Il ne faut plus de grace pour nous faire agir ; la nature seule nous donne des forces.

C'est pour cela, dit Saint Chrysostôme (& cette pensée m'a toujours paru bien solide & bien judicieuse) c'est pour cela que nous avons beaucoup moins de peine à faire plus que nous ne devons, qu'à faire ce que nous devons ; & qu'une des erreurs les plus communes parmi les personnes même qui cherchent Dieu, est de laisser le précepte & ce qui est d'obligation, pour s'attacher au conseil & à ce qui est de surérogation. Pourquoi ? parce qu'à faire plus qu'on ne doit, il y a une certaine gloire que l'on ambitionne, & qui rend tout aisé : au lieu qu'à faire ce que l'on doit, il n'y a point d'autre louange à espérer, que celles des serviteurs inutiles : *Servi inutiles sumus, quod debuimus facere, fecimus.* Luc. 7.

Quelle est donc encore une fois la véritable austérité du christianisme ? Ah ! mes chers Auditeurs, concevons-le-bien, & ne l'oublions jamais : la vraie austérité du christianisme, c'est d'être humble, c'est d'être petit à ses yeux, c'est d'être vuide de soi-même, c'est de ne point faire tant de retours sur soi-même ; c'est d'être mort, sinon au sentiment, du moins au desir & à la passion de l'honneur; c'est de recevoir de bonne grace, & quand Dieu le veut, l'humiliation & le mépris. La vraie austérité du christianisme, c'est d'aimer à être abaissé, à vivre dans l'oubli, dans l'obscurité, & de pratiquer solidement & de bonne foi, cette courte, mais cette importante leçon de Saint Bernard, *Ama nesciri.* Bern. Car voilà ce qui est insupportable à la nature : on ne pensera plus à moi, on ne parlera plus de moi, je n'aurai plus que Dieu

pour témoin de ma conduite, & les hommes ne sçauront plus ni qui je suis ni ce que je fais. Et parce que l'humilité même se trouve exposée en certains genres de vie, dont toute la perfection, quoique sainte d'ailleurs, a un air de distinction & de singularité, la vraie austérité du christianisme, sur-tout pour les ames vaines, est souvent de se tenir dans la voie commune, & d'y faire, sans être remarqué, tout le bien qu'on feroit dans une autre route avec plus d'éclat. Dans cette voie commune on ne pensera plus à vous; tant mieux, c'est ce que vous devez chercher: dans cette voie commune on ne vous admirera plus, vous n'aurez plus d'approbateurs gagés pour faire valoir vos moindres actions; hé bien, c'est ce qui mettra vos bonnes œuvres plus en assurance: dans cette voie commune vous ne serez pas de la société des parfaits, votre nom sera comme enseveli; à la bonne heure, c'est l'état où l'Apôtre veut que vous soyez, quand il vous dit que, comme chrétien, vous avez dû mourir à tout, & que votre vie doit être cachée avec Jesus-Christ en Dieu : *Mortui estis & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* Cela vous paroîtra rude, & cela l'est en effet; mais c'est par là même, & en cela même que vous trouverez cette voie étroite qui conduit à la sainteté propre de la religion que vous avez embrassée.

Coloss. 3.

Ah ! Seigneur, imprimez-nous bien avant ces vérités dans l'esprit. Je vous rends graces, ô Dieu de mon ame, de ce que vous ne les avez point fait connoître aux sages & aux prudens : *Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc à sapientibus & prudentibus.* Je ne dis pas seulement aux sages mondains, aux politiques du

Matth. 11.

ſiecle ; mais aux ſages dévots, à ces dévots ſuperbes qui ſe ſont évanouis dans leurs penſées. *Sed revelaſti ea parvulis ;* & je vous bénis au même temps de les avoir révélées aux petits, qui ne ſe produiſent point tant dans le monde, & qu'on n'y produit point tant, dont on n'exalte point tant le mérite, mais dont les noms inconnus ſur la terre, ſont écrits dans le ciel, dont les voies ſont d'autant plus étroites & plus ſûres, qu'elles ſont plus ſimples. Oui, mon Dieu, ſoyez-en béni : *Ita, Pater, quoniam ſic fuit placitum ante te.* Finiſſons. Sévérité chrétienne, ſévérité deſintéreſſée, ſévérité humble, enfin ſévérité charitable : c'eſt la troiſieme Partie.

Ibid.

Ibidem.

III. PART.

A Conſidérer les choſes dans l'apparence, il n'eſt rien de plus oppoſé, ce ſemble, que la ſévérité chrétienne & la charité. Car la charité, ſelon Saint Paul, eſt douce, indulgente, condeſcendante, elle couvre tout, elle excuſe tout, elle ſupporte tout ; & au contraire la ſévérité fait profeſſion de n'excuſer rien, de ne ſupporter rien, de n'avoir ni complaiſance, ni indulgence, d'être inflexible dans ſes ſentimens, & rigide dans ſa conduite. Qualités qui ſe détruiſent, à ce qu'il paroît, les unes les autres. Cependant, Chrétiens, le Fils de Dieu a ſuppoſé que l'on pourroit parfaitement les allier enſemble, & de la maniere qu'il a conçu ſon Evangile, à peine diroit-on pour laquelle de ces deux vertus il a témoigné plus de zele, ne les ayant jamais ſéparées, n'ayant point voulu de l'une ſans l'autre, mais ayant fait également de l'une & de l'autre le caractere de ſa loi. Comment cela, & quel moyen de les accorder ? rien de plus aiſé,

1. Cor. 13.

mes chers Auditeurs, pour peu que nous ſoyons verſés dans la morale de Jeſus-Chriſt. Car diſtinguons bien les objets, & par la différence des objets nous reconnoîtrons que ce qui paroît en ceci contradictoire, eſt juſtement ce qui fait toute l'harmonie & toute la perfection de la loi de grace.

En effet, dit Saint Auguſtin, & voici le dénouement de la queſtion; le Sauveur du monde n'a jamais prétendu dans l'Evangile que nous euſſions pour les autres de la ſévérité, mais ſeulement pour nous-mêmes, & ſon intention n'a point été que nous euſſions pour nous-mêmes cette charité dont il s'agit, c'eſt-à-dire cette douceur & cette bénignité, mais ſeulement pour les autres. Or la charité pour les autres & la ſévérité pour ſoi-même, ce ſont deux devoirs qui ſe concilient d'eux-mêmes, & qui bien-loin de ſe combattre, s'entretiennent mutuellement; puiſqu'il eſt certain que la ſeule obligation d'être charitable envers nos freres nous met dans une abſolue néceſſité d'être ſéveres envers nous-mêmes, & que l'expérience nous apprend tous les jours que l'occaſion la plus fréquente & le ſujet le plus ordinaire que nous ayons d'exercer cette ſévérité envers nous-mêmes, eſt la charité que nous devons au prochain.

Je ne parle pas au reſte de ceux que Dieu a établis pour gouverner les autres & pour leur commander, beaucoup moins de ceux à qui Dieu confie la conduite des ames, tels que ſont les Paſteurs, les Confeſſeurs, les Directeurs. Ce n'eſt point à moi, & je m'en ſuis déja déclaré dans un autre diſcours, ce n'eſt point à moi qu'il appartient de leur donner des régles, ce ſeroit plutôt à moi de les prendre d'eux; de

ſçavoir s'ils doivent être ſéveres ou indulgens, ſi dans les fonctions de leur miniſtere la ſévérité doit prédominer par deſſus la charité, ou ſi la charité doit l'emporter ſur la ſévérité ; ſi la ſévérité ſans charité peut être utile, ou ſi la charité ſans ſévérité peut être efficace : ce ſont des points qui ne regardent pas ceux qui m'écoutent, & que je n'entreprends pas de décider. Mais je parle de chrétien à chrétien, de particulier à particulier ; & je dis ce qu'il ſeroit ſi important pour vous & pour moi de nous dire tous les jours de notre vie, que la charité dûe au prochain, eſt la matiere la plus abondante & au même temps la plus néceſſaire de cette ſévérité dont Dieu veut que nous uſions envers nous-mêmes. Pourquoi ? en pouvons-nous douter après les excellentes idées que S. Paul nous donne de la charité chrétienne, & ſur tout après tant d'épreuves de ce qu'il nous en coûte preſque à chaque moment dans le commerce du monde pour la pratiquer.

Quand ce grand Apôtre nous dit que la charité doit ſupporter les foibleſſes & les imperfections du prochain, qu'elle doit obliger & ſervir le prochain, qu'elle doit ſoulager les miſeres du prochain : quand il ajoûte qu'elle ne s'aigrit point, qu'elle ne ſe pique point, qu'elle ne rend point le mal pour le mal, qu'elle eſt patiente dans les injures, qu'elle fait du bien à ceux qui l'outragent, qu'il n'y a rien qu'elle ne ſoit diſpoſée à ſouffrir ; dans cette deſcription ſi belle & ſi vive, que nous prêche-t-il, ſinon la ſévérité envers nous-mêmes ?

Sévérité véritable ; car pour accomplir tout cela, que ne faut-il pas prendre ſur ſoi-même ? combien de victoires ne faut-il pas remporter

fur fon naturel, fur fon humeur, fur fes paffions ? Entrons dans le détail. Pour avoir cette charité patiente, que ne faut-il pas endurer ? à combien de bizarreries & de caprices de la part de ceux avec qui l'on vit ? à combien de manieres importunes, fâcheufes, choquantes, ne faut-il pas s'accommoder ? quelles averfions & quelles antipathies naturelles ne faut-il pas furmonter ? Pour avoir cette charité difcrette & fage, en combien de chofes ne faut-il pas fe contraindre ? par exemple, en combien de rencontres ne faut-il pas par charité fe taire, quand on voudroit parler ; acquiefcer, quand on feroit tenté de réfifter ; excufer, quand on auroit envie de controller ; aimer mieux paroître dans l'entretien moins agréable & moins fpirituel, que d'offenfer & de railler ? Pour avoir cette charité détachée d'elle-même, que ne doit-on pas facrifier ? de combien de prétentions juftes ne faut-il pas fe relâcher ? en combien de fujets & de conjonctures, où il feroit aifé de l'emporter, ne faut-il pas pour le bien de la paix, plier & céder ? Pour avoir cette charité douce, quels mouvemens de colere ne faut-il pas réprimer ? quels fentimens de vengeance ne faut-il pas étouffer ? quels mauvais offices & quelles injures ne faut-il pas oublier ? Dites-moi, mes chers Auditeurs : qu'eft-ce que la févérité évangélique, fi ce ne l'eft pas là ? Donnnez-moi un homme qui s'aime lui-même, & qui ne fe fçache pas fe gêner & fe mortifier, comment s'acquittera-t-il de ces devoirs & de mille autres à quoi nous oblige la charité du prochain ? comment aimera-t-il le prochain à ces conditions ? comment s'incommodera-t-il pour l'affifter dans fes befoins ? comment s'humiliera-t-il pour

l'adoucir dans ses emportemens ? comment consentira-t-il à lui pardonner une injure ? comment se soumettrat-il à le prévenir, pour ménager une réconciliation ? Il est donc vrai que la charité dont nous sommes redevables à nos freres, bien-loin d'être contraire à la sévérité chrétienne, en est une des parties les plus essentielles & comme le fondement.

Mais qu'arrive-t-il ? appliquez-vous à cette derniere pensée : au lieu de raisonner & d'agir suivant ce principe, nous confondons tout l'ordre des choses, & par un renversement que l'amour propre ne manque gueres à faire dans notre cœur, si nous n'avons soin de nous en garantir, au lieu d'exercer contre nous-mêmes cette sévérité, contre nous-mêmes, dis-je, qui de droit naturel & divin en sommes les premiers ou les seuls objets, nous l'employons contre nos freres, qui ne sont pas néanmoins de son ressort. Car à quoi se réduit communément cette prétendue sévérité dont nous nous flattons ? Je veux, Chrétiens, qu'elle ne laisse pas de produire en nous quelque réforme, je veux qu'elle nous retranche certains plaisirs & certains divertissements du siecle corrompu, je veux même qu'elle nous fasse paroître plus occupés de Dieu & de notre sanctification; mais si avec tout cela elle nous rend fâcheux, importuns, critiques, censeurs des actions d'autrui, & insupportables dans la société; si malgré tout cela, elle nous fait perdre cette complaisance charitable, cette déférence que nous devons avoir pour les autres & sans laquelle il est impossible de conserver la paix, sur tout entre des proches & dans une famille ; si en conséquence de ce que nous sommes réguliers,

nous croyons avoir un droit acquis de ne rien approuver, de ne rien tolérer, de ne rien passer; si cette sévérité s'attache à observer jusqu'à une paille dans l'œil de notre prochain, & à l'étendre, à la grossir jusqu'à la faire paroître comme une poutre; si elle nous inspire je ne sçais quelle aigreur dans les avis même de charité que nous donnons, ou si sous prétexte de charité, elle nous met sur le pied d'en donner sans mesure, & toujours par bizarrerie & par caprice; si elle nous autorise dans une liberté de médire, d'autant plus dangereuse, qu'elle paroît mieux intentionnée, & qu'elle prend l'apparence du zéle; si par maxime de régularité, nous disons plus de mal de notre frere, que les plus médisans du siecle n'en diroient ou par imprudence ou par malice; si cet esprit de sévérité sert à fomenter nos ressentimens, à exciter nos vengeances, à nous rendre incapables de retour, jusques-là que parce que nous sommes pieux & dévots, ou que nous en avons la réputation, on craigne beaucoup plus de nous blesser que d'offenser un homme du monde qui n'aspire point à une si haute sainteté; mais par dessus tout, si l'aversion même, & une aversion d'état, si l'aliénation du cœur & un esprit de contradiction est le principe secret qui nous engage à nous déclarer séveres; (car encore une fois cela peut arriver; & puisque je monte dans la chaire de Jesus-Christ, pour corriger les desordres des Chrétiens, je ne les dois pas déguiser:) si, dis-je, notre sévérité dégénére dans ces abus, ce n'est plus qu'une sévérité fausse, & l'on peut bien nous reprocher, comme aux Pharisiens, que nous sommes de grands observateurs de petites choses, tandis

que nous négligeons les plus importantes. Car un des plus grands préceptes, c'eſt celui de la charité, & voilà, hypocrites Phariſiens, leur diſoit le Sauveur du monde, à quoi vous manquez. Toute votre piété ſe réduit à de légeres obſervances & à de menues pratiques de religion, à payer les dîmes dont il n'eſt pas même parlé dans la loi, & que l'on n'exige pas de vous : *Decimatis mentham & anethum.* Mais cependant vous oubliez les points les plus eſſentiels, la juſtice & la miſéricorde ? *Reliquiſtis quæ graviora ſunt legis, miſericordiam & judicium.* La loi vous ordonne d'être équitables dans vos jugemens, & tous les jours vous portez contre le prochain les plus injuſtes arrêts, en le décriant, en le déchirant, en le condamnant. La loi vous ordonne de ſecourir vos freres, & tous les jours vous leur ſuſcitez de nouveaux ennemis, vous formez contr'eux de nouvelles intrigues, au lieu de les aider, vous travaillez à les perdre : c'eſt ainſi que vous vous aveuglez, c'eſt ainſi que vous craignez d'avaler un moucheron, & que vous dévorez les chameaux.

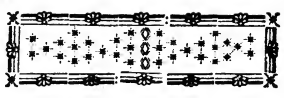
Matth. c. 23.

Tel fut en effet le vice des Phariſiens. Exactitude ſcrupuleuſe à l'égard de certaines traditions, de certaines cérémonies peu néceſſaires, mais en quoi ils faiſoient conſiſter la ſévérité de leur morale : & du reſte, tranſgreſſion libre & entiere des devoirs les plus indiſpenſables. S'agiſſoit-il du jour du Sabbat ? ils l'obſervoient avec une telle rigueur, ou plutôt avec une telle ſuperſtition, que pour ne le pas violer, comme l'a remarqué Joſeph, ils aimerent mieux durant le ſiege de Jeruſalem livrer leur ville au pouvoir des Romains, expoſer leurs biens,

leur liberté, leur vie, que de réparer une brêche : mais à ce même jour du Sabbat, ils ne se faisoient point de peine des perfidies les plus noires & des plus lâches trahisons. S'agissoit-il d'entrer dans la salle de Pilate ? Ils se tenoient dehors, ils s'en éloignoient, de peur, dit l'Evangéliste, d'être souillés en y entrant : mais au même temps ils conspiroient contre Jesus-Christ, ils le calomnioient, ils poursuivoient sa mort. Voilà reprend Saint Augustin, des gens d'une conscience bien délicate : ils regardent comme une espece d'impureté de paroître dans le Prétoire d'un juge payen, & ils ne se font pas
Aug. un crime de verser le sang d'un innocent : *Alienigenæ judicis Prætorio contaminari metuebant, & fratris innocentis sanguinem fundere non timebant.* Or n'est-ce pas là une peinture naturelle de la piété de notre siecle ? une personne fera cent communions, qui n'aura pas la moindre complaisance pour un mari, pour des enfans, pour des parens, pour des domestiques; elle mortifiera son corps, & elle ne remportera pas une seule victoire sur son cœur : elle fera souffrir toute une famille par ses caprices & ses chagrins, on la verra au pied d'un autel réciter de longues prieres, & dans une conversation on l'entendra tenir les discours les plus médisans. Qu'est-ce que cela ? une piété de Pharisien, ou si vous voulez que je parle avec l'Apôtre, une piété d'enfant. Ah ! mes Freres, écrivoit-il aux Corinthiens, je vous conjure de ne vous point comporter dans les choses de
1. Cor. 14. Dieu comme des enfans : *Fratres, nolite pueri effici sensibus.* Sur quoi Saint Jean Chrysostome fait une comparaison bien propre à mon sujet. Voyez, dit ce Pere, un enfant : qu'on le

le dépouille de ses biens, qu'on lui enléve son héritage, qu'il voie sa maison en feu, il n'en est point touché ; mais qu'on lui ôte une bagatelle qui l'amuse, il s'afflige, il pleure, il est inconsolable. C'est ce qui nous arrive tous les jours. A-t-on manqué aux régles les plus sacrées de la charité, à peine y faisons-nous quelque attention : mais a-t-on omis un exercice de notre choix, & qu'on s'est volontairement prescrit, on court au tribunal de la pénitence s'en accuser, & l'on en gémit devant Dieu. Mais quoi ! faut-il donc les quitter, toutes ces pratiques ? faut-il prendre une voie plus large, & nous relâcher de notre sévérité ? à cela je réponds comme le Sauveur du monde ; il ne disoit pas aux Pharisiens : laissez ces petites observances, mais attachez-vous d'abord aux plus nécessaires ; il faut avant toutes choses accomplir celles-ci, & ne pas abandonner ensuite les autres : *Hæc oportuit facere & illa non omittere.* Oui, Chrétiens, soyons exacts & réguliers, soyons séveres dans nos mœurs ; non seulement j'y consens, mais je vous y exhorte, & je ne puis trop fortement vous y exhorter. Cependant, selon la belle leçon que nous fait ce grand maître de la vie spirituelle, François de Sales, ne nous arrêtons pas à garder quelques dehors, tandis que l'ennemi s'empare du corps de la place ; que notre sévérité soit solide, & elle le sera ; si c'est une sévérité desintéressée, si c'est une sévérité humble, si c'est une sévérité charitable. Par là nous parviendrons à la perfection de l'Evangile, & à la gloire que je vous souhaite, &c,

Matth. c. 23.



SERMON
POUR
LE IV DIMANCHE
DE L'AVENT.

Sur la Pénitence.

Et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans Baptismum pœnitentiæ, in remissionem peccatorum.

Jean-Baptiste vint dans tout le pays qui est le long du Jourdain, prêchant le Baptême de pénitence pour la rémission des péchés. En Saint Luc, chap. 3.

SIRE,

QUelque malheureuse que soit la condition de l'homme dans l'état du péché, si toute pénitence étoit véritable, ou s'il étoit toujours aisé de discerner la vraie pénitence de la pénitence imparfaite & fausse, le pécheur dans son

malheur même auroit de quoi se consoler, parce qu'il pourroit au moins envisager la pénitence comme une ressource infaillible, & comme un fonds certain de tranquillité & de paix. La grande misere du pécheur, dit saint Chrysostôme, c'est qu'étant assûré, comme il l'est, de la réalité de son péché, il ne peut jamais être absolument assûré de la validité de sa pénitence : ce qui rend son sort déplorable, c'est que bien souvent la pénitence qu'il a faite ou qu'il a cru faire, ne doit pas moins le troubler que son péché même ; c'est que tous les oracles de l'Ecriture lui apprennent qu'il n'y a que la vraie & la parfaite pénitence qui sauve l'homme, & qu'au contraire il y en a cent autres, ou parce qu'elles sont fausses & vaines, ou parce qu'elles sont imparfaites & insuffisantes, qui ne le sauvent pas. S'il lui arrive de s'y tromper, si, faute de discernement, il vient, dans la pratique même de la pénitence, à prendre le faux pour le vrai, & à compter pour suffisant ce qui est défectueux, dès là il tombe dans l'abysme des plus infortunés pécheurs, puisque sa pénitence même, qui devoit être sa justification & son salut, devient encore une des causes de sa condamnation & de sa perte. Voilà, s'il entend bien sa religion, ce qui doit le faire trembler.

Voulez-vous, Chrétiens, calmer aujourd'hui vos consciences, autant qu'il est possible, sur un point si important ? & pour cela voulez-vous sçavoir quelle est la véritable pénitence, ou pour mieux dire, en quoi consiste le discernement juste que vous devez faire de la véritable pénitence ? C'est ce que je vais vous apprendre, & voici en peu de paroles tout mon dessein.

J'appelle véritable pénitence, pénitence sûre, celle que le saint Précurseur, Jean-Baptiste, prêchoit aux peuples qui le venoient chercher dans le desert, quand il leur disoit : Faites donc
Matth. c. 3. de dignes fruits de pénitence ; *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ.* Il ne se contentoit pas qu'ils fissent pénitence ; mais pour pouvoir compter sur leur pénitence, il vouloit qu'ils en jugeassent par les fruits. Car la pénitence n'est solide ni recevable au tribunal de Dieu, qu'autant qu'elle est efficace ; & peut-elle être autrement efficace, que par les fruits qu'elle produit *Facite fructus dignos pœnitentiæ.* Je les réduis à trois, & je dis après tous les Peres de l'Eglise, que la pénitence efficace est celle qui retranche la cause du peché, celle qui répare les effets du péché, celle qui assujettit le pécheur aux remédes du péché : trois caracteres qui font, d'une part, la perfection de la pénitence, & de l'autre, la sûreté morale du pécheur pénitent : trois caracteres que je vous prie de bien remarquer, & qui vont partager ce discours. Retrancher généreusement ce qui est la cause ou la matiere du péché : réparer pleinement ce qui a été l'effet & la suite du péché ; s'assujettir fidélement à ce qui doit être le reméde du péché. Si votre pénitence, mon cher Auditeur, est accompagnée de ces trois conditions, vous pouvez, sans être téméraire & présomptueux, faire fond sur elle ; mais qu'une de ces trois conditions lui manque, c'est assez pour la rendre inutile, ou même criminelle.

Remplissez-nous, mon Dieu, de votre esprit, de cet esprit de zele qui animoit Jean-Baptiste ; c'est ce que je vous demande pour moi : de cet esprit de componction qui tou-

choit les Juifs, & qui les disposoit à profiter des grandes vérités qui leur étoient annoncées par ce fidéle ministre; c'est ce que je vous demande, non point seulement pour moi, mais pour toutes les personnes qui m'écoutent. Adressons-nous encore à Marie. *Ave Maria.*

JE fonde la premiere proposition sur deux principes également incontestables, & dont notre seule expérience doit nous convaincre, pour peu que nous ayons soin de nous étudier nous-mêmes & de discerner les mouvemens de notre cœur. Car voici d'abord ce que nous y devons reconnoître, & c'est une observation qu'a fait avant moi saint Augustin : Quelque corrompue, dit ce Pere, que soit la nature de l'homme depuis le péché, & par le péché, on n'aime point après tout le péché comme péché; il n'appartient qu'aux démons d'être disposés de la sorte, & on pourroit même douter s'ils portent jusques-là leur obstination & leur malice. On aime ce qui est la matiere & la cause du péché, mais on n'aime point dans le fond le péché même, c'est-à-dire, on aime le plaisir que Dieu défend, mais non pas parce qu'il le défend: on aime le profit de l'usure, qui est injuste; mais on l'aime parce qu'il est commode, & non pas parce qu'il est injuste : on aime la vengeance, qui est criminelle; mais on l'aime parce qu'on croit que l'honneur y est engagé, & non pas parce qu'elle est criminelle. I. PART.

Je dis plus : on voudroit, s'il étoit possible, pouvoir séparer l'un de l'autre; & par une précision dont le libertin s'accommoderoit volontiers, on voudroit que ce qu'on aime ne fût pas défendu de Dieu; on voudroit que

Dieu ne s'offensât pas du plaisir que l'on recherche en satisfaisant sa passion; en un mot on voudroit pouvoir se contenter, & ne pas pécher. Mais parce que ces deux choses sont inséparables, & que dans la conjoncture où je suppose le pécheur, le desir qu'il a de se contenter, l'emporte par dessus la crainte qu'il a de pécher; de là vient, dit S. Augustin, que sans aimer le péché, que haïssant même le péché, il péche toutefois dans la satisfaction qu'il se procure: pourquoi? parce qu'il aime au moins ce qu'il sçait & ce qu'il ne peut ignorer être la cause ou la matière du péché. Or cela suffit pour le rendre, malgré lui-même, transgresseur & prévaricateur de la loi de Dieu.

Voilà le premier principe, & prenez garde, Chrétiens, ce n'est donc point précisément par la haine du péché, considéré comme péché, qu'il faut distinguer les pécheurs efficacement convertis d'avec ceux qui ne le sont pas, puisqu'il est certain que les plus endurcis pécheurs, tandis qu'ils ont un reste de religion, conservent encore, ou du moins peuvent conserver cette haine du péché. Ce n'est point, dis-je, par cetre haine générale, par cette haine spéculative du péché qu'il faut juger du mérite de la pénitence; puisqu'on sçait bien qu'il n'en coûte rien au pécheur pour haïr le péché de la sorte, & que la pénitence la plus vaine peut avoir cela de commun avec la pénitence la plus solide.

Mais par où devons-nous commencer à faire dans nous-mêmes le discernement de la vraie pénitence, & de ce que j'appelle ici détestation sincere & efficace du péché? Ecoutez-moi, Chrétiens, & jugez-vous; en voici

l'induction pratique : c'eſt par le retranchement actuel & effectif de ce que nous reconnoiſſons être en nous la cauſe du péché, de ce qui fomente & qui fait ſubſiſter dans nous ce corps de péché que Dieu veut que nous détruiſions, en nous convertiſſant à lui : *Ut deſtruatur in vobis corpus peccati.* C'eſt par le renoncement à mille choſes agréables, qui ſont, dans l'idée de l'homme charnel, la douceur de la vie, mais qui ſont auſſi par là même le poiſon mortel de nos ames & l'aiguillon du péché. C'eſt par la ſuite des objets qui excitent dans nos cœurs ces pernicieux deſirs, que la concupiſcence, ſelon l'Ecriture, ne peut concevoir ſans enfanter le péché : *Deinde concupiſcentia cùm conceperit, parit peccatum.* C'eſt par l'exacte fidélité à éviter des entretiens dont nous ſçavons bien que la ſcandaleuſe licence corrompt la pureté des mœurs, puiſque c'eſt de là que viennent les premieres plaies, & ſouvent les plus incurables que nous fait le péché. C'eſt par la ſévere, mais ſalutaire, mais néceſſaire détermination à nous interdire des ſociétés & des commerces qui ſont pour nous comme les liens du péché; des repréſentations & des ſpectacles, dont l'unique effet eſt d'émouvoir les paſſions les plus vives, & de répandre dans l'imagination & dans les ſens les plus dangereuſes ſemences du péché; des aſſemblées, où l'eſprit impur eſt comme dans ſon régne & en poſſeſſion de tendre à l'innocence les piéges les plus inévitables du péché; des lectures où notre damnable curioſité eſt ſi ſouvent & ſi juſtement punie par les malignes impreſſions qu'elles laiſſent du péché. C'eſt par le ſacrifice entier & ſans réſerve de ces amitiés, dont nous nous appercevons bien que la tendreſſe mal-

Rom. c. 6.

Jac. c. 1.

heureuſe, quoique couverte d'un voile de pudeur, n'eſt au fond qu'un raffinement de ſenſualité & qu'un déguiſement de péché. C'eſt par le prompt & éternel divorce avec cette perſonne dont les artifices, auſſi bien que les charmes, & ſouvent bien plus que les charmes, ſont les amorces fatales du péché ; c'eſt par la ſainte violence que chacun de nous doit ſe faire ſur tout cela, puiſque ce ſont là, dans la penſée de l'Apôtre, les armes de l'iniquité & du péché :
Rom. 6. *Arma iniquitatis peccato* ; en un mot, c'eſt par cette circonciſion évangélique, qui ne s'arrêtant pas à la ſurface ni au changement extérieur de l'homme, dépouille l'homme de ce qu'il a dans le cœur de plus intime & de ce qui eſt en lui l'origine du péché.

Oui, c'eſt par là que le chrétien doit meſurer l'efficace & la vertu de ſa pénitence ; & s'il eſt dans l'obligation d'approcher de ce Sacrement que Jeſus-Chriſt a inſtitué pour la réconciliation des pécheurs, c'eſt par là qu'il doit commencer à accomplir le grand précepte de l'A-
1. Cor. c. 12. pôtre : *Probet autem ſeipſum homo :* que l'homme s'éprouve lui-même, & autant qu'il le peut dans cette vie, qu'il s'aſſûre de lui-même. Or il le peut par là, reprend S. Chryſoſtôme ; & moi j'ajoûte, qu'il ne le peut que par là.

Supprimez toutes les paroles inutiles, & con-
Oſée 14. vertiſſez-vous ſolidement : *Tollite verba, & convertimini.* Ainſi parloient les Prophétes, exhortant à la pénitence le peuple de Dieu, & c'eſt, pécheur à qui je parle, le miniſtere dont je m'acquitte aujourd'hui. Vous déteſtez, dites-vous, votre péché, vous y renoncez, du moins le croyez-vous ainſi ; mais peut-être vous flatez vous dans le témoignage que vous vous ren-

dez, & votre contrition prétendue n'eſt rien moins devant Dieu que ce qu'elle vous paroît. Peut-être êtes-vous plus touché de la honte de votre péché, que de ſa malice; du remords & du trouble qu'il vous cauſe, que de l'injure qu'il fait à Dieu; de l'embarras où il vous jette, que de la diſgrace de Dieu qu'il vous attire: ſi cela eſt, contrition toute humaine. Peut-être votre erreur vient-elle de ce que vous confondez les graces de la pénitence, qui ſont en vous, avec la pénitence qui n'y eſt pas; les deſirs de converſion que Dieu vous inſpire, avec votre converſion même, dont vous êtes encore bien éloigné: c'eſt-à-dire, peut-être vous croyez-vous changé & converti, lorſque vous ſouhaitez ſeulement de l'être: ſi cela eſt, contrition apparente. Mais voulez-vous ſortir de cette incertitude? voulez-vous bien connoître ce que vous êtes? *Tollite verba:* ſans vous arrêter aux paroles, toujours équivoques, toujours ſuſpectes, voici la régle que vous devez prendre. Entrons dans le détail; il n'y aura rien qui ne convienne à la Chaire.

Vous êtes un homme du monde, un homme diſtingué par votre naiſſance; mais dont les affaires, ce qui n'eſt aujourd'hui que trop commun, ſont dans la confuſion & dans le deſordre: que ce ſoit par un malheur ou par votre faute, ce n'eſt pas là maintenant de quoi il s'agit. Or dans cet état, ce qui vous porte à mille péchés, c'eſt une dépenſe qui excede vos forces, & que vous ne ſoutenez que parce que vous ne voulez pas vous régler, & par une fauſſe gloire que vous vous faites de ne pas déchoir. Car de là les injuſtices, de là les duretés criantes envers de pauvres créanciers que vous déſolez, envers de

pauvres marchands aux dépens de qui vous vivez, envers de pauvres artisans que vous faites languir, envers de pauvres domestiques dont vous retenez le salaire. De là ces frivoles & trompeuses promesses de vous acquitter, ces abus de votre crédit, & ces chicanes infinies pour éloigner un payement ou pour l'éluder. De là ces dettes éternelles, qui en ruinant les autres, vous damnent vous-même. Retranchez cette dépense, & si vous voulez que je sois bien persuadé de la vérité de votre contrition, ayant peu, passez-vous de peu : ne vous mesurez pas par ce que vous êtes, mais par ce que vous pouvez : ôtez-moi ce luxe d'habits, cette superfluité de train, cette vanité déquipage, cette curiosité de meubles : réduit à la disette & à une triste indigence, supportez-la, mais supportez-la en chrétien, & puisqu'il le faut, faites-vous-en un mérite & une vertu. Sans cela, en vain pleurez-vous votre péché, en vain formez-vous mille repentirs, ou plutôt en vain les témoignez-vous, ces repentirs, ce sont des paroles, & Dieu vous demande des effets : *Tollite verba & convertimini.*

Vous aimez le jeu, & ce qui perd votre conscience c'est ce jeu-là même, un jeu sans mesure & sans régle, un jeu qui n'est plus pour vous un divertissement, mais une occupation, mais une profession, mais un trafic, mais une attache & une passion, mais, si j'ose ainsi parler, une rage & une fureur, un jeu dont on peut bien dire à la lettre, que c'est un abysme qui attire un autre abysme, ou même cent autres abysmes: *Abyssus abyssum invocat.* (*Ps.* 41.) Car de là viennent ces innombrables péchés qui en sont les suites, de là l'oubli de vos devoirs, de là le déréglement de votre maison,

de là le pernicieux exemple que vous donnez à vos enfans, de là la dissipation de vos revenus, de là ces tricheries indignes, & s'il m'est permis d'user d'un terme plus fort, ces friponneries que cause l'avidité du gain ; de là ces emportemens, ces juremens, ces desespoirs dans la perte ; de là souvent, & plus que de la fragilité du sexe, ces honteuses ressources où l'on se voit forcé d'avoir recours ; de là cette disposition à tout, & peut-être au crime, pour trouver de quoi fournir au jeu. Retranchez ce jeu, & parce qu'il est bien plus aisé de le quitter absolument que de le modérer, quittez-le, faites-en une déclaration publique, donnez à Dieu une preuve de la sincérité de votre contrition, en coupant la racine du mal, & pour vous assûrer vous-même que vous ne voulez plus pécher, imposez-vous la loi de ne plus jouer. Sans cela vous aurez beau dire, comme le Publicain de l'Evangile : Seigneur, soyez-moi propice, je reconnois mon péché, votre voix est la voix de Jacob, mais vos mains sont les mains d'Esaü, *Tollite verba, & convertimini.*

Enfin examinez-vous devant Dieu. & juge équitable de vous-même, défait de toute prévention, voyez ce qui sert de sujet au péché ; mais voyez-le, préparé & résolu à n'en excepter rien, à n'en retenir rien dans le sacrifice que vous en devez faire : voilà par où vous connoîtrez si vous êtes pénitent. Attaquer le péché, non en idée, mais en substance, en sapper le fondement & le renverser, c'est ce que saint Paul appelle courir non pas au hazard, mais à dessein d'arriver au terme : *Sic curro, non quasi aërem verberans ;* c'est ce qu'il appelle combattre, non pas en donnant des coups perdus, ni en frappant l'air, mais en faisant tomber l'ennemi 1. Cor. c. 9.

que vous poursuivez, & en remportant sur lui une pleine victoire. Je passe au second principe.

On n'est pas toujours maître de ses pensées ni des premiers mouvemens de son cœur; mais on est toujours responsable de ses actions & de sa conduite; & quand on vient, par exemple, à succomber dans une occasion dangereuse d'où la loi de Dieu nous obligeoit de sortir, mais où, malgré la loi de Dieu, néanmoins l'on est demeuré, on n'a jamais droit alors de dire, je n'ai pû me défendre de ce péché; mais on doit dire, je ne l'ai pas voulu, ou je ne l'ai que très-foiblement & peu sincerement voulu. Appliquez-vous.

Je l'avoue, Chrétiens: un pécheur converti de bonne foi, dans l'état même de sa conversion peut encore avoir des foiblesses, & tout converti qu'il est, il peut déplorer sa misere avec le même sujet & dans le même esprit que S. Paul,
Rom. 7. en disant comme cet Apôtre: *Sentio aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ, & captivantem sub lege peccati*: infortuné que je suis! je sens dans moi-même une loi qui me tient captif sous le joug du péché, & qui combat contre la loi de ma raison. Mais remarquez, dit saint Chrysostôme, réflexion admirable & édifiante pour ceux qui m'écoutent, remarquez que quand saint Paul parloit de la sorte, il protestoit au même tems avec une sainte confiance, qu'il n'avoit rien d'ailleurs à
1. Cor. c. 4. se reprocher; *Nihil mihi conscius sum;* qu'il étoit fidéle à la grace; qu'il marchoit dans la voie du salut, non seulement avec circonspection, mais avec tremblement; qu'il traitoit rudement son corps, qu'il le châtioit & le réduisoit
1. Cor. c. 9. en servitude: *Castigo corpus meum, & in servitutem redigo.* Or ce témoignage de sa fidélité,

de sa vigilance, de son austérité de vie, de son attention sur soi-même, le mettoit à couvert de toute illusion, lorsqu'il se plaignoit de la révolte de ses passions, & qu'il gémissoit dans la douleur de se voir réduit à un état si humiliant : c'étoit une douleur sincere & pleine de bonne foi. Mais le langage hypocrite, c'est de parler comme S. Paul, & de se conduire comme le mondain : le langage hypocrite, c'est de se plaindre de sa foiblesse, & cependant de l'exposer à des tentations où toute la force, toute la vertu même des Saints suffiroit à peine pour résister : le langage hypocrite, c'est de gémir sur la violence de ses passions, & toutefois de se précipiter aveuglément dans des périls où l'on sçait que les passions, même les plus modérées, ne pourroient presque se contenir ; c'est de s'écrier, *Infelix ego homo!* malheur à moi, d'être né si sensuel & si fragile ? & malgré cet aveu, de rechercher, contre l'ordre de Dieu, des occasions où la fragilité, de simple malheur qu'elle étoit, devient un crime, ou du moins la source de tous les crimes. Telle est l'hypocrisie de la pénitence, & c'est par là, mes chers Auditeurs, que vous en devez juger. *Rom.7.*

Vous êtes foible, j'en conviens ; la loi du péché regne en vous, la concupiscence vous domine, vous portez dans vous-même & avec vous-même votre ennemi qui est votre chair : mais voilà pourquoi je prétends que vous vous jouez de Dieu, si dans le moment que vous pleurez votre péché, vous n'en voulez pas retrancher l'occasion. Voilà pourquoi je soûtiens que vous mentez au S. Esprit, & qu'il y a dans votre pénitence une contradiction énorme, si vous confessant foible d'une part,

vous n'en êtes pas de l'autre plus circonspect & plus vigilant. Car avec quel front pouvez-vous dire comme David, en gémissant & en pleurant, j'ai péché contre le Seigneur, *Peccavi Domino*, tandis que vous vous obstinez à ne pas éloigner de vous un danger prochain, où sans commettre d'autre péché, vous péchez déja & contre le Seigneur & contre vous-même, en risquant votre conscience & votre salut? Comment pouvez-vous alléguer à Dieu l'infirmité de votre ame, & vous servir de ce motif pour toucher sa miséricorde, tandis qu'à cette infirmité vous joignez encore l'infidélité & la malignité? Je dis infidélité & malignité, de demander à Dieu qu'il vous guérisse, & de ne vouloir pas vous préserver de ce qui vous tue; de reconnoître que vous êtes malade, & d'agir comme si vous jouissiez d'une pleine santé; d'appeller le ciel à témoin de votre douleur, & de ne vous résoudre jamais, en vertu de cette même douleur, à rien sacrifier ni à vous séparer de rien : n'est-ce pas, encore une fois, vouloir imposer à Dieu & aux hommes?

2. *Reg.* c. 12.

Non, non, mon cher Auditeur, tandis que vous en usez de la sorte, il n'y a dans votre pénitence que dissimulation & que mensonge, & il ne vous est plus permis, en vous plaignant comme saint Paul, de vous appliquer ces paroles, qui ne peuvent vous convenir : *Non quod volo bonum, hoc ago : sed quod odi malum, hoc facio.* Car au lieu que cet homme Apostoliqne étoit inconsolable de ce qu'il ne faisoit pas le bien qu'il vouloit, & de ce qu'il faisoit le mal qu'il ne vouloit pas, par une opposition extrême de vous à lui, tandis que vous persévérez dans l'occasion

Rom. 7.

du péché, vous voulez tout le mal que vous faites, & vous ne voulez nullement le bien que vous ne faites pas. L'efficace de la pénitence consiste donc à sortir généreusement de l'occasion pour vaincre le péché, & non pas à vouloir vaincre le péché en demeurant dans l'occasion, & c'est ici où j'aurois besoin de tout le zéle des Prophétes, pour confondre l'aveuglement & l'endurcissement des pécheurs.

Car voici, Chrétiens, où le relâchement des mœurs nous a conduits. On traite un confesseur d'homme difficile & scrupuleux, on se rebute de lui, & on le quitte, lorsque fidéle à son ministere, il suspend pour ceux qui refusent d'éviter certaines occasions, la grace de l'absolution. Mais quand la suspendra-t-il donc, & quelle preuve plus évidente peut-il avoir de la mauvaise disposition avec laquelle un mondain se présente à ce Sacrement, que de le trouver résolu à retourner toujours dans les mêmes compagnies & à frequenter les mêmes lieux où tant de fois son innocence a fait naufrage? Si jamais il peut & il doit user du pouvoir qu'il a reçu de lier les consciences, n'est-ce pas alors? il voit, & vous le voyez vous-même, que l'affreuse continuité de tant de rechutes roule uniquement sur une occasion que vous lui marquez, & il ne peut gagner sur vous de vous en detacher : s'il consentoit malgré cet obstacle, à vous délier & à vous absoudre, bien loin que vous dussiez louer sa lâche condescendance & l'approuver, n'en seriez-vous pas scandalisé, ou ne devriez-vous pas l'être? & de dispensateur qu'il est des mysteres de Dieu, n'en deviendroit-il pas le dissipateur?

A Dieu ne plaise, Chrétiens, que je prétende

par là autoriser les sévérités indiscrettes que l'on voudroit quelquefois, & peut-être sans fondement, imputer aux ministres de Jesus-Christ dans l'administration de la pénitence; mais à Dieu ne plaise aussi que j'autorise jamais les dangereuses & criminelles facilités de quelques ministres à ce divin tribunal. Or y en auroit-il jamais eu de plus dangereuse & même de plus criminelle que de réconcilier & d'admettre à la participation des Sacrements un pécheur obstiné à ne pas sortir de certaines occasions? Ce sont, dites-vous, des occasions qu'il n'est pas en votre pouvoir de quitter; & moi je réponds, que vous les quitteriez dès aujourd'hui, si de là dépendoit l'avancement de votre fortune temporelle, & si par là vous sauviez tel & tel intérêt que vous avez à ménager dans le monde. Ces occasions, ajoutez-vous, sont des liens que vous ne pouvez rompre sans éclat, & par conséquent sans scandale; & moi je vous dis que le grand scandale est de ce que vous ne les rompez pas, & que scandale pour scandale, s'il étoit vrai que vous en fussiez réduit là, encore vaudroit-il mieux essuyer le scandale salutaire qui fait cesser le péché & qui sauve votre ame, que de soûtenir, comme vous faites, le scandale mortel qui vous perd & qui est le surcroît du péché même.

Mais Dieu dans ces occasions me protégera, & j'ai en lui cette confiance. Confiance réprouvée, dit S. Chrysostôme, qui n'aboutit qu'à tenter Dieu & qu'à fomenter l'impénitence de l'homme; confiance outrageuse à Dieu, & qui ne sert qu'à endurcir le pécheur. Ah! mon Dieu, que ne prêche-t-on éternellement cette vérité? que ne la prêche-t-on, & à tems, & à

contre-tems ? que ne la prêche-t-on par tout & sans égard, puisque c'est de là que dépend la conversion, la réformation, la sanctification du monde chrétien ! Quoi qu'il en soit, mes chers Auditeurs, ne comptez pas sur votre pénitence, & quelque fervente qu'elle vous paroisse d'ailleurs, tenez-la pour vaine, si elle ne va, non plus seulement à retrancher la matiere & la cause du péché, mais encore à réparer les effets du péché. C'est la seconde Partie.

COmme il est évident que la pénitence est une partie de la justice, & que c'est ainsi que les Peres de l'Eglise nous ont fait concevoir cette vertu, l'ayant toujours considérée comme une volonté sincere dans le pécheur, de se faire justice à lui-même, de la faire à Dieu, & pour rendre à chacun ce qui lui est dû, de la faire encore au prochain, si le prochain a éte offensé ; il s'ensuit qu'une des principales fonctions de la pénitence chrétienne, est de réparer les effets du péché. Mais supposant l'indispensable & l'incontestable nécessité de cette réparation, il s'agit, mes chers Auditeurs, d'en bien comprendre l'étendue, parce que c'est de là que dépend l'exacte mesure de la pénitence. Or pour cela je m'attache à deux importantes maximes de l'Ecriture, qui doivent corriger en nous deux des plus visibles & des plus dangereux abus à quoi nous soyons sujets, lors même que nous voulons retourner à Dieu, & dans le projet & le plan de conversion que nous nous formons. Voici une instruction bien solide, & dont je vons prie de profiter. II. PART.

Premiere maxime : pour se convertir effica-

cement à Dieu, il ne suffit pas de faire pénitence, mais il faut faire de dignes fruits de pénitence. C'est ce que prêchoit Jean-Baptiste, cet homme envoyé de Dieu pour préparer au Seigneur un peuple parfait : c'est ce qu'il enseignoit aux Juifs qui venoient l'entendre dans le desert; & qui se présentoient à lui pour être baptisés : c'est la conclusion qu'il tiroit, & qu'il leur adressoit à tous, quand il leur disoit avec ce zéle
Luc. c. 3. & cet esprit d'Elie dont il étoit rempli : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ.* Car, comme remarque saint Gregoire Pape, par là ce divin Précurseur déclaroit que les fruits de la pénitence doivent être distingués de la pénitence même, comme la substance de l'arbre l'est de ses fruits. Par là il leur donnoit à connoître que la pénitence ne se réduit pas uniquement à pleurer les péchés passés, mais à se mettre en état de ne les plus commettre dans l'avenir :
Gregor. Magn. *Transacta flere, & illa deinceps non committere;* que pleurer les péchés passés, & même y renoncer pour toute la suite de la vie, c'est le fond & comme la racine de la pénitence; mais qu'il doit naître de là des fruits de grace & de salut sans lesquels la pénitence ne peut être qu'un arbre stérile & exposé à la malédiction. Par là il accomplissoit dignement son ministere, soit à l'égard des pécheurs endurcis, en les obligeant à faire pénitence, soit à l'égard des pécheurs pénitens, en leur apprenant à faire de
Ibid. dignes fruits de pénitence : *Atque ita generalem omnibus exhibebat doctrinam : non pœnitentibus, ut pœnitentiam agerent; pœnitentibus, ut dignos pœnitentiæ fructus facerent.*

Or quels sont encore une fois ces fruits salutaires, ces fruits de pénitence? les voici : réparer

les pernicieux effets du péché par des œuvres directement contraires au péché même, selon ses différentes espéces. Je m'explique. Réparer les effets de l'usurpation ou d'une possession injuste, par la restitution ; réparer les effets de la médisance ou de la calomnie, par le rétablissement de l'honneur & de la réputation ; réparer les effets de l'emportement & de l'outrage, par l'humilité de la satisfaction ; réparer les effets de l'inimitié & de la haine, par la sincérité de la réconcilation. Voilà, dit S. Gregoire, les dignes fruits, les fruits proportionnés, les fruits nécessaires, les fruits non suspects de la pénitence. Tout ceci est essentiel : écoutez-moi.

Dignes fruits de pénitence, parce qu'il faut pour les produire que le pécheur fasse des efforts, dont il n'y a que la vraie pénitence, je veux dire que la pénitence surnaturelle, & même la plus surnaturelle, qui soit capable. En effet, par quel autre motif que celui d'une pénitence très-parfaite & toute surnaturelle, un riche avare pourra-t-il se résoudre à rendre un bien qu'il a injustement acquis ou injustement retenu, mais dont il ne peut plus se dépouiller sans décheoir du rang où il est, & dont la restitution lui devient par là quelque chose de plus triste & de moins supportable que la mort même ? Par quel autre motif un homme hautain & fier pourra-t-il gagner sur lui de faire des démarches humiliantes pour satisfaire, aux dépens de son orgueil, à ceux qu'il a offensé ? & s'il est offensé lui-même, par quel autre motif lui persuadera-t-on d'étouffer le ressentiment de l'injure qu'il a reçue, & de se réconcilier de bonne foi avec son plus mortel ennemi ? Ce ne

peut être là, Seigneur, que l'ouvrage de votre main, & un tel changement ne peut venir que de vous ; la vertu de l'homme ne va point jusques-là ; il faut non seulement que votre grace vienne à son secours, mais la plus puissante de vos graces ; il faut qu'elle lui fasse concevoir & enfanter ces résolutions héroïques, & sans elle, l'esprit corrompu du monde les feroit immanquablement avorter. C'est par cette grace, ô mon Dieu, que vous triomphez des cœurs les plus rebelles & les plus durs ; c'est par elle que les hommes les plus violents & les plus féroces deviennent doux & traitables comme des agneaux ; par elle que l'usurpateur du bien d'autrui consent à se dessaisir de tout ce qui ne lui appartient pas, & quelquefois même encore de ce qui lui appartient, en rendant, comme Zachée, non seulement au double, mais audelà. Et si vous daignez aujourd'hui, Seigneur, donner bénédiction à ma parole, qui est la vôtre, c'est par un effet de cette pénitence victorieuse que l'on verra peut être dans ce saint tems, des miracles qu'on n'espéroit plus, mais dont vos serviteurs vous béniront, & qui édifieront plus votre Eglise que les miracles même par où elle s'est établie ; je veux dire, des injustices réparées, des calomnies rétractées, des querelles pacifiées, des inimitiés éteintes, des cœurs réunis : dignes fruits, puisque le Saint-Esprit en est l'auteur, & que ce sont évidemment ceux que saint Paul appelle fruits de lumiere, fruits de bonté, de justice, de vérité : *Fructus enim lucis est in omni bonitate, & justitia, & veritate.* *Ephes. c. 5.*

Fruits proportionnés ; à quoi ? à l'offense. Autrement, la pénitence est non seulement

défectueuse, mais odieuse, non seulement réprouvée de Dieu, mais condamnée même du monde; car le monde même veut ici de la proportion. Vous vous êtes enrichi aux dépens de la veuve & de l'orphelin, & vous vous en croyez quitte pour quelques bonnes œuvres, dont ni l'orphelin ni la veuve ne profiteront: vous avez déchiré la réputation de votre frere, & sans qu'il vous en coûte rien de plus, vous vous contentez de vous acquitter envers lui des simples devoirs d'une charité commune: vous avez, pour perdre votre ennemi, exagéré & inventé, & toute votre pénitence se termine à gémir devant Dieu & à prier. Priere exécrable, dit le Sage; & moi appliquant cette expression à mon sujet, je dis, pénitence exécrable, parce que celui qui la fait, en la faisant même, ne veut pas écouter la loi ni l'accomplir. C'est la raison qu'en apporte le Saint-Esprit: *Qui declinat aures suas ne audiat legem, oratio ejus fiet execrabilis.* Non, non, mon cher Auditeur, il n'en va pas comme vous le pensez: dans l'ordre inviolable & indispensable que Dieu a établi, la médisance ne se répare point par la priere, ni l'injustice par l'aumône: pour avoir devant Dieu le mérite d'une pénitence efficace, il y faut observer les proportions prescrites par le droit divin, & au lieu de se faire une pénitence selon son goût, ou même selon sa dévotion, il faut se faire une dévotion & une pénitence selon les régles de la droite conscience. Or jamais une conscience droite ne vous permettra de rendre précisément à Dieu ce que vous avez enlevé au prochain, ni d'appliquer à la charité ce que vous devez à la justice: à Dieu, vous dira-t-elle, ce qui est à Dieu, & à César, ce qui

Prov. c. 28.

eſt à Céſar. Voilà la loi éternelle & invariable qu'elle vous oblige à ſuivre.

Fruits néceſſaires ; car en vain imaginerons-nous des tempéramens & des accommodemens, des explications & des tours, malgré tous les tours & toutes les explications, malgré tous les accommodemens & tous les tempéramens, il en faudra toujours revenir à la déciſion de ſaint Auguſtin, contre laquelle, ni la cupidité, ni l'iniquité, ni le relâchement de la morale, ni la corruption des uſages du monde ne preſcriront jamais. Si pouvant reſtituer un bien dont la conſcience eſt chargée, vous refuſez de le rendre, quelque témoignage que vous puiſſiez donner d'un cœur contrit & pénitent, vous contrefaites la pénitence, mais vous ne la faites pas : *Non agitur pœnitentia, ſed fingitur*. Et ſi c'eſt véritablement & ſincérement que vous la faites, pourſuit ce ſaint Docteur, le péché ne vous eſt pardonné qu'à condition que le dommage ſera réparé : *Si autem veraciter agitur, non remittitur peccatum niſi reſtituatur ablatum.* Or ce qui eſt vrai des biens de fortune, l'eſt également de l'honneur. Allez tant qu'il vous plaira aux pieds des Prêtres confeſſer votre injuſtice, proſternez-vous, humiliez-vous, accuſez-vous ; ſi cependant vous ne prenez pas & ne voulez pas prendre les meſures convenables pour rétablir ce que vous avez détruit, ou en ſuppoſant ce qui ne fut jamais, ou en révélant ce qui devoit être éternellement caché dans les ténébres, & ce qui l'auroit été ſans la malignité de votre cœur ou ſans l'indiſcrétion de votre langue, qu'eſt-ce que votre pénitence ? un phantôme, rien davantage. Que dis-je ? c'eſt un crime, c'eſt

Auguſt.

Idem.

un sacrilége : *Non remittitur peccatum nisi restituatur ablatum.*

Fruits certains & non suspects. En effet, on ne soupçonnera jamais un pécheur qui veut bien se soumettre à cette réparation, de n'être pas solidement converti : c'est un gage dont les censeurs même les plus rigides, je veux dire, dont les confesseurs les plus séveres ne sont pas en droit de se défier. Dans tous les autres fruits de la pénitence, il peut y avoir de l'ostentation & de l'hypocrisie ; mais ici, ni l'hypocrisie, ni l'ostentation n'est point à craindre. Car il n'arrive gueres qu'un homme se détermine à quelque chose d'aussi mortifiant qu'il l'est, de rendre ce qu'il pourroit garder, ou de se dédire de ce qu'il a témérairement & faussement avancé, quand il n'est converti qu'en apparence : il faut l'être en effet pour se condamner ainsi soi-même, & pour ne se faire nulle grace. La pénitence alors ne peut donc être douteuse. Non pas après tout qu'on ait une assûrance entiere de son état : personne, dit le Sage, ne sçait s'il est digne de haine ou d'amour, c'est un des secrets que Dieu s'est réservés pour nous obliger à vivre dans une dépendance plus absolue de sa grace. Mais de toutes les marques à quoi l'on peut reconnoître les vrais pénitents, la plus infaillible c'est sans contredit cette généreuse réparation des effets & des suites du péché : réparation qui remet le calme dans une ame, réparation qui nous affranchit des remords de la conscience, réparation qui nous fait goûter cette bienheureuse paix où consiste, selon Tertullien, la félicité du pécheur justifié : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ.*

Mais, Chrétiens, quelle eſt l'illuſion de notre ſiécle ? Au lieu de juger de la pénitence par ces fruits, qui ſont à toute épreuve, on en veut juger par des pratiques très-équivoques, & qui ſouvent ont plus d'éclat que de ſolidité. Voici ma penſée. On voudroit voir, comme autrefois, les pécheurs humiliés ſous la cendre, couverts de cilices, exténués de jeûnes : beaux dehors, mais du reſte; dehors trompeurs, ſi cependant & avant toutes choſes on ne les oblige pas à ſatisfaire aux devoirs naturels de la charité & de la juſtice. Ces loix de police & de diſcipline, que l'Egliſe dans la ſuite du tems a trouvé bon de mitiger, on les voudroit encore dans toute leur rigueur, & je les y voudrois moi-même ; mais à cette condition eſſentielle, que d'abord ces loix fondamentales, ces loix capitales, dont jamais ni l'Egliſe ni Dieu même n'ont diſpenſé, fuſſent obſervées ; & c'eſt à quoi l'on ne penſe pas ; cela veut dire que, par un eſprit Phariſaïque, on s'attache à l'écorce de la pénitence, tandis qu'on en laiſſe les fruits.

Seconde maxime de l'Ecriture : il ne ſuffit pas, dit S. Paul, de faire le bien devant Dieu, pour glorifier Dieu, il faut encore le faire devant les hommes pour édifier les hommes :
2. Cor. *Providentes bona, non ſolùm coram Deo, ſed*
c. 8. *etiam coram hominibus*. Ainſi parloit l'Apôtre ; & je dis par la même régle : il ne ſuffit pas de faire pénitence devant Dieu, il faut encore la faire devant les hommes. On la fait devant Dieu, en reconnoiſſant ſon péché ; mais on la fait devant les hommes, en réparant le ſcandale du péché, & en ôtant même juſqu'aux apparences de péché. Sans cela, c'eſt la déci-

ſion

ſion expreſſe de Saint Thomas & de tous les autres Théologiens après lui, ſans cela point de pénitence.

Que ne puis-je, mes chers Auditeurs, vous faire comprendre ce point de morale dans toute ſon étendue & dans toute ſa force! il faut que la pénitence répare le ſcandale du péché: car malheur à nous, ſi nous tombions dans l'erreur des héréſiarques, qui corrompant la loi de Dieu, ſous ombre de la réformer, réduiſent toute la pénitence à ne pécher plus: malheur à nous, ſi renouvellant au moins par nos actions & par nos mœurs, le dogme impie de Luther, nous venions à nous perſuader que tout le myſtere de notre juſtification fût compris dans ces paroles du Fils de Dieu mal entendues, quand il dit à cette femme adultere: allez, & ne commettez plus la même faute; *Vade, & jam amplius noli peccare;* Joan. 8. enſorte que ce fût aſſez pour une ame criminelle, de dire, j'ai quitté mon péché, ſans qu'il lui en coûtât davantage. Plus vaine peut-être, reprend S. Gregoire, du témoignage qu'elle ſe rend de ne plus pécher, qu'elle n'eſt humble du ſouvenir d'avoir péché, ou tranquille & contente d'elle-même, parce que ſon péché n'eſt plus, & prétendant à tous les droits de l'innocence des juſtes, ſans participer à l'humiliation des pécheurs. Abus, dit ce grand Pape, le ſcandale du péché eſt une partie du péché, & tandis que le ſcandale n'eſt point réparé, quoique le péché ceſſe, ou pour parler plus clairement, quoique vous ceſſiez de le commettre, il n'eſt point abſolument détruit. Il faut donc que la pénitence après avoir pourvû à l'un s'applique à l'autre, & parce qu'elle ne le peut faire qu'aux dépens du

pécheur même, regle admirable de Saint Augustin, il faut, si c'est une pénitence efficace, qu'elle abolisse le péché dans la personne du pécheur, & qu'elle confonde le pécheur pour anéantir le péché : autrement, poursuit ce Pere, quel exemple tirera le prochain de votre conversion ? Et s'il est vrai que votre péché ait eu les suites funestes que vous déplorez vous-même, s'il est vrai qu'en vous égarant vous en ayez égaré tant d'autres, n'est-il pas de l'ordre, que vous serviez à les ramener ? & n'est-ce pas une justice, que vous leur rendiez ce que vous leur avez fait perdre, en les édifiant par votre pénitence autant que vous les avez scandalisés par les déréglements de votre vie ?

Cependant, Chrétiens, ce n'est guere ainsi que l'on raisonne dans le siécle ; & n'est-il pas plein de ces ames mondaines, qui jugeant selon les desirs de leur cœur, malgré tous les oracles du Saint-Esprit, se font une prudence, mais une prudence charnelle, de sauver du débris tout ce qu'elles en peuvent sauver, de se réserver, dans l'état même de leur prétendue pénitence, tout ce qui peut servir, ou de ressource, ou de consolation à leur amoar propre, tous les agréments de la société, tout l'éclat de la prospérité, tout le luxe & le faste de la vanité, en un mot, tout l'extérieur du péché ? Qui, non contentes de paroître toujours telles qu'elles ont été & par conséquent de l'être toujours, puisqu'il n'est presque pas possible dans la pratique de séparer l'un de l'autre, & de retenir les apparences du péché, sans en conserver le fonds, qui, dis-je, non contentes de tenir toujours au dehors la même conduite, & de suivre le même train de vie, veulent en-

core agir en cela par principes & par raison ? Or c'est à ces ames préoccupées & séduites que j'aurois bien aujourd'hui à représenter les conséquences de cette erreur, en leur opposant la vérité que prêche : car est-ce ainsi, leur dirois-je, avec tout le zele que Dieu m'inspire pour leur salut, est-ce ainsi que tant de fameux pénitents se sont convertis, quand touchés de l'esprit de Dieu, ils sont entrés dans la voie de la pénitence ? est-ce ainsi qu'ils y ont marché ? L'humilité, l'austérité, la retraite, n'est-ce pas le parti qu'ils ont généreusement & hautement embrassé ? Comment dans l'ancienne loi les Achab les Nabuchodonosor ont-ils paru devant Dieu & devant les hommes ? Ne se sont-ils pas montrés, ou plutôt n'ont-ils pas cherchés à se montrer sous le sac, & en posture de suppliants, pour rétablir par une déclaration authentique ce qu'ils avoient détruit par leurs exemples scandaleux ? A quoi se sont condamnés tant de pécheurs revenus à Dieu dans la loi de grace ? où se sont-ils confinés, dans des solitudes, dans des déserts, dans des monasteres, faisant un divorce éclatant avec le monde, & sans écouter le sang & la chair, se croyant obligés d'édifier le monde par leur renoncement même au monde : aurions-nous des Thaïs & des Pelagies, si illustres par leur pénitence, si cette maxime n'avoit pas passé pour constante dans notre religion ? Quoi donc, ces Saints se trompoient-ils ? étoit-ce ignorance dans eux, ou folie, se chargeoient-ils inutilement d'un joug qu'ils ne devoient pas porter ? ne connoissoient-ils pas les voies de Dieu ? & est-ce à nous seuls qu'il les a révélées ?

Ah ! Chrétiens, concluons au contraire,

que puisqu'ils marchoient dans des voies droites & saintes, notre égarement est d'en vouloir prendre de plus spacieuses & de plus larges, mais directement opposées au terme où la vraie pénitence doit nous conduire. Apprenons comme eux à faire cesser, non seulement le mal mais les apparences du mal, & pour cela ne nous contentons pas de craindre Dieu, mais respectons encore le monde; car le monde tout profane qu'il est, mérite quelquefois d'être respecté, & il ne le mérite jamais mieux que lorsqu'il condamne jusqu'aux apparences du péché, que lorsqu'il s'en scandalise, que lorsqu'il nous en fait des crimes : si le monde nous paroît en cela un censeur sévere, édifions-nous de sa censure & de sa sévérité; s'il est injuste, profitons de son injustice; s'il est railleur & médisant, rendons graces à Dieu de ce que sa médisance même sert à nous rendre plus vigilants, plus réguliers, plus chrétiens. Bénissons le Ciel de ce que le monde au milieu de sa corruption, a encore ce reste de zele pour l'intégrité & la pureté des mœurs, & de ce que le vice n'a pas encore prévalu jusqu'à pouvoir obtenir du monde que le monde l'approuvât; si le monde nous paroît porter sur cela trop loin sa délicatesse, ne nous figurons pas si aisément que le monde ait tort, & mettons plutôt tout le tort de notre part, de ne vouloir pas en croire le monde même dans une chose où le jugement même du monde s'accorde si bien avec le jugement & la loi de Dieu; ne respectons pas seulement les sages & les forts, mais aussi bien que l'Apôtre, les imprudents & les foibles; abstenons-nous comme lui, non-seulement de ce qui est criminel & illicite, mais

de ce qui nous semble innocent & permis. Pourquoi aurions-nous dans notre conduite plus de liberté que Saint Paul? Enfin evitons tout ce qui donne lieu au discours du monde, tout ce qui fonde le jugement téméraire, tout ce qui autorise & qui favorise le péché, tout ce qui l'autorise dans autrui, & tout ce qui le favorise dans nous; par là nous rendrons notre pénitence efficace; & après avoir retranché la matiere & la cause du péché, après avoir réparé les suites & les effets du péché; il ne nous reste plns qu'à nous assujettir aux remedes du péché. C'est le sujet de ma derniere partie.

CE n'est pas sans raison que les Peres ont considéré le péché, sur tout quand l'habitude en est formée, comme une dangereuse maladie que la pénitence avoit à combattre, & contre laquelle il étoit nécessaire qu'elle employât les plus souverains remedes. En effet, dit Saint Chrysostome, de là dépend la destinée ou bienheureuse ou malheureuse du pécheur: bienheureuse, si touché du zele de son salut, il se résout à user de ces remedes salutaires que lui prescrit la pénitence; malheureuse, si le dégoût qu'ils lui causent, lui en donnent de l'horreur, & si la répugnance qu'il sent à se vaincre, les lui fait rejetter: car il n'y a, ajoûte ce Pere, que des phrénétiques, qui frappés d'un aveuglement encore plus déplorable que leur mal même, refusent de s'assujettir à ce qui les doit infailliblement guérir. Convenons donc, mes chers Auditeurs, de deux obligations bien essentielles que la loi de Dieu nous impose, & qui regardent les deux sortes de remedes que III. PART.

nous devons prendre contre le péché ; ceux-là pour nous en garantir, & ceux-ci pour nous en punir ; ceux-là pour n'y plus tomber, & ceux-ci pour l'expier ; les premiers, remedes préservatifs, & les seconds, si je puis ainsi parler, remedes correctifs, & par un simple usage des uns & des autres, mettons-nous en état, si-non d'être absolument assurés de notre pénitence, au moins d'en avoir une certitude morale, & d'être bien fondés à croire qu'elle nous a fait rentrer en grace avec Dieu, & qu'elle nous y doit conserver.

Il n'y a personne, & ceci regarde la premiere obligation ; non, Chrétiens, il n'y a, j'ose le dire, personne qui, par les différentes épreuves qu'il en a faites, pour peu qu'elles ayent été ou accompagnées ou suivies de réflexion, n'ait reconnu ce qui peut la préserver du péché, & ce qui est propre à le maintenir dans l'ordre : je défie les ames les plus volages & les moins attentives à leur conduite, de n'en pas demeurer avec moi d'accord ; car enfin, quelque dissipé, quelque inconsidéré, quelque emporté même, & quelque aveuglé que soit un pécheur, il ne l'est jamais tellement, que dans le cours de ses passions les plus déréglées, il n'observe encore malgré lui ses pas, ou plutôt ses égarements & ses chutes, & que dans ses chutes, pour griéves qu'elles soient, il ne se rende souvent au fond de son cœur ce témoignage secret : si j'usois de telle & de telle précaution, le péché n'auroit plus tant d'empire sur moi, & je pourrois même entierement par là le prévenir & l'arrêter. Or je dis, mes Freres, que la preuve convaincante d'une sincere conversion est de prendre dans la voie de Dieu ces précau-

tions néceſſaires, de ſuivre ſur cela ſes vues particulieres & ſes connoiſſances, d'être ſur cela fidéle à ſoi-même, de s'écouter ſoi-même, & de ne rien négliger de tout ce qu'on juge avoir plus de vertu pour nous ſoutenir & pour nous défendre.

Ainſi, mon cher Auditeur, vous avez cent fois éprouvé que le plus certain & le plus puiſſant préſervatif contre la cupidité & l'amour du plaiſir qui vous domine, eſt l'application & le travail; qu'aſſidu à un exercice qui attache l'eſprit & qui le fixe, vous vous conſervez ſans peine ou avec beaucoup moins de peine, dans l'innocence, & que tandis que vous jours étoient, comme parle le Prophéte, des jours pleins, c'eſt-à-dire, des jours pleinement & utilement employés, le péché ne trouvoit nulle entrée dans votre cœur; vous le ſçavez : cependant vous aimez le repos & la tranquillité, votre penchant vous porte à une vie oiſive & molle, & ce fond de pareſſe qui vous eſt naturel & que vous entretenez, vous éloigne de tout ce qui gêne l'eſprit & qui captive les ſens. En quoi conſiſte par rapport à vous l'efficace de la pénitence? c'eſt à vous prémunir de ce côté-là vous-même contre vous-même; c'eſt à vous occuper, puiſque le grand ſoutien de votre foibleſſe eſt l'occupation; à vous occuper par un eſprit de religion, quand vous n'y ſeriez pas engagés d'ailleurs par d'autres intérêts & d'autres devoirs; à vous occuper par un eſprit de pénitence, car c'eſt une pénitence en effet très-agréable à Dieu; à vous occuper ſans rien rejetter de tout ce qu'il y a de plus pénible & de plus fatiguant dans l'emploi que la providence vous a commis; à vous charger de tout le fardeau, fût-il encore plus peſant, & en duſſiez-vous être accablé. Pour-

quoi ? parce qu'au moins êtes-vous par là réduit à l'état bienheureux de ce solitaire, qui disoit, au rapport de Saint Jerôme, je n'ai pas le loisir de vivre, & comment aurois-je le loisir de pécher ? *Vivere mihi non licet, & quomodo fornicari licebit ?* Bien loin donc d'envisager cette vie laborieuse comme une servitude, rendez graces à Dieu de vous avoir donné dans votre état un moyen si honnête & si raisonnable, si présent & si sûr pour vous détourner du vice, & de vous avoir fait trouver dans votre condition même un remede contre ces passions si vives que fomente l'oisiveté, & que le seul travail peut amortir.

Hieron.

J'en dis autant de vous, qui n'ignorez pas & ne pouvez ignorer à combien de chutes & de rechutes votre fragilité tous les jours vous expose, & quel frein seroit capable de vous retenir ; que contre les plus importunes ou les plus violentes attaques, vous trouveriez dans la fréquente confession un secours toujours prêt & presque toujours immanquable ; que muni du Sacrement & de la grace qui y est attachée, on en est, & plus fort dans les occasions, & plus constant dans ses résolutions ; que plus vous vous en éloignez, plus vous vous affoiblissez, plus vous vous relâchez ; que pour marcher dans la voie du salut avec persévérance, il vous faut un condcteur & un guide, un homme qui vous tienne la place de Dieu, & qui par ses conseils vous affermisse dans le bien ; que l'obligation de recourir à lui & de lui rendre compte de vous-même, est comme un lien qui arrête vos légeretés & vos inconstances ; en un mot, que c'est dans le sacré tribunal & entre les mains de ses ministres, que

Dieu, pour parler avec l'Apôtre, a mis ces armes dont nous devons nous revêtir pour resister & pour tenir ferme au jour de la tentation. Vous en êtes instruit, hélas, & vos propres malheurs ne vous l'ont que trop appris; cependant la confession vous gêne, sur tout la confession fréquente; cette loi que le ministre du Seigneur vous impose de vous présenter à lui de temps en temps, comme au médecin de votre ame, pour lui découvrir vos blessures, vous paroît une loi onéreuse, & vous avez de la peine à vous en faire un engagement; si d'abord vous vous y êtes soumis, si vous l'avez acceptée, vous retractez bientôt votre parole, & vous secouez enfin le joug. Puis-je présumer alors que votre pénitence ait eu cette bonne foi, cette sincérité qui la doit rendre valable devant Dieu? Si cela étoit, dans le besoin pressant où vous vous trouvez, mon cher Auditeur, vous seriez au moins disposé à vouloir guérir, & dans cette disposition vous chercheriez le remede; convaincu par vous-même de son utilité & de sa nécessité, sans attendre qu'on vous l'ordonnât, vous seriez le premier à vous le prescrire; vous accompliriez à la lettre & avec joie la condition que le Prêtre, selon les regles de son ministere, a prudemment exigée de vous, il vous verroit au jour marqué revenir à lui, pour reprendre auprès de lui de nouvelles forces; vous vous feriez même de votre fidélité & de votre exactitude, non-seulement un devoir, mais une consolation. Et que ne fait-on pas tous les jours pour un moindre intérêt? au retour d'une maladie dont vous craignez encore les suites, à quoi ne vous réduisez-vous pas? de quoi ne

vous abstenez-vous pas? Est-il régime, si rebutant, si mortifiant que vous ne suiviez dans toute sa rigueur, & tel qu'il vous est prescrit? Avez-vous de la foi, si, lorsqu'il s'agit de votre salut, vous tenez une conduite toute opposée? & raisonnez-vous en chrétien, si vous n'observez pas pour votre ame ce que vous observez avec tant de soin, & même avec tant de scrupule, pour votre corps?

Achevons, & disons un mot de la seconde obligation. Pour se convertir efficacement, il ne suffit pas de se préserver du péché, en évitant de le commettre, il faut l'expier après l'avoir commis, il faut exercer contre soi-même cette justice vindicative que Dieu exercera un jour contre le pécheur impénitent : or voici, mes chers Auditeurs, le dernier desordre qui dans la plûpart des Chrétiens rend la pénitence inutile & sans effet. Quelque usage que nous fassions du Sacrement de la Pénitence, nous ne nous corrigeons pas, parce qu'à mesure que nous péchons, nous ne nous punissons pas, &, sans en chercher d'autre raison nous vivons des années entieres dans l'iniquité, parce que notre amour propre nous inspire la molesse, & qu'ennemi d'une vie austere, il nous entretient dans l'habitude d'une malheureuse impunité.

Si le châtiment du péché, je dis le châtiment volontaire, à quoi, comme arbitres & juges dans notre propre cause, nous nous condamnons, & qui est proprement par rapport à nous ce qui s'appelle pénitence; si le châtiment du péché suivoit de près le péché même, si nous avions assez de zele pour ne nous rien pardonner, si malgré notre délicatesse, autant de fois que nous oublions nos devoirs & pour chaque infi-

délité où nous tombons, nous avions le courage de nous imposer une peine & de nous mortifier, j'ose le dire, Chrétiens, il n'y auroit plus de vice qu'on ne déracinât, ni de passion qu'on ne surmontât.

Je ne prétends point pour cela que la pénitence soit une vertu servile, & qu'elle n'agisse que par la crainte; car on peut, dit S. Augustin, se punir par amour, on peut se punir par zele de sa perfection, on peut se punir pour venger Dieu, on peut se punir pour se régler soi-même, & si c'est par crainte que l'on se punit, on peut se punir par une crainte filiale & qui procéde de la charité, en s'obligeant pour rentrer en grace avec Dieu, & pour lui payer le juste tribut d'une satisfaction qui l'honore, à faire telle ou telle œuvre de piété, à pratiquer telle ou telle austérité, à se retrancher tel ou tel plaisir permis, à se priver de telle ou de telle commodité.

Aussi quand l'Eglise autrefois punissoit par des peines canoniques & proportionnées chaque espece de péché, elle ne croyoit pas ôter par là aux fideles cet esprit d'adoption qu'ils avoient reçu dans la loi de grace, ni leur imprimer cet esprit de servitude qui avoit régné dans l'ancienne loi : son intention en observant cette sévérité de discipline, étoit de soûtenir les uns & de ramener les autres, de seconder les efforts de ceux-ci dans leur conversion, & de maintenir ceux-là dans une sainte persévérance. Telles étoient les vues de l'Eglise; & Dieu bénissant sa conduite, l'on voyoit de là tant de chrétiens conserver sans peine la grace de leur baptême, & l'on ne pouvoit douter de la pénitence & de la douleur de ceux qui

l'avoient perdue, quand pour un seul péché mortel ils jeûnoient des années entieres, & se soumettoient sans résistance à des exercices aussi laborieux qu'humiliants. L'innocence florissoit alors, & la pénitence étoit exemplaire, parce le péché n'étoit point impuni; mais aujourd'hui l'on en est quitte, & l'on en veut être quitte à bien moins de frais; & que s'ensuit-il? c'est qu'aujourd'hui l'on péche beaucoup plus hardiment, que l'on demeure dans son péché beaucoup plus tranquillement, que l'on s'en repent beaucoup plus foiblement, que l'on y renonce beaucoup plus rarement, & que presque toutes nos pénitences sont vaines, ou du moins très-suspectes. Ces peines prescrites par l'Eglise ont été modérées, & dès là l'inondation des vices a commencé. dès là la discipline s'est énervée, dès là le christianisme a changé de face, tant il est vrai que le pécheur a besoin de ce secours, & qu'il ne faut point compter qu'il soit pleinement converti, tandis qu'abandonné à lui-même & à sa discrétion, disons plutôt à sa lâcheté, il n'aura que l'indulgence pour lui-même, & ne cherchera qu'à s'épargner.

Or faisons maintenant, Chrétiens, ce que faisoit l'Eglise dans les premiers siecles, entrons dans les mêmes sentimens, remplissons-nous du même esprit, conformons-nous aux mêmes pratiques; souvenons-nous que si l'Eglise s'est relâchée en quelque chose sur ce qui concerne l'usage de la pénitence, ç'a été sans préjudice des droits de Dieu, & que là-dessus elle n'a ni voulu ni pu se relâcher en rien; que si elle a consenti à changer quelques regles qu'elle-même avoit établies, elle n'a point touché à l'obligation essentielle de satisfaire à Dieu, qui

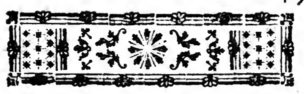
n'eſt pas de ſon reſſort. De là concluons qu'à le bien prendre, cette condeſcendance dans l'Egliſe ne doit point ſervir à autoriſer notre lâcheté, parce qu'il eſt toujours vrai que plus nous nous ménagerons, & moins Dieu nous ménagera, que plus nous nous flatterons, & moins Dieu nous pardonnera, que moins nous nous punirons, & plus Dieu nous punira; car le droit de Dieu, & le même droit ſubſiſtera toujours. Ainſi perſuadés que le péché doit être puni en cette vie ou en l'autre, ou par la vengeance de Dieu, ou par la pénitence de l'homme : *Aut à Deo vindicante, aut ab homine pœnitente ;* n'attendons pas que Dieu lui-même prenne ſoin d'en tirer toute la ſatisfaction qui lui eſt dûe ; prévenons les rigueurs de ſa juſtice, par la rigueur de notre pénitence ; armons-nous d'un ſaint zele contre nous-mêmes, prenons les intérêts de Dieu contre nous-mêmes, vengeons Dieu aux dépens de nous-mêmes ; ſi ceux que Dieu nous a donnés, ou que nous avons choiſis pour medecins de nos ames, ſont trop indulgents, ſuivant l'excellente maxime de S. Bernard, ſuppléons à leur indulgence par notre ſévérité ; s'ils ne ſont pas aſſez rigides ni aſſez exacts, ſoyons-le pour eux & pour nous, puiſque c'eſt perſonnellement de nous qu'il s'agit, & que nous devons plus que tout autre nous intéreſſer pour nous-mêmes : *Si medicus clementior fuerit, tu age pro teipſo.* Appliquons aux maux ſpirituels de nos ames des remedes ſpécifiques, & ſelon la différence des péchés, employons pour les punir des moyens différents ; la retraite & la ſéparation du monde, pour punir la licence des converſations ; le ſilence, pour punir la liberté & l'indiſcrétion de la langue ;

Tertull.

Bernard.

la modeſtie dans les habits & dans l'équipage ; pour punir le luxe ; le jeûne, pour punir les excès de bouche & les débauches ; le renoncement aux plaiſirs innocents, pour punir
Joël. 2. l'attachement aux plaiſirs criminels. *Quis ſcit ſi convertatur & ignoſcat?* Qui ſçait ſi le Dieu des miſéricordes ne ſe convertira pas à nous ? qui le ſçait, ou plutôt qui en peut douter, après la parole authentique qu'il nous en a donnée ? En un mot, mes chers Auditeura, retranchons la cauſe du péché, réparons les effets du péché, aſſujettiſſons-nous, quoiqu'il nous en coûte, aux remedes du péché, & par là nous rentrerons dans le chemin du ſalut & de la gloire, où nous conduiſe, &c.





SERMON
SUR
LA NATIVITÉ
DE
JESUS-CHRIST.

Dixit illis Angelus : Nolite timere, ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo, quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus, in civitate David.

L'Ange leur dit : ne craignez point, car je viens vous annoncer une nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie ; c'est qu'aujourd'hui dans la Ville de David il vous est né un Sauveur, qui est Jesus-Christ. En Saint Luc, chap. 2.

SIRE,

AINSI parla l'Ange du Seigneur ; mais il parloit à des Bergers, c'est-à-dire à des hommes simples, qui éloignés du monde, &

veillant à la garde de leur troupeau, menoient une vie aussi innocente qu'elle étoit pauvre & obscure ; il leur annonçoit un Sauveur, qui né dans une étable venoit honorer leur condition, par le choix qu'il faisoit de leur pauvreté, & qui se dépouillant pour les sauver, de la majesté d'un Dieu, paroissoit dans une crêche, revêtu, non-seulement de la forme d'un homme, mais d'un homme inconnu comme eux, souffrant comme eux, & à l'exception du péché, parfaitement semblable à eux. Je ne m'étonne donc pas s'il leur disoit : *Nolite timere*, ne craignez point ; car qu'auroient-ils pû craindre, demande Saint Chrysostome, dans un mystere où tout les consoloit, dans un mystere où ils ne trouvoient que des sujets de bénir Dieu & de le glorifier, dans un mystere qui leur faisoit connoître le bonheur de leur condition, & qui par là leur rendoit leurs miseres, non-seulement supportables, mais desirables, mais aimables ? je ne m'étonne pas, dis-je, si l'Ange député de Dieu leur tenoit ce langage : *Ecce evangelizo vobis gaudium magnum ;* je vous apporte une grande nouvelle, une nouvelle qui vous comblera de joie ; sçavoir, qu'il vous est né un Sauveur : *Quia natus est vobis hodie Salvator.*

Mais, Chrétiens, dans l'obligation où je suis d'accomplir aujourd'hui mon ministere, & ayant l'honneur de prêcher l'Evangile de Jesus-Christ dans la Cour du plus grand des Rois, il s'en faut bien que j'aie le même avantage que l'Ange du Seigneur : j'annonce aussi bien que lui la naissance du Sauveur du monde, mais je l'annonce à des Auditeurs à qui je ne sçais si elle doit être un sujet de consolation ;

j'annonce un Sauveur humble & pauvre, mais je l'annonce aux grands du monde & aux riches du monde: je l'annonce à des hommes qui, pour être chrétiens de profeſſion, ne laiſſent pas d'être remplis des idées du monde. Que leur dirai-je donc, Seigneur? & de quels termes me ſervirai-je pour leur propoſer le myſtere de votre humilité & de votre pauvreté? Leur dirai-je, ne craignez point? dans l'état où je les ſuppoſe, ce ſeroit les tromper: leur dirai-je, craignez? je m'éloignerois de l'eſprit du myſtere même que nous célébrons, & des penſées conſolantes qu'il inſpire & qu'il doit inſpirer aux plus grands pécheurs: leur dirai-je, affligez-vous, pendant que tout le monde chrétien eſt dans la joie: leur dirai-je, conſolez-vous, pendant qu'à la vue d'un Sauveur qui condamne toutes leurs maximes, ils ont tant de raiſon de s'affliger? Je leur dirai, ô mon Dieu, l'un & l'autre, & par là je ſatisferai au devoir que vous m'impoſez; je leur dirai, affligez-vous, conſolez-vous; car je vous annonce une nouvelle, qui eſt tout à la fois pour vous un ſujet de crainte & un ſujet de joie. Ces deux ſentiments ſi contraires en apparence, mais également fondés ſur le myſtere de Jeſus-Chriſt naiſſant, ſont déja le précis & l'abrégé de tout ce que j'ai à leur dire dans ce diſcours, après que nous aurons imploré le ſecours du Ciel, par l'interceſſion de la plus ſainte & de la plus heureuſe des meres. *Ave Maria.*

C'Etoit la deſtinée de Jeſus-Chriſt, de paroître dans le monde comme un objet de contradiction, & par un ſecret impénétrable de la providence, d'y être tout à la fois & la ruine

Luc. 2. des uns, & la resurrection des autres : *Ecce positus est hic in ruinam & in resurrectionem multorum.* Toute la vie de cet Homme-Dieu n'a été que l'accomplissement & la suite de cette prédiction. Ce n'est donc pas sans raison que je vous ai proposé d'abord sa sainte naissance comme un sujet de crainte & de joie ; de crainte, en le considérant, tout Sauveur qu'il est, comme la ruine des impies & des réprouvés ; & de joie en le regardant comme la résurrection des pécheurs qui se convertissent & qui deviennent les élus de Dieu.

Appliquons-nous, Chrétiens, cette sévérité. Je puis dire que toute l'affaire du salut consiste à bien ménager par rapport à Dieu ces deux sentimens opposés, de joie & de crainte ; & c'est pour cela que David instruisant les grands de la terre, à qui Dieu lui faisoit connoître que cette leçon étoit particulierement nécessaire, leur disoit par une maniére de parler aussi *Ps.* 2. surprenante qu'elle est judicieuse & sensée : *Servite Domino in timore, & exultate ei cum tremore* ; servez le Seigneur, & réjouissez-vous en lui avec tremblement. Pourquoi trembler, dit Saint Chrysostome, si je dois me réjouir en lui ? & pourquoi me réjouir en lui si je dois trembler ? c'est, répond ce saint Docteur, qu'à l'égard de Dieu, & en matiére de salut, l'homme, soit juste, soit pécheur, ne doit point avoir de joie qui ne soit mêlée d'une crainte respectueuse ; ni de crainte, quoique respectueuse, qui ne soit accompagnée d'une sainte joie. Car selon les regles les plus exactes de la religion, il ne nous est point permis de craindre Dieu sans nous confier en lui, ni de nous confier en lui sans le craindre.

Or je prétends, & voici mon dessein ; je prétends que le mystere de la naissance de Jesus-Christ, bien conçu & bien médité, est de tous les mysteres du christianisme le plus propre à exciter en nous, & cette crainte salutaire & cette joie solide & intérieure : je prétends que la vue de ce Sauveur né dans une crêche, nous fournit de puissans motifs de l'un & de l'autre. Motifs de crainte, si vous êtes de ces mondains qui aveuglés par le Dieu du siécle, quittent la voie du salut pour suivre la voie du monde ; motifs de joie, si vous ouvrez aujourd'hui les yeux, & si vous voulez être de ces chrétiens fideles qui cherchent Dieu en esprit & en vérité : motifs de crainte, si comprenant bien pourquoi Jesus-Christ est venu au monde, & de quelle maniére il y est venu, vous reconnoissez l'opposition qu'il y a entre lui & vous ; motifs de joie, si persuadés & confus de l'opposition qui se rencontre entre Jesus-Christ & vous, vous prenez enfin la résolution de vous conformer à lui, & de profiter des avantages que vous donne pour cela même la condition où Dieu vous a fait naître ; selon la différence de ces deux états & de ces deux caracteres, ou craignez, ou consolez-vous. Etes-vous du nombre des mondains ? craignez, parce que ce mystere va vous découvrir des vérités bien affligeantes ; vous le verrez dans la premiere Partie : êtes-vous, ou voulez-vous être du nombre des chrétiens fidéles ? consolez-vous, parce que ce mystere vous découvrira des trésors infinis de grace & de miséricorde ; vous le verrez dans la seconde Partie. Voilà les véritables dispositions avec lesquelles vous devez vous présenter devant la crêche de votre Dieu.

Rendez-vous dociles à sa parole, afin que je puisse aujourd'hui les imprimer bien avant dans vos cœurs, & donnez-moi toute votre attention.

I. PART. C'Est par la crainte du Seigneur que doit commencer le salut de l'homme, & la charité même la plus parfaite ne seroit ni solide ni assurée, si la crainte des jugemens de Dieu ne lui servoit de fondement & de base. C'est donc avec sujet qu'en vous annonçant aujourd'hui le grand mystere du salut, qui est la naissance de Jesus-Christ notre Sauveur, je vous y fais remarquer d'abord ce qui doit exciter en vous cette crainte salutaire, dont voici les puissans motifs, Craignez, hommes du monde, c'est-à-dire, vous qui remplis de l'esprit du monde, vivez selon ses loix & ses maximes, craignez; parce que le Sauveur qui vous est né, dans les idées pratiques, mais chimériques que vous vous en formez, & dans l'usage, ou plutôt dans l'abus que vous faites de sa miséricorde envers vous, tout Sauveur qu'il est, n'est peut-être pour vous rien moins qu'un Sauveur. Craignez, parce que c'est un Sauveur, mais qui peut-être n'est venu que pour votre confusion & pour votre condamnation; craignez, parce que le Sauveur ne pouvant vous être indifférent, du moment qu'il ne vous sauve pas, doit nécessairement vous perdre. Pensées terribles pour les mondains; mais qu'il ne tient qu'à vous; mes chers Auditeurs, de vous rendre utiles & profitables, en les méditant dans l'esprit d'une humble & d'une véritable componction.

C'est, dis-je, un Sauveur qui vous est né;

mais qui dans les fausses idées dont vous êtes prévenus, n'est rién moins qu'un Sauveur pour vous : comprenez ma pensée, & vous conviendrez malgré vous mêmes de cette triste vérité. Car vous voulez qu'il vous sauve, mais vous vous mettez peu en peine qu'il vous délivre de vos péchés : vous voulez qu'il vous sauve, mais vous prétendez qu'il ne vous en coûte rien : vous voulez qu'il vous sauve, mais vous ne voulez pas que ce soit par les moyens qu'il a choisis pour vous sauver. Or tout cela, ce sont autant de contradictions, & pour peu qu'il vous reste de religion, ces contradictions énormes sont les justes sujets qui doivent aujourd'hui vous faire trembler. N'appréhendez-pas que je les grossisse pour vous donner de vaines frayeurs ; mais craignez plutôt que mes expressions ne soient trop foibles pour vous les faire concevoir dans toute leur étendue & dans toute leur force.

Vous voulez que ce Dieu naissant soit pour vous un Dieu Sauveur ; mais au même tems par une opposition de sentimens & de conduite, dont peut-être vous ne vous appercevez pas, vous êtes peu en peine qu'il vous délivre de vos péchés. C'est pour cela néanmoins, & pour cela uniquement qu'il est le Sauveur, & cette qualité par rapport à vous, ne lui appartient ni ne peut lui appartenir qu'autant qu'il vous dégage des passions, des vices, des habitudes qui sont les sources de vos péchés, & dont vous êtes les malheureux esclaves. S'il ne vous en délivre pas ; & si bien loin de souhaiter d'en être délivrés, vous en aimez l'esclavage & la servitude, raisonnez comme il vous plaira, ce Dieu, quoique Sauveur par excellence, n'est

pour vous Sauveur que de nom, & tout le culte que vous lui rendez en ce jour n'est qu'illusion ou hypocrisie.

Il n'y eût jamais de conséquence plus immédiate que celle-là dans les principes & dans les regles du christianisme que vous professez. Vous l'appellerez Jesus, dit l'Ange à Joseph, & pourquoi ? parce qu'il délivrera son peuple des iniquités & des péchés qui l'accablent :
Matt. I. *Vocabis nomen ejus Jesum; ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.* Prenez garde, mes Freres ; c'est la remarque de Saint Chrysostome; il ne dit pas, vous l'appelerez Jesus, parce qu'il délivrera son peuple des calamités humaines sous le poids desquelles il gémit: cela étoit bon pour ces anciens Sauveurs, qui ne furent que la figure de celui-ci, & que Dieu envoyoit au peuple Juif comme à un peuple grossier & charnel. Ce Jesus dont nous célébrons la naissance, étoit destiné pour une plus haute & une plus sainte mission ; il s'agissoit pour nous d'une rédemption plus essentielle & beaucoup plus parfaite ; ces maux dont nous devions être guéris, étoient bien plus dangereux & plus mortels que ceux qui dans l'Egypte avoient affligé le peuple de Dieu; & c'est pour ceux-là, dit S. Chrysostome, qu'il nous falloit un Sauveur. Le voilà venu ; non pas encore une fois pour nous sauver des adversités & des disgraces de cette vie, nous sommes indignes de la profession & de la qualité de chrétiens, si nous mesurons par là sa grace, & si c'est de là que nous faisons dépendre le pouvoir qu'il a de nous sauver; il ne nous a point été promis de la sorte : mais le voilà venu pour nous délivrer de la corruption du

monde, des desordres du monde, des erreurs du monde: le voilà venu pour nous affranchir du joug de nos passions honteuses, de la tyrannie du péché à quoi nous nous sommes assujettis, de la concupiscence de la chair qui nous domine, de l'esprit d'orgueil dont nous sommes possedés, de nos attachemens criminels, de nos haines, de nos aversions, de nos malignes jalousies; car ce sont là nos vrais ennemis, & il n'y avoit qu'un Dieu Sauveur qui nous pût tirer d'une si funeste captivité, aussi est-ce pour cela qu'il qu'il a voulu naître: *Ipse enim salvum faciet populum suum à peccatis eorum.*

Or dites-moi, Chrétiens, est-ce ainsi que vous l'avez entendu, & que vous l'entendez encore? Que chacun s'examine devant Dieu: où est l'ambitieux parmi vous, qui regardant son ambition comme la plaie de son ame, en souhaite de bonne foi la guérison? où est l'impudique & le voluptueux, qui réellement affligé de l'être, desire, mais efficacement & comme son souverain bien, de ne l'être plus? où est l'homme avare & intéressé, qui honteux de ses injustices & de ses usures, déteste sincérement son avarice? où est la femme mondaine, qui écoutant la religion, ait horreur de sa vanité, & pense à détruire son amour propre? De quelle passion, de quelle inclination vicieuse & dominante ce Sauveur vous a-t-il délivrés jusques à présent? A quoi donc le reconnoissez-vous comme Sauveur? & s'il est Sauveur, par où montrez-vous qu'il est le vôtre? quelle fonction en a-t-il faite, & lui avez-vous donné lieu d'en faire à votre égard? Or quand je vous vois si mal disposés, ne serois-je pas prévaricateur si je vous annonçois

ſa venue comme un ſujet de joie ? & pour vous parler en miniſtre fidele de ſon Evangile, ne dois-je pas au contraire vous dire, & je vous le dis en effet, détrompez-vous, & pleurez ſur vous ? pourquoi ? car tandis que poſſedés du monde, vous demeurez en de ſi criminelles diſpoſitions, encore que le Sauveur ſoit né, ce n'eſt point proprement pour vous qu'il eſt nè; diſons mieux, encore que le Sauveur ſoit né, vous ne profitez pas plus de ſa naiſſance que s'il n'étoit pas né pour vous.

Ah! Chrétiens, permettez-moi de faire ici une réflexion bien douloureuſe, & pour vous & pour moi, mais qui vous paroîtra bièn touchante & bien édifiante. Nous déplorons le ſort des Juifs, qui malgré l'avantage d'avoir vû naître Jeſus-Chriſt au milieu d'eux & pour eux, ont eu néanmoins le malheur de perdre tout le fruit de ce bienfait ineſtimable, & d'être ceux-mêmes qui de tous les peuples de la terre ont moins profité de cette heureuſe naiſſance; nous les plaignons, & en les plaignant nous les condamnons; mais nous ne prenons pas garde qu'en cela même leur condition, ou plutôt leur miſere & la nôtre ſont à peu près égales. Car en quoi a conſiſté la réprobation des Juifs? en ce qu'au lieu du vrai Meſſie que Dieu leur avoit deſtiné, & qui leur étoit ſi néceſſaire; ils s'en ſont figuré un autre ſelon leurs groſſieres idées & ſelon les deſirs de leur cœur; en ce qu'ils n'ont compté pour rien celui qui devoit être le libérateur de leurs ames, & qu'ils n'ont penſé qu'à celui dont ils ſe promettoient le rétabliſſement imaginaire de leurs biens & de leurs fortunes; en ce qu'ayant confondu ces deux genres de ſalut,

ou

ou pour parler plus juste, en ce qu'ayant rejetté l'un, & s'étant inutilement flatés de la vaine espérance de l'autre, ils ont tout à la fois été frustrés & de l'un & de l'autre, & qu'il n'y a eu pour eux nulle rédemption. Voilà, dit saint Augustin, quelle fut la source de leur perte : *Temporalia amittere metuerunt, & æterna non cogitaverunt, ac sic utrumque amiserunt.* *August.* Or cela même, mes chers Auditeurs n'est-ce pas ce qui nous perd encore tous les jours ? Car quoique nous n'attendions plus comme les Juifs un autre Messie, quoique nous nous en tenions à celui que le ciel nous a envoyé, n'est-il pas vrai, confessons-le & rougissons-en, qu'à en juger par notre conduite, nous sommes à l'égard de ce Sauveur envoyé de Dieu, dans le même aveuglement où furent les Juifs, & où nous les voyons encore à l'égard du Messie qu'ils attendent, & en qui ils esperent ? Je m'explique.

Nous invoquons Jesus-Christ comme Sauveur, mais nous l'invoquons dans le même esprit que le Juif réprouvé l'invoqueroit, c'est-à-dire nous l'invoquons pour des biens temporels, mais avec une indifférence entiere pour les éternels : *Temporalia amittere metuerunt, & æterna non cogitaverunt.* En effet, sommes-nous dans l'adversité, s'éleve-t-il contre nous une persécution, s'agit-il ou de la fortune ou de l'honneur, c'est alors que nous recourons à ce Dieu qui nous a sauvés, & que nous voulons encore qu'il nous sauve ; mais de quoi ? d'une affaire qu'on nous suscite, d'une maladie qui nous afflige, d'une disgrace qui nous humilie. Voilà les maux qui réveillent notre ferveur, qui nous rendent assidus à la priere,

dont nous demandons non seulement avec instance, mais avec impatience, d'être ou préservés ou délivrés; *Temporalia amittere metuerunt.* Mais sommes-nous dans l'état & dans le desordre d'un péché habituel qui cause la mort à notre ame, à peine nous souvenons-nous qu'il y a un Sauveur tout puissant pour nous en faire sortir; à peine, pour l'y engager, nous adressons-nous une fois à lui, & lui disons-nous au moins avec le Prophéte : hâtez-vous, Seigneur, tirez-moi du profond abysme où je suis plongé. Insensibles au besoin pressant où nous nous trouvons, nous y demeurons tranquilles & sans allarmes : *Et æterna non cogitaverunt.* Que dis-je? bien loin de courir au remede, peut-être le craignons-nous, peut-être le fuyons-nous, peut-être sommes-nous assez pervertis pour nous faire de notre péché même une félicité secrette, pour nous en applaudir au fond de l'ame, pour nous en glorifier. Nous sommes donc alors, quoique Chrétiens, aussi Juifs d'esprit & de cœur que les Juifs même; & dans la comparaison de leur infidélité & de la nôtre, la nôtre est d'autant plus condamnable que nous méprisons un Sauveur, en qui nous croyons; au lieu que les Juifs n'ont péché contre lui que parce qu'ils ne le connoissoient pas, & c'est ce qui doit nous faire trembler.

Notre aveuglement va encore plus loin, Nous voulons que ce Dieu fait chair nous sauve, mais nous prétendons qu'il ne nous en coûte rien. Autre contradiction, & autre sujet de notre crainte; car il n'est Sauveur pour nous qu'à une condition, & cette condition c'est que nous nous sauverons nous-mêmes avec

lui & par lui. Il nous a créés ſans nous, ce ſont les paroles de ſaint Auguſtin que l'on vous a dites cent fois, & dont je voudrois aujourd'hui vous faire pénétrer toute la conſéquence; il nous a créés ſans nous, mais il ne lui a pas plû, & jamais il ne lui plaira de nous ſauver ſans nous. Il veut que l'ouvrage de notre ſalut, ou plutôt que l'accompliſſement de ce grand ouvrage dépende de nous, & que ſans nous en attribuer la gloire, nous en partagions avec lui le travail. Comme Sauveur, il eſt venu faire pénitence pour nous, mais ſans préjudice de celle que nous devons faire nous-mêmes & pour nous-mêmes. Comme Sauveur, il a prié, il a pleuré, il a mérité pour nous; mais il veut que nos prieres jointes à ſes prieres, que nos larmes mêlées avec ſes larmes, que nos œuvres ſanctifiées par ſes œuvres, achevent en nous cette rédemption dont il eſt l'auteur, & dont ſans nous il ne ſeroit pas le conſommateur. Comme Sauveur, il s'eſt fait, dans la créche, notre victime, & il a commencé dès lors à s'immoler pour nous, mais il veut que nous ſoyons prêts à nous immoler avec lui; & il le veut tellement, il a tellement fait dépendre de là l'efficace & la vertu de ſon ſacrifice par rapport à notre ſalut, que tout Sauveur qu'il eſt, remarquez ceci, c'eſt-à-dire, que tout diſpoſé qu'il eſt en notre faveur, que quoiqu'il nous ait aimés juſqu'à ſe faire homme pour nous, malgré tout ſon amour, malgré tout ce qu'il lui en coûte pour naître parmi nous & comme nous, il conſent néanmoins plutôt, que nous périſſions, plutôt, que nous nous damnions, plutôt, que nous ſoyons éternellement exclus du nombre de ſes prédeſtinés, que de nous ſauver de cette

rédemption gratuite telle que nous l'entendons; parce que sous ombre d'honorer sa grace, en lui attribuant notre salut, nous ne la ferions servir qu'à fomenter nos desordres.

Il faut donc, & il le faut nécessairement, que pour être sauvés il nous en coûte, comme il lui en a coûté. C'est la loi qu'il a établie. Loi que saint Paul observoit avec tant de fidélité, quand il disoit : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea*; j'accomplis dans ma chair ce qui a manqué aux souffrances de la chair innocente & virginale de Jesus-Christ. Loi générale & absolue, dont jamais Dieu n'a dispensé ni ne dispensera. Cependant, hommes du siécle, vous voulez être exempts de cette loi : elle vous paroît trop dure & trop onéreuse, & vous cherchez à en secouer le joug. Vous voulez le salut, mais vous le voulez sans condition & sans charge; vous le voulez, pourvu qu'on n'exige de vous ni assujettissement, ni contrainte, ni effort, ni victoire sur vous-mêmes; vous le voulez, mais sans l'acheter & sans y rien mettre du vôtre. Car en effet, que vous en coûte-t-il, & en quoi oserez-vous me dire que vous y coopérez? que sacrifiez-vous pour cela à Dieu? quelles violences vous faites-vous à vous-mêmes? Mais aussi Dieu m'oblige-t-il à vous déclarer de sa part, que tandis que vous vous en tenez là, ce salut que Jesus-Christ est venu apporter au monde, n'est point pour vous, & que vous n'y devez rien prétendre. Or dé là concluez si la naissance de ce Dieu-Homme a de quoi vous rassurer & vous consoler.

Coloss. c. 1.

Enfin, vous voulez qu'il vous sauve, mais par une troisiéme contradiction qui ne me sem-

ble pas moins étonnante, vous ne voulez pas que ce soit par les moyens qu'il a choisis pour vous sauver. Quoique ces moyens ayent été concertés & résolus dans le conseil de sa sagesse éternelle, ils ne vous plaisent pas; quoiqu'ils soient consacrés dans sa personne & autorisés par son exemple, vous ne les pouvez goûter. Et quels sont-ils ? la haine du monde & de vous-mêmes, le détachement du monde & de ses biens, le renoncement au monde & à ses plaisirs, à ses honneurs, la pauvreté de cœur, l'humilité de cœur, la mortification des sens, & l'austérité de la vie; tout cela vous choque & vous fait horreur : vous voudriez des moyens plus proportionnés à vos idées, & plus conformes à vos inclinations; & moi je vous dis que c'est pour cela que vous devez trembler; pourquoi ? parce qu'indépendamment de vos idées & de vos inclinations, il est certain d'une part que ce Dieu naissant ne vous sauvera jamais par d'autres moyens que ceux qu'il a marqués, & qu'il est évident de l'autre que jamais ces moyens qu'il a marqués pour vous sauver ne vous sauveront, tandis que vous voudrez suivre vos inclinations & vos idées : vous voulez qu'il vous sauve selon votre goût, qui vous perd, & qui vous a perdus. Voilà le triste mystere que j'avois d'abord à vous annoncer, d'autant plus triste pour vous, si vous l'entendez & si vous n'en profitez pas.

Mais je veux vous le rendre encore plus sensible par une supposition que je vais faire. Peut-être vous surprendra-t-elle, & fasse le ciel qu'elle vous surprenne assez pour vous forcer à reconnoître votre infidélité secrette, & à prendre des sentimens plus chrétiens ! Dites-

moi, mes chers Auditeurs, si Dieu vous avoit envoyé un Jesus-Christ tout différent de celui que nous croyons, c'est-à-dire, s'il vous étoit venu du ciel un Sauveur aussi favorable à la cupidité des hommes que celui que nous adorons y est contraire; si au lieu de vous annoncer, comme l'Ange, que ce Messie est un Sauveur pauvre & humble, né dans l'obscurité d'un étable, je vous assûrois aujourd'hui que cela n'est pas, qu'on vous a trompés, que c'est un Sauveur d'un caractere tout opposé, qu'il est né dans l'éclat & dans la pompe, dans la fortune, dans l'abondance, dans les aises & les plaisirs de la vie, & que ce sont là les moyens, à quoi il a attaché votre salut, & sur quoi il a entrepris de fonder sa religion; si par un renversement qui ne peut être, mais que nous pouvons nous figurer, la chose se trouvoit ainsi & que ce que j'appelle supposition fût une vérité, marquez-moi ce que vous auriez à corriger dans vos sentimens & à réformer dans votre conduite, pour vous accommoder à ce nouvel Evangile: changeant de créance, seriez-vous obligés de changer de mœurs? Faudroit-il renoncer à ce que vous êtes, pour être dans l'état de perfection où ce Sauveur vous voudroit alors? ou plutôt, sans rien changer à ce que vous êtes, ne vous trouveriez-vous pas alors de parfaits chrétiens, & n'auriez-vous pas de quoi vous féliciter d'un systême de religion d'où dépendroit votre salut, & qui se rapporteroit si bien à votre goût, à vos maximes, & à toutes les régles de vie que le monde vous prescrit? N'est-ce pas alors que je devrois vous dire, ne craignez point? car voici au contraire un grand sujet de joie pour

vous : *Evangelizo vobis gaudium magnum.* Et quoi? c'est qu'il vous est né un Sauveur, mais un Sauveur à votre gré & selon vos desirs, un Sauveur commode, un Sauveur suivant les principes duquel il vous sera permis de satisfaire vos passions; un Sauveur qui, bien loin de les contredire, les approuvera, les autorisera : or voyant un tel Sauveur, consolez-vous. Ne serois-je pas, dis-je, bien fondé à vous parler de la sorte? & en m'écoutant ne vous diriez-vous pas à vous-mêmes, remplis d'une joie secrette : voilà le Sauveur & le Dieu qu'il me falloit? Ah! Chrétiens, je le confesse, dans ce nouveau systême de religion vous auriez droit de vous réjouir, mais vous êtes trop éclairés, pour ne pas conclure de là que ce qui seroit alors votre consolation, doit aujourd'hui vous saisir de frayeur. Car puisque supposé cet Evangile prétendu, je pourrois vous dire que je vous apporte une heureuse nouvelle : en vous prêchant un Evangile directement contraire à celui-là, je suis obligé de vous tenir tout un autre langage. Je dois, au hazard de troubler la joie de l'Eglise, qui est une joie sainte, troubler la vôtre, qui dans l'aveuglement où vous vivez, n'est qu'une joie fausse & présomptueuse. Je dois vous dire, tremblez; pourquoi? c'est qu'il vous est né un Sauveur, mais un Sauveur qui semble n'être venu au monde que pour votre confusion & pour votre condamnation; un Sauveur opposé à toutes vos inclinations, un Sauveur ennemi du monde & de tous ses biens, un Sauveur pauvre, humilié, souffrant. Vérités affligeantes, & pour qui? pour vous, mondains; c'est-à-dire, pour vous, riches du monde, possédés de vos richesses & enivrés de votre fortune; pour vous Luc. 2.

ambitieux du monde, éblouis d'un vain éclat & adorateurs des pompes humaines, pour vous, ſenſuels & voluptueux du monde, idolâtres de vous-mêmes & tout occupés de vos plaiſirs. Cependant après avoir conſidéré ce myſtere de crainte, ce myſtere de douleur que je découvre d'abord dans la naiſſance d'un Dieu-Homme, voyons, Chrétiens, le myſtere de conſolation qu'elle renferme, & quelle part vous y pouvez avoir. C'eſt la ſeconde Partie.

II. PART. Quelque vaine que ſoit devant Dieu la différence des conditions, & quelque honneur que Dieu ſe faſſe dans l'Ecriture, d'être un Dieu égal à tous, qui n'a égard ni aux qualités, ni aux rangs, & qui ne fait
Act. 10. acception de perſonne, *Non eſt perſonarum acceptor Deus*, il eſt néanmoins vrai, Chrétiens, que dans l'ordre de la grace, la prédilection de Dieu, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, a toujours paru être pour les pauvres & pour les petits, préférablement aux grands & aux riches; n'en cherchons point la raiſon, & contentons-nous d'adorer en ceci les conſeils de Dieu, qui ſelon l'Apôtre, fait miſéricorde à qui il lui plaît, & juſtice à qui il lui plaît. Prédilection de Dieu que tout l'Evangile nous prêche, mais qui nous eſt marquée viſiblement & authentiquement dans l'auguſte myſtere que nous célébrons. Car qui ſont ceux que Dieu choiſit les premiers pour leur révéler la naiſſance de ſon Fils? des bergers, c'eſt-à-dire des pauvres attachés à leur travail, des hommes inconnus au monde, & contens de leur obſcurité & de la ſimplicité de leur état. Ce ſont là ceux, dit excellemment ſaint Am-

broise, dont Jesus-Christ fait les premiers élus, ceux qu'il appelle les premiers à sa connoissance, ceux dont il veut recevoir les premiers hommages, ceux qui paroissent comme les premiers domestiques de ce Dieu naissant, & qui environnent son berceau, pendant que les grands de la Judée, que les riches de Jerusalem, que les sçavants & les esprits forts de la Synagogue, abandonnés, pour ainsi parler, & livrés à eux-mêmes, demeurent dans les ténébres de leur infidélité, & semblent n'avoir nulle part à la naissance du Sauveur.

Oui, mes Freres, disoit S. Paul aux Corinthiens, voilà les prémices de votre vocation: des foibles choisis pour confondre les puissants, des simples pour confondre les Sages, des Sujets vils & méprisables selon le monde, pour confondre dans le monde ce qu'il y a de plus éclatant & de plus élevé. C'est par où le Christianisme a commencé; telle fut l'origine de l'Eglise, qui, selon la remarque de S. Chrysostôme, étoit alors toute renfermée dans l'étable de Bethléem, puisque hors de là Jesus-Christ n'étoit point connu. Et c'est, Grands du monde qui m'écoutez, ce qui devroit aujourd'hui vous affliger ou même vous désoler, si Dieu par son aimable providence n'avoit pris soin d'y pourvoir. Mais rassûrez-vous, & convaincus, comme vous l'allez être, de l'immensité de ses miséricordes, malgré les malheureux engagemens de vos conditions, confiez-vous en lui; car voici trois grands sujets de consolation que je tire du mystere même dont nous faisons la solemnité: rendez-vous y attentifs, & après l'avoir médité, cet ineffable mystere, avec tremblement & avec crainte, goutez-en maintenant toute la

douceur : *Ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum.*

En effet, quelque exposés que vous soyez à la corruption du siécle, & quelque éloignés que vous paroissiez du Royaume de Dieu, Jesus-Christ ne vous rébute point, & bien loin de vous rejetter, il ne vient au monde que pour vous attirer à lui : grace inestimable à laquelle vous devez répondre. Quelque apparente contrariété qu'il y ait entre votre état & l'état de Jesus-Christ naissant, sans cesser d'être ce que vous êtes, il ne tient qu'à vous d'avoir avec lui une sainte ressemblance : secret important de votre prédestination, que vous ne devez pas ignorer. Quelque danger qu'il y ait dans la grandeur humaine, & de quelque malédiction qu'ayent été frappées les richesses du monde, vous pouvez vous en servir comme d'autant de moyens propres pour honorer Jesus-Christ & pour lui rendre le culte particulier qu'il attend de vous : avantage infini, dont vous devez profiter, & qui doit être comme le fond de vos espérances. Encore un moment de réflexion pour des vérités si touchantes.

Non, mes chers Auditeurs, quoique Jesus-Christ par un choix spécial & divin ait voulu naître dans la bassesse & dans l'humiliation, il n'a point rejétte pour cela la grandeur du monde, & je ne crains point de vous scandaliser, en disant que dès sa naissance, bien loin de la dédaigner, il a eu des égards pour elle, jusqu'à la rechercher même & à se l'attirer. L'Evangile qu'on vous a lû en est une preuve bien évidente ; car en même tems que ce Dieu Sauveur appelle des bergers & des pauvres à son berceau, il y appelle aussi des Mages, des hommes

puissans & opulens, des Rois, si nous en croyons la tradition ; en même tems qu'il députe un Ange à ceux-là, il fait luire une étoile pour ceux-ci ; en même tems que ceux-là, pour venir le connoître & l'adorer, quittent leurs troupeaux, ceux-ci abandonnent leur pays, leurs biens, leurs Etats. De sçavoir qui des uns & des autres l'honorent le plus, ou lui sont plus chers, c'est ce que je n'entreprends pas encore de décider ; mais sans en faire la comparaison, au moins est-il vrai que les uns & les autres sont reçus dans l'étable de ce Dieu-Homme ; au moins est-il vrai que ce Dieu caché sous le voile de l'enfance, se manifeste aux uns & aux autres, & que la préférence qu'il donne aux petits n'est point une exclusion pour les grands.

Or cette pensée seule, hommes du monde, ne doit-elle pas ranimer toute votre confiance, & n'est-elle pas plus que suffisante pour vous fortifier & pour vous encourager ? Mais de là même il s'ensuit encore quelque chose de plus consolant pour vous. Et quoi ? c'est qu'il est donc constant que Jesus-Christ dans le mystere de sa naissance, indépendamment de la prédilection qu'il peut avoir pour les uns préférablement aux autres, a bien plus fait au fond pour les grands que pour les petits, & que dans un sens les grands qu'il a appellés lui sont beaucoup plus redevables : comment cela ? c'est, dit saint Chrysostôme, qu'il a fallu une vocation plus forte pour attirer à Jesus - Christ des grands, des puissans du siécle, tels qu'étoient les Mages, que pour y attirer des pasteurs, donc l'ignorance & la foiblesse sembloient être déjà comme des dispositions naturelles à l'humilité de la foi. Dans ceux-ci rien ne résistoit à Dieu

mais dans ceux-là la grace de Jesus-Christ eut tout à combattre & à vaincre, c'est-à-dire, le monde avec toutes ses concupiscences. Cependant c'est le miracle qu'elle a opéré, & voilà l'insigne victoire que la foi de Jesus-Christ naissant a remporté sur le monde : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Foi triomphante & victorieuse, qui malgré l'orgueil du monde, a eu assez de pouvoir sur leurs esprits pour leur faire adorer dans un enfant le Verbe de Dieu & sa sagesse ; qui malgré le libertinage du monde, a fait assez d'impression sur leurs cœurs pour en arracher les passions les plus enracinées, a été assez efficace pour les captiver sous le joug de la religion chrétienne.

1. *Joan. c.* 5.

Après cela, qui que vous soyez & quelque rang que vous teniez dans le monde, plaignez-vous que votre Dieu réprouve votre condition, ou que votre condition vous éloigne de Dieu ; non, Chrétiens, elle ne vous en éloigne point, ni votre Dieu ne la réprouve point ; elle ne vous en éloigne point, puisque vous voyez que lui-même il la prévient des graces les plus abondantes, & il ne la réprouve point, puisqu'un de ses premiers soins en venant au monde, est de la sanctifier dans les Mages & de la réformer en vous. Il réprouve les abus & les desordres de votre condition, il en réprouve le faste, il en réprouve le luxe, il en réprouve la molesse, il en réprouve la dureté & l'impiété, mais sans la réprouver elle-même, puisque c'est pour elle & pour vous-mêmes qu'il ouvre aujourd'hui le trésor de ses miséricordes les plus efficaces & les plus particulieres. Comme il est le Dieu de toutes les conditions, & qu'il vient pour sauver tous les hommes, sans nul

discernement de conditions, il veut que dès son berceau où il commence dejà à faire l'office de Sauveur, on voie à sa suite & des grands & des petits, & des riches & des pauvres, & des maîtres & des sujets. Approchons, & approchons tous; allons à sa créche, & allons-y tous: c'est de sa créche qu'il nous appelle, de sa créche qu'il nous tend les bras, de sa créche qu'il veut répandre sur nous, & sur nous tous, les mêmes bénédictions.

Mais après tout, quel rapport peut-il y avoir entre sa pauvreté & l'opulence, entre ses abbaissemens & la grandeur, entre sa misère & les aises de la vie? A cela je réponds par une seconde proposition que j'ai avancée & que je reprends: je dis qu'il ne tient qu'à vous, sans cesser d'être ce que vous êtes, de vous rendre semblables à Jesus-Christ naissant, & malgré toute la contrariété qui paroît entre votre état & le sien, d'avoir avec lui cette conformité parfaite sur laquelle est fondée, selon saint Paul, la prédestination de l'homme. Il faut pour être reconnu de Dieu & pour avoir part à sa gloire, porter le caractère de cet enfant qui vient de naître, & lui ressembler, & c'est de lui, & de lui seul à la lettre, qu'on peut bien nous dire: *Nisi efficiamini sicut parvulus iste, non intrabitis in regnum cœlorum.* Il y a d'abord de quoi vous troubler, de quoi même vous effrayer, mais écoutez ce que j'ajoute. Car je prétends qu'il ne vous est ni impossible, ni même difficile en demeurant dans votre condition, de parvenir à cette divine ressemblance; pourquoi? parce que comme chrétiens, vous pouvez être grands, & humbles de cœur; riches, & pauvres de cœur; puissans, & modestes ou circoncis de

Matth. c. 18.

cœur. Or du moment que vous joignez l'humilité à la grandeur, la modestie à la puissance, le détachement des richesses aux richesses même, dès là il n'y a plus d'opposition entre l'état de Jesus-Christ & le vôtre; au contraire, c'est justement par là que vous avez l'avantage d'être plus conformes à ce modéle des prédestinés; c'est par là que vous en êtes dans le monde des copies plus achevées : car le caractere de ce Sauveur n'est pas précisément d'être pauvre & humble, mais d'être grand & humble tout à la fois, ou plutôt humble & la grandeur même, puisque son humilité ne l'empêche point d'être Fils du Très-haut. Or voilà, mes chers Auditeurs, ce qu'il n'appartient qu'à vous, dans le rang où Dieu vous a placés, de pouvoir parfaitement imiter. Ceux que l'obscurité de leur naissance ou la médiocrité de leur fortune confond parmi la multitude, ne peuvent, ce semble, arriver là : à quelque degré de sainteté qu'ils s'élevent, leur humilité ne représente point ni n'exprime point celle d'un Dieu anéanti ; il faut pour cela de la dignité & de la distinction selon le monde. Un grand qui, sans rien perdre de tous les avantages de sa condition, sçait pratiquer toute l'humilité de sa religion ; un grand, petit à ses yeux, & qui sans oublier jamais qu'il est pécheur & mortel, se tient devant Dieu dans le respect & dans la crainte ; un grand qui peut dire à Dieu comme David : Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé, & mes yeux ne se sont point élevés :
Ps. 130 *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei ;* je ne me suis point ébloui de l'éclat du monde qui m'environne, & jamais l'orgueil ne m'a porté à des entreprises ou

audessus du moi, ou contraires à la charité & à la justice : *Neque ambulavi in magnis, nec in mirabilibus super me.* Un grand, rempli de ces sentimens, est le parfait imitateur du Dieu dont nous célébrons aujourd'hui les anéantissemens adorables; un grand dans ces dispositions, est ce vrai chrétien qui s'humilie comme le divin Enfant que nous presente l'étable de Bethléem, *Qui se humiliaverit sicut parvulus iste ;* & c'est à lui, c'est à ce grand que j'ose encore appliquer les paroles suivantes : *Hic major est in regno cœlorum ;* un grand sur la terre sanctifié de la sorte, est non seulement grand, mais le plus grand dans le Royaume du ciel.

Ibid.

Matth. c. 18.

C'est donc ainsi que le Sauveur du monde attire à son berceau des grands & des riches, aussi-bien que des pauvres & des petits; & quels sont-ils encore une fois ces grands, ces riches, ou quels doivent-ils être? Jugeons-en toujours par l'exemple des Mages, si propre au lieu où je parle, & dont le rapport est si étroit avec le mystere que je prêche. Ah! Chrétiens, ce sont des grands qui semblent n'être grands que pour faire paroître dans leur conduite une humilité plus profonde, une obéissance plus prompte, une soumission aux ordres du ciel plus entiere, en suivant l'étoile du Dieu humilié qui les appelle à lui; & voilà les grands à qui le Dieu des humbles se fait connoître aussi bien qu'aux petits, parce qu'ils lui ressemblent aussi bien, & même encore plus que les petits. Ce sont des riches, qui bien loin de mettre leur cœur dans leurs richesses, mettent leurs richesses aux pieds de l'Agneau, & se font un mérite d'y renoncer; & voilà les riches que le Dieu des pauvres ne dédaigne pas, parce que souvent

jusques au milieu de leurs richesses, il les trouve plus pauvres de cœur que les pauvres même : or n'est-ce pas de quoi vous devez bénir mille fois le ciel ; je dis vous, qui dans votre élévation, dans votre fortune, pouvez avoir part aux mêmes avantages ; & si vous prenez bien l'esprit de votre religion, n'avez-vous pas de quoi rendre à Dieu d'éternelles actions de graces, lorsqu'il vous donne tant de facilité à vous sanctifier jusques dans les conditions qui par elles-mêmes semblent les plus opposées à la sainteté ?

Je vais encore plus loin ; car quelque dangereuse que soit la grandeur du monde, quelque réprouvées que soient les richesses du monde, j'avance une troisieme proposition non moins iuconteſtable, sçavoir, qu'il ne tient qu'à vous de vous en servir pour rendre à Jesus-Christ naissant l'hommage & le culte particulier qu'il attend de vous, & voici de quelle maniere j'entends la chose. C'est qu'en qualité de Dieu humble il veut être honoré & glorifié, & qu'en qualité de Dieu pauvre il veut être assisté & soulagé ; voilà le double tribut qu'il exige de vous, & ce qui fait la bénédiction de votre état ; pouvoir consacrer à Jesus-Christ ce qui seroit autrement la cause fatale de votre damnation & de votre perte : quels tresors de grace pour vous, si vous les sçavez recueillir ? Je m'explique.

Comme Dieu humble, il veut être honoré & glorifié ; c'est pour cela qu'au milieu de la Gentilité il va chercher des adorateurs, & quels adorateurs ? des hommes distingués par leur dignité, qui prosternés devant sa créche & anéantis en sa présence, lui font plus d'honneur & lui procurent plus de gloire que les bergers de la

Judée, avec toute leur ferveur & tout leur zéle. En effet, rien ne l'honore plus, ni ne lui doit être plus glorieux que les hommages des grands. Or de quel autre que de vous-mêmes dépend-il de lui donner cette gloire dont il est jaloux ? Pourquoi dans le monde avez-vous de l'autorité ? Pourquoi Dieu vous a-t-il fait ce que vous êtes ? Que ne pouvez-vous pas pour lui, & en comparaison de ce que vous pouvez, que fait le reste du monde ? C'est par vous que la religion de ce Dieu-Homme devient vénérable ; c'est par vous que son culte s'établit plus promptement, plus solidement, plus universellement, & c'est votre exemple qui l'autorise. Quel usage pouvez-vous faire de votre puissance, plus digne ou aussi digne de vous que celui-là ? & que vous en coûte-t-il pour le faire, sinon de le vouloir ? C'est par là que vous devez estimer vos conditions ; c'est dans cette vue seule qu'il vous est permis de les aimer & de vous y plaire. Hors de là, elles vous doivent faire gémir ; mais votre consolation doit être de penser que par elles il vous est aisé de relever la grandeur & de porter plus hautement que les autres, les intérêts d'un Dieu qui s'est tant abbaissé.

Achevons. Comme Dieu pauvre, il veut être soulagé & assisté, non plus dans lui-même, mais dans ses membres qui sont les pauvres : car je ne m'acquitterois pas pleinement de mon ministere, si j'oubliois aujourd'hui les membres de Jesus-Christ ; pour peu que vous soyez chrétiens, vous portez une sainte envie à ces bienheureux Mages qui, venus des extrémités de l'Orient, ne parurent point les mains vuides devant ce Sauveur, mais lui offrirent des présens qu'il

accepta & qu'il agréa. Et moi je vous dis qu'i veut recevoir de votre main les mêmes offrandes. Je vous dis que, sans le chercher si loin, vous le trouverez au milieu de vous, parce qu'il y est en effet, & qu'il y est dans des lieux, dans des états où il n'a pas moins à souffrir & où il n'est pas moins abandonné que dans l'étable de Bethléem. Je vous dis que ces pauvres qui vous environnent & que vous voyez, mais encore bien plus ceux que vous ne voyez pas & qui ne peuvent vous approcher, sont à votre égard ce Jesus-Christ même a qui les Mages, à qui les bergers présenterent les uns de l'or & de l'encens, & les autres des fruits de leurs campagnes : qu'il est de la foi que ce que vous donnez aux pauvres, vous le donnez à Jesus-Christ, & j'ose dire, avec plus de mérite lorsqu'il passe par les mains des pauvres, que si vous le portiez immédiatement vous-mêmes dans les mains de Jesus-Christ, Dès là, & quel fond de confiance! dès là, dis-je, vos richesses, obstacles si dangereux pour le salut, dans l'ordre même du salut, n'ont plus rien que d'innocent, que de salutaire pour vous; dès là elles n'ont plus ce caractere de réprobation que l'Ecriture leur attribue; dès là elles ne choquent plus la pauvreté de Jesus-Christ, puisqu'elles sont au contraire le supplément & le soutien de la pauvreté que Jesus-Christ a choisie, puisque Jesus-Christ entre dans une sainte communauté avec vous & qu'il s'enrichit de vos biens comme il vous fait participer à ses mérites; dès là, sanctifiées par ce partage, elles changent, pour ainsi dire, de nature, & de trésors d'iniquité qu'elles étoient, elles deviennent la précieuse matiere de la plus excellente des vertus, qui est la charité;

dès là ces terribles anathêmes que le Fils de Dieu dans l'Evangile fulminoit contre les riches, ne tombent plus sur vous; pourquoi? parce que Jesus-Christ, dit saint Chrysostôme, est trop juste & trop fidéle pour donner sa malédiction à des richesses qui lui sont consacrées, & qu'il vous demande lui-même. Heureux, s'écrioit le Prophéte Royal, celui qui comprend le mystere de l'indigent & du pauvre; & je le dis avec plus de sujet que lui, car c'est sur tout pour un Chrétien que le pauvre est un mystere de foi. Mais remontant au principe, j'ajoute : heureux celui qui comprend le mystere d'un Dieu pauvre & d'un Dieu humilié ! *Beatus qui intelligit.* *Ps.* 40.

Parce qu'il s'est humilié, dit S. Paul, Dieu a voulu, pour l'élever, qu'à son seul nom toute la terre fléchît le genou, & c'est dans les Cours des Princes que la prédiction de saint Paul se vérifie plus authentiquement, puisque les Puissances du monde que nous y révérons, ont une grace particuliere, pour honorer cet Homme-Dieu qui s'est anéanti pour nous. C'est par là que ce Dieu Sauveur, comme dit S. Chrysostôme, est dédommagé des humiliations de sa naissance. Je sçais, & il est vrai, que dès sa naissance même il nous est représenté dans l'Evangile, persécuté par Hérode, & obéissant à Auguste; voilà par où notre religion a commencé. Mais, graces à la Providence, le monde a bien changé de face; car pour ma consolation, je vois aujourd'hui le plus grand des Rois obéissant à Jesus-Christ, & employant tout son pouvoir à faire régner Jesus-Chtist, & voilà que j'appelle, non pas le progrès, mais le couronnement & la gloire de notre religion.

Pour cela, Sire, il falloit un Monarque aussi puissant & aussi absolu que vous. Comme jamais Prince n'a eu l'avantage d'être si bien obéi ni si bien servi que Votre Majesté, aussi jamais Prince n'a-t-il reçu du Ciel tant de talens & tant de graces pour faire servir & obéir Dieu dans son Etat. Votre bonheur, Sire, est de ne l'avoir jamais entrepris qu'avec des succès visibles; & le mien dans la place que j'occupe depuis si long-tems, est d'avoir toujours eu de nouveaux sujets pour vous en féliciter : c'est ce qui a attiré sur votre personne sacrée ces bénédictions abondantes, que nous regardons comme les prodiges de notre siécle. On nous vante le régne d'Auguste, sous lequel Jesus-Christ est né, comme un régne florissant; & moi dans le paralléle qu'il me seroit aisé d'en faire ici, je n'y trouve rien que je puisse comparer au régne de Votre Majesté. On attribue les prospérités dont Dieu vous a comblé, aux vertus royales & aux qualités héroïques qui vous ont si hautement distingué entre tous les Monarques de l'Europe; & moi portant plus loin mes vûes, je regarde ces prospérités comme les récompenses éclatantes du zéle de Votre Majesté pour la vraie religion, de son application constante à maintenir l'intégrité & la pureté de la foi, de sa fermeté & de sa force à réprimer l'hérésie, à exterminer l'erreur, à abolir le schisme, à rétablir l'unité du culte de Dieu. Pouviez-vous, Sire, nous en convaincre, & en convaincre toute l'Europe par une plus illustre preuve que par le plus solemnel de tous les traités, glorieux monument de votre piété. Pour donner la paix au monde chrétien, Votre Majesté a sacrifié sans peine ses intérêts, mais a-t-elle sacrifié les

intérêts de Dieu ? Touchée en faveur de son peuple, elle a bien voulu pour terminer une guerre qui n'étoit pour elle qu'une suite de conquêtes, se relâcher de ses droits ; mais a-t-on pu obtenir d'elle qu'elle se relâchât en rien de ce que son zéle pour Dieu lui avoit fait aussi saintement entreprendre que généreusement exécuter ? Malgré les négociations infinies de tant de Nations assemblées, malgré tous les efforts de la politique mondaine, votre zéle, Sire, pour la foi catholique a triomphé, votre grand ouvrage de l'extinction & de l'abolition du schisme a subsisté, ou plutôt il s'est affermi. A cette condition, Votre Majesté sur toute autre chose s'est rendue facile & traitable ; mais sur le point de la religion elle s'est montrée inflexible, & par là l'hérésie a desespéré de trouver jamais grace devant ses yeux. Or c'est pour cela, Seigneur, puis-je dire à Dieu, que vous ajoûterez jours sur jours à la vie de ce grand Roi, *Dies super dies Regis adjicies*, & que vous prolongerez ses années de génération en géneration, *Et annos ejus usque in diem generationis & generationis*. *Ps. 60.* *Ibid.*

Mais je n'en suis pas réduit, Sire, à former là dessus de simples vœux. Dès maintenant mes vœux sont accomplis, & la priere que j'en ai faite cent fois à Dieu, sans préjudice de l'avenir, me paroît déjà exaucée ; car depuis l'établissement de la Monarchie aucun de nos Rois a-t-il régné, & si long-tems, & si heureusement, & si glorieusement que Votre Majesté ? Et pour le bonheur de la France non seulement Votre Majesté régne encore, mais nous avons des gages solides, & presque des assurances, qu'elle régnera jusqu'à l'accomplissement le plus parfait

qu'ait eu jamais pour un Roi cette sainte priere, *Dies super dies Regis adjicies*. Depuis l'établissement de la Monarchie aucun de nos Rois a-t-il vû dans son auguste famille autant de degrés de générations & d'alliances, que Votre Majesté en voit aujourd'hui dans la sienne? Et sans être ni Oracle ni Prophéte, j'ose prédire avec confiance à Votre Majesté, du moins j'ose espérer pour elle, qu'elle n'en demeurera pas là, mais qu'un jour elle verra les fruits de cet heureux mariage qu'elle vient de faire, & qui étendra ses années à une nouvelle génération: *Et annos ejus usque in diem generationis & generationis*. Après tant de glorieux travaux, voilà, Sire, les bénédictions de douceur dont vous allez desormais jouir, & que Dieu vous préparoit; une profonde paix dans votre Etat, un peuple fidéle & dévoué à toutes vos volontés, une Cour tranquille & soumise, attentive à vous rendre ses hommages & à meriter vos graces, la Famille Royale dans une union qui n'a peut-être point d'exemple, & que rien n'est capable d'altérer; un fils digne héritier de votre Trône, & qui n'eut jamais d'autre passion que de vous plaire; un petit-fils formé par vous, & déjà établi par vous; une Princesse son épouse, votre consolation & votre joie; de jeunes Princes dont vous devez tout vous promettre, & qui déjà répondent parfaitement aux espérances que vous en avez conçûes. Voilà, dis-je, les dons de Dieu qui vous étoient
Ps. 127. réservés: *Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum*: c'est ainsi, concluoit David, que sera béni l'homme qui craint le Seigneur, & c'est ainsi qu'est bénie Votre Majesté.

Mais encore une fois, ô mon Dieu, c'est pour

cela même que vous multiplierez les jours de cet auguste Monarque, & que vous le conserverez, non seulement pour nous, mais pour vous-même : car avec une ame aussi grande, avec une religion aussi pure, avec une sagesse aussi éclairée, avec une autorité aussi absolue que la sienne, que ne fera-t-il pas pour vous, après ce que vous avez fait pour lui ? & par quels retours ne reconnoitra-t-il pas les graces immenses que vous avez versées & que vous versez encore tous les jours sur lui ? Qu'il me soit donc permis, Seigneur, de finir ici en le félicitant de votre protection divine, & en lui disant à lui-même ce qu'un de vos Prophétes dit à un Prince bien moins digne d'un tel souhait : *Rex in æternum vive;* vivez, Sire ; *Daniel. c. 3.* vivez sous cette main de Dieu bienfaisante & toute-puissante, qui ne vous a jamais manqué & qui ne vous manquera jamais ; vivez pour la consolation de vos Sujets & pour mettre le comble à votre gloire, ou plutôt puisque vous êtes l'homme de la droite de Dieu, vivez, Sire, pour la gloire & pour les intérêts de Dieu ; vivez pour faire connoître, adorer & servir Dieu ; vivez pour consommer ce grand dessein de la réunion de l'Eglise de Dieu ; vivez pour la destruction de l'iniquité, de l'erreur, du libertinage qui sont les ennemis de Dieu ; vivez en Roi chrétien, & vous mériterez par là le salut éternel qu'un Dieu Sauveur vient annoncer au monde, & qui est la récompense des élus, que je vous souhaite, &c.



AVERTISSEMENT.

Comme bien des personnes, sur tout les Prédicateurs, n'ont pas toujours le loisir de lire tout un Sermon, & qu'ils sont quelquefois bien-aise d'en voir d'abord toute la suite, on a cru leur faire plaisir de réduire les Sermons contenus dans chaque volume, & d'en mettre l'abregé à la fin du volume, en forme de Table. On pourra tirer encore de ces abrégés deux autres avantages; car plusieurs apprendront de là comment en composant un discours, on doit avant toutes choses en arranger la matière & lui donner de l'ordre. Et comparant ensuite les abrégés avec les Sermons, on verra de quelle maniere on peut étendre, orner & relever par l'expression les pensées même les plus simples & les plus communes.

TABLE

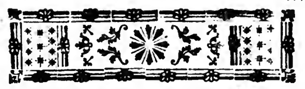


TABLE
DES SERMONS,
AVEC
L'ABREGÉ DE CHAQUE SERMON.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége, & le second la page où ce même article finit.

Sermon pour la Fête de tous les Saints, sur la récompense des Saints. Pag. 1

DIVISION. On ne peut mieux juger de l'excellence & des avantages de la récompense qui nous est promise dans le Ciel, que par comparaison avec les récompenses du monde. La récompense des Saints est une récompense sûre; au lieu que les récompenses du monde sont douteuses & incertaines : 1. Partie. La récompense des Saints est une récompense abondante; au lieu que les récompenses du monde sont vuides & défectueuses : 2. Partie. La récompense des Saints est une récompense éternelle : au lieu que les récompenses du monde sont caduques & périssables : 3. Partie. p. 1.4.

I. PARTIE. Récompenſes du monde, récompenſes douteuſes & incertaines; au lieu que la récompenſe des Saints eſt une récompenſe ſûre. Preuves tirées de deux paſſages de Saint Paul : *Je ſçais*, diſoit-il, *à qui j'ai confié mon dépôt*, c'eſt-à-dire, le fonds des mérites que je tâche d'acquérir, *& je ſuis certain qu'il ſçaura me le garder pour ce grand jour, où chacun recevra ſeſon ſes œuvres. J'ai achevé ma courſe*, ajoûtoit l'Apôtre, *il ne me reſte que d'attendre la couronne de juſtice que le Seigneur me donnera, comme juſte juge, & qu'il réſerve à tous ceux qui le ſervent.* Application de ces paroles, *Scio cui credidi*, à la récompenſe des Saints & aux récompenſes du monde. p. 5. 8.

Trois cauſes de l'incertitude des récompenſes du monde. 1. C'eſt qu'il y a des mérites que les hommes ne connoiſſent pas. 2. C'eſt qu'il y a des mérites, quoique connu des hommes, qui ne leur plaiſent pas. 3. C'eſt qu'il y a des mérites que les hommes eſtiment, & dont ils ſont même touchés, mais qu'ils ne récompenſent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas. p. 8.

1. Des mérites que les hommes ne connoiſſent pas. Par ce ſeul principe, combien dans le monde de mérites perdus ? mais Dieu connoît tous nos mérites, il en connoît toute l'étendue & tout le prix. Par rapport au monde, point de mérites que le tems n'efface ; mais Dieu n'oublie rien. p. 8. 11.

2. Des mérites, quoique connus des hommes, qui ne leur plaiſent pas; mais comme Dieu hait néceſſairement le péché, auſſi ne peut-il pas ne point aimer le mérite des œuvres chrétiennes, & en l'aimant ne le point couronner. p. 11. 12.

3. Des mérites que les hommes ne récom-

penſent pas, parce qu'ils ne le peuvent pas ; ils ne ſont ni aſſez riches, ni aſſez puiſſants : au lieu que rien ne peut excéder le pouvoir de Dieu, qui eſt infini. p. 12. 13.

Nous ſommes donc ſûrs de Dieu. D'où David tiroit cette ſainte concluſion *: qu'il vaut bien mieux ſe confier dans le Seigneur que dans les hommes, & dans les Princes même de la terre*. p. 13. 15.

II. PARTIE. Récompenſes du monde, récompenſes vuides & défectueuſes ; au lieu que la récompenſe des Saints eſt une récompenſe abondante. Car c'eſt une récompenſe ; 1. qui ſurpaſſe, ou du moins qui égale nos ſervices ; 2. qui par elle-même eſt capable de nous rendre parfaitement heureux. Deux propriétés dont nulle ne convient aux récompenſes du monde. p. 15. 17.

1. Récompenſe qui ſurpaſſe tous nos ſervices. Que ne fait-on pas tous les jours pour la fortune du monde ? & dès qu'on y eſt parvenu, par combien d'épreuves n'en reconnoit-on pas la vanité & le néant ? Mais, diſoit l'Apôtre, *Toutes les ſouffrances de la vie ne ſont pas dignes de la gloire que Dieu nous réſerve*. p. 17. 20.

2. Récompenſe capable par elle-même de nous rendre parfaitement heureux. Voit-on des grands & des riches dans le monde qui ſoient contens ? Mais, *Seigneur*, s'écrioit David, *je ſerai raſſaſié quand vous me découvrirez votre gloire*. La foi même nous l'enſeigne, & nous n'en devons point être ſurpris, puiſque Dieu, ou la poſſeſſion de Dieu, ſera la récompenſe des Saints. p. 20. 24.

Un préjugé ſenſible de cette vérité, c'eſt qu'en effet dès cette vie nous voyons des hommes qui ſe tiennent & qui ſont réellement heureux

de ne posséder que Dieu & de ne s'attacher qu'à Dieu. Quelle onction intérieure n'ai-je pas goûté moi-même, Seigneur, à certains momens, où vous bannissiez de mon cœur les vains plaisirs, pour y entrer à leur place ? *Et intrabas pro eis.* Or si Dieu remplit ainsi notre cœur sur la terre, que sera-ce dans le Ciel ? p. 24.-27.

III. PARTIE. Récompenses du monde, récompenses caduques & périssables; au lieu que la récompense des Saints est une récompense éternelle. En effet, toutes les récompenses du monde sont passageres, & cela seul ne doit-il pas suffire pour nous en détacher ? Il n'y a que la récompense des justes qui ne passe point, parce qu'*elle est en Dieu*, qui ne peut changer. Eternité de puissance, éternité de bonheur, eternité de gloire, telle est l'heureuse destinée des élus de Dieu. p. 27. 31.

Nous voyons dès maintenant comme un rayon de cette gloire dans ce culte perpétuel que l'Eglise rend aux Saints, & qu'elle leur rendra jusques à la fin des siécles. C'est pour cela que leurs fêtes sont instituées, & que chaque année on renouvelle le souvenir de leurs vertus. p. 31. 32.

Pouvons-nous donc assez estimer cette récompense éternelle ? Malheur à nous si nos noms ne sont *écrits que sur la terre ;* mais s'ils sont *écrits dans le Ciel*, consolons-nous & réjouissons-nous. Espérance par où les Saints ont triomphé du monde. Pourquoi ne les imiterons-nous pas ? Priere aux Saints, pour demander leur protection. Mais du reste assurés de leur protection, vivons comme eux si nous voulons être glorifiés comme eux. p. 32. 36.

COMPLIMENT AU ROI. p. 36. 38.

Sermon pour le I. Dimanche de l'Avent, Sur le Jugement dernier. pag. 39.

DIVISION. Il y a sur tout deux choses dans nous que Dieu produira contre nous au Jugement dernier ; notre foi, & notre raison. Il se servira de notre foi pour nous juger comme chrétiens : 1. Partie. Il se servira de notre raison pour nous juger comme hommes : 2. Partie. p. 42. 43.

I. PARTIE. Dieu se servira de notre foi pour nous juger, 1. soit que nous l'ayons conservée, 2. soit que dans le cœur nous l'ayons renoncée & abandonnée. p. 43. 45.

Supposons donc d'abord que nous ayons toujours conservé la foi, Dieu nous jugera par notre foi : comment ? 1. C'est que notre foi nous accusera devant Dieu. 2. C'est que notre foi servira de témoin contre nous au Tribunal de Dieu. 3. C'est que notre foi dictera elle-même, arrêt de notre condamnation, si nous sommes réprouvés de Dieu. p. 45.

1. Notre foi nous accusera devant Dieu. Jesus-Christ lui-même nous l'apprend. *Vous avez un accusateur*, disoit-il aux Juifs, *qui est Moyse*, c'est-à-dire la loi de Moyse. Or par là n'étoit-ce pas nous dire, à nous qui sommes chrétiens, que l'Evangile nous accuseroit nous-mêmes ? Saint Paul nous enseigne la même vérité. p. 45. 47.

2. Notre foi servira de témoin contre nous au Tribunal de Dieu. Tu croyois un Dieu, dira-t-elle au pécheur, mais tu ne t'es pas mis en peine de le servir. p. 47. 48.

3. Notre foi dictera elle-même l'arrêt de notre condamnation, si nous sommes réprouvés de Dieu. Toutes ces malédictions de l'Evangile : *malheur à vous, riches ; malheur à vous, hypocrites ; malheur au monde,* & les autres qui ne sont maintenant que des menaces, se changeront en autant d'arrêts & d'arrêts définitifs. Et voilà le sens de cette parole de S. Jean, *celui qui croit ne sera point jugé :* pourquoi ? parce qu'il est déja tout jugé, p. 48. 50.

Ma religion me jugera : pensée touchante, mais sur tout pensée terrible. C'est à quoi nous ne faisons présentement nulle réflexion ; mais c'est ce qui nous remplira alors d'effroi. p. 50. 53.

Mais si nous avons perdu la foi, sera-ce encore par la foi que Dieu nous jugera ? oui, & nous serons alors jugés comme déserteurs de la foi ; car aprés l'avoir embrassée ; il ne nous étoit plus permis de l'abandonner. Un payen ne sera pas ainsi jugé, parce qu'il n'a jamais eu la foi. Et il ne faut point dire que Dieu dans la profession de notre foi nous a fait libres ; car cette liberté ne va pas jusques à pouvoir renoncer la foi quand il nous plaira. Dieu donc nous en demandera compte, & qu'aurons-nous à lui répondre ? p. 53. 59.

II. PARTIE. Dieu se servira de notre raison pour nous juger, soit que nous la considérions dans sa pureté & dans son intégrité, c'est-à-dire dans l'état où nous l'avons reçue de Dieu en naissant, soit que nous la considérions dans sa corruption, c'est-à-dire dans l'état où souvent nous la réduisons par nos désordres. p. 59. 60.

Dieu nous jugera par la droite raison. 1. Nous péchons ouvertement contre les vues de notre raison, & c'est par où Dieu d'abord nous

jugera. Car enfin, dira-t-il à un libertin, vous vous piquiez de raiſon ; mais votre vie a-t-elle été une vie raiſonnable. p. 60. 64.

2. Nous ne voulons pas en mille rencontres écouter notre raiſon, & Dieu nous forcera à l'entendre. Ce qui nous empêche maintenant de nous rendre attentifs à ſa voix, c'eſt le tumulte de nos paſſions, ce ſont les objets qui frappent nos ſens. Mais au jugement de Dieu toutes nos paſſions ſeront éteintes, & nous n'aurons plus les mêmes objets pour nous diſſiper. p. 64. 65.

3. Nous nous formons mille prétextes pour engager notre raiſon dans les intérêts de notre paſſion ; mais que fera Dieu ? il confondra tous ces prétextes, en ſe ſervant de ſes propres lumieres, & des lumieres même de notre raiſon, pour nous faire voir les vrais motifs qui nous ont fait agir : envie, vengeance, intérêt, orgueil, hypocriſie. p. 65. 66.

Si notre raiſon a été dans l'erreur, Dieu nous jugera encore par elle ; & comment ? non point préciſément par notre raiſon trompée, mais, 1. par notre raiſon trompée ſur certains articles, tandis qu'elle aura été ſi éclairée ſur d'autres. 2. Par notre raiſon trompée à certains tems de la vie, après avoir été ſi éclairée en d'autres tems. p. 66. 69.

Concluſion. C'eſt donc de nous ſervir de notre foi & de notre raiſon pour nous juger nous-mêmes dès cette vie, afin que Dieu ne nous juge point ; de rentrer dans nous-mêmes, & de nous appliquer à nous connoître nous-mêmes dès maintenant, afin que cette vue de nous-mêmes ne nous trouble point à la mort ni après la mort. p. 69. 72.

Sermon pour le II. Dimanche de l'Avent, sur le Scandale. p. 73.

DIVISION. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale : 1. Partie. Mais doublement malheureux celui qui cauſe le ſcandale, quand il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple : 2. Partie. p. 76. 77.

I. PARTIE. Malheureux celui qui cauſe le ſcandale. Pourquoi ? 1. Parce qu'il eſt homicide devant Dieu de toutes les ames qu'il ſcandaliſe. 2. Parce qu'il ſe charge devant Dieu de tous les crimes de ceux qu'il ſcandaliſe. p. 77. 78.

1. Quiconque eſt auteur du ſcandale, ſelon tous les principes de la religion, eſt homicide des ames qu'il ſcandaliſe. Péché monſtrueux : car quelle horreur de cauſer la mort à une ame ? Péché diabolique : car, ſelon l'Evangile, le caractere particulier du démon, eſt d'avoir été dès le commencement du monde homicide des ames. Péché contre le Saint-Eſprit, parce qu'il attaque directement la charité, & que le Saint-Eſprit eſt perſonnellement la charité même. Péché eſſentiellement oppoſé à la rédemption de Jeſus-Chriſt, puiſqu'il fait périr ce que Jeſus-Chriſt eſt venu ſauver. Péché dont Dieu nous fera rendre un compte plus rigoureux à ſon jugement : *Ipſe impius in iniquitate ſua morietur. Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* Enfin péché que tous les jours on commet ſans avoir même intention de le commettre. Il n'eſt pas néceſſaire pour me rendre criminel en ce point, que je me propoſe d'un deſſein formé, de ſcandaliſer mon frere, il ſuffit que je faſſe ce qui le ſcandaliſe, & que je m'en apper-

çoive. C'eſt de là même que cet homicide des ames eſt ſouvent attaché à des choſes en apparence très-legeres. Tout cela eſt innocent, dites-vous ; mais appellez-vous innocent ce qui damne le prochain ? p. 87. 91.

2. Quiconque eſt auteur du ſcandale, ſe charge devant Dieu de tous les crimes de ceux qu'il ſcandaliſe. Quel abîme ! De combien de péchés, par exemple, un mauvais conſeil n'eſt-il pas la ſource ? Or en le donnant, vous devenez reſponſable de toutes ſes ſuites. Mais les péchés ſont perſonnels. Cela eſt vrai des autres péchés, & non du ſcandale, parce que l'homme ſcandaleux péche tout à la fois, & pour lui-même, & pour autrui. Mais ces péchés ne m'ont pas même été connus. C'eſt aſſez que vous en ayez connu le principe, & que vous ayez eu ſujet d'en craindre les funeſtes effets. Et voilà pourquoi David demandoit à Dieu qu'il lui fit grace ſur deux ſortes de péchés : ſur les péché ; cachés, *ab occultis meis munda me*, & ſur les péchés d'autrui, *& ab alienis parce ſervo tuo*. Sainte priere que devroient faire ſur tout certaines femmes mondaines, & priere qui ſeroit déja le commencement de leur converſion, toute difficile qu'eſt la converſion d'une ame ſcandaleuſe. p. 91. 97.

II. PARTIE. Doublement malheureux celui qui cauſe le ſcandale lorſqu'il eſt ſpécialement obligé à donner l'exemple. p. 97. 99.

1. Quel eſt le crime d'un pere & d'une mere qui ſcandaliſent eux-mêmes & qui corrompent leurs enfans ? c'étoit à eux à les former au bien, & ce ſont eux qui les tournent au mal. p. 99. 101.

2. Quel eſt le crime d'un maître qui engage

ſes domeſtiques dans ſes propres débauches, & qui les rend complices de ſes iniquités ? Saint Paul traitoit un maître peu vigilant d'infidéle & d'apoſtat ; qu'auroit-il dit d'un maître ſcandaleux ? p. 101. 104.

3. Quel eſt le crime de ces Miniſtres du Seigneur, qui profanent les plus ſaintes fonctions, & font rejaillir le ſcandale de leur vie juſques ſur leur miniſtere ? C'eſt ce qui excitoit contr'eux l'indignation de Dieu. Cependant malheur au monde, qui ſe fait un ſcandale, non plus abſolument de Jeſus-Chriſt, mais de Jeſus-Chriſt dans la perſonne de ſes Miniſtres. Car, 1. le Sauveur des hommes nous a prédit ce ſcandale, afin que nous n'en fuſſions point ſurpris. 2. Il nous a dit de les écouter, & non de les imiter. p. 104. 107.

4. Que faut-il dire de ceux que nous appellons les forts dans la foi, parce qu'ils ſont nés & qu'ils ont été élevés dans le ſein de l'Egliſe Catholique ? Sont-ils excuſables, lorſqu'au lieu de contribuer ou à ramener nos freres égarés, ou à confirmer nos freres réunis, ils ne ſervent par leurs exemples qu'à éloigner les uns davantage, & qu'à replonger les autres dans leur premier aveuglement ? p. 107. 109.

5. Que faut-il dire de ceux qui font profeſſion de piété, lorſque dans leur piété ils laiſlaiſſent gliſſer & appercevoir des défauts qui décréditent la piété même ? Le monde eſt le premier à s'en ſcandaliſer. C'eſt ſouvent une injuſtice, j'en conviens ; mais plus le monde eſt un cenſeur ſévere, plus nous devons être exacts & réguliers. p. 109. 110.

Le fruit de ce diſcours eſt, 1. de nous préſerver des ſcandales qu'on nous peut donner,

2. De n'en point donner nous-mêmes. Cet avis vous regarde, vous ſur tout que Dieu a élevés dans le monde, & dont les exemples font plus d'impreſſion. p. 110. 111.

Sermon pour le III. Dimanche de l'Avent, ſur la fauſſe Conſcience. p. 113.

DIVISION. Fauſſe conſcience aiſée à former. 1. Partie. Fauſſe conſcience dangereuſe à ſuivre. 2. Partie. Fauſſe conſcience, excuſe frivole pour ſe juſtifier devant Dieu. 3. Partie. p. 115. 116.

I. PARTIE. Fauſſe conſcience aiſée à former, 1. dans tous les états du monde en général, 2. particulierement dans les conditions du monde les plus élevées, 3. ſur tout encore à la Cour. p. 117. 120.

1. On ſe fait aiſément dans tous les états une fauſſe conſcience, parce qu'on ſe fait une conſcience, ou ſelon ſes deſirs, ou ſelon ſes intérêts. Fauſſe conſcience aiſée à former, par la raiſon ſeule qu'on ſe la forme ſelon ſes deſirs. Car, dit Saint Auguſtin, tout ce que nous voulons, quelque criminel qu'il ſoit, nous paroît permis & même nous paroît bon ; & tel eſt l'aſcendant que notre cœur prend ſur notre eſprit. Fauſſe conſcience, non moins aiſée à former dans toutes les conditions, parce qu'on ſe la forme ſelon ſes intérêts. Dès qu'il ne s'agit point de notre intérêt, nous avons une conſcience droite, & nous nous déclarons hautement pour la plus ſévere morale ; mais l'intérêt commence-t-il à y être engagé, nous commençons à voir tout autrement les choſes. De là nous avons une conſcience exacte, pour qui ?

pour les autres, & non pour nous. p. 120. 128.

2. Fausse conscience encore plus aisée à former dans les conditions plus élevées & parmi les Grands; soit parce qu'ils ont des intérêts plus difficiles à accorder avec la loi de Dieu, & que la politique leur inspire là-dessus des maximes plus dangereuses; soit parce que tout ce qui les environne; contribue à les tromper; flateurs intéressés, faux conseillers. p. 128. 130.

3. Fausse conscience, sur tout aisée à former dans les Cours des Princes: comment cela? c'est qu'à la Cour les passions sont beaucoup plus ardentes, les desirs beaucoup plus vifs, & les intérêts beaucoup plus grands. p. 130. 133.

II. PARTIE. Fausse conscience dangereuse à suivre: car avec une fausse conscience, 1. il n'y a point de mal qu'on ne commette, 2. on commet le mal hardiment & tranquillement, 3. on le commet sans ressource & sans espérance de remede. p. 133. 134.

1. Avec une fausse conscience point de mal qu'on ne commette. A quoi ne se porte pas un ambitieux, un voluptueux, un vindicatif qui se fait une conscience de ses fausses maximes? Que ne firent pas les Juifs? Ils crucifierent Jesus-Christ; & que ne faisons-nous pas tous les jours? Aussi qu'est-ce qu'une fausse conscience? un abîme inépuisable de péchés, répond S. Bernard, une mer profonde & affreuse, où se trouvent, selon le terme de l'Ecriture, des reptiles sans nombre; ces reptiles nous marquent la subtilité avec laquelle le péché se glisse dans une fausse conscience, & ces reptiles sans nombre la malheureuse fécondité avec laquelle ils s'y produisent. p. 134. 138.

2. Avec une fausse conscience on commet le

mal hardiment & tranquillement : hardiment, parce qu'on n'y trouve dans soi-même nulle opposition ; tranquillement, parce qu'on n'en ressent alors aucun trouble, & que la conscience est d'intelligence avec le pécheur. Or la paix dans le péché est le plus grand de tous les maux. Quatre sortes de consciences que distingue S. Bernard ; mais des quatre la derniere, qui est une mauvaise conscience dans la paix, est la plus à craindre. p. 138. 140.

3. De là avec une fausse conscience on commet le mal sans ressource ; car la grande ressource du pécheur, c'est une conscience droite & saine qui le condamne intérieurement ; & voilà ce qui ramena S. Augustin, sa conscience révoltée contre lui-même. De là le Prophete voulant, ce semble, engager Dieu à punir les impiétés de son peuple, lui disoit, Seigneur, aveuglez-les. Et c'est pour cela même que je dis tout au contraire : Déchargez, Seigneur, votre colere sur tout le reste, mais épargnez leurs consciences, & ne les aveuglez pas ; car ce seroit dès cette vie les réprouver. p. 140. 143.

III. PARTIE. Fausse conscience, vaine excuse pour se justifier devant Dieu. 1. Parce qu'il y a maintenant trop de lumiere pour pouvoir supposer ensemble une conscience dans l'erreur & une conscience de bonne foi. 2. Parce qu'il n'y a point de fausse conscience que Dieu ne puisse confondre par une autre conscience droite ; je veux dire en premier lieu, par celle des payens ; car n'est-il pas étrange que vous vous permettiez aujourd'hui, ou que vous vous croyez permises cent choses dont vous sçavez que les payens se sont fait des crimes ? En second lieu, par la vôtre, soit telle qu'elle est présentement

mais pour qui? pour les autres; soit telle qu'elle a été dans ses premieres années, où la passion ne nous avoit pas encore corrompu. p. 144. 151.

Pour vous préserver ou pour revenir de ce desordre de la fausse conscience; souvenez-vous de deux grandes maximes; l'une, que le chemin du Ciel est étroit; l'autre, qu'un chemin étroit ne peut jamais avoir de proportion avec une conscience large. p. 151. 153.

Sermon pour le IV. Dimanche de l'Avent, sur la sévérité de la Pénitence, page 154.

DIVISION. Sévérité nécessaire, sévérité douce. La pénitence prise par rapport à nous doit être sévere, 1. Partie. Mais afin de ne pas rebuter nos cœurs, j'ajoûte que plus elle est sévere, plus dans sa sévérité même elle devient douce. 2. Partie. p. 158.

I. PARTIE. Sévérité de la pénitence, sévérité nécessaire. Car, 1. l'homme dans la pénitence fait l'office de Dieu, en se jugeant lui-même; il doit donc se juger dans la rigueur. 2. L'homme dans la pénitence devient juge, non pas d'un autre, mais de lui-même; il doit donc dans ses jugemens prendre le parti de la sévérité. 3. Du jugement que l'homme fait de lui-même, il y a appel à un autre jugement supérieur, qui est celui de Dieu; il doit donc y procéder avec une équité inflexible. p. 158. 160.

1. L'homme dans la pénitence fait l'office de Dieu; c'est-à-dire, selon Tertullien, que la pénitence fait en nous la fonction de la justice & de la colere de Dieu. Or comment Dieu nous jugeroit-il dans sa colere? Pour mieux compren-

dre cette penſée, imaginons-nous que Dieu a fait un pacte avec nous, & qu'il nous dit ce que nous marque expreſſément l'Apôtre : jugez-vous vous-mêmes, & je ne vous jugerai point. Cela ſuppoſé, je dois faire dans ma pénitence ce que Dieu fera un jour dans ſon jugement. Que fera-t-il ? une recherche exacte de toute ma vie, & telle eſt la recherche que j'en dois faire moi même en me préſentant au Tribunal de la pénitence, & en m'accuſant. C'eſt pour cela que David demandoit à Dieu, comme une grace particuliere, de ne pas permettre que ſon cœur conſentit jamais à ces *paroles de malice* & à ces prétextes que le démon nous ſuggére pour nous ſervir d'excuſes. Et parce qu'il ſçavoit que le monde eſt plein de ces faux *élus*, qui en traitant avec Dieu, prétendent toujours avoir raiſon, ce ſaint Roi ne vouloit point de communication avec eux : *Et non communicabo cum electis eorum*. p. 160. 168.

Diſons à Dieu, comme le même Prophete, en nous confeſſant criminels : *Guériſſez mon ame, Seigneur, parce que j'ai péché contre vous.* Ce n'eſt ni à mon naturel, ni à mon tempérament, ni au monde que je dois m'en prendre ; mais à moi-même. p. 168. 169.

2. L'homme dans la pénitence devient juge ; non pas d'un autre, mais de lui-même ; & comme nous nous aimons nous-mêmes, la pénitence doit ſurmonter en nous ce fonds d'amour propre, & elle ne le peut faire que par une ſainte rigueur. Sans cela ; à quelles illuſions ſerons-nous ſujets ? p. 169. 171.

3. Il y a appel du jugement que nous portons contre nous-mêmes ; appel, dis-je au Tribunal de Dieu : car Dieu dans ſon jugement ne

jugera pas seulement nos crimes, mais nos *justices*, & en particulier nos pénitences. Or que nous servira-t-il alors de nous être tant épargnés ? Le juge inférieur, remarque Saint Chrysostome, doit toujours juger selon la rigueur de la loi. p. 171. 173.

Sévérité raisonnable. Car en quoi consiste l'essentielle sévérité de la pénitence ; c'est à nous réduire aux bornes de la raison que Dieu nous a donnée ; c'est à nous faire combattre, retrancher & détruire dans nous ce que notre raison condamne malgré nous. Heureux, si nous goûtons cette vérité : heureux, si pour venger Dieu de nous-mêmes, & pour le bien venger, nous faisons passer dans nous-mêmes toute sa colere ; ensorte que nous puissions lui dire comme David : *In me transierunt iræ tuæ*. p. 173. 177.

II. PARTIE. Sévérité de la pénitence, sévérité douce. 1. Elle produit en nous la paix de la conscience. 2. Elle nous remplit de la joie du Saint-Esprit. p. 177. 179.

1. C'est la pénitence exacte & sévere qui produit la paix. Ainsi l'éprouva Magdelaine, lorsque Jesus-Christ touché de la ferveur de sa pénitence, lui dit : *Vos péchés vous sont remis, allez en paix*. Mais comment une pénitence sévere, qui fait en nous la fonction de la justice & de la colere de Dieu, peut-elle nous donner la paix ? C'est que par sa sévérité elle appaise Dieu ; qu'en appaisant Dieu, elle nous remet en grace avec Dieu, & que nous remettant en grace avec Dieu, elle nous rassure contre les jugemens de Dieu. p. 179, 183.

2. De cette paix intérieure naît une sainte joie ; autre fruit de la sévérité de la pénitence. Qui peut l'exprimer ? il faut la sentir pour la

connoître. Exemple de S. Auguſtin. p. 183. 185.

Répondez-moi, dit le mondain, de cette douceur de la pénitence, & je me convertirai. Vous raiſonnez mal, reprend S. Bernard. Tout ce que je vous en dirois, ne feroit nulle impreſſion ſur un cœur auſſi ſenſuel que le vôtre. Mais commencez par vous vaincre en faiſant pénitence, & vous en ſentirez la douceur. Mais n'en voyons-nous pas, qui dans leur pénitence ne trouvent que des ſécherefſes ? Je le veux ; mais qui ſont-ils ? ceux qui ne veulent faire qu'une fauſſe pénitence, c'eſt-à-dire, une pénitence aiſée & commode. p. 185. 187.

C'eſt donc un abus quand nous nous faiſons de la ſévérité de la pénitence, un obſtacle à la pénitence ; & parce qu'il ſe trouve même des Miniſtres de Jeſus-Chriſt qui mettent tout leur zele à nous en faire des peintures effrayantes, qu'arrive-t-il ? le libertin en profite, & le foible s'en ſcandaliſe. Mais moi, mon Dieu, tandis que vous me confierez le miniſtere évangélique, j'annoncerai tout à la fois à votre peuple, ſans jamais les ſéparer, & votre juſtice & votre bonté : *Miſericordiam & judicium cantabo tibi.* p. 187. 192.

Je conclus avec le divin précurſeur : *Faites pénitence, parce que le Royaume de Dieu approche*, c'eſt-à-dire, parce que la mort vient, & qu'elle vient bientôt. Combien touchent de près à ce dernier terme ? Si je le leur faiſois connoître, différeroient-ils à ſe convertir ? Or ce qu'ils feroient, pourquoi ne le faiſons-nous pas ? Avons-nous une caution contre la mort. p. 192. 193.

Sermon sur la Nativité de Jesus-Christ.
page 194.

DIVISION. Jesus-Christ dans sa naissance est appellé par Isaïe le Prince de la paix, & les Anges annoncerent aux Pasteurs qu'il apportoit aux hommes la paix sur la terre : *Et in terra pax hominibus.* La paix avec Dieu, 1. Partie. La paix avec nous-mêmes, 2. Partie. La paix avec le prochain. 3. Partie. p. 196. 199.

I. PARTIE. La paix avec Dieu. Comme pécheurs nous étions ennemis de Dieu, & incapables par nous-mêmes de nous réconcilier avec Dieu. Il nous falloit donc un Médiateur qui pût tout à la fois satisfaire à la justice de Dieu & nous attirer la miséricorde de Dieu. Or c'est ce que fait Jesus-Christ en réunissant dans sa personne Dieu & l'homme. p. 199. 200.

1. Nous voyons d'abord dans cet enfant la miséricorde de Dieu incarnée & humanisée. *La grace de Dieu*, dit Saint Paul, *a paru* dans ce mystere, & s'est rendue sensible. Jusques-là Dieu n'avoit encore eu que *des pensées de paix*, comme parle le Prophete; mais aujourd'hui il en vient à l'effet, & il les exécute en nous donnant un Rédempteur. p. 200. 201.

2. Cependant Dieu n'oublie point ses intérêts : car si nous voyons dans le Rédempteur qu'il nous donne, la miséricorde de Dieu incarnée & humanisée, nous y voyons au même tems la justice de Dieu satisfaite & pleinement vengée, par la pénitence que ce Sauveur commence à faire pour nous. p. 201. 203.

Voici donc l'idée naturelle que nous devons

avoir de ce myſtere, exprimée dans ces belles paroles de l'Apôtre: *Dieu étoit dans Jeſus-Chriſt réconciliant le monde avec ſoi.* p. 203. 206.

Cependant avec la pénitence de Jeſus-Chriſt notre Sauveur, il faut encore la nôtre pour conſommer l'affaire de notre ſalut. Il faut de notre part une pénitence ſemblable à celle de Jeſus-Chriſt, qui puiſſe être unie à celle de Jeſus-Chriſt, & par conſéquent une pénitence ſolide, efficace, ſévere comme celle de Jeſus-Chriſt. p. 206. 208.

II. PARTIE. La paix avec nous-mêmes. Jeſus-Chriſt nous en découvre les deux ſources, qui ſont, 1. l'humilité de cœur: 2. la pauvreté de cœur. p. 208. 210.

1. C'eſt dans ce myſtere qu'un Dieu-Homme nous prêche hautement l'humilité, & c'eſt de l'humilité que dépend non-ſeulement notre ſainteté, mais notre félicité dans la vie. Car ce qui fait perdre ſi ſouvent la paix à notre cœur, n'eſt-ce pas notre orgueil & notre ambition? *Apprenez donc de moi*, vous dit Jeſus-Chriſt, *que je ſuis humble de cœur*, & apprenez à l'être comme moi, alors *vous trouverez le repos de vos ames.* Et ne penſez pas que cette humilité de cœur ſoit une foibleſſe, ç'a été la vertu des forts, la vertu des ſages, la vertu d'un Dieu, qui s'eſt revêtu de notre chair pour nous en donner un modele. p. 210. 215.

2. Une autre ſource de nos combats intérieurs, c'eſt l'attachement aux biens de la terre; & le remede, c'eſt le détachement évangélique. Un chrétien pauvre de cœur jouit toujours d'un repos inaltérable: or c'eſt cette pauvreté de cœur que votre Sauveur vient encore vous enſeigner; c'eſt ce que vous prêchent l'étable,

la crêche, les langes de cet Enfant-Dieu. Il ne commence pas seulement à l'enseigner, mais à la persuader au monde. De pauvres pasteurs se retirent d'auprès de lui comblés de joie; des riches, ce sont les Mages, viennent à ses pieds déposer leurs trésors, & se faire un mérite & un plaisir d'y renoncer. p. 215. 218.

III. PARTIE. La paix avec le prochain. L'Apôtre exhortant les Romains à la charité, leur disoit: *Si cela se peut, & autant qu'il est en vous, conservez la paix avec tous les hommes.* Toutes ces paroles sont remarquables. Or quel est le principe de cette paix? une sainte conformité avec Jesus-Christ naissant. 1. C'est un Dieu qui se dépouille pour nous de tous ses intérêts. 2. C'est un Dieu qui nous prévient, selon le langage du Prophete, de toutes les bénédictions de sa douceur. Deux moyens pour entretenir une paix éternelle avec nos freres, desintéressement & douceur. p. 219. 222.

1. C'est un Dieu qui par amour pour nous se dépouille de tous ses intérêts, qui de maître, se fait serviteur; de grand, petit; de riche, pauvre; & ce desintéressement est le plus nécessaire & le plus sûr moyen pour concilier les cœurs. Moyen nécessaire; car de prétendre vivre en paix avec le prochain, tandis qu'on est dominé par l'intérêt, c'est se flatter d'une espérance chimérique : mais aussi, moyen sûr; ôtez l'intérêt, plus de divisions, de querelles, de procès, la paix regnera par tout. 222. 224.

2. Ce n'est pas seulemént l'intérêt qui trouble la paix entre vous & le prochain, ce sont encore vos aigreurs, vos emportemens, vos fiertés; mais un second moyen pour la maintenir cette paix si desirable, c'est la douceur. Or

rentrez dans l'étable de Bethléem, vous y verrez un Dieu qui vous prévient, un Dieu qui vous recherche, & qui vous apprend pour le bien de la paix, à prévenir & à rechercher vos freres. p. 224. 226.

Quel est notre aveuglement? Dans ce tems où Dieu nous afflige par le fleau de la guerre, nous lui demandons une paix qui ne dépend pas de nous, & dans le cours de la vie nous ne travaillons à rien moins qu'à nous procurer la véritable paix qui est entre nos mains. p. 226. 228.

COMPLIMENT AU ROI. p. 228, 232.

AUTRE AVENT.

Sermon pour la Fête de tous les Saints, sur la Sainteté. page 235.

DIVISION. La sainteté trouve dans les esprits & dans les cœurs des hommes trois grands obstacles à surmonter; le libertinage, l'ignorance & la lâcheté. Les libertins la censurent, les ignorants la prennent mal, & n'en ont que des fausses idées; enfin les lâches la regardent comme impossible, & desesperent d'y parvenir. Or montrons aux premiers que, supposé l'exemple des Saints, leur libertinage est insoûtenable: 1. Partie. Aux seconds que, supposé l'exemple des Saints, leur ignorance est sans excuse: 2. Partie. Et aux derniers, que, supposé l'exemple des Saints, leur lâcheté n'a plus de prétexte: 3. Partie. p. 237. 239.

I. PARTIE. Libertinage insoûtenable sup-

posé l'exemple des Saints. C'est de tout têms que les libertins ont combattu la Sainteté. Saint Jerôme nous marque sur tout deux artifices dont ils se sont servis contre elle. 1. Ils l'ont contestée comme fausse. 2. Ils l'ont décriée comme défectueuse. Comme fausse, prétendant qu'il n'y avoit point de vraie sainteté ; comme défectueuse, se persuadant & voulant persuader aux autres qu'elle étoit au moins sujette à mille défauts. L'exemple des Saints détruit ces deux préjugés. p. 239. 241.

1. Le libertin ne veut point reconnoître de vraie sainteté, & traite tout ce que nous appellons sainteté d'hypocrisie. Malignité également injurieuse à Dieu, & pernicieuse aux hommes. Mais quelque présomptueux que soit le libertinage, jamais il ne se soûtiendra contre certains exemples irreprochables que Dieu lui oppose pour le confondre ; ce sont ceux des Saints. Il y a dans le monde des hypocrisies, c'est-à-dire de fausses saintetés, il faut l'avouer ; mais de là même S. Augustin conclut qu'il y a donc aussi une vraie sainteté, puisque la fausse sainteté n'est qu'une imitation de la vraie. Cette vraie sainteté est rare, je le sçais ; mais n'y eût-il dans le monde qu'un vrai Saint, son exemple suffit pour la condamnation du libertin. Or pour un juste dont l'exemple suffiroit, Dieu nous en découvre aujourd'hui une multitude innombrable : ce sont ces Saints glorifiés dans le Ciel, ces hommes en qui la grace a opéré tant de merveilles, à qui elle a inspiré de si grands sentiments, à qui elle a fait faire de si grandes actions. Exemples mémorables, exemples convaincans. p. 241. 248.

2. Le libertin au moins tâche de décrier la

sainteté, en lui imputant des défauts prétendus. Mais si les Saints ont des défauts, ce n'est pas à la sainteté qu'il s'en faut prendre, puisqu'ils ne sont pas Saints par là. D'ailleurs, est-il juste d'exiger de la vraie piété qu'elle rende tout à coup les hommes parfaits? Je pourrois m'en tenir là pour la confusion de l'impie; mais l'Eglise va plus loin: elle lui fait voir dans cette troupe glorieuse de Saints que nous honorons, des hommes vraiment irrépréhensibles au sens même que le monde les veut; leurs siecles les ont reconnus tels qu'on nous les dépeint; les siécles suivants les ont canonisés, & c'est sur le témoignage du monde entier que nous leur rendons un culte si solemnel. p. 248. 251.

II. Partie. Ignorance sans excuse, supposé l'exemple des Saints. Car l'exemple des Saints nous fait connoître en quoi consiste la vraie Sainteté, & nous apprend qu'elle est toute renfermée dans les devoirs de notre condition. Sainteté raisonnable, qui se fait estimer pour elle-même. p. 251. 254.

Les Saints ne se sont point précisément sanctifiés par des œuvres éclatantes & particulieres, ce n'étoit point là le fonds de leur sainteté: car 1. ils pouvoient être Saints sans cela. 2. Avec cela ils pouvoient n'être pas Saints. p. 254. 256.

Par où donc les Saints ont-ils été Saints? 1. Ils n'ont été Saints que parce qu'ils ont rempli les devoirs de leur état. 2. Et ils n'ont rempli les devoirs de leur état, que parce qu'ils étoient Saints. Aussi est-ce cette fidélité constante à nos devoirs qui nous coûte. p. 256. 260.

III. Partie. Lâcheté sans prétexte, supposé l'exemple des Saints. Cet exemple est une

principales : l'une, de se faire justice à lui-même, & l'autre, de la faire à ses prédestinés. Jugement qui vengera Dieu des outrages qu'il a reçus du monde : 1. Partie. Jugement qui vengera les Elus de Dieu des injustices que leur a fait le monde : 2. Partie. p. 266. 278.

I. PARTIE. Jugement qui vengera Dieu : 1. en général, des outrages que lui font maintenant les hommes ; 2. en particulier, de ceux que lui font certains hommes insolens dans leur impiété. p. 278. 279.

1. Dieu en général s'élévera pour juger lui même sa cause. Maintenant il la laisse entre les mains des hommes, & il les charge de défendre ses droits. Mais qu'arrive-t-il ? cette cause de Dieu mise entre les mains des hommes, est tous les jours abandonnée & lâchement trahie : or c'est en cette vûe que David disoit à Dieu : levez-vous, Seigneur, & montrez aux hommes que malgré vos lenteurs passées ; vous sçavez enfin vous rendre à vous-même une pleine justice des outrages que vous avez reçus. Oui, il le sçait, & il le fera dans son dernier jugement. p. 279. 286.

Aussi il n'appartient qu'à Dieu d'être en dernier ressort & sans appel juge & partie dans sa propre cause : pourquoi ? parce qu'il n'y a point, répond saint Chrysostôme, de juge si éclairé que lui, si intégre que lui, si puissant que lui. Il se vengera, ajoûte le même Pere, parce qu'il ne convient qu'à lui d'être saint & irrépréhensible dans ses vengeances. p. 286. 288.

2. Quels sont en particulier ces outrages que Dieu aura reçus de l'impie & dont il viendra se faire justice à lui-même ? David

les réduit à trois : 1. L'impie a dit dans son cœur, il n'y a point de Dieu : *Dixit in corde suo, non est Deus;* outrage à la divinité : 2. il a dit, s'il y a un Dieu, ou il n'a pas vû, ou il a oublié le mal que j'ai commis : *Dixit in corde suo, oblitus est Deus; avertit faciem suam, ne videat;* outrage à la providence: 3. il a dit, quand ce Dieu dont on me menace auroit vû mon péché & qu'il s'en souviendroit, il ne me damnera pas pour si peu de chose: *Dixit in corde suo, non requiret :* outrage à la justice de Dieu vindicative. Trois articles capitaux sur lesquels Dieu confondra le pécheur libertin. p. 288. 289.

Parce que l'impie aura refusé de reconnoître la divinité, Dieu se fera voir à lui dans tout l'éclat de sa gloire. Parce que l'impie aura outragé la Providence, en disant, ou Dieu n'a pas sçû, ou il a oublié le mal que j'ai fait; Dieu pour lui montrer qu'il a tout sçû & qu'il se souvient de tout, rèvélera devant ses yeux & aux yeux de l'univers tout ce qu'il y a eu de plus honteux & de plus caché dans sa vie. Parce que l'impie aura dit, quelque connoissance que Dieu puisse avoir de mes crimes, il ne me punira pas pour si peu de chose; Dieu se fera un devoir particulier de venger sa justice de ce blasphême : comment? en l'exerçant cette justice redoutable sur le pécheur, & en le condamnant sans miséricorde. p. 289. 293.

La seule ressource qui vous reste maintenant, pécheur, c'est la pénitence. p, 293. 296.

II. PARTIE. Jugement qui vengera les élus de Dieu. Ces élus de Dieu, ce sont, 1. les justes, 2. les humbles, 3. les pauvres, 4. les foibles. p. 296. 298.

1. Dieu viendra pour venger les justes, j'entends les vrais justes, en les séparant des hypocrites. Ainsi, selon l'oracle de Job, *la joie de l'hypocrite finira & son espérance périra*, parce que son hypocrisie sera démasquée. Mais au contraire la gloire des justes sera de paroître devant toutes les créatures intelligentes, & que l'on discerne enfin la droiture de leurs actions & la pureté de leurs intentions. p. 298. 301.

2. Il viendra pour venger les humbles en les glorifiant. Leur humilité passoit pour petitesse d'esprit & pour bassesse de cœur; mais Dieu la relevera & la couronnera. p, 302. 304.

3. Il viendra pour venger les pauvres en les béatifiant. Combien de pauvres souffrent sur la terre par la dureté des riches? Mais tandis que les riches, ces riches impitoyables, seront frappés d'un éternel anathême, les pauvres mis en possession d'une souveraine béatitude, seront bien dédommagés de cette inégalité de conditions qui les avoit réduits dans le besoin & dans la misere. p. 304. 308.

4. Il viendra pour venger les foibles. Maintenant ils sont dans l'oppression; mais la scène changera, au lieu que le foible étoit sous les pieds, il se verra sur la tête de ces grands du monde, qui faisoient pour l'accabler, un si criminel abus de leur grandeur. p. 308. 309.

Conclusion. Dieu dans son jugement séparera les justes d'avec les hypocrites & les impies; séparez-vous-en dès à présent par une solide piété: il glorifiera les humbles; humiliez-vous: il béatifiera les pauvres; assistez-les: il relevera les foibles; protégez-les. Et vous justes, humbles, pauvres, foibles, soutenez-

vous dans votre justice, dans votre obscurité, dans votre pauvreté, dans votre foiblesse, par l'attente de ce grand jour, qui sera le jour du Seigneur & le vôtre. p. 309. 311.

Sermon pour le II. Dimanche de l'Avent, sur le respect humain. p. 312.

DIVISION. Indignité du respect humain par rapport à nous-mêmes: 1. Partie. Desordre du respect humain par rapport à Dieu: 2. Partie. Scandale du respect humain par rapport au prochain: 3. Partie. Les deux premiers points régardent ceux qui sont les esclaves du respect humain, & le troisiéme ceux qui en sont les auteurs. p. 312. 314.

I. PARTIE. Indignité du respect humain, parce que c'est, 1. une servitude honteuse, 2. une lâcheté méprisable. p. 314.

1. Servitude honteuse; car qu'y a-t-il de plus servile que d'être réduit, ou plûtot de se réduire soi-même à la necessité de régler sa religion & toute sa conduite sur le caprice des autres & sur les vains jugemens du monde? Les anciens Philosophes, dit saint Augustin, adoroient, pour se conformer à la multitude, des Dieux qu'ils méprisoient, & nous par un autre respect humain nous outrageons le Dieu que nous adorons. Imitons plutôt les Hebreux qui demandoient à quitter l'Egypte, & à se retirer au desert pour y pouvoir sacrifier librement au Dieu d'Israël. p. 314. 318.

Servitude du respect humain d'autant plus honteuse, que c'est l'effet d'une petitesse d'esprit & d'une foiblesse de cœur que nous tâchons,

mais en vain, de nous cacher à nous-mêmes. Nous nous laissons troubler, de quoi? d'une parole, & par qui? par des hommes vains, dont souvent toute la légereté nous est connue aussi bien que l'impiété. p. 318. 321.

2. De là, caractère de servitude qui porte encore avec soi un caractere de lâcheté. Lacheté odieuse, lâcheté impardonnable, lâcheté réprouvée dans l'Evangile, lâcheté que les payens même ont condamnée dans les chrétiens. Exemple de ce sage Empereur, pere du grand Constantin. p. 321. 323.

Ah! souvenons-nous de tant de Martyrs nos freres en Jesus-Christ. N'allons pas si loin: cette Cour est composée d'hommes fameux par leur bravoure; pourquoi dans les choses de Dieu devenons-nous, selon la figure d. l'Evangile, comme le roseau? Que n'imitons-nous Jean-Baptiste? Si nous sçavons nons affranchir du monde, le monde tout perverti qu'il est, nous respectera. p. 323. 326.

II. PARTIE. Desordre du respect humain; 1. Parce que le respect humain détruit dans le cœur de l'homme le fondement de la religion, qui est l'Amour de Dieu; 2. Parce qu'il fait tomber l'homme dans les plus criminelles apostasies; 3. Parce qu'il arrête dans l'homme l'effet des graces les plus puissantes; 4. Parce que c'est ainsi l'obstacle le plus fatal à la conversion de l'homme mondain. p. 326. 327.

1. Il détruit dans le cœur de l'homme l'amour de Dieu, j'entends cet amour de préférence que nous devons à Dieu: car il nous fait respecter la créature plus que Dieu. Et voilà ce que Tertullien reprochoit aux payens, quand il leur disoit: *Vous craignez plus César que*

Jupiter même. A combien de chrétiens peut-on faire le même reproche? p. 327. 329.

2. Le respect humain fait tomber l'homme dans les plus criminelles apostasies. Et ne puis-je pas en effet, après saint Cyprien, traiter d'apostasies tant d'irrévérences qu'il vous a fait commettre en présence de cet Autel, que j'aurois bien plus droit d'appeller l'Autel du Dieu inconnu, que celui dont parle saint Paul? *Ignoto Deo*. p. 329. 333.

3. De là même qu'arrive-t-il? c'est que le respect humain arrête l'effet des graces de Dieu les plus puissantes, & devient encore par là l'obstacle le plus fatal à la conversion de l'homme mondain. On se sent de bonnes dispositions; mais une fausse crainte du monde & de ses raisonnemens fait tout évanouir. C'est donc maintenant que je conçois la vérité de cette parole de Tertullien: *Je suis assuré de mon salut, si je ne rougis point de mon Dieu*. Car si je ne rougis pas de mon Dieu, je ne rougis pas de mes devoirs. Le coup de salut pour Magdelaine, fut de ne point écouter le monde. p. 333, 337.

III. PARTIE. Scandale du respect humain, c'est-à-dire scandale que causent dans le monde ceux qui par leurs discours ou par leur conduite servent à y entretenir le respect humain. 1. Scandale qui va spécialement à la destruction du culte de Dieu; en voilà la nature. 2. Scandale d'autant plus pernicieux qu'il se répand avec plus de facilité; en voilà le danger. 3. Scandale qu'il vous est d'autant plus étroitement ordonné d'éviter, Grands du monde, que de votre part il devient beaucoup plus contagieux; voilà par rapport à vous les obligations qui en naissent. 4. Scandale que vous pouvez aisément corriger

en oppoſant au reſpect humain votre bon exemple ; en voilà le remède. p. 337. 338.

1. Scandale qui va ſpécialement à la deſtruction du culte de Dieu : en raillant de la piété & de la religion, on la décrédite, & l'on contribue par là à l'abolir. p. 338. 340.

2. Scandale le plus contagieux & le plus prompt à ſe communiquer. C'eſt ce qui porta l'invincible Marathias à ſacrifier lui-même & à frapper du coup mortel un Iſraëlite qu'il vit ſur le point d'adorer publiquement l'idole, de peur que l'exemple d'un ſeul toleré n'ébranlât toute la nation ; & je puis dire qu'un mot, qu'un regard, qu'un exemple corrompt de nos jours plus de chrétiens, que tout ce qu'ont autrefois inventé les tyrans pour exterminer le chriſtianiſme. p. 340. 342.

3. De là naît pour toutes les perſonnes qui ont quelque autorité dans le monde, une obligation plus étroite d'être exemplaires dans l'exercice de leur religion, & cet exemple qu'ils donnent eſt, 4. le remède le plus efficace contre le ſcandale du reſpect humain. Car qui ne ſçait pas quelle impreſſion fait ſur les eſprits l'exemple des Grands ? Exemple d'Eleazar. p. 342. 344.

Que doit donc dire un pere à ſes enfans ? Que doit dire un maître à ſes domeſtiques ? Que devons-nous faire chacun dans notre condition ? tout ce qui dépend de nous pour affermir la religion dans l'eſprit de ceux que Dieu nous a ſoumis. p. 344. 345.

Je parle dans la Cour d'un Prince qui donne du crédit à la religion ; & ce que j'aurois à craindre, c'eſt qu'au lieu que le reſpect humain faiſoit autrefois à la Cour des libertins, il n'y

fit maintenant des hypocrites. Mais outre que la religion prendroit au moins par là le dessus, ne laissons pas, vous dirois-je, de nous prévaloir de l'heureuse disposition des choses. Quand le respect humain nous attache à nos devoirs, quoiqu'il ne soit ni saint, ni louable, il n'est pas toujours inutile. Concluons : Heureux celui qui ne sera point scandalisé de Jesus-Christ. Le Sauveur du monde n'exceptoit point de cette béatitude ceux qui habitent dans les Palais des Rois. C'est le même Evangile qu'on nous annonce à tous, & nous devons tous également le recevoir & le pratiquer sans en rougir. p. 341. 348.

Sermon pour le III. Dimanche de l'Avent, sur la sévérité évangélique.
pag. 349.

DIVISION. Trois caractères de la sévérité évangélique : un plein desintéressement : 1. Partie. Une sincère humilité : 2. Partie. Une charité patiente & compatissante : 3. Partie. p. 349. 352.

I. PARTIE. Desintéressement, premier caractere de la sévérité évangélique. Pour développer ce point important, s'il faut mesurer la sévérité chrétienne par quelque régle, ce ne doit être, 1. ni par la difficulté des choses qu'on entreprend, 2. ni par l'éclat d'une vie extérieurement mortifiée, 3. ni par un certain zéle de réforme, 4. ni par un abandon même effectif de certains intérêts particuliers ; mais par un desintéressement général, absolu, sincère. p. 352. 354.

1. Ce n'est point par la difficulté des choses

qu'on entreprend ; pourquoi ? pour la raison qu'en donne S. Chrysostome, sçavoir que les choses même les plus difficiles nous deviennent faciles & agréables dans la vûe d'un intéret humain, & qu'il y auroit alors plus de peine à s'en abstenir qu'à les faire. p. 354. 355.

2. Ce n'est point par une vie extérieurement mortifiée ; en voici la preuve : c'est que dans cet extérieur de mortification il peut encore y avoir un intérêt caché où la nature se trouve. Ainsi les Pharisiens paroissoient mortifiés, pour se rendre maîtres des esprits & pour parvenir à leurs fins. p. 355. 359.

2. Ce n'est point par un certain zéle de réforme & de maintenir la discipline ; car ce zéle ne coûte rien dans les discours. Mais voulons-nous connoître si c'est l'effet de la vraie sévérité de l'Evangile, voyons si ce zéle nous rend moins intéressés, & s'il nous dégage de ces vûes humaines qui infectent ce qu'il y a de plus sacré dans le culte de Dieu. p. 359. 363.

4. Ce n'est point même par l'abandon effectif de quelques intérêts particuliers, puisqu'ils est aisé, dit saint Augustin, de renoncer à un intérêt pour un autre intérêt. Il faut donc, si nous voulons être vraiment séveres selon l'esprit de l'Evangile, que notre desintéressement soit général, ensorte que nous ne cherchions que Dieu, qu'il soit absolu, sans condition & sans réserve, qu'il soit sincère, sans tout ce raffinement de la fausse sévérité. p. 363. 366.

II. PARTIE. Humilité, second caractere de la sévérité évangélique. Rien de plus parfait que cette sévérité, mais aussi rien de plus exposé à la tentation de l'orgueil. Cependant ;

dit saint Bernard, être humble & être févere à soi-même, ce ne sont point deux choses distinguées dans les maximes de Jesus-Christ. C'est ce qui l'engagea à se déclarer si hautement contre les Pharisiens. Peinture des Pharisiens & de leur orgueil. Or si le Fils de Dieu n'a pû supporter ce faste dans les Pharisiens qui ne lui appartenoient en rien, comment, dit S. Gregoire, le supportera-t-il dans nous qui sommes ses disciples? Cependant est-il un desordre plus commun? p. 366. 370.

Ce n'est pas qu'en bien des rencontres nous ne fassions les humbles; mais d'une humilité, dit saint Jerôme, qui ne risque rien. Vous diriez qu'il suffit d'être févere, pour être plein de soi-même. On veut pratiquer le christianisme dans toute sa sévérité; mais on veut en avoir l'honneur. De là vient qu'on aime en tout la singularité: bien différents en cela de S. Augustin, qui pensant à se convertir; n'évita rien plus soigneusement que de le faire avec bruit. p. 370. 373.

Or ce levain de l'orgueil, 1. corrompt tout le mérite de notre sévérité, puisque ce n'est plus Dieu qui en est le motif, 2. en détruit même le fonds & la substance. Car la sévérité chrétienne consiste à se faire violence: nulle violence quand on suit la nature; & n'est-ce pas la nature que l'on suit en suivant son orgueil? La vraie austérité du christianisme est donc d'être humble & de chercher l'obscurité. Ce n'est point, mon Dieu, aux sages du monde, ce n'est pas même aux sages dévots, à ces dévots superbes que vous avez révélé ces vérités; c'est aux petits & aux humbles: soyez-en béni. p. 373. 377.

III. PARTIE. Charité, troisiéme caractère de la sévérité évangélique. Comment accorder l'une & l'autre, puisque la charité, selon saint Paul, couvre tout & supporte tout, & qu'au contraire la sévérité fait profession de n'excuser rien & de ne pardonner rien ? Pour comprendre ce mystère, il n'y a qu'à distinguer les objets. L'Evangile veut que nous soyons séveres; mais pour qui ? pour nous-mêmes & non pour les autres. Or la sévérité pour nous-mêmes & la charité pour les autres, ce sont deux devoirs qui bien loin de se combatre, s'entretiennent mutuellement. p. 377. 379.

En effet, c'est en pratiquant la charité à l'égard des autres, qu'on pratique à l'égard de soi-même ce qu'il y a dans la sévérité chrétienne de plus difficile & de plus parfait. Car être charitable, c'est être patient, modéré, doux, discret, détaché de soi-même. Or pour cela quelles violences ne faut-il pas se faire en mille rencontres ? Mais quel est le desordre ? c'est qu'au lieu d'exercer cette sévérité envers nous-mêmes, nous l'employons toute contre nos freres. Exemple des Pharisiens, & application de ce même exemple à nos mœurs. p. 379. 385.

Sermon pour le IV. Dimanche de l'Avent, sur la Pénitence. p. 386.

DIVISION. Pour pouvoir compter sur notre pénitence, il en faut juger par les fruits. Or ces *dignes fruits* dont parloit Jean-Baptiste en prêchant aux Juifs, & qui rendent

& scrupuleux, lorsqu'il suspend pour ceux qui ne veulent pas éviter certaines occasions, la grace de l'absolution. Quand donc la suspendra-t-il ? Mais cé sont des occasions que je ne puis quitter : vous le quitteriez s'il s'agissoit de votre fortune. Mais ce sont des liens que je ne puis rompre sans éclat & sans scandale: le grand scandale est plutôt de ce que vous ne les rompez pas. Mais Dieu me protégera : confiance présomptueuse, qui ne va qu'à tenter Dieu & qu'à fomenter votre impénitence. p. 399. 401.

II. PARTIE. Réparer les effets du péché ; second caractere à quoi nous devons reconnoître la vraie pénitence. Car la pénitence est une partie de la justice, & la justice demande nécessairement une réparation. Sur cela deux maximes importantes de l'Ecriture. p. 401.

Première maxime. Pour se convertir efficacement, il faut faire, selon la parole de Jean-Baptiste, de dignes fruits de pénitence ; c'est-à-dire, suivant l'explication de saint Gregoire, ne pas seulement pleurer le passé, mais produire dans l'avenir des fruits de grace & de salut. Or quels sont ces fruits ? réparer les effets du péché par des œuvres directement contraires au péché même, selon ses différentes espéces ; par exemple, réparer les effets de la calomnie par le rétablissement de l'honneur. p. 401. 403.

Dignes fruits de pénitence, parce qu'il faut pour les produire que le pécheur fasse des efforts, dont il n'y a que la vraie pénitence, qu'une pénitence surnaturelle qui soit capable. Fruits proportionnés, à quoi ? à l'offense. On ne repare pas l'injustice par l'aumône, ni

la médiſance par la prière. Fruits néceſſaires: en vain imaginerons-nous des tempéramens: il en faut toujours revenir à la déciſion de ſaint Auguſtin: *Le péché n'eſt point remis, ſi le dommage n'eſt rétabli.* Fruits certains & non ſuſpects: on ne ſoupçonnera jamais un pécheur qui veut bien ſe ſoumettre à une telle ſatisfaction, de n'être pas bien converti. p. 403. 408.

Seconde maxime : il ne ſuffit pas de faire pénitence devant Dieu, il faut encore la faire devant les hommes, en réparant le ſcandale; car le ſcandale eſt une partie du péché. Mais on veut toujours garder les mêmes apparences, vivre toujours dans le même faſte, être toujours dans les mêmes ſociétés. Eſt-ce ainſi que tant de fameux pénitens dans l'ancienne loi & dans la loi nouvelle ſe ſont convertis? Apprenons comme eux à faire ceſſer, non ſeulement le mal, mais l'apparence du mal. Ayons là-deſſus égard au jugement du monde, qui ne condamne pas ſeulement le péché, mais les apparences du péché, & qui s'en ſcandaliſe. p. 408. 413.

III. PARTIE. S'aſſujettir aux remèdes du péché, troiſiéme caractère de la vraie pénitence. Deux ſortes de remèdes: 1. les uns pour nous garantir du péché; 2. les autres pour punir le péché. p. 413. 414,

1. Remèdes préſervatifs & propres à nous garantir du péché. Il n'y a perſonne qui par les différentes épreuves qu'il en a faites, n'ait connu ou du moins ne puiſſe connoître ce qui ſeroit capable de le préſerver du péché & de le maintenir dans l'ordre. Or la preuve convaincante d'une ſincère converſion, eſt de prendre ces moyens. Divers exemples, p. 414. 418.

2. Remèdes, pour ainsi dire, correctifs & propres à punir le péché. Si le châtiment, un châtiment volontaire & rigoureux, suivoit de près le péché, il n'y a point de passion ni d'habitude qu'on ne déracinât. Ce n'est pas à dire que la pénitence soit une vertu servile; car on peut se punir par amour & par zele de sa perfection. Ainsi quand l'Eglise autrefois punissoit par des peines canoniques chaque espece de péché, elle ne croyoit pas ôter par là aux fidéles cet esprit d'adoption qu'ils avoient reçu dans la loi de grace. Faisons maintenant ce que faisoit l'Eglise dans ces premiers siécles, & n'attendons pas que Dieu nous punisse lui-même. p. 418. 422.

Sermon sur la Nativité de Jesus-Christ. page 423.

DIVISION. Naissance de Jesus-Christ, mystere de crainte, & mystere de consolation. Etes-vous de ces mondains, qui aveuglés par le Dieu du siécle, quittent la voie du salut pour suivre la voie du monde? craignez, parce que ce mystere va vous découvrir des vérités bien affligeantes: 1. Partie. Etes-vous de ces Chrétiens fidéles qui cherchent Dieu en esprit & en vérité? consolez-vous, parce que ce mystere vous découvrira des trésors infinis de grace & de miséricorde: 2. Partie. p. 423. 428.

I. PARTIE. Mystere de crainte: pourquoi? parce que ce Sauveur qui vous est né, n'est peut-être pour vous rien moins qu'un Sauveur, & cela par les fausses idées que vous vous en

formez, & par l'abus que vous faites de sa miséricorde. 1. Vous voulez qu'il vous sauve; mais vous vous mettez peu en peine qu'il vous délivre de vos péchés. 2. Vous voulez qu'il vous sauve; mais vous prétendez qu'il ne vous en coûte rien. 3. Vous voulez qu'il vous sauve; mais vous ne voulez pas que ce soit par les moyens qu'il a choisis. Trois contradictions qui portent avec elles leur condamnation, & qui doivent bien vous faire trembler, p. 428.

1. Vous voulez que ce Dieu-Homme vous sauve, mais vous ne voulez pas qu'il vous délivre de vos péchés: premiere contradiction. Car il n'est Sauveur que pour vous affranchir de la servitude du péché, selon la parole de l'Ange à Joseph: *Vous l'appellerez Jesus, parce qu'il délivrera son peuple de ses péchés.* De quelle passion, de quelle inclination vicieuse ce Sauveur vous a-t-il délivrés & avez-vous voulu qu'il vous délivrât? Il n'est donc pas plus votre Sauveur que s'il n'étoit pas né pour vous. Les Juifs n'ont regardé le Messie qu'ils attendoient, que comme le restaurateur du Royaume d'Israël. Tel est notre malheur: nous invoquons Jesus-Christ pour les biens de cette vie, mais avec une indifférence entière pour les biens de l'autre. p. 429. 434.

2. Nous voulons que ce Dieu-Homme nous sauve, mais sans qu'il nous en coûte rien: seconde contradiction: car il n'est notre Sauveur qu'à condition que nous nous sauverons nous-mêmes avec lui & par lui. Il faut donc que nous accomplissions, comme l'Apôtre, dans notre chair, ce qui a manqué aux souffrances de la chair innocente & virginale de

Jesus-Christ. Mais c'est ce que vous ne voulez pas. p. 434. 436.

3. Enfin vous voulez que ce Dieu-Homme vous sauve, mais par d'autres moyens que ceux qu'il a choisis: troisiéme contradiction. Haine du monde, détachement du monde, renoncement au monde, voilà les moyens qu'il nous a marqués; mais vous en voudriez de plus conformes à vos idées & à votre goût. Si Dieu vous avoit envoyé un Sauveur né dans l'opulence & dans la grandeur, & qui vous eût apporté un Evangile favorable a la cupidité & aux sens, qu'auriez-vous à changer dans vos sentimens & dans votre conduite pour vous y accommoder? Mais puisque ce Sauveur envoyé de Dieu vous est venu prêcher un Evangile directement opposé, n'ai-je donc pas droit aussi de vous dire par une régle toute contraire: tremblez? p. 436. 440.

II. Partie. Mystere de consolation. Ce fut d'abord à des bergers & à des pauvres que Jesus-Christ se fit connoître, & c'est ce qui devroit affliger & desoler les riches & les grands, si ce même mystere ne nous découvroit pas pour eux trois sujets de consolation. 1. Quelque éloignés que vous paroissiez être du Royaume de Dieu, riches & grands, Jesus-Christ ne vous rebute point. 2. Sans cesser d'être ce que vous-êtes, il ne tient qu'à vous d'avoir avec lui une sainte ressemblance. 3. Vous pouvez vous servir de votre opulence même & de vos richesses comme d'autant de moyens pour l'honorer. p. 440. 442.

1. Ce Dieu naissant dans la bassesse & l'humiliation, ne rejette point toutefois la grandeur: premier sujet de consolation:

PRIVILEGE GENERAL.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé HIPPOLYTE-LOUIS GUÉRIN, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait exposer qu'il auroit entrepris de continuer l'Impression d'une Collection des *Historiens de France depuis l'origine de la Nation*, dont il a déja publié huit Volumes *in-folio*: Et comme cet Ouvrage, autant utile à la République des Lettres, que glorieux à notre Royaume, engage l'Exposant dans des dépenses considérables, il Nous a très-humblement fait supplier de vouloir bien, pour l'aider à supporter les frais d'une si grande entreprise, lui accorder nos Lettres de continuation de Privilege, tant pour l'impression dudit Livre, que pour l'impression ou la réimpression de plusieurs autres, dont les Privileges sont expirés ou prêts à expirer; offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contrescel des Présentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, & encourager par son exemple les autres Imprimeurs & Libraires à entreprendre des Editions utiles

pour l'honneur de la France & le progrès des Sciences, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes, de continuer d'imprimer ladite Collection des *Historiens de France depuis l'origine de la Nation*, sous le titre de *Recueil des Historiens des Gaules & de la France*, & d'imprimer ou faire réimprimer les Livres intitulés : *Le Chemin Royal de la Croix ; La Bibliothéque historique de la France, par le Pere le Long ; Livres d'Eglise à l'usage de l'Ordre de Saint François ; Les Retraites ; Réflexions & Heures du Pere Croiset ; La science de la Chaire ou Dictionaire moral ; Consolation contre les frayeurs de la Mort par Torentier ; Méditations sur la Régle de Saint Benoît par de Rancé ; Le Parfait Maréchal par Soleysel ; Histoire Romaine traduite de Laurent Echard ; Prônes de Joly ; SERMONS DE BOURDALOUE ET DE LA RUE ; Homere & Platon traduits par Dacier ; Elémens de l'Histoire par de Vallemont ; Le Jardinier Solitaire ; Traité des Saignées par Sylva ; Traité de l'Œconomie animale, par M. Helvetius ; Traités de la Culture des Terres & de la Conservation des Grains, par M. Duhamel ; Nouveau Traité de la Navigation par M. Bouguer ; Recueil de tous les Ouvrages de M. de Salignac Fenelon, Archevêque de Cambray ; Méditations d'Abelly, Bibliotheque Orientale de d'Herbelot, augmentée ; Recueil de Jurisprudence Canonique & Bénéficiale par Fuet de la Combe ; Anti-Lucretius du Cardinal de Polignac, avec la Traduction, par M. de Bougainville ; Bibliothéque Françoise par M. l'Abbé Goujet ; Histoire naturelle de Pline, traduite en Fran-*

çois avec des Remarques & des Commentaires ; L'Ecole du Jardin Potager ; Le Dictionnaire Géographique de la Martiniere ; Recueil des Œuvres de M. Benigne Bossuet ; Histoire générale de la Marine ; Pseaumes paraphrasés par l'Abbesse de Malnoue ; Usages des Postes chez les Anciens & les Modernes ; en tels Volumes, forme, marge, caracteres, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *vingt années*, consécutives, à compter de la date des Présentes, & de l'expiration des précédens Privileges. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, réimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre ni débiter lesdits Livres, en tout ou en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation ; correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui. à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au loug sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date

d'icelles ; que l'impreſſion & réimpreſſion deſdits Livres ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglémens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits & Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion & réimpreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le ſieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Sécrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur

de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le vingt-neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cens cinquante-trois, & de notre Regne le trente-huitiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 212. fol. 170. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 21. Août 1753.

Signé, DIDOT, Syndic.

J'ai fait part à Meſſieurs JEAN-MARIE BRUYSET, & PIERRE BRUYSET PONTHUS, Libraires à Lyon, du Privilége par moi obtenu, le 29. Juin 1753. pour vingt années pour l'Impreſſion des *Sermons du pere BOURDALOUE, de ceux du P. De la RUE, & du Traité de l'Œconomie animale par M. HELVETIUS ;* à la charge par leſdits Sieurs d'exécuter les traités faits precedament tant avec Meſſieurs ANISSON qu'avec ma Compagnie au ſujet de l'Impreſſion & du debit des Livres ci-deſſus. Fait à Paris ce 13. Novembre 1754. *Signé* H. L. GUERIN.

Regiſtré ſur le Regiſtre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Fol. 343. conformement aux Reglemens & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 10. Juillet 1745. A Paris le 22. Novembre 1754.

Signé, DIDOT, Syndic.



